

LES CARRIÈRES DE CONSOMMATION DE COCAÏNE CHEZ LES USAGERS « CACHÉS »

DYNAMIQUE DE L'USAGE, CONSÉQUENCES DE LA PRATIQUE ET STRATÉGIES DE CONTRÔLE CHEZ DES CONSOMMATEURS DE COCAÏNE NON CONNUS DU SYSTÈME DE PRISE EN CHARGE SOCIAL ET SANITAIRE ET DES INSTITUTIONS RÉPRESSIVES

Catherine Reynaud-Maurupt
Emmanuelle Hoareau

L'ÉQUIPE DE TRAVAIL

Le travail présenté dans ce rapport est le fruit d'une collaboration entre le Groupe de recherche sur la vulnérabilité sociale (GRVS) et le pôle Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND) de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT).

L'OFDT, représenté par son directeur, Jean-Michel Costes, a entièrement financé la réalisation de cette étude.

Responsabilité du projet pour l'OFDT

Agnès Cadet-Tairou avec Maitena Milhet

Équipe de recherche

Catherine Reynaud-Maurupt, GRVS, responsable de l'étude, chargée de recherche, recueil des entretiens à Nice

Emmanuelle Hoareau, GRVS - AMPTA, chargée de recherche, recueil des entretiens à Marseille

Dorothée Serges, GRVS, recueil des entretiens à Paris

Guillaume Pfaus, ORS Ile de France, recueil des entretiens à Paris

Melody Fourcalt, SEDAP, recueil des entretiens à Dijon

Guillaume Girard, CIRDD Bretagne, recueil des entretiens à Rennes

Laurent Plancke, Le Cèdre bleu, recueil des entretiens à Lille

Fabrice Renouard, Le Cèdre bleu, recueil des entretiens à Lille

Delphine Ygout, Le Cèdre bleu, recueil des entretiens à Lille

Anne-Cécile Rahis, CEID, recueil des entretiens à Bordeaux

Guillaume Suderie, Graphitti, recueil des entretiens à Toulouse

Comité scientifique

Agnès Cadet-Tairou, OFDT
Maitena Milhet, OFDT
Frank Zobel, OEDT
Abdalla Toufik, OFDT
Pierre Polomeni, psychiatre
Fabrice Olivet, ASUD Paris
Laurent Plancke, TREND Lille
Anne-Cécile Rahis, TREND Bordeaux
Pierre Goisset, psychiatre

Relecture et responsabilité éditoriale

Julie-Emilie Adès, OFDT

L'équipe de recherche remercie particulièrement tous les consommateurs de cocaïne qui ont accepté de nous livrer leur témoignage et leur point de vue. Le point de vue des usagers rencontrés est volontairement mis en avant dans ce rapport d'enquête, ce n'équivaut pas à un acquiescement de l'ensemble de ces opinions de la part des auteurs comme de l'OFDT.

L'équipe de recherche remercie également Maitena Milhet et Agnès Cadet-Tairou pour leurs relectures attentives, leurs suggestions précieuses et leur patience.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	11
LE SUJET DE L'ÉTUDE	13
MÉTHODOLOGIE	16
<i>LES CRITÈRES D'INCLUSION</i>	16
<i>LA TECHNIQUE D'ÉCHANTILLONNAGE</i>	17
<i>L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF</i>	17
<i>LES DONNÉES RECUEILLIES</i>	18
REVUE DE LA LITTÉRATURE	20
<i>LES POPULATIONS ENQUÊTÉES DANS LES PRINCIPALES ÉTUDES TRAITANT DES USAGERS DE COCAÏNE INCONNUS DES INSTITUTIONS SOCIO-SANITAIRES ET RÉPRESSIVES</i>	20
<i>L'INITIATION</i>	21
<i>L'ÉVOLUTION DE L'USAGE AU COURS DU TEMPS</i>	22
<i>LES VOIES D'ADMINISTRATION</i>	23
<i>LE POLYUSAGE ET LES MÉLANGES DE PRODUITS PSYCHOACTIFS</i>	24
<i>LES EFFETS DE LA COCAÏNE</i>	26
<i>LES MOTIVATIONS DE LA CONSOMMATION</i>	27
<i>LES CONTEXTES DE L'USAGE</i>	28
<i>LES STRATÉGIES DE CONTRÔLE DE LA CONSOMMATION</i>	29
<i>LA PERCEPTION DU RISQUE</i>	30

LES CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES	31
LES CONSÉQUENCES SANITAIRES	33
LES BESOINS ET LES ATTENTES	34

PARTIE 1. LES CARRIÈRES D'USAGERS DE COCAÏNE : ÉTAPES ET PROFILS **35**

CHAPITRE 1. LA DÉCOUVERTE DE LA COCAÏNE **39**

1. L'INITIATION À LA COCAÏNE SURVIENT DANS UNE ÉTAPE DÉJÀ ENGAGÉE DE POLYUSAGE DE SUBSTANCES ILLICITES CONSOMMÉES EN CONTEXTE FESTIF	40
2. LA PREMIÈRE PRISE DE COCAÏNE RESTE CANTONNÉE À LA SPHÈRE PRIVÉE	43
3. DES APPRÉHENSIONS DÉJÀ MAÎTRISÉES AVANT LA PREMIÈRE PRISE	45
4. LA CURIOSITÉ ET LES STRATÉGIES IDENTITAIRES COMME MOTIVATIONS DE LA PREMIÈRE PRISE	47
5. LES EFFETS RESENTIS AU MOMENT DE LA PREMIÈRE PRISE	50
6. LES DYNAMIQUES SOCIALES AU MOMENT DE LA DÉCOUVERTE DE LA COCAÏNE	51

CHAPITRE 2. DEUXIÈME ÉTAPE : LA PERSÉVÉRANCE DANS L'USAGE FESTIF DE LA COCAÏNE **53**

1. FAIRE LA FÊTE ET REPRENDRE DE LA COCAÏNE : L'INSERTION DE LA COCAÏNE DANS LES PRATIQUES HABITUELLES DE POLYUSAGE	54
2. LES EFFETS RECHERCHÉS ET RESENTIS DANS LA CONSOMMATION DE COCAÏNE PAR VOIE NASALE	59
Les principaux effets recherchés	60
Stimulation, endurance, convivialité, bien-être	60
La régulation des autres consommations	62
Le sentiment de puissance	63
Mieux supporter l'alcool	64
La stimulation sexuelle	65
De rares effets indésirables, perçus comme mineurs	66
La subtilité des effets ressentis	67
3. LES MOTIVATIONS DE LA PERSÉVÉRANCE DANS L'USAGE DE COCAÏNE	68
La cocaïne comme produit dopant	68
Communion avec le groupe de pairs et recherche d'intégration	70
La cocaïne comme marqueur festif	72
La cocaïne comme défonce sous contrôle	73

4. L'EXPÉRIMENTATION DE LA COCAÏNE FUMÉE EN FREE BASE POUR LA MAJORITÉ	75
<i>L'administration en free base transforme radicalement les effets de la cocaïne</i>	76
<i>Retour sur l'expérience : désintérêt ou séduction</i>	78
5. LES DYNAMIQUES SOCIALES AU MOMENT DE LA PERSÉVÉRANCE DANS L'USAGE DE COCAÏNE	80

CHAPITRE 3. TROISIÈME ÉTAPE : BIFURCATION EN TROIS PROFILS **82**

1. PROFIL 1 : LE MAINTIEN DE L'USAGE DE COCAÏNE COMME PRATIQUE STRICTEMENT FESTIVE	83
<i>Les pratiques festives comme cadre rigide de la consommation de cocaïne</i>	83
<i>Le cadre festif comme principe de la consommation</i>	83
<i>La cocaïne est conservée entre les sessions de consommation</i>	85
<i>Le rythme des prises dépend du rythme des sorties</i>	86
<i>Le renforcement de l'usage de cocaïne présenté comme un assagissement de l'usage festif : la réduction du polyusage</i>	88
<i>Les effets recherchés et ressentis</i>	89
<i>Des effets recherchés similaires à l'étape précédente pour la majorité du groupe</i>	89
<i>Des effets ressentis variables</i>	89
<i>Des effets indésirables toujours conçus comme mineurs</i>	90
<i>Une motivation supplémentaire à l'usage de la cocaïne : la place de l'habitude</i>	90
<i>L'usage occasionnel du free base chez une minorité</i>	91
<i>Le sentiment de contrôle sur l'usage de cocaïne</i>	92
<i>Les dynamiques sociales chez ceux qui ont toujours maintenu un usage festif de la cocaïne : un consensus sur l'absence de conséquences négatives de l'usage</i>	93
2. PROFIL 2 : L'USAGE OCCASIONNEL DE LA COCAÏNE HORS DE L'ENVIRONNEMENT FESTIF	95
<i>Les motivations et les contextes de la consommation occasionnelle de cocaïne en dehors d'un environnement festif</i>	95
<i>Les dynamiques sociales chez ceux qui maintiennent un usage occasionnel de la cocaïne en dehors d'un environnement festif</i>	96
3. PROFIL 3 : L'USAGE AU MOINS PLURI-HEBDOMADAIRE DE LA COCAÏNE HORS DE L'ENVIRONNEMENT FESTIF	97
<i>Les raisons de la bascule vers l'usage intensif selon les usagers eux-mêmes</i>	98
<i>L'accessibilité soudaine et à volonté de la cocaïne</i>	98
<i>L'influence des pratiques mimétiques</i>	100
<i>L'usage en milieu professionnel</i>	101
<i>Isolement social partiel et sentiment d'abandon</i>	103
<i>Les contextes de consommation</i>	104

Les effets supplémentaires recherchés dans l'usage intensif de la cocaïne	106
Les sensations physiques au moment de l'administration	106
Se concentrer sur un travail	107
Les effets ressentis sans être recherchés : l'installation des effets indésirables	108
La polarisation sur le produit une fois la session engagée	108
Les effets physiques indésirables	109
Les effets psychologiques indésirables	111
Nervosité, irritabilité, sentiment dépressif	111
Un sentiment de méfiance excessive	112
L'appétence continue pour la cocaïne	113
Les effets indésirables spécifiques au free base : désir irréprouvable, renfermement sur soi et crispation physique et mentale	114
Une motivation prégnante de l'usage intensif de cocaïne : l'emprise du produit	116
Le polyusage : majoritairement réduit ou utilisé pour réguler l'usage de cocaïne	118
Les conséquences sanitaires : des épisodes pathologiques reliés à l'usage du free base	120
Le sentiment de perte de contrôle de la pratique	121
Les dynamiques sociales au moment de l'usage intensif de cocaïne : de la difficulté de gérer les conséquences économiques, sociales et professionnelles de la pratique	124
L'endettement et les conséquences socio économiques comme résultante majeure de l'usage	125
Les conséquences sur les relations sociales et les parcours professionnels	129
Recomposition du réseau social et repli sur soi	129
La dégradation des relations affectives	132
Conséquences péjoratives sur l'activité professionnelle ou les études	134
La cocaïnomanie séquentielle comme mode de réduction des risques de décrochage social	137
4. UNE QUATRIÈME ÉTAPE POUR LE PROFIL 3 :	
LE RETOUR VERS L'USAGE OCCASIONNEL DE COCAÏNE	140
Les raisons du retour vers un usage occasionnel	141
Les sorties autonomes	141
Les sorties générées par des événements extérieurs	145
Le transfert vers l'usage régulier d'un autre produit psychoactif pour un usage sur deux	145
L'usage régulier d'autres produits psychoactifs comme période tampon avant la reprise d'une consommation occasionnelle de tous produits dont la cocaïne	146
La consommation active et régulière d'un autre produit psychoactif chez une minorité : la prégnance de l'héroïne	147

**CHAPITRE 4. DES ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION
SUR LA DYNAMIQUE DES CARRIÈRES DE CONSOMMATION
DE COCAÏNE 149**

- 1. LE POLYUSAGE DES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES 150
- 2. LES VOIES D'ADMINISTRATION DE LA COCAÏNE 151
- 3. LES SECTEURS PROFESSIONNELS ET LES MODES D'ORGANISATION QUI FAVORISENT
LA PRATIQUE 151
- 4. LES CONTEXTES DE LA VIE PRIVÉE QUI FAVORISENT LA PRATIQUE 152
- 5. LES CRITÈRES SIMILAIRES DES SORTIES DE L'USAGE INTENSIF DE COCAÏNE
ET DES SORTIES DE LA TOXICOMANIE À L'HÉROÏNE 153

SYNTHÈSE DE LA PREMIÈRE PARTIE 156

**PARTIE 2. ÉLÉMENTS DE COMPRÉHENSION DES
CARRIÈRES D'USAGERS DE COCAÏNE : PERCEPTION
DU RISQUE, POINTS DE VUE SUR LA MODÉRATION
ET STRATÉGIES DE CONTRÔLE, BESOIN D'AIDE 163**

**CHAPITRE 5. PERCEPTION DES RISQUES ASSOCIÉS
À L'USAGE DE LA COCAÏNE 164**

- 1. LE RISQUE IMMÉDIAT DE LA PRISE : LE RISQUE LÉTAL 164
- 2. LA PERCEPTION DES RISQUES À MOYEN TERME : LA PRÉGNANCE DES RISQUES SANITAIRES 167
 - 2.1. Les risques d'accoutumance et de dépendance 167
 - 2.2. Les risques sanitaires liés au partage du matériel de consommation 168
 - 2.3. Les risques liés au statut illégal du produit 170

**CHAPITRE 6. POINTS DE VUE SUR LA MODÉRATION
ET STRATÉGIES DE CONTRÔLE DE L'USAGE 172**

- 1. LA LIMITE ENTRE USAGE MODÉRÉ ET NON MODÉRÉ 173
- 2. LES LIMITES TECHNIQUES 175
 - Ne pas planifier sa consommation et ne pas se mettre en situation
d'en faire une habitude 175
 - Consommer par voie nasale plutôt que fumer du free base 176
 - Maîtriser son budget 177

3. LES LIMITES SOCIALES	177
Contrôler l'accessibilité	177
Rompre avec les contacts qui permettent un accès continu à la cocaïne	177
Eviter de servir d'intermédiaire dans les transactions de l'achat ou de financer sa consommation par la revente	178
Eviter l'usage solitaire, favoriser la consommation collective	180
Distinguer le temps festif du temps social et professionnel	180
Conserver un ancrage social auprès des non consommateurs	181
4. LES CONDITIONS PERSONNELLES PROPICES	182
Rester attentif aux motivations de la consommation	182
Connaître ses limites	183
Avoir bénéficié de messages de prévention	184
5. LE MAINTIEN DE LA MODÉRATION PAR L'IMBRICATION DES PRINCIPES DE L'USAGE MODÉRÉ	184
CHAPITRE 7. LE BESOIN D'AIDE	187
1. DEUX POSITIONS VIS-À-VIS DU BESOIN D'AIDE	187
L'absence de besoin d'aide	187
Le besoin d'aide : un soutien à l'arrêt ou un conseil sur son niveau d'usage	190
2. LE BESOIN D'AIDE EXPRIMÉ PAR L'UTILISATEUR : À QUI S'ADRESSE-T-IL ?	191
L'importance de la relation affective	191
L'importance de la communauté d'expérience et de la connaissance subjective de l'usage	193
Le recours exceptionnel au médecin généraliste	194
Envisager une demande d'aide en dehors du recours aux proches	194
SYNTHÈSE DE LA SECONDE PARTIE	197
CONCLUSION	199
BIBLIOGRAPHIE	204
ARTICLES	204
OUVRAGES	206
RAPPORTS	207
COMMUNICATION ORALE	207

ANNEXES	208
<i>ANNEXE 1. ESTIMATION DES NIVEAUX D'USAGE (FRÉQUENCE D'USAGE ET DOSES CONSOMMÉES)</i>	209
<i>ANNEXE 2. DISTINCTION SÉMANTIQUE ENTRE CRACK ET FREE BASE</i>	212
<i>ANNEXE 3. LA CONDUITE ROUTIÈRE SOUS L'EFFET DE LA COCAÏNE</i>	218
<i>ANNEXE 4. LE PARTAGE DES PAILLES À SNIFFER ET LES FACTEURS EXPLICATIFS DE LA PRISE DE RISQUE DANS LE PARTAGE DES PAILLES</i>	223
<i>ANNEXE 5. FICHES INDIVIDUELLES</i>	231

INTRODUCTION

L'usage de la cocaïne est une question qui a récemment éveillé l'inquiétude des pouvoirs publics, car les données quantitatives montrent une augmentation significative de l'expérimentation de ce produit en population générale. Parmi les produits illicites autres que le cannabis, la cocaïne est actuellement la substance la plus expérimentée en France. Le nombre de personnes ayant consommé de la cocaïne au moins une fois au cours de leur vie était estimé à 1,1 million parmi les 12-75 ans en 2005. Les usages récents au cours de l'enquête conduite en 2005 (au moins une prise de cocaïne au cours des douze derniers mois) concernaient 250 000 personnes (Beck & al, 2006). Parmi les 18-44 ans, l'expérience de la cocaïne au moins une fois dans la vie, qui concernait 1,2 % de cette population en 1992, atteint 3,8 % en 2005 (Beck & al, 2006). En 2008, 3,3 % des jeunes Français de 17 ans déclarent avoir déjà consommé de la cocaïne, alors qu'ils étaient 2,5 % en 2005, et seulement 1 % en 2000 (Legleye & al, 2009). Dans tous les cas, les hommes sont davantage consommateurs que les femmes. Même si la tendance est à la hausse concernant les consommations, les niveaux atteints en France restent en deçà de ceux de nombreux pays européens, en particulier la Grande Bretagne et l'Espagne.

À côté de ces données de prévalence en population générale, la mesure de l'expérience de la cocaïne a également été réalisée dans une population spécifique, celle qui fréquente l'espace festif lié aux musiques électroniques : dans cette population particulière, 65 % des personnes interrogées déclarent avoir déjà consommé de la cocaïne au cours de leur vie, et 35 % rapportent en avoir consommé au cours du dernier mois avant l'enquête. En outre, 21 % ont déjà fumé de la cocaïne préparée en free base¹ et 6 % ont fumé du free base au cours du mois avant l'enquête (Reynaud-Maurupt & al, 2007 ; Reynaud-Maurupt & Cadet-Taïrou, 2007).

1. Le free base est une préparation artisanale qui permet d'obtenir un caillou de crack à partir de la poudre de cocaïne.

Malgré cette diffusion de la cocaïne au cours des dernières années dans des réseaux sociaux *a priori* de plus en plus diversifiés, les usagers de cocaïne connus par les centres de soins et les centres sociaux spécialisés ont pour la grande majorité un profil sociologique qui ne reflète pas cette diversité : les consommateurs de cocaïne bien connus par les structures sociosanitaires regroupent ainsi des usagers d'héroïne de longue durée sous traitement de substitution qui utilisent occasionnellement ou régulièrement de la cocaïne, ainsi que des personnes le plus souvent caractérisées par des situations de grande précarité, usagers de crack (cocaïne directement achetée sous forme de caillou à fumer) ou poly dépendants. En effet, les usagers de cocaïne suivis dans les centres de soins sont rarement pris en charge du fait de leur consommation de cocaïne mais plutôt du fait de leur dépendance aux opiacés ; ils sont généralement suivis depuis plusieurs années et près d'un usager sur deux injecte la cocaïne (Bello & al, 2005). Dans une enquête conduite auprès des CAARUD, structures sociosanitaires dites « à bas seuil d'exigence », de « réduction des risques » ou encore de « première ligne », près de la moitié des personnes prises en charge a consommé de la cocaïne au cours du dernier mois avant l'enquête (45,7 %) sous forme de poudre ou sous forme de crack (Cadet-Taïrou, Coquellein & Touffik, 2010). Comme dans les files actives des centres de soins, la population est essentiellement composée d'injecteurs (Toufik & al, 2008). Enfin, les usagers de crack visibles dans l'espace public regroupent essentiellement des personnes sans activité professionnelle voire même sans domicile, caractérisées par un fort taux d'anciens héroïnomanes et de prostituées. En dehors des départements d'Outre Mer où l'usage du crack est très prégnant chez les personnes en errance, l'usage du crack visible dans l'espace public se limite plus ou moins en métropole au nord de Paris (Cadet-Taïrou & al, 2008). Au cours de ces dernières années, des consommateurs de cocaïne ne répondant pas à cette description de l'usager désocialisé sont apparus de plus en plus nombreux dans les consultations spécialisées d'addictologie. Cependant, restant très minoritaires au regard des personnes d'abord dépendantes aux opiacés, leur importance quantitative ne semble pas refléter le taux d'usage de cocaïne estimé dans la population française.

La mise en perspective de ces constats (diffusion de la consommation en population générale versus profil spécifique des usagers de cocaïne connus par les structures sociosanitaires) nous a conduits à vouloir explorer, à l'aide d'une méthodologie de sciences sociales, les usages de la cocaïne et les conséquences de cette pratique dans une population particulière, celle qui, justement, n'a jamais été en contact avec les institutions sociosanitaires ou répressives. Notre intérêt se porte particulièrement, dans la tradition des études habituellement conduites en sciences sociales, sur l'évolution de cet usage au cours de la vie.

LE SUJET DE L'ÉTUDE

Mieux comprendre la place de la cocaïne dans les trajectoires sociales et personnelles des usagers qui restent cachés aux yeux des institutions sociosociales et répressives implique de décrire le rapport qu'ils entretiennent avec le produit à différentes étapes de leur vie. En sociologie, le concept de « carrière » peut utilement être mis à profit pour analyser l'évolution de l'usage au cours de la vie. En effet, l'hypothèse qui précède la mise en œuvre de cette étude considère que les motivations de l'usage, les pratiques de consommation, les représentations du produit ainsi que les conséquences de l'usage, qu'elles soient économiques, psychologiques, sociales ou sanitaires, peuvent être très variables en fonction des périodes de la vie, des événements vécus et des contextes habituels de la consommation. Notre étude a donc pour projet de centrer l'analyse sur les carrières d'usagers de cocaïne. Il s'agit d'envisager la succession des étapes qui permettent de rendre compte des déroulements biographiques depuis la première prise de cocaïne jusqu'au jour de l'entretien. Dans la lignée d'Howard Becker (1985, édition originale 1963) et de la sociologie interactionniste, l'analyse de la place de la cocaïne dans la vie sociale et personnelle grâce au concept de « carrière » a pour objectif de mettre en évidence l'ordre chronologique dans lequel les événements et les changements interviennent dans la vie d'un usager. La carrière est un modèle séquentiel, qui prend en compte « le fait que les modes de comportements se développent selon une séquence ordonnée » (Becker, 1985, p.46). Elle renvoie à la suite des passages d'une position à une autre, à l'idée d'événements et de circonstances affectant le parcours des individus, à des stades, des phases déterminées temporellement, orientées dans l'exposé par les problématiques sociologiques qui guident sa mise en œuvre, ici la place de la cocaïne au cours de la vie. En plus de l'éclairage séquentiel et chronologique, l'intérêt du concept de « carrière » est double : d'abord, il constitue un moyen d'ordonner de manière analytique l'immense variété des événements qui entrent en jeu dans le déroulement d'une

existence ; ensuite, il évite de se retrouver enfermé dans la perspective analytique des personnes dont la vie sociale constitue le sujet de l'étude ou des acteurs professionnels qui ont à faire, dans leur pratique quotidienne, avec les individus concernés par la recherche (Strauss, 1992, p. 144). Le concept de carrière participe ainsi à la clarification de la relation entre biographie et action : la carrière est conçue comme le cours de tout phénomène dont on peut faire l'expérience, alors qu'il évolue à travers le temps, mais aussi comme l'ensemble des actions et des interactions qui contribuent à l'évolution du phénomène considéré (Fabiani, 1998). Appliqué à l'usage de cocaïne, le concept de carrière devrait permettre de mieux comprendre dans quelle mesure les circonstances, les contextes et les événements influencent la place que la cocaïne peut prendre dans une vie et les conséquences qui peuvent éventuellement en découler.

La reconstruction des carrières d'usager de cocaïne s'appuie sur le récit rétrospectif que livrent les usagers de cocaïne eux-mêmes. Le point de vue de l'usager détient ainsi une place centrale dans l'analyse. « Cette perspective diffère de celle d'autres chercheurs en accordant une grande importance aux interprétations que, dans la pratique, les gens donnent comme explication à leur comportement. Pour comprendre la conduite d'un individu, on doit savoir comment il percevait la situation, les obstacles qu'il croyait devoir affronter, les alternatives qu'il voyait s'ouvrir devant lui ; on ne peut comprendre les effets du champ des possibilités, des sous-cultures de la délinquance, des normes sociales et d'autres explications de comportement communément invoquées, qu'en les considérant du point de vue de l'acteur » (Becker, 1986, p. 106).

Comment les personnes concernées expliquent-elles leur expérience de la cocaïne ? Quels événements et quelles motivations justifient à leurs yeux d'avoir persévéré dans cette pratique ? Comment organisent-elles leur vie sociale pour la concilier avec leur pratique d'usage de cocaïne ? Quelle influence les contextes de consommation peuvent-ils avoir sur les pratiques de la cocaïne ? Peut-on repérer des logiques particulières de l'usage dans des catégories sociales spécifiques ?

L'étude s'intéresse également à la façon dont les pratiques de la cocaïne évoluent au cours de la vie, en termes de fréquence d'usage et de doses consommées, ainsi que de voies d'administration. Les effets recherchés, ressentis ou indésirables se modifient-ils au cours de la vie ? Dans quelle mesure les usagers consomment-ils du free base ? Comment l'usage du free base se différencie-t-il de la cocaïne consommée par voie nasale ? Les usagers de cocaïne consomment-ils régulièrement d'autres produits psycho actifs ? Quelle est la place du polyusage au fil des carrières de consommation ? Est-ce que l'usage du free base ou le polyusage infléchissent d'une façon ou d'une autre les carrières de consommation ?

On peut se demander également si le fait que les usagers de cocaïne ciblés par l'enquête restent inconnus des institutions sociosanitaires et répressives jusqu'au moment de l'étude s'explique par la place effective que la cocaïne

prend dans le cours de leur vie. Dans quelle mesure leur profil social diffère-t-il des usagers connus des institutions sociosanitaires et répressives ? Une attention spécifique se doit d'être également portée sur les stratégies qui permettent aux usagers de conserver le contrôle de leur usage, ainsi que sur leur point de vue relatif à la notion de « modération » et d'usage contrôlé.

Enfin, dans cette population particulière, les conséquences de l'usage, sur les plans psychologique, sociologique, économique et sanitaire, constituent un point nodal. Quelles sont les conséquences effectives de l'usage et celles-ci sont-elles identiques tout au long de leur vie de consommateur ? Quels risques les consommateurs associent-ils à leur pratique ? Dans quelle mesure ont-ils besoin d'aide ?

Le fait que ces consommateurs non repérés par les institutions sociosanitaires et répressives soient socialement insérés et ne connaissent ou ne reconnaissent que peu de dommages liés à leur pratique est une hypothèse forte au vu des données mises au jour par des études européennes ou nord-américaines (Brochu & Parent, 2005 ; Decorte, 2000 ; Nabben & Korf, 1999 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Erickson & Weber, 1994 ; Hammersley & Ditton, 1994 ; Green & al, 1994).

MÉTHODOLOGIE

L'enquête s'inscrit dans le cadre des sciences sociales appliquées, qui considèrent le travail de terrain comme le support essentiel de leur méthodologie (Hugues, 1996 ; Cefai, 2003). L'approche est qualitative, pour mieux cerner la problématique d'un point de vue descriptif et compréhensif. L'approche compréhensive s'inspire de la sociologie de Max Weber, qui a débuté en sociologie l'analyse des significations pour les individus eux-mêmes, pour mieux comprendre les logiques individuelles, et particulièrement les logiques de l'action. L'approche qualitative à partir du recueil d'éléments discursifs doit ainsi permettre de déterminer les étapes des déroulements biographiques dans lesquels la cocaïne trouve sa place et faire apparaître le point de vue des usagers eux-mêmes.

Le souci de diversifier le plus possible les profils des consommateurs recrutés pour l'enquête ont conduit à opter pour le recueil de 50 entretiens semi-directifs répartis sur le territoire métropolitain.

L'anonymat des participants à l'enquête est couvert par le secret professionnel auquel l'équipe de recherche est soumise.

Les entretiens recueillis ont été retranscrits au mot à mot avant l'analyse des données. Celle-ci a consisté en une analyse de contenu construite à partir d'un classement systématique établi en fonction des axes de la recherche.

LES CRITÈRES D'INCLUSION

Pour circonscrire une population d'usagers de cocaïne non connus des institutions sociosanitaires et répressives, le protocole de l'enquête a utilisé une définition par les contraires. Pour favoriser la mise au jour des carrières de consommation, les critères d'inclusion impliquent également un nombre minimal de sessions de consommation au cours de la vie. Une « session » est un temps continu de consommation, constituée d'une ou plusieurs prises.

A été incluse dans la recherche toute personne ayant effectué au moins 20 sessions de consommation de cocaïne au cours de sa vie et au moins une session au cours des trois derniers mois avant l'enquête, sauf :

- les polyusagers et les usagers de crack fréquentant les structures de réduction des risques (CAARUD),
- les anciens héroïnomanes substitués ou suivis régulièrement pour l'usage d'héroïne,
- les usagers de cocaïne suivis pour cette consommation,
- les personnes inculpées pour usage ou revente de cocaïne.

LA TECHNIQUE D'ÉCHANTILLONNAGE

L'étude s'inscrit dans le dispositif TREND de l'OFDT. Son réseau d'identification des tendances récentes en matière d'usage de drogues utilise périodiquement l'observation ethnographique ainsi que l'enquête de terrain, et offre par là de nombreux accès à des usagers de cocaïne sur l'ensemble du territoire français (Paris, Marseille, Nice, Bordeaux, Toulouse, Lille, Rennes, Metz, Dijon, Lyon).

Le protocole de l'enquête a fixé des règles pour diversifier le recrutement des personnes enquêtées.

Dans chacune des dix villes investies dans l'étude, les enquêteurs ont recruté des participants répondant aux critères d'inclusion de l'étude à partir de leurs réseaux de connaissances professionnels et personnels. Un recrutement de type « boule de neige » (demander à l'enquêté de vous mettre en contact avec un usager présentant des caractéristiques similaires) a été utilisé pour rencontrer de nouveaux candidats. À Paris, un plus grand nombre d'entretiens a été recueilli comparativement aux villes de province (20 % de l'échantillon est parisien).

L'ensemble du travail de recueil des données s'est par ailleurs fixé l'obligation de recruter des participants en respectant la répartition par sexe, âge et CSP (catégories socio-professionnelles) des consommateurs de cocaïne qui déclarent avoir consommé ce produit au moins une fois au cours de la dernière année, répartition obtenues à partir de l'analyse par l'OFDT du volet « drogues » de l'enquête en population générale Baromètre 2005 (Guilbert & Gautier, 2005).

L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF

Les entretiens ont comporté une partie de type biographique, c'est-à-dire un « récit de vie », et une partie thématique. L'approche biographique consiste à décrire sa vie de façon linéaire et à l'articuler avec la consommation de cocaïne et son évolution au cours du temps ; les thèmes centrés demandent une descrip-

tion des aspects abordés par les axes de la recherche, en faisant place aux interprétations et critiques des personnes concernées par l'enquête, c'est-à-dire le point de vue des usagers eux-mêmes.

Les entretiens ont été conduits à partir d'un guide d'entretien. Celui-ci abordait successivement l'historique des produits consommés au cours de la vie, l'initiation à la cocaïne, les étapes de la consommation (avec pour chaque étape les fréquences d'usage et les doses consommées, les voies d'administration, le polyusage, les contextes et les partenaires privilégiés, les motivations de l'usage, le point de vue rétrospectif de l'usager sur cette étape de sa vie et les événements qui l'ont conduit selon lui à changer d'étape dans sa carrière de consommation), le sentiment de contrôle de l'usage, les conséquences perçues de la pratique, les représentations spécifiques du crack et du free base, la perception du risque et les données habituelles de cadrage (caractéristiques démographiques, sociales et sanitaires).

LES DONNÉES RECUEILLIES

Les données ont été recueillies entre 2006 et 2007. La répartition des 50 entretiens en fonction des quotas établis dans la technique d'échantillonnage a permis de structurer le groupe étudié comme indiqué dans le tableau suivant.

Tableau 1- Caractéristiques de l'échantillon en fonction des quotas définis par la technique d'échantillonnage (n = 50)

Hommes	37
Femmes	13
Moins de 25 ans	18
25 – 34 ans	26
35 ans et plus	6
Chômeurs ou inactifs	16
Employés ou ouvriers	13
Etudiants	11
Professions intermédiaires ou supérieures	10

L'âge moyen des personnes rencontrées est de 28 ans (minimum : 18 ans ; maximum : 47 ans). Les plus nombreux sont célibataires. Quinze personnes vivent en couple, parmi lesquels un seul est marié. Parmi les 35 célibataires, 9 personnes vivent chez leurs parents. Seules 4 personnes ont des enfants.

En ce qui concerne les catégories socio professionnelles, le groupe des « chômeurs ou inactifs » (16 personnes) comprend 7 personnes qui bénéficient d'allocations de chômage (indemnisation par pôle emploi), 4 personnes qui bénéficient d'allocations d'insertion (RMI), 1 personne qui perçoit une allocation d'invalidité (AAH) et 4 personnes inactives. Parmi ces 4 personnes inactives, 1 personne travaille occasionnellement sans être déclarée (travail « au noir ») et 1 personne effectue entre zéro et quatre journées d'intérim dans un mois.

Le groupe des « employés et ouvriers » (13 personnes) comprend 10 employés et 3 ouvriers.

Le groupe des « étudiants » (11 personnes) comprend 8 étudiants qui effectuent des études supérieures, 1 étudiant qui effectue un cursus professionnel destiné aux adultes (niveau BEP) et 2 lycéens.

Les professions dites « intermédiaires ou supérieures » (10 personnes) regroupent des professions intermédiaires (2), des chefs d'entreprise (2), des cadres d'entreprise (3) ainsi que des professions intellectuelles et artistiques (3).

REVUE DE LITTÉRATURE

Plusieurs études nord-américaines ou européennes se sont déjà attachées à décrire les caractéristiques des usagers de cocaïne inconnus des institutions sanitaires ou répressives, ainsi que leurs pratiques avec ce produit et les conséquences de son usage. Cette revue de la littérature s'est attachée à synthétiser les résultats des recherches qui ont semblé les plus pertinentes en termes d'informations sur les pratiques de ces usagers et sur leurs spécificités. Elles décrivent particulièrement l'initiation et l'évolution de l'usage au cours du temps (soit les carrières de consommation envisagées du point de vue de l'addictologie c'est-à-dire essentiellement en termes d'évolution de la fréquence d'usage et des doses consommées), mais aussi les voies d'administration (notamment la question de l'usage du free base/crack), le polyusage et le mélange des produits, les effets de la cocaïne, ainsi que les contextes privilégiés de l'usage. Elles décrivent également les motivations des usagers, les stratégies de contrôle de la consommation et la perception du risque. Elles détaillent particulièrement les conséquences économiques, sociales et sanitaires en approfondissant notamment l'impact de l'usage de la cocaïne sur les relations sociales (familles, pairs, vie professionnelle) ainsi que, sur le plan sanitaire, la question de la présence/perception/acceptation de la « dépendance ». Quelques études décrivent également les besoins et les attentes de ces consommateurs. Une revue des éléments de connaissance scientifique apportés par ces recherches va permettre de mieux situer nos résultats d'analyse au regard du socle de connaissance préexistant.

LES POPULATIONS ENQUÊTÉES DANS LES PRINCIPALES ÉTUDES TRAITANT DES USAGERS DE COCAÏNE INCONNUS DES INSTITUTIONS SOCIO-SANITAIRES ET RÉPRESSIVES

Avant d'effectuer une revue thématique des principales connaissances déjà acquises sur le sujet, il faut préciser la façon dont chacune des principales études

a pu définir la population étudiée. La plupart des études restreignent leur échantillon aux usagers dits cachés c'est-à-dire inconnus des institutions répressives et sociosanitaires (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Erickson & Weber, 1994 ; Hammersley & Ditton, 1994 ; Nabben & Korf, 1999) tandis que certaines ont agrégé usagers cachés et usagers repérés par les institutions, sans malheureusement distinguer les spécificités de ces deux catégories d'usagers (Brochu & Parent, 2005 ; Decorte, 2000 ; Green & al, 1994). Dans l'étude de Nabben & Korf (1999) précitée, les auteurs comparent un groupe d'usagers dits festifs (clubbers, ravers), avec un groupe de « jeunes à problèmes » (rencontrés dans les centres villes et souvent sans domicile), ainsi qu'un groupe de « jeunes de quartiers défavorisés » (neighborhood youth), marginalisés, souvent issus de minorités ethniques, et qui passent la plus grande partie de leur temps dans leur quartier de résidence. En France, une étude a été conduite sur une population similaire à ce troisième sous groupe, en ciblant particulièrement les jeunes consommateurs de stimulants âgés de 16 à 25 ans et habitant dans les cités de la région parisienne (Coppel, 2006).

Parallèlement, une enquête quantitative conduite en Europe a pour principal objectif de comparer les caractéristiques d'usagers de cocaïne dits insérés (non connus des centres de soins) avec celles d'usagers en traitement (essentiellement par méthadone) et d'usagers dits marginalisés, mais elle ne prend pas en compte le contact éventuel avec l'institution judiciaire pour définir le fait de ne pas être connus des institutions, mais seulement le fait de ne jamais avoir eu recours à un traitement de l'addiction (Prinzleve & al, 2004). Une étude suisse s'appuie également sur le principe de la comparaison pour constituer son échantillon (Kübler & Hausser, 1996 ; Kübler, Hausser & Gervasoni, 2000) en examinant les caractéristiques de « nouveaux usagers » (moins de 5 ans de pratique) d'héroïne et/ou de cocaïne inconnus du système de soins, celles des « nouveaux usagers » déjà suivis par le système de soins, et celles d'usagers expérimentés (plus de 5 ans de pratique).

L'INITIATION

La première prise de cocaïne se déroule à l'âge moyen de 20 ans (Decorte, 2000) ou de 22 ans (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Erickson & Weber, 1994 ; Prinzleve & al, 2004). Ceux qui sont définis comme des polyusagers au moment de l'étude ont tendance à avoir débuté l'usage de cocaïne plus précocement que les autres – 19 ans versus 22 ans - (Hammersley & Ditton, 1994). Le plus souvent, les usagers ont déjà consommé d'autres substances psychoactives au cours de leur vie (essentiellement alcool, tabac, cannabis, amphétamines, LSD) et la cocaïne est la dernière des substances dont ils ont fait l'expérience (Decorte, 2000). La première prise se déroule généralement entre amis proches dans un domicile privé, les lieux festifs n'étant cités que par une minorité (Decorte,

2000 ; Erickson & Weber, 1994). La grande majorité des premières prises s'effectue par voie nasale (Decorte, 2000 ; Erickson & Weber, 1994).

La principale motivation qui justifie la première prise est la curiosité, d'autant que les personnes concernées ont déjà l'expérience des effets psychoactifs ressentis avec d'autres substances (Decorte, 2000). Après la curiosité, le fait que le produit soit disponible, le sentiment « d'aventure » et les effets positifs rapportés par les autres sont également des motivations qui justifient l'initiation (Erickson & Weber, 1994).

L'ÉVOLUTION DE L'USAGE AU COURS DU TEMPS

Chez les usagers socialement insérés, le fait de consommer de la cocaïne plutôt que d'autres drogues est présenté comme un processus de maturation, et le produit du fait qu'ils sortent moins dans les espaces festifs (Nabben & Korf, 1999). L'usage régulier de la cocaïne seulement constituerait ainsi une étape dans la vie d'un consommateur de drogues qui suivrait une étape de polyconsommation pratiquée dans l'espace festif. Dans une étude conduite au Canada (Brochu & Parent, 2005), les raisons qui expliquent le passage d'une phase expérimentale à l'usage régulier sont souvent liées aux interactions entre l'usager et son environnement ; ils citent notamment une rupture amoureuse, une perte d'emploi, ou un deuil. Il peut aussi s'agir d'un effet progressif de tolérance à la substance.

L'évolution de l'usage au cours du temps est appréhendé dans plusieurs études (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Hammersley & Ditton, 1994 ; Decorte, 2000) par l'examen de l'évolution du niveau d'usage (fréquence et doses consommées) lors de trois périodes distinctes : la période de la première année, la période d'usage le plus intensif, et les trois derniers mois. Dans ces études comme dans d'autres (Erickson & Weber, 1994), l'examen des parcours de consommation conduit à conclure que l'histoire naturelle de l'usage de cocaïne est celle d'une réduction de la consommation au fil du temps. En effet, les études concordent pour contredire l'idée du caractère inévitable de l'addiction à la cocaïne car la majorité des consommateurs contrôlent leur consommation (Decorte, 2000 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Erickson & Weber, 1994), c'est-à-dire qu'ils parviennent à éviter les dysfonctionnements induits par la cocaïne dans leurs rôles et leurs responsabilités de la vie quotidienne.

Lorsque les consommateurs perdent le contrôle de leur fréquence d'usage, ils parviennent le plus souvent à revenir à un usage contrôlé sans requérir l'aide d'un professionnel (Erickson & Weber, 1994). Globalement, les modalités d'usage stables ou décroissantes sont la norme (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996), et un phénomène d'autolimitation serait le plus fréquent (Erickson & Weber, 1994). D'ailleurs, les périodes d'abstinence d'un mois ou plus ponctuent fréquemment les parcours de consommation (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ;

Erickson & Weber, 1994 ; Decorte, 2000). Plus les usagers sont socialement insérés, plus ils ont de chances de déclarer des périodes d'abstinence régulières (Kuebler & Hausser, 1996 ; Kuebler, Hausser & Gervasoni, 2000).

Enfin, il faut souligner que la spécificité des carrières de consommation de cocaïne est qu'elles semblent réversibles, c'est-à-dire qu'une personne qui a eu un usage intensif par le passé est capable de revenir à un usage seulement occasionnel et récréatif et de s'y tenir (Green & al, 1994).

LES VOIES D'ADMINISTRATION

Parmi les usagers dits « insérés », plus des trois quarts consomment par voie nasale (Erickson & Weber, 1994 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Nabben & Korf, 1999 ; Decorte, 2000 ; Prinzleve, 2004), mais peu de personnes finalement n'ont jamais testé une autre voie d'administration, notamment le free base (Decorte, 2000 ; Erickson & Weber, 1994). Plus rarement, la cocaïne peut être ajoutée à une cigarette de tabac ou de cannabis pour être fumée, mais cette technique est rarement utilisée, a fortiori dans les lieux publics ou festifs du fait de sa forte odeur (Nabben & Korf, 1999). La cocaïne peut aussi être fumée en « chassant le dragon » -inhaler des vapeurs de cocaïne chauffée sur de l'aluminium-, mais le free base a largement supplanté la chasse au dragon en ce qui concerne l'usage de cocaïne (Nabben & Korf, 1999). Les usages par voie nasale sont les plus pratiqués mais une partie des consommateurs choisit aussi une voie d'administration en fonction du contexte de consommation ou des personnes qui les entourent (Decorte, 2000 ; Erickson & Weber, 1994).

Les opinions sur les voies d'administration montrent qu'elles servent aussi de pratiques d'autolimitation, mais les avis changent en fonction des voies d'administration habituellement utilisées (on a plus tendance à se fixer la barrière de l'injection quand on n'injecte pas). L'injection et le free base (préparation artisanale d'un caillou de crack à partir de la poudre de cocaïne) sont désignés comme des pratiques dangereuses et asociales, l'injection étant vue comme la pire de ces deux pratiques (Decorte, 2000). L'injection existe mais elle est globalement rare, sauf dans l'étude belge (Decorte, 2000) dans laquelle la pratique de l'injection est plus fréquente, mais l'auteur attribue cette particularité à la technique d'échantillonnage qu'il a utilisée (une technique boule de neige a été utilisée pour réaliser le recrutement, et presque tous les injecteurs inclus dans l'étude appartiennent au même réseau de connaissance).

L'usage du free base, ponctuellement ou régulièrement, est par contre beaucoup plus implanté. C'est cette expérience du free base, ainsi que son usage régulier, qui pose le plus de questions : d'une enquête à l'autre (et donc d'une temporalité à l'autre, entre l'étude néerlandaise de Cohen & Sas réalisée au début des années 1990 et l'étude belge de Decorte dont les données ont été recueillies à la fin de cette même décennie), l'expérience du free base au moins

une fois dans la vie est extrêmement variable : 18 % dans la population des usagers insérés à Amsterdam en 1987, 30 % dans le second volet de la même étude en 1991 (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996), 72 % dans l'étude belge publiée en 2000 (Decorte, 2000). La proportion de personnes fumant le free base est sans doute surdéterminée par les réseaux enquêtés dans cette dernière étude, mais globalement les études conduites en Europe tendent à montrer un accroissement continu de la pratique du free base. Le fait de préparer soi-même le free base apparaît comme l'option la plus courante au regard de l'achat de caillou de crack : dans l'étude conduite en Belgique (Decorte, 2000), un seul usager parmi ceux qui fument le caillou de cocaïne achète du crack prêt à consommer.

LE POLYUSAGE ET LES MÉLANGES DE PRODUITS PSYCHOACTIFS

Le polyusage (utiliser différentes substances psychoactives) et le mélange des produits (utilisation simultanée de différentes substances) est une caractéristique de plus en plus marquée chez les usagers de drogues actuels, qui ne se contentent plus forcément d'un produit de prédilection. En Grande-Bretagne, une étude longitudinale réalisée au cours des années 1990 auprès de jeunes Britanniques met en évidence cette tendance généralisée du polyusage en soulignant la culture « pick and mix » (Parker & Measham, 1994 ; Parker, Aldridge & Measham, 1998) : à partir d'un panel de drogues disponibles, les usagers sélectionnent (pick) ce qu'ils préfèrent et les combinent (mix). En France, une étude plus récente conduite auprès des jeunes qui fréquentent l'espace festif dédié à la musique électronique conclut également au renforcement du polyusage et des pratiques en mélange (Reynaud-Maurupt & al, 2007 ; Reynaud-Maurupt & Cadet-Taïrou, 2007). Le polyusage est ainsi une tendance actuelle qui se retrouve dans tous les groupes d'usagers de drogues : par exemple, dans une étude conduite auprès d'usagers réguliers de champignons hallucinogènes (substances diamétralement opposées à la cocaïne en termes d'effets recherchés), tous ont déjà consommé de la cocaïne dans leur vie, ainsi que de l'ecstasy (Reynaud-Maurupt, Cadet-Taïrou & Zoll, 2009). Par ailleurs, plusieurs études attestent du fait que les usages de cocaïne et les usages d'ecstasy sont très liés entre eux (Reynaud-Maurupt & al, 2007 ; Reynaud-Maurupt & Cadet-Taïrou, 2007 ; Coppel, 2006 ; Van Ours, 2005 ; Nabben & Korf, 1999). Dans l'étude conduite auprès des jeunes habitant les cités de la région parisienne (Coppel, 2006), le polyusage est de règle dans toutes les fêtes fréquentées par les jeunes interrogés : milieu techno, night-clubs. Elle souligne d'autre part que les mélanges peuvent être prémédités mais que le cumul des substances peut aussi ne pas être intentionnel, car les mélanges surviennent au gré des propositions. Pour l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies, l'accroissement du polyusage est aussi le reflet de la disponibilité des drogues (EMCDDA, 2009).

L'examen des données déjà recueillies auprès des usagers de cocaïne dits insérés montre que le polyusage a toujours été plus ou moins associé à l'usage de cocaïne. L'étude conduite par Green en Grande-Bretagne (Green & al, 1994), au début des années 1990, souligne que les usagers de cocaïne définis comme « récréatifs occasionnels » n'utilisent jamais d'héroïne, mais ceux qui ont un usage régulier de la cocaïne ont pu l'expérimenter. Beaucoup ont essayé le LSD de façon expérimentale et la moitié ont déjà fait l'expérience de l'ecstasy. Tous sauf un consomme du cannabis : la cocaïne est leur produit préféré, mais le cannabis est celui qu'il consomme le plus souvent. L'ensemble des études conduites au cours des années 1990 constate le fait que les usagers de cocaïne sont aussi des usagers d'autres drogues expérimentés (Harrison, 1994 ; Erickson & Weber, 1994 ; Hammersley & Ditton, 1994) : soit la cocaïne est un complément « exceptionnel », et ils utilisent habituellement d'autres substances, soit ils se sont convertis à l'usage principal et régulier de cocaïne ou de crack et ils utilisent d'autres substances pour réduire les effets négatifs de cet usage. Dans l'étude conduite en Suisse (Kuebler & Hausser, 1996 ; Kuebler, Hausser & Gervasoni, 2000), plus de la moitié de l'échantillon consomme du cannabis quotidiennement ou presque, et la consommation occasionnelle d'ecstasy et d'amphétamines concerne plus de 40 % de l'échantillon. Environ 30 % consomme également des hallucinogènes de façon occasionnelle.

Dans l'étude conduite à Amsterdam au début des années 1990 (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996), les prévalences d'usage d'autres produits au cours de la vie sont importantes [par exemple, cannabis 92 % ; ecstasy 63 % ; amphétamines 57 % ; LSD 38 % ; héroïne 38 %], mais lorsqu'on s'intéresse aux quinze jours qui ont précédé l'enquête, elles sont bien inférieures à celles recensées par l'étude belge (Decorte, 2000) au cours de la même période.

Tableau 2. Comparaison du polyusage au cours des quinze derniers jours avant l'enquête chez les usagers de cocaïne de l'étude néerlandaise (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996) et de l'étude belge (Decorte, 2000).

	COHEN & SAS Volet 1 Recueil en 1987	COHEN & SAS Volet 2 Recueil en 1991	Decorte Recueil en 1997
Cannabis	54 %	54 %	82 %
Opiacés	2 %	5 %	17 %
Ecstasy	NR	19 %	23 %
Amphétamines	NR	10 %	33 %
LSD	1 %	6 %	9 %
Hypnotiques	2 %	6 %	17 %
Sédatifs	1 %	8 %	20 %

Dans l'étude conduite en Europe rapportée par Prinzleve (Prinzleve & al, 2004), l'usage d'autres produits psychoactifs au cours des trente derniers jours avant l'enquête est également important : entre autres, les résultats permettent de mettre en évidence que plus les usagers de cocaïne sont socialement insérés, plus leur usage de l'alcool est important. Une recherche ethnographique conduite sur le réseau d'usagers de drogues dans un quartier londonien s'inscrit dans la même analyse, en montrant que les premiers usagers de cocaïne identifiés sur le quartier sont par ailleurs des buveurs d'alcool réguliers dans l'espace festif, notamment autour d'une forte sociabilité pratiquée dans les pubs (Pearson, 2001).

L'étude de Decorte (2000) est la seule des études sur les usagers de cocaïne qui explore plus qualitativement le polyusage et les mélanges de substances psychoactives. Il identifie notamment les buts recherchés lorsque ces mélanges sont prémédités. Les combinaisons « alcool et cocaïne » et « héroïne et cocaïne » sont celles qui suscitent le plus d'avantages décrits et de désavantages décrits. Les mélanges peuvent être effectués pour « aller plus loin », pour « prolonger la fête » (cocaïne et alcool ; cocaïne et ecstasy ; cocaïne et amphétamines), ou bien pour maximiser les effets vécus comme positifs – euphorie, lucidité, relaxation – (cannabis, LSD, héroïne, ecstasy). Ils peuvent aussi être pratiqués dans le but de « redescendre », c'est-à-dire pour calmer l'agitation ou l'insomnie à la fin d'une session de consommation de cocaïne (cannabis, héroïne, sédatifs, alcool). Enfin, les mélanges peuvent aussi se pratiquer pour minimiser les effets négatifs pendant la prise : la cocaïne peut être consommée pour réduire les effets négatifs de l'ivresse avec l'alcool, ou pour calmer les effets des hallucinogènes. Inversement, le cannabis et l'alcool peuvent être utilisés pour calmer les effets de la cocaïne.

LES EFFETS DE LA COCAÏNE

Les travaux déjà réalisés dressent une configuration d'effets recherchés, ressentis ou indésirables qui apparaît comme étant à la fois complète et réaliste. Ils se rejoignent en effet sur les principaux effets, qui sont qualifiés de « typiques ». La cocaïne facilite la communication, réduit la timidité et favorise les relations sociales ; elle donne le sentiment d'être « high » et relaxé ; d'avoir plus d'énergie ; d'avoir plus confiance en soi ; elle donne des sensations physiques agréables et a un bon goût ; elle permet d'être plus créatif, plus lucide, mieux concentré ; elle favorise une meilleure activité sexuelle ; elle permet de ressentir un sentiment d'appartenance au groupe ; elle permet enfin de boire plus et de « mieux faire la fête » (Decorte, 2000). Les effets qui viennent d'être cités sont mentionnés dans un ordre décroissant d'importance pour les usagers rencontrés par Decorte en Belgique. Si ces effets sont identiques dans les autres études, l'ordre d'importance n'est pas forcément similaire. Par

exemple dans l'étude néerlandaise (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996), le fait d'accroître son énergie est classé avant l'augmentation de ses capacités de communication. Les autres études citent surtout la sensation d'euphorie, l'accroissement de la sociabilité, l'augmentation de l'énergie, de l'excitation, de la relaxation, de la communication et de la créativité (Erickson & Weber, 1994 ; Hammersley & Ditton, 1994). D'autre part, les effets de stimulation sexuelle qui peuvent être recherchés ne sont pas toujours obtenus (Decorte, 2000).

Les effets indésirables les plus souvent cités sont essentiellement la dépendance psychologique, le fait que la cocaïne rend égocentrique et introverti, mais aussi agressif et irritable, dépressif, mégalomane, superficiel, suspicieux, qu'elle conduit à avoir des réactions disproportionnées, à trop fumer et à perdre l'appétit. Enfin, les consommateurs citent également les effets secondaires de la stimulation que sont l'agitation et l'insomnie (Decorte, 2000 ; Nabben & Korf, 1999 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Erickson & Weber, 1994 ; Hammersley & Ditton, 1994).

LES MOTIVATIONS DE LA CONSOMMATION

Dans les études belge et néerlandaise (Decorte, 2000 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996), les auteurs n'interrogent pas directement les motivations de la consommation mais l'état émotionnel qui a justifié la prise de cocaïne lors de la dernière session de consommation. Dans l'étude néerlandaise, les émotions qui motivent la prise de cocaïne sont la joie et le bien-être en première position, et la sensation d'être fatigué en deuxième intention (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996). Dans l'étude belge, la joie et le bien-être arrivent aussi en première position pour expliquer les motivations de la consommation, mais c'est un sentiment dépressif qui se classe en seconde intention (Decorte, 2000).

Dans l'étude conduite par Anne Coppel (2006), les jeunes consommateurs revendiquent de consommer pour partager et être dans le même état d'esprit, pour « faire comme les grands », pour s'ouvrir aux autres et rencontrer d'autres gens, pour se désinhiber, s'amuser, se doper, ou encore « être le plus fort ».

Une étude parue en 2000 (Gunnarsdottir & al, 2000) estime quant à elle que les motivations de la consommation de cocaïne s'expliquent par deux tendances opposées : elle distingue les « sensations seekers », qui recherchent l'amplification des sensations, et les « self medicators » qui ont pour but de contrôler leur humeur.

L'article de Nabben & Korf (1999) propose une interprétation intéressante des motivations à la consommation de cocaïne, notamment au regard de l'augmentation de sa pratique au cours des dernières années. Au-delà de l'accessibilité du produit, pourquoi les usagers seraient-ils plus motivés qu'auparavant à consommer de la cocaïne ? Au cours des années 1990, les groupes festifs (clubbers, ravers) voient leur usage de cocaïne chuter au profit de l'ecstasy, qui

devient leur produit phare. La cocaïne est alors perçue comme un produit « froid » (par opposition à l'ecstasy qui serait un produit « chaud »), qui conduit à l'égoïsme. À cette époque, la représentation de la cocaïne devient plus négative, et simultanément, le fait que les usagers d'héroïne et notamment les injecteurs, perçus comme des « junkies », tiennent la cocaïne en estime, participe à cette modification péjorative de la représentation. L'avant-garde de la jeunesse des années 1990 n'est finalement pas très intéressée par la cocaïne, puis son usage augmente progressivement à partir de 1996, et fait un « come back ». Ce retour de la cocaïne est interprété par les usagers eux-mêmes comme le produit de mauvaises expériences avec l'ecstasy (mauvais voyages, mauvaises descentes, effets secondaires hors des prises), et par le fait que la cocaïne est perçue comme étant moins coupée que les cachets d'ecstasy disponibles sur le marché. La cocaïne a aussi désormais la réputation d'être plus facile à gérer que l'ecstasy. Pour les auteurs, cette croyance relative à la facilité de gérer l'usage de la cocaïne est essentielle à prendre en compte pour expliquer sa diffusion, chez les usagers de l'espace festif et plus largement chez les personnes insérées qui en font usage ; l'accroissement de leur usage de cocaïne est présenté comme un processus de « maturation », ainsi que comme une conséquence du fait qu'ils sortent moins dans l'espace festif public (la cocaïne est perçue comme plus adaptée aux soirées privées que l'ecstasy). En ce qui concerne les « jeunes des quartiers », les auteurs constatent aussi une augmentation de la diffusion de la cocaïne, ainsi qu'une amélioration de son image, alors que l'héroïne reste un produit tabou. Dans cette population particulière, la cocaïne est plus populaire que l'ecstasy. Pour eux, la cocaïne devient un outil pour acquérir un statut, notamment parce que prendre ou vendre de la cocaïne apparaît comme un signe extérieur de richesse.

LES CONTEXTES DE L'USAGE

La question des contextes dévolus à la pratique est particulièrement importante pour les usagers dits « contrôlés » : plus on consomme souvent, plus les contextes de consommation ont tendance à se diversifier. Cependant, le contexte, s'il constitue plus difficilement une raison de s'abstenir pour les plus abusifs, peut orienter le choix d'une voie d'administration par exemple. Sur le sujet des consommateurs dits insérés, la question du cadre professionnel comme contexte de consommation se pose avec une acuité particulière. Un travail qualitatif conduit en France sur le thème « drogues et travail » a montré l'existence de pratiques professionnelles « sous influence » (Fontaine, 2002). Dans ce cas, il semble s'agir du fonctionnement d'une structure professionnelle (où l'usage de cocaïne est tacitement admis) comme de pratiques cachées. Cependant, l'étude de Decorte (2000) conduite auprès des usagers de cocaïne belges montre que le travail sous influence est rare, ou qu'il ne dure pas longtemps. En tout

cas, les contextes de consommation les plus fréquents sont bien identifiés et majoritairement liés à la sociabilité : parties à l'extérieur, soirées privées, soirées intimes (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Green & al, 1994; Nabben & Korf, 1999 ; Decorte, 2000). L'étude suisse conclut aussi que les usagers de cocaïne consomment plus souvent avec des amis que les usagers d'héroïne (Kuebler & Hausser, 1996 ; Kuebler, Hausser & Gervasoni, 2000). L'étude de Green (Green & al, 1994) souligne cependant que selon les groupes d'usagers, les circonstances sociales adaptées à l'usage surviennent plus ou moins fréquemment : bien que réservée pour des « occasions spéciales », la cocaïne peut transformer de nombreux événements en occasions spéciales, y compris une soirée dans un bar où on se rend régulièrement. La restriction aux contextes festifs n'est donc pas forcément un indicateur strict d'une modération de l'usage. Notons que les clubbers néerlandais rencontrés par Nabben & Korf (1999) associent soirées privées tournées vers la sociabilité avec usage de cocaïne et maturité, par opposition avec le polyusage ou la consommation d'ecstasy en milieu festif, soirées qu'ils délaissent progressivement au fil des années. Mais dans cette étude, la consommation à la maison est visible aussi chez des usagers plus jeunes.

Les contextes solitaires sont toujours beaucoup moins fréquents, mais sont bien présents – continuer après la fête, seul à la maison, quelque soit le contexte – (Decorte, 2000).

D'autre part, les contextes de consommation peuvent être abordés à revers avec les usagers, comme dans l'étude de Cohen & Sas (1994, 1995, 1996) dans laquelle les usagers identifient les contextes dans lesquels il est préférable de ne pas consommer : sont principalement cités le travail, les études, avant la réalisation d'un projet quelconque, dans les situations de la vie courante, et en présence de personnes qui ne consomment pas.

LES STRATÉGIES DE CONTRÔLE DE LA CONSOMMATION

Les différentes études cernent globalement la question des stratégies de contrôle de consommation de la même façon mais ne mettent pas toutes en valeur les mêmes aspects pour évoquer les stratégies les plus communes.

L'étude de Decorte (2000) décrit finement les stratégies de contrôle de l'usage et déduit aussi une hiérarchie entre ces stratégies, dont l'assemblage forme un système de contrôle qui s'active en fonction des circonstances dans lesquelles le produit est disponible. En premier lieu sont citées les restrictions de consommation relatives au contexte, aux situations, aux priorités (par exemple, le fait de travailler ou d'étudier ou bien de ne pas consommer avant le dîner ou avant de se coucher). Viennent ensuite les restrictions relatives à la présence d'autres personnes (veiller à être bien accompagné, ne pas consommer seul), aux périodes de temps (pas trop tôt dans la journée, pas dans la semaine), puis les règles générales (ne pas prendre lorsqu'on est dépressif par exemple). Les

stratégies financières sont aussi citées, en se fixant un budget mensuel limité. Cependant, Decorte souligne que des facteurs émotionnels ou contextuels jouent un rôle sur le fait de respecter ou de ne pas respecter ses règles. Les usagers peuvent planifier, mais les choses se passent autrement finalement. Certains facteurs augmentent particulièrement le risque qu'un usager de cocaïne se détourne de la règle qu'il s'était initialement fixée : quand la cocaïne est offerte gratuitement par des amis, quand on est avec des amis intimes et usagers, quand les autres continuent à consommer... Inversement, les facteurs qui sont les plus à même de renforcer la décision de ne pas consommer sont le fait de travailler, d'être émotionnellement stable, que le produit ne soit pas offert. Enfin, tout est toujours apprentissage et le fait d'avoir violé ses propres règles par le passé et d'avoir de ce fait vécu des situations négatives renforce la capacité à respecter les règles aujourd'hui. Dans l'étude de Decorte, peu de gens disent n'avoir jamais violé leurs propres règles, mais peu de gens également les outrepassent fréquemment.

Dans l'étude de Cohen & Sas (1994, 1995, 1996), les règles de l'usage sont abordées à travers les conseils que les enquêtés donneraient à des novices. Ils recommandent de se limiter à l'usage par voie nasale, de limiter les doses, d'être en bonne compagnie, d'être certain qu'on se sent bien avant de consommer et de ne pas acheter le produit dans la rue ou dans un lieu public, mais à une personne de confiance.

L'étude conduite en Grande-Bretagne par Green (1994) montre quant à elle que les usagers récréatifs peuvent être amenés à réduire temporairement leur consommation, pour éviter que ne perdurent des désagréments mineurs qui surviennent du fait de l'usage ; par contre, les consommateurs plus ancrés dans la consommation ont plutôt tendance à commuter vers un autre produit, notamment l'héroïne lorsqu'il s'agit d'usagers intensifs de crack qui subissent les dommages nerveux de leur pratique.

Enfin, l'étude parisienne conduite récemment (Coppel, 2006) met en valeur plusieurs aspects qui permettent aux jeunes rencontrés de définir l'usage festif, qui est entendu comme un usage forcément contrôlé : la prise doit rester un plaisir et non pas un besoin, elle ne doit pas se faire en solitaire, elle ne doit pas être quotidienne, on doit pouvoir l'interrompre dès qu'on le souhaite, et l'usage ne doit pas exclure d'autres investissements.

LA PERCEPTION DU RISQUE

La perception du risque associé à la cocaïne et la définition de ce qu'est « un comportement risqué » aux yeux des usagers de cocaïne sont rarement abordées par les principales études qui portent sur les usagers dits cachés et/ou insérés. L'étude qui détaille le plus la question du risque est celle de Coppel (2006). L'analyse montre la prégnance du risque de dépendance aux yeux des

consommateurs : ce risque est le plus stigmatisé, mais il est pourtant difficile à identifier avec les stimulants, le modèle servant de référence cognitive pour l'apprécier étant la dépendance aux opiacés. L'auteur conclut que de façon générale, les risques somatiques sont sous évalués, même si les usagers connaissent tous les risques de contamination par le virus du sida et les hépatites en fonction des voies d'administration utilisées. Notamment, les risques cardiaques sont méconnus. Les plus jeunes ont des difficultés à se sentir concernés (Coppel, 2006).

Decorte (2000) traite ce thème de façon détournée, en abordant la perception du risque « chez les autres ». Il demande aux usagers s'ils connaissent des usagers à risques, et ce qui définit cette qualification à leurs yeux. La logique des réponses selon les personnes interrogées a d'abord tendance à confirmer le principe selon lequel le risque concerne toujours les autres (l'attitude risquée est une attitude pire que la mienne). Comme dans l'étude de Coppel (2006), le premier risque aux yeux des consommateurs interrogés est finalement de ne pas parvenir à maintenir un contrôle sur leur pratique : pour cela, il faut faire des abstinences périodiques, prendre de « petites » doses, avoir une fréquence d'usage « faible », ne pas faire d'efforts « actifs » pour trouver de la cocaïne, pouvoir prendre du plaisir sans cocaïne, placer la vie étudiante ou professionnelle comme prioritaire, etc... Inversement, Decorte met au jour une liste de principes qui permet aux usagers de considérer que l'usage est devenu une pratique risquée : ne pas être capable de s'arrêter au cours d'une session, prendre de trop grosses doses, avoir des problèmes financiers à cause de la cocaïne, mentir sur la quantité qu'il reste à soi pour ne pas avoir à la partager avec les autres, faire des efforts actifs pour en trouver, parler de cocaïne sans arrêt. Finalement, le risque de dépendance est le seul véritablement associé à la pratique et le risque légal est peu ou pas considéré. D'autres études mettent aussi ces deux tendances en évidence (Erickson & Weber, 1994). Dans l'étude de Green (1994), les usagers récréatifs occasionnels n'associent pas leur pratique de la cocaïne à un risque financier, légal ou sanitaire. Les usagers récréatifs qui ont une fréquence d'usage plus importante que les précédents conçoivent un risque mineur, mais ils l'anticipent en pratiquant l'abstinence temporaire pour éviter que des dommages ne surviennent. L'ethnographie conduite auprès d'usagers de drogues dans un quartier de Londres (Pearson, 2001) souligne que la notion de risque est surtout associée à l'héroïne et au crack. La cocaïne en poudre est associée au risque de devenir cupide et avide mais c'est un risque pour les autres (les personnes interrogées sont majoritairement des usagers occasionnels).

LES CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Les conséquences financières de la pratique et l'endettement apparaissent comme le principal problème lié à l'usage du point de vue des usagers (Decorte,

2000). Cohen & Sas (1994, 1995, 1996) qui obtenaient la même conclusion lors du premier volet de leur étude, ont opté pour ne plus interroger la thématique économique dans la suite de l'enquête, en considérant que les conséquences financières de l'usage de cocaïne sont un artefact du cadre légal.

Les conséquences sociales de l'usage de cocaïne sont surtout détaillées dans l'étude menée par Decorte (2000), et ceci au regard de l'ensemble des relations sociales que les consommateurs entretiennent dans la vie quotidienne : les relations avec leurs parents, avec leur fratrie, avec leurs enfants, avec leurs amis, avec leur sphère professionnelle.

Les relations avec le cercle amical jouent un rôle essentiel dans l'initiation et la perduration des pratiques. Les amis jouent un rôle de « guidance » dans le processus qui conduit à devenir un usager de cocaïne, notamment dans l'acquisition des techniques et la connaissance des réseaux de distribution. Inversement, les amis non consommateurs jouent un rôle important dans la survenue des périodes d'abstinence et dans le contrôle des fréquences d'usage. En ce qui concerne la famille, elle apparaît souvent comme une source de maintien de l'usage dit « contrôlé », seule une minorité de personnes se déclarant « en disgrâce », mais il faut dire que la pratique de la cocaïne est souvent un secret qui n'est pas divulgué à la famille. La famille joue également un rôle positif lorsque les consommateurs cherchent une aide informelle pour stopper leur pratique. La question des fratries est plus ambiguë dans le jeu familial, car des frères ou sœurs peuvent faire partie des groupes de consommateurs. Cependant, ils jouent un rôle majeur dans la gestion de l'usage car ils sont mieux au fait des pratiques réelles et leur jugement est plus aisément accepté. Dans cette étude conduite en Belgique (Decorte, 2000) comme dans l'étude menée à Amsterdam (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996) ou dans le travail de Fontaine conduit en France sur l'usage de drogues dans la vie professionnelle (Fontaine, 2002), les relations de couple sont celles qui subissent le plus de dommages. Bien que les conséquences soient différentes, l'assertion se vérifie que le partenaire soit ou non consommateur (effet d'entraînement ou distanciation).

Les conséquences de l'usage sur la vie professionnelle posent question dans le cadre d'une étude sur une population d'usagers cachés qu'on suppose majoritairement socialement insérés. La légende de performance attachée à la cocaïne et son statut de produit dopant sont des ingrédients propices à son insertion dans le travail. L'étude de Decorte (2000) comme celle de Cohen et Sas (1994, 1995, 1996) montrent que les consommateurs qui ne distinguent pas clairement les périodes de travail et les périodes d'amusement propices aux prises sont très rares et ils exercent souvent une profession spécifique comme l'hostellerie – restauration, les métiers de l'Art ou les professions liées à l'espace festif.

Globalement, l'étude d'Erickson & Weber (1994) conclut que la moitié des usagers de crack ou de cocaïne en injection et le quart des usagers de cocaïne par voie nasale estiment que la cocaïne a eu un impact négatif sur leur vie sociale. L'étude de Green (1994) confirme cette tendance en montrant que les

usagers récréatifs qui ont une pratique occasionnelle ne connaissent pas de dommages à leurs pratiques. Par contre, les usagers les plus intensifs, notamment ceux qui utilisent du crack, voient tous les pans de leur vie sociale affectés par leur pratique et la plus grande partie de leur temps est consacrée à des activités liées à la recherche et à la consommation de cocaïne.

LES CONSÉQUENCES SANITAIRES

Les principales conséquences sanitaires identifiées par les différentes études sont les conduites addictives du fait d'un sentiment de dépendance, le « craving » ou désir irrésistible qui conduit à augmenter les doses au cours d'une même session, et l'overdose. Les overdoses sont rares mais les récits rapportent quelques épisodes de malaise, ainsi que le traumatisme d'avoir assisté à l'overdose d'un autre (Decorte, 2000).

La question de la présence d'un sentiment de dépendance chez les usagers inconnus des systèmes de prise en charge spécialisée est importante, ainsi que celle de sa perception et de son acceptation si elle est effectivement présente. C'est une question difficile car elle conduit à pouvoir mettre en perspective la définition très subjective de ce qu'est un usage modéré avec une appréciation clinique et médicale de ce qu'est un usage abusif. Toutes les études convergent pour dire que les consommateurs cachés sont majoritairement des usagers contrôlés et occasionnels, et qu'une petite partie d'entre eux subit des dommages sanitaires de leur pratique (Erickson & Weber, 1994 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Decorte, 2000). Dans l'étude de Hammersley & Ditton (1994), comme dans celle de Green (1994), la survenue des conséquences sanitaires est bien corrélée au niveau d'usage et si les usagers les plus modérés ne connaissent aucun effet négatif, les usagers de crack et une partie des consommateurs par voie nasale peuvent connaître un sentiment de dépendance psychologique. Cependant, celui-ci aussi se relativise : la majeure partie cesse ou réduit l'usage avant de connaître des problèmes importants. Ce sentiment de « dépendance » apparaît comme étant à la fois graduel et réversible (Hammersley & Ditton, 1994).

Dans l'enquête conduite en deux étapes à Amsterdam (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996), les auteurs concluent qu'il y a une absence relative de modes destructifs et compulsifs chez les consommateurs dits insérés, et ce sur une décennie de pratiques. L'étude canadienne (Erickson & Weber, 1994) s'attache à remettre en cause toute une série de présupposés sur les conséquences sanitaires de l'usage de cocaïne chez les consommateurs insérés. Par exemple, face à l'hypothèse d'une dépendance inévitable, les résultats d'investigation concluent que l'usage compulsif ou destructeur est rare ; face à l'hypothèse d'une escalade systématique, les auteurs montrent que c'est un type de processus parmi d'autres et que l'inverse survient souvent ; face à l'hypothèse que l'abstinence

est le seul moyen de prévenir les dommages, l'étude montre que l'usage modéré sans effet négatif est possible, etc. Cependant, plus ces études sont récentes, plus la part des usagers problématiques augmentent, ce qui peut être mis en lien avec l'augmentation de la consommation de crack / free base dans les échantillons étudiés (Decorte, 2000).

LES BESOINS ET LES ATTENTES

Les consommateurs cachés ou insérés ne semblent pas éprouver de besoins de prise en charge sanitaire ou sociale, et ne font pas de démarche pour entrer en contact avec des structures professionnelles susceptibles de leur apporter de l'aide. Si certains ont besoin d'aide, ils s'adressent à leur entourage familial ou à leur groupe de pairs (Decorte, 2000) ; ils estiment aussi majoritairement être en assez bonne santé pour ne pas avoir recours à une structure spécialisée (Kuebler & Hausser, 1996 ; Kuebler, Hausser & Gervasoni, 2000). D'autre part, les structures sanitaires et sociales sont assimilées aux agences officielles (discours des institutions), et les sources officielles de l'information sont décrites par les consommateurs comme étant discréditées au fur et à mesure que se développe leur expérience (Decorte, 2000). Si l'étude de Green (Green & al, 1994) confirme que les usagers récréatifs n'éprouvent pas le besoin d'être aidés, elle met cependant évidence que les polyusagers et les consommateurs intensifs de crack finissent par entrer en lien avec le système de prise en charge spécialisée lorsque leur pratique bascule vers l'héroïne pour gérer les dommages nerveux de l'usage de stimulants. C'est d'ailleurs souvent seulement à partir de ce basculement qu'ils réalisent qu'ils ont besoin d'aide.

Enfin, l'étude conduite par Powis (Powis & al, 1996) pointe particulièrement une inégalité entre hommes et femmes sur le recours aux structures spécialisées. Sauf chez les injecteurs, les femmes sont moins souvent en lien avec une structure d'aide que les hommes. Cela peut s'expliquer par le fait que les femmes auraient effectivement moins souvent besoin d'aide (notamment, parce qu'elles se limitent plus souvent que les hommes à la voie nasale), mais cela peut aussi être le produit des difficultés liées à la prise en charge des enfants (comment faire garder ses enfants pendant qu'on est dans une structure ; angoisse d'être identifiée comme usager de drogue par rapport à la garde des enfants).

PARTIE 1.

LES CARRIÈRES D'USAGERS DE COCAÏNE : ÉTAPES ET PROFILS

Le concept de « carrière » au sens sociologique du terme consiste à envisager la succession des étapes vécues depuis la première prise jusqu'au jour de l'entretien (Becker, 1985, édition originale 1963). Dans la littérature scientifique consacrée à l'usage de cocaïne, l'évolution de l'usage au cours de la vie est appréhendée le plus souvent par l'examen du niveau d'usage (fréquence et doses consommées) selon trois étapes distinctes : la période de la première année, la période de l'usage le plus intensif, les trois derniers mois (Decorte, 2000 ; Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Hammersley & Ditton, 1994). L'annexe 1 propose une estimation de ces niveaux d'usage lors de ces trois périodes, dans notre échantillon. Dans ces études comme dans d'autres qui n'ont pas utilisé ce pré requis (Harrison, 1994), la description de l'évolution de l'usage au cours du temps conduit à conclure que l'histoire naturelle de l'usage de cocaïne est celle d'une réduction de l'usage, même si une frange minoritaire des consommateurs rencontre d'importants problèmes sanitaires et sociaux. Des études récentes (Decorte, 2000 ; Brochu & Parent, 2005) ont également abordé les dimensions sociales et sanitaires de l'usage. Cependant, ces dimensions compréhensives et explicatives gagnent à être resituées dans la dynamique des carrières de consommation. C'est à cet exercice que ce chapitre s'est risqué, en produisant une typologie dynamique de l'évolution de l'usage au cours du temps, enchâssée dans ses contextes de consommation, les significations associées à son usage et les dynamiques de groupe. La dimension temporelle des faits étudiés est de première importance, parce qu'ils sont envisagés comme des processus et non comme des états. La carrière est un modèle séquentiel, qui prend en compte les changements dans le temps, « le fait que les modes de comportements se développent selon une séquence ordonnée » (Becker, 1985, p. 46). L'analyse en termes de carrière renvoie aux passages d'une position à une autre, mais aussi à l'idée d'événements et de circonstances affectant la carrière, à des phases déterminées temporellement, orientées dans l'exposé par la problématique sociologique qui guide sa mise en œuvre. Outre l'expérience qui évolue dans le temps, elle permet de mettre en lumière l'ensemble des actions et des interactions qui contribuent à son évolution.

La reconstruction de chaque étape des carrières de consommateurs de cocaïne telle que ce chapitre la propose est de forme typologique, car l'analyse cherche à synthétiser et à mettre en valeur ce que chaque individu partage de la carrière de ses pairs, en mettant au jour des profils homogènes. L'hétérogénéité des situations et des pratiques est cependant toujours soulignée.

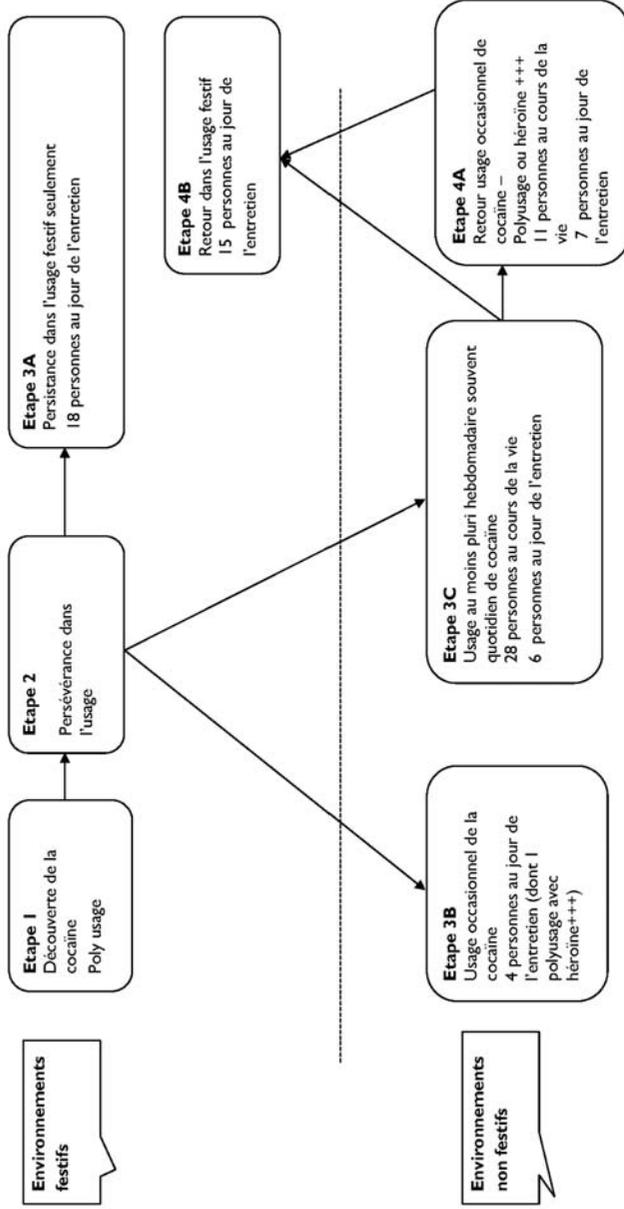
L'exposé dynamique en termes de carrière peut par contre masquer l'évolution anarchique de certains déroulements biographiques : des allers-retours d'une étape à l'autre caractérisent certaines histoires de vie, qui ne sont pas aussi linéaires que la description d'une carrière peut en rendre compte. D'ailleurs, lorsque Hammersley & Ditton (1994) ou Decorte (2000) proposent des schémas pour symboliser l'évolution de l'usage de cocaïne au cours du temps, les plus nombreux parmi les répondants choisissent un schéma de type « anarchique » (la deuxième réponse la plus choisie évoque par contre le schéma privilégié par les analyses en trois étapes de ces chercheurs, soit un « triangle » qui évoque une augmentation, un « top », puis une baisse continue).

Notre approche socio anthropologique a ainsi pour but de favoriser la compréhension de ces expériences variées avec la cocaïne et des raisons qui les expliquent aux yeux des usagers eux-mêmes. Nous nous attacherons ainsi à décrire les étapes des carrières de cocaïne en les situant dans la dynamique sociale des événements vécus, tout en les associant au point de vue des consommateurs et à leur perception du produit.

La reconstruction interprétative des carrières d'usagers de cocaïne a été réalisée en utilisant deux critères indépendants comme mode de classement :

- L'environnement dans lequel est pratiqué la consommation : environnements festifs seulement (qui peuvent être des lieux privés) ou environnements non festifs.
- La fréquence d'usage de la cocaïne : au moins pluri hebdomadaire (souvent quotidien) ou non (le plus souvent pluri annuel ou mensuel, parfois pluri mensuel).
- Dans les citations extraites des entretiens avec les consommateurs, la cocaïne peut être nommée « coke », « coca », « C », ou « CC ».

Carrières d'usage de cocaïne (n=50)



CHAPITRE 1. LA DÉCOUVERTE DE LA COCAÏNE

La première prise se déroule le plus souvent entre 17 et 20 ans (31/50). Au moment de cette première consommation de cocaïne, les personnes rencontrées ont un âge médian de 19 ans (âge moyen : 20 ans). Elles ont toutes fait une première expérience de la cocaïne en sniffant la poudre par voie nasale. Seulement deux personnes n'ont consommé que de la cocaïne au cours de cette session d'initiation [Oscar, 44 ans, comédien, initié à 42 ans ; Thibault, 26 ans, chauffeur, initié à 20 ans]. En dehors de ces deux personnes, la moitié des personnes rencontrées a accompagné la première prise de cocaïne d'une consommation d'alcool et/ou de cannabis (et tabac), tandis que les autres ont également adjoint de l'ecstasy au mélange. Mark [30, commercial] avait consommé aussi des amphétamines au cours de la même journée, en plus du mélange cocaïne, alcool, cannabis, ecstasy. Une personne a effectué sa première prise de cocaïne en même temps qu'une administration de LSD [Samuel, 21 ans, inactif, initié à 17 ans] et une autre avec de l'héroïne, en speed-ball [Fanny, 32 ans, employée administrative, initiée à 22 ans].

Tableau 3 - Récapitulatif de l'âge à l'initiation

Âge à l'initiation	Répartition chez les personnes rencontrées (n = 50)
Initiation précoce (14-17 ans)	15 personnes
Initiation début âge adulte (18-24 ans)	29 personnes
Initiation tardive (25 ans ou plus)	6 personnes

L'initiation à la cocaïne survient le plus souvent chez des personnes qui ont déjà des conduites de consommation de substances psychoactives illicites, habituellement consommées en espace festif. Pour autant, la toute première prise de cocaïne survient rarement dans un lieu festif public, mais plutôt dans un lieu privé, dans des circonstances festives, ou bien en comité restreint, avant ou après une fête.

1 - L'INITIATION À LA COCAÏNE SURVIENT DANS UNE ÉTAPE DÉJÀ ENGAGÉE DE POLYUSAGE DE SUBSTANCES ILLICITES CONSOMMÉES EN CONTEXTE FESTIF

L'initiation à la cocaïne survient le plus souvent chez des personnes qui ont déjà régulièrement pimenté leurs sorties festives à l'aide de stimulants (ecstasy, amphétamines), ou moins souvent d'autres produits comme les hallucinogènes majeurs. La première approche du milieu festif organisé (alternatif ou non) se déroule aux alentours de l'âge de 17 ans. La fréquentation de l'espace festif est présentée comme la raison qui conduit à expérimenter l'ecstasy puis la cocaïne. Dans tous les cas, les nouveaux expérimentateurs de cocaïne sont le plus souvent des consommateurs déjà assidus de l'espace festif, public (boîtes de nuit, manifestations alternatives techno, concerts) ou privé (soirées organisées dans un domicile privé) ; les plus nombreux ont plusieurs fois fait l'expérience des champignons hallucinogènes, des amphétamines, et ont connu une période d'usage régulier d'ecstasy, qui a précédé l'usage de cocaïne ou qui en a été concomitante.

« Donc en faisant du son, ça a fait que j'ai commencé à aller en teuf² aussi, et donc là j'ai voulu essayer des trucs. » [Rémi, 22 ans, étudiant BTS commerce international, initié à 19 ans].

« Ensuite (après le cannabis) j'ai essayé le poppers, parce qu'on était une bande et on rigolait connement avec le poppers, je pense c'était 16/17 ans un truc comme ça (...). Ensuite je pense que j'ai commencé à prendre d'autres produits, vers 20 ans, par là, 20 ans on va dire, vers 20 ans, 21 ans, et en fait Dans quel contexte ? Dans le contexte festif essentiellement, donc là où j'ai goûté des ecstasy, du LSD et de la cocaïne. » [Sabine, 26 ans, employée du secteur social, initiée à 21 ans].

« Et après ça a été les ecstas³, les trips⁴, voilà les petites choses que tu fais dans les soirées, surtout dans l'électro, parce que j'allais plutôt dans les soirées électro en

2. « Teuf » : verlan de « fête », habituellement utilisé pour désigner les manifestations techno/électro.

3. « Ecsta » : diminutif de « ecstasy »

4. « Trip » : littéralement « voyage », utilisé habituellement pour désigner le LSD

général, t'as plus de vice par rapport à ça, parce que tu en as besoin histoire de te mettre vraiment dans le bain de la musique. C'est vrai que les cachetons⁵ j'en bouffais mais alors grave de chez grave. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts, initié à 17 ans].

« La première fois que j'ai pris de la C, c'était en teuf, en free⁶ en fait. Là je devais avoir 18, 19 ans... C'était pendant des soirées, et puis ouais, c'était l'occasion d'essayer (...) j'avais déjà pris, ouais des ecstas, des trucs comme ça, et bien pareil en teuf en fait. Tout ces trucs là, c'est venu dans la même période, ouais 18, 19 ans, c'est là que j'ai commencé à prendre des ecstas, des trips, de la coke. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel, initié à 18 ans].

« Donc après vers l'âge de 18-19 ans lors de sorties en discothèques, premières consommations d'amphétamines, ecstasy, LSD, cocaïne... Sur six mois, j'ai à peu près tout essayé. » [Jimmy, 31 ans, gérant de café, initié à 18 ans].

« Après j'ai dû commencer à prendre des drogues... illégales à l'âge de 16 ans – 17 ans à peu près, et en fait le contexte c'était un contexte festif. Moi, la première fois que je me suis drogué c'était dans une fête. C'était une free-party et c'est là que j'ai goûté l'ecstasy pour la première fois, donc... (...) voilà, j'étais en fête, j'ai commencé à prendre de l'ecstasy, et donc là, voilà, ça a ouvert des nouvelles perspectives de fête, parce que c'était le choc, quoi, 17 ans et tout, tout ce milieu etc. et après j'ai été attiré par d'autres choses, la cocaïne c'est quelque chose qui est venu assez vite après l'ecstasy... c'est la chose qui est venue la plus rapidement en fait. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles, initié à 17 ans].

« J'ai commencé par les taz⁷, en boîte. J'ai commencé à m'intéresser au milieu techno plus tard, vers 19 ans, et là ça va faire deux ans que je prends à peu près tout, sauf l'héroïne, c'est-à-dire le LSD, la coke... les ecstas. J'en ai pas mal pris des ecstas. ça a commencé par les ecstas en boîte, et ça a terminé avec le LSD en teuf, voilà !!! La coke elle est arrivée carrément après le LSD, j'en avais tapé un peu, au nez. » [Lucas, 21 ans, inactif, initié à 19 ans].

« J'ai commencé par l'ecstasy. C'était entre amis, un soir où on était allé se caler dans la montagne. À partir de là, ça m'a plu, j'en ai repris plusieurs fois. Après j'ai connu les free parties, donc là j'ai commencé un peu à ... À prendre un peu tout ce qui venait, quoi, toujours en faisant attention, on sait jamais ce qui peut arriver,

5. « Cachetons » : argot de « cachets ». Habituellement utilisée pour désigner les médicaments psychotropes, l'expression désigne ici les cachets d'ecstasy.

6. « Free » : diminutif de « free party », fête techno organisée sans autorisation administrative

7. « Taz » : diminutif de « ecstasy »

mais toujours conseillée par des gens, toujours avec des gens. Donc après, j'ai touché un peu au LSD, un peu à la kétamine, un peu à l'héro aussi. La cocaïne c'est quand même venu après, c'était pas trop dans mon entourage en fait. Il faut quand même avoir les sous, et puis c'était pas trop le truc à l'époque, j'ai commencé j'avais 13 ans en fait. L'ecstasy, j'avais 13 ans. Et à partir de là, j'ai eu des prises plus ou moins régulières selon où j'étais, selon avec qui j'étais, et voilà. En général, toujours dans des contextes de fête, jamais toute seule, parce que ça, ça ne me plaît pas trop. » [Naomi, 18 ans, lycéenne, initiée à 14 ans].

« Première drogue, ecsta, à mes 17 ans, pour mon anniversaire (...) à partir du moment où j'ai essayé, deux, trois semaines après, ça a été tous les week-ends quasiment (...) les ecstas, on en bouffait à peu près une dizaine par week-end quasiment, sur une nuit (...) (la cocaïne), 17 ans et demi. » [Colin, 19 ans, lycéen, initié à 17 ans].

« J'ai goûté du LSD, donc là je devais avoir 16 ou 17 ans. LSD... après j'ai pris des ecstasys, un peu plus tard, là je devais avoir 18 ou 19 ans et donc là c'est le moment où j'ai vraiment découvert vraiment, j'ai exploré les drogues (...)II y a eu une période de ma vie où ça a été très régulier et puis... enfin les ecstasys et le LSD, et ça a duré deux ans on va dire, de consommation assez régulière quand même ... de mes 19 à 21 ans ... où là, ça a été un usage assez intense, et puis au final j'ai arrêté de prendre du LSD, parce que l'usage intense du LSD ce n'est pas forcément très, très bon (...)et donc j'ai d'abord éliminé le LSD, mais j'ai continué à prendre des ecstasys, donc ecsta c'est aussi du MDMA. Et puis après il y a eu une période où je me suis peu calmée, et c'est là que j'ai un peu découvert la cocaïne donc ça a un peu pris le relais.» [Nathalie, 31 ans, animatrice, initiée à 24 ans].

« J'ai vachement accroché sur les premières boîtes de House à Paris, genre Le Boy, Le Palace... (...) C'était en 1988, j'avais 18 ans. Et arrivé au Boy, de fil en aiguille toujours, on rencontre des gens, chouettes, pas chouettes. J'ai rencontré une super nana, qui travaillait à la Bourse, qui prenait énormément d'ecstasy. Donc je me suis retrouvé à prendre de l'ecstasy le week-end avec elle, donc petit à petit je me suis mis à prendre des ecstasys le week-end pour sortir au Boy, écouter de la musique techno, rentrer au petit matin déchiré et reprendre un autre ecsta... et arriver lundi matin au boulot complètement cuit, mais tellement heureux de tout ce que j'avais vécu jusqu'au lundi matin. (...) Donc le premier trait de coke que j'ai pris je crois que c'était en 88-89, en descente d'ecsta avec mes potes, on était à l'époque une bonne quinzaine à sortir tous les week-ends. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social, initié à 18 ans].

8. « Keum » : verlan de « mec » ; « keps » : paquet contenant de la cocaïne ; « prods » : produits psychoactifs.

« Et un jour, je suis arrivé chez des gens, et puis à l'apéro, y'a un keum qui a sorti un keps, et quand t'as déjà pris des prods avant, t'hésites pas une seconde. » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel, initié à 22 ans]⁸.

« C'est-à-dire que je consommais de l'ecstasy pas seulement en teuf, c'était tous les jours, c'était assez régulier, c'était beaucoup, donc je suis vraiment allé assez loin. » [Killian, 31 ans, éclairagiste, initié à 23 ans].

2 - LA PREMIÈRE PRISE DE COCAÏNE RESTE CANTONNÉE À LA SPHÈRE PRIVÉE

L'initiation à la cocaïne survient ainsi au cours d'une période qui est caractérisée par une ambiance festive, chez des personnes qui déclarent des pratiques festives régulières, souvent dans des lieux festifs publics, mais aussi entre amis lors de soirées privées réservées aux proches. L'initiation à la cocaïne survient ainsi le plus souvent dans une intention festive, mais se déroule pourtant essentiellement dans la sphère privée. Une personne sur cinq seulement déclare avoir effectué sa première prise de cocaïne dans un espace festif public ou dans ses abords immédiats. Dans la quarantaine d'autres initiations qui nous sont racontées, le contexte de la première prise est un contexte privé. Le contexte privé résume la déclinaison de nombreuses situations qui peuvent constituer l'occasion d'une première prise de cocaïne : fêtes privées, retours de fêtes (dit « after »), préalables au départ vers une fête (dit « before » ou « apéritif »).

« Cette toute première prise, j'avais vraiment aimé, c'était chez un ami, en soirée, il m'avait proposé une bonne trace, quoi... (...) En soirée privée, oui. Oui, oui. Pas mal de personnes, pas mal de monde, qui basaient eux. Voilà (...) j'étais déjà allé en teuf à cette époque, mais ce soir là en particulier, ça n'avait rien à voir, on sortait de pub, on avait fait un after tout simplement {...Avec des gens que tu avais l'habitude de voir dans le milieu techno ?...} Oui, oui, voilà, oui. » [Lucas, 21 ans, inactif, initié à 19 ans].

« C'est dans une fête privée, dans la villa d'un ami, on a pris des taz, et après le DJ de l'époque nous a vendu de la coke, parce que lui en avait, d'ailleurs c'était la seule personne qui en avait. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication, initié à 16 ans].

« Donc, c'était un Nouvel An, on était parti dans la maison de campagne d'un ami où il n'y avait pas ses parents et c'était une grosse fête où il y avait au moins 50 personnes, pas très loin de Paris et donc cet ami avait choppé peut-être 10 grammes de coke et puis on avait vendu un peu à tout le monde. Enfin, pas le genre dealer mais plutôt amical pour faire la fête. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia, initié à 15 ans].

« C'était en rentrant de teuf, on avait choppé ça avant de partir. On est arrivé chez lui et...on est rentré, c'était le matin, ça devait être vers 10h un truc comme ça...Ouais, puis on est resté après dans l'appart, à discuter.» [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment, initié à 19 ans].

« C'était chez des potes, chez des potes. Ils m'ont fait goûter de la bonne C et... c'était avant de partir en teuf... » [Mathieu, 19 ans, inactif, initié à 17 ans].

Dans quelques cas, la première expérience de la cocaïne se déroule lors d'une entrevue calme entre amis, qui est plus assimilée à un moment de détente et de convivialité qu'à une véritable « fête » au sens premier du terme. Cette situation d'initiation prend d'ailleurs le plus souvent la forme d'un apéritif en petit groupe d'amis, consacré à la discussion. Plus exceptionnellement, il peut s'agir d'un moment consacré à la création musicale ou au jeu de rôles.

« C'était à une soirée comme ça tranquille, chez moi sur Paris. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts, initié à 17 ans].

« C'était pas dans une soirée, c'était entre amis, chez des amis. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage, initié à 19 ans].

« On était à une soirée chez moi, ma mère était partie, elle m'avait laissé l'appartement. Il y avait un pote qui était avec nous, qui en consommait déjà, qui nous disait que c'était pas... si on en consommait à petite dose, que c'était pas si violent que ça, que je pouvais essayer et tout. Puis... par envie de voir ce que c'était, j'en avais entendu parler pas mal de fois, on me disait que c'était bien.» [Colin, 19 ans, lycéen, initié à 17 ans].

« C'était avec la copine avec qui j'habitais à l'époque, chez nous, on habitait ensemble. Avec elle et ma cousine et son copain, et je crois que c'est tout, enfin un petit groupe, à la maison. Avec des gens qui avaient tous déjà consommé de la coke depuis plusieurs années, sauf moi.» [Florent, 35 ans, commerçant, initié à 27 ans].

« C'était avec un couple d'amis qui faisaient de la musique. » [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales, initiée à 22 ans].

« Oui, une soirée, on était quelques amis, une poignée d'amis réunis autour d'un jeu, convivial je trouve, si je peux le dire, et on en avait déjà parlé entre nous, comme ça, et il se trouve que l'un de ces amis-là en a ramené ce soir-là, un petit peu. Vraiment un tout petit peu, on était cinq, et donc on a tous goûté.» [Oscar, 44 ans, comédien, initié à 42 ans].

Ainsi, si le contexte de l'initiation est plus souvent un lieu privé qu'un établissement festif ou une manifestation festive, ce contexte privé est le plus souvent lié aux pratiques festives ou tout du moins à l'exercice de la sociabilité : en petit comité entre amis pour passer un bon moment, en apéritif, en vacances, en descente d'autres produits psycho actifs après la participation à une fête, etc. Les initiations à la cocaïne qui ne se rattachent pas, d'une façon ou d'une autre, à une ambiance festive, sont rares (5/50).

3 - DES APPRÉHENSIONS DÉJÀ MAÎTRISÉES AVANT LA PREMIÈRE PRISE

Les personnes racontent généralement leurs premiers pas dans les consommations de substances illicites à visée festive comme un apprentissage gradué, en argumentant le fait qu'elles ont soupesé les risques qu'elles prenaient effectivement. Dans différents cas, plusieurs soirées sont passées à observer les pairs sous l'effet de la cocaïne, et leur observation conduit à banaliser l'usage pour finir par accepter de passer le pas. L'observation du comportement d'autrui sous l'effet du produit est effectivement un aspect qui est mis en avant dans les discours pour expliquer le processus de « dédramatisation » qui précède la première consommation. Les usagers qui découvrent les effets d'un nouveau produit, ici la cocaïne, disent se fixer des limites lors de ces premières expériences, se fixer des règles, et réadapter constamment leur analyse des risques encourus à l'aune de l'observation de leurs propres réactions sous produit et des réactions de leur entourage.

« J'en ai pas pris tout de suite quand j'allais en soirée, en fait au départ, ça me faisait peur tout ça. Donc j'ai observé, j'ai observé, puis à force d'y aller, j'ai dit : oh ! Je me suis laissé tenter (...) au bout d'un an de soirée techno (...) Franchement, ça me faisait peur au départ. Le mec il me disait : « tu prends pas mal d'ecstasy, et ça [la cocaïne], l'effet est quand même moins fort qu'un ecstasy », donc c'est pour ça que je me suis laissé tenter en fait... » [Thibault, 26 ans, chauffeur, initié à 20 ans].

« À 16 ans, j'ai testé l'ecstasy. Au festival de Carhaix, des Vieilles Charrues. La dernière année où il y a eu le tekos⁹ juste à côté. Le teknival je savais qu'il y avait ça, mais pour moi c'était une découverte... Je m'étais jamais posé la question : est ce que j'y vais ou pas ? J'y suis allé, j'ai vu ce que c'était et ça m'a plu. Et j'ai mis deux jours à me dire : est ce que je teste ou pas les drogues ? Parce qu'autour de moi tout le monde testait, et donc le dimanche soir, avec la fatigue et tout, je me

9. « Tekos » : argot de « teknival », festival techno.

suis dit : tiens ça va peut être m'aider à passer une bonne soirée. La cocaïne, c'était en teuf aussi, dans une free party. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques, initié à 18 ans].

« Les potes qu'on squatte ensemble, on est vraiment une vingtaine à avoir découvert tous ça au même moment, et à être ensemble quand on sort (...) On était une grosse partie à faire plutôt attention à ce qu'on faisait, à pas vouloir aller trop loin tout de suite, à voir déjà ce que ça pouvait faire (...) Quand on sentait que ça n'allait pas ou quoi, ou quand on avait déjà pris pas mal, on préférerait ne pas en reprendre que d'y aller toute la soirée comme des malades dessus, on évitait... Enfin, moi j'évitais, j'en connais quelques uns qui sont têtes brûlées et on verra bien comment ça se passe pour eux plus tard (...) on ne s'est jamais retrouvé au point de ne plus savoir comment on s'appelait. » [Colin, 19 ans, lycéen, initié à 17 ans].

« On prend pas n'importe quand, n'importe quoi, c'est assez... Enfin, on prévoit à chaque fois, je veux dire c'est pas à la sauvage, quoi. Je veux dire, on va dans une soirée, on prévoit tant d'heures ici, et du repos après, voilà, c'est toute une organisation (...) après c'est vrai que tout ceux qui m'entourent justement, c'est des gens qui sont dans ce même état d'esprit, c'est : ouais, on consomme du produit, mais bon, on a un état d'esprit, on est sensé, on sait ce qu'on fait. » [Mathieu, 19 ans, inactif, initié à 17 ans].

« Moi, j'étais dans un truc où il faut goûter. Il faut essayer les choses, mais en ayant quelques mécanismes internes préventifs. Si tu veux, avec une catégorisation des produits, des choses dont je dois me méfier, celles que je peux essayer, mais attention peut être pas trop souvent, tu vois. » [Linette, 38 ans, au chômage, initiée à 18 ans].

« Enfin j'avais déjà vu des potes dans cet état là et puis je m'étais dit ça doit pas être trop, trop méchant. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel, initié à 18 ans].

« J'avais 19 ans je me trouvais à Ibiza. J'ai dû voir des gens prendre de la cocaïne pendant dix jours de suite, ils m'en ont proposé, j'ai toujours dit non. Et un jour j'ai dû essayer et en une nuit j'ai dû prendre un gramme (...) Pendant dix jours on a dit non. Et puis le dixième jour... » [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI, initiée à 19 ans].

« Vers 16-17 ans (il a déjà expérimenté l'ecstasy), c'était : la cocaïne jamais, surtout la coke, jamais. Parce que c'était un truc de film, un truc de méchants, un truc qui amène à l'asile (...) En fait c'est aussi les gens que j'ai rencontrés que j'ai assimilés à la drogue qu'ils prenaient... Je suis un peu quelqu'un de peureux dans un sens, et je peux dire que si les gens que j'ai rencontrés me paraissaient encore sensés, s'amusaient et que c'est toujours resté quelque chose de festif, là je me permettais.

C'est d'ailleurs pour ça que je ne fume pas la cocaïne par exemple. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques, initié à 18 ans].

« Jusqu'à temps qu'on en entende parler, je pense qu'on a une super mauvaise image de ça, c'est quand même une drogue dure, c'est malheureusement assimilé à l'héroïne, mais le fait de voir qui était client de ce produit ça dé-traumatise beaucoup l'affaire, et ça a joué pas mal. Et après il y a une grande différence entre cocaïne et le reste. » [Max, 23 ans, au chômage, initié à 16 ans].

De plus, les pratiques de polyusage qui ont précédé la première prise de cocaïne réduisent souvent drastiquement l'appréhension avant l'expérimentation, car les personnes estiment déjà connaître la modification des perceptions. L'expérience de la cocaïne n'inquiète pas puisque les précédentes prises d'autres produits se sont généralement bien déroulées.

« Je ne connaissais pas et puis j'ai voulu connaître l'effet (...) C'est juste que je l'ai vu devant moi j'ai fait « tiens pourquoi pas goûter ça quoi ! » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique, initié à 25 ans].

« Avant je n'avais pas d'opinion sur la cocaïne sinon que j'étais intéressé par les drogues et que je voulais la goûter comme les autres. Je n'avais pas du tout d'appréhension particulière par rapport au produit, et quand je l'ai goûtée j'ai trouvé ça super. ça fait partie des drogues que j'ai immédiatement appréciées. » [Florent, 35 ans, commerçant, initié à 27 ans].

« C'est vrai qu'en découvrant ce milieu, en découvrant ces produits, tu te rends compte que la société renvoie une image de ces produits-là, qui diabolise énormément ces produits-là, alors que moi je ne les trouve absolument pas plus dangereux que la cigarette ou l'alcool. (...) Moi je vois des copains qui ont des problèmes avec l'alcool et qui se défoncent, ils se mettent vraiment en danger de mort, parce qu'ils peuvent se faire écraser par une bagnole, parce qu'ils peuvent se faire taper par des gars, parce qu'ils ont des comportements... voilà. Et c'est des choses que je vois beaucoup plus avec l'alcool finalement, des gens qui se mettent vraiment en danger. » [Hector, 31 ans, administrateur de production, initié à 25 ans].

4 - LA CURIOSITÉ ET LES STRATÉGIES IDENTITAIRES COMME MOTIVATIONS DE LA PREMIÈRE PRISE

Assouvir une curiosité et connaître la sensation des effets de la cocaïne pour pouvoir disposer d'un avis éclairé par sa propre expérience constituent les principaux modes de rationalisation pour justifier la première prise.

« La coke ça a été un truc que j'ai voulu essayer très, très jeune. Je ne sais pas, j'étais vachement attirée par ce truc là. (...) J'avais lu deux, trois bouquins en fait où des nanas parlaient de leurs expériences et au niveau des effets (...) c'est vrai qu'avant je n'étais pas forcément exposée et quand il y en a pas mal qui est arrivée, que les prix ont été cassés etc, bon là, j'ai eu l'opportunité, j'ai sauté dessus quoi. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation, initiée à 23 ans].

« Parce qu'à l'époque je ne connaissais pas trop tous ces trucs là et tout, et puis, c'était l'occasion de connaître ouais. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel, initié à 18 ans].

« À un moment donné, par rapport à une personne ou un ami qui aurait peut-être ça, et du coup, on était amené à goûter et voilà. On est toujours intrigué par l'inconnu, et du coup, on a envie de savoir quel effet ça peut faire. C'était plutôt expérimental, totalement ouais. Au départ, ouais. Et puis surtout pour voir l'effet, vu que c'était dans un milieu festif et obligatoirement dans un but de se motiver, d'être dans un état de, je ne sais pas comment expliquer, mais dans un état un peu particulier, différent de sobre... » [Simon, 27 ans, commerçant, initié à 18 ans].

« Une vision un peu empirique ouais, tester l'expérience pour pouvoir me prononcer sur quelque chose ouais. C'est un peu dangereux. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social, initié à 18 ans].

« J'avais pas l'intention d'en prendre. J'étais là, et puis il y avait des amis qui en prenaient... Enfin d'après mes souvenirs, hein, parce ça date d'il y a longtemps ! Non, il me semble qu'on m'a proposé, et j'ai voulu essayer, par curiosité et voilà. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage, initié à 19 ans].

« La curiosité, pure curiosité. Il y en avait, c'était là, pure curiosité. Tu goûtes, tu goûtes un produit. Pour moi, c'est comme si tu me faisais bouffer des trucs aujourd'hui que j'ai jamais mangés. Ou comme si tu fais bouffer du foie gras à quelqu'un qui n'a mangé que du pâté de foie. » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel, initié à 22 ans].

« J'avoue, c'était plus pour une question de prix que j'avais jamais goûté avant (...) j'ai toujours été curieux par rapport aux drogues, (...) je cherchais à tester, à tester un petit peu plusieurs drogues et à voir les effets différents, voilà, plus dans une recherche, une curiosité. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur, initié à 20 ans].

La motivation de curiosité, quoique particulièrement prégnante, n'explique pas l'ensemble des passages à l'acte. Des stratégies identitaires sont aussi mobilisées pour expliquer la première prise. Le fait de se conformer à la pratique répandue dans le groupe d'affinité, c'est-à-dire de « faire comme les autres »,

est une explication d'ordre mimétique que certains usagers mettent en avant pour expliquer leur première prise.

« Tester, savoir ce que ça faisait. Je pense aussi qu'on peut dire faire aussi comme les autres. Alors, avant tout, je pense que c'est faire comme les gens que je connaissais, des potes... » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques, initié à 18 ans].

« Justement au début je faisais la guerre à mes potes qui tapaient de la coke et tout, je ne voulais pas essayer, je n'avais pas envie, et eux ils me disaient « quand tu connais pas, tu peux pas juger » et tout, et donc au bout d'un moment j'ai essayé (...) C'était voilà, pouvoir savoir ce que c'est, pourquoi mes potes ils en prenaient, quels effets ça faisait tout simplement. C'était la curiosité avant tout. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication, initiée à 17 ans].

« J'ai suivi le mouvement. » [Clothilde, 23 ans, au chômage, initiée à 17 ans].

« C'était un week-end tout à fait normal en fait, il n'y avait pas d'anniversaire, rien de particulier. Comme tous les week-ends on allait en free-party ou en teuf, donc j'y suis allé, on était deux voitures, donc en tout, on devait être six potes, donc sur les six potes, je crois que j'étais le seul à avoir jamais goûté la coke, en fait. Puis c'est un autre copain, donc on a pris un gramme à deux, ce soir là, parce que tout le monde me disait « vas-y teste ! Teste ! » Et puis moi voilà... je me trouvais un peu con peut-être d'être le seul à n'avoir jamais essayé, puis tout le monde me disait « tu verras, c'est de la bombe atomique ! » [Samuel, 21 ans, inactif, initié à 17 ans].

De façon plus marginale, la cocaïne est expérimentée à l'insu du consommateur qui, habitué du polyusage, croit consommer un autre produit, le plus souvent des amphétamines ; ou alors, l'habitude des polyconsommations peut masquer l'apparition de la cocaïne dans un cocktail, dans lequel elle intervient à l'instar de n'importe quel autre ingrédient psychoactif.

« C'était quand j'avais 20 ans, je n'avais pas de motivation particulière. C'était un pote qui me proposait un dimanche après midi, après un after de taper une trace que j'avais identifié comme du speed¹⁰ parce que j'étais novice à l'époque et qui était en fait de la coke, voilà, 20 ans quoi ! » [Mark, 30 ans, commercial, initié à 20 ans].

« Bon, après une soirée, on a fini en after chez un pote et voilà, et on voulait du speed pour stagner devant la télé et être tranquille. Mon pote m'a fait croire que c'était du speed et j'en ai pris comme ça et... et j'ai vite vu que c'était pas du speed

10. « Speed » désigne les amphétamines.

mais je ne savais pas ce que c'était et c'est là qu'il m'a dit que c'était de la coke.» [Lucien, 24 ans, au chômage, initié à 19 ans].

« Je crois que je dois pas très bien me rappeler de ma première prise de coke parce que ça faisait partie de ces moments là où on prenait toutes les drogues sans vraiment savoir ce qu'on faisait, à enchaîner, donc on savait pas... Je ne sais même pas quel jour j'ai dû frapper la première fois de la coke.» [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son, initié à 20 ans].

5 - LES EFFETS RESSENTIS AU MOMENT DE LA PREMIÈRE PRISE

La première prise s'effectue le plus souvent en petite quantité. Les usagers insistent tous sur le fait qu'ils n'ont ressenti aucun effet secondaire. Par contre, si certains ont ressenti du plaisir lié à l'effet de stimulation qu'ils attendaient, d'autres se déclarent déçus par cette première expérience. Cette déception s'explique par des effets perçus comme « anodins », soit parce que la quantité consommée lors de la première prise est trop faible pour ressentir des effets, soit parce que les consommateurs sont habitués à l'usage de produits qui génèrent une forte modification des perceptions (ecstasy ou LSD par exemple).

« Et on s'est pris un gramme à deux, et on l'a payé super cher parce qu'en free c'est méga cher. J'ai dû l'avoir à 80 euros à deux mais pour avoir 0,6 g, c'est des trucs de free, quoi. Et puis de toute façon, dès la première trace, on est amoureux, quoi. Enfin amoureux, on est fou de cette drogue... (...) La première chose que j'ai ressentie, c'est qu'avec la coke, on se sent sûr de soi, on se sent confiant, on est... tout ce qu'il y a autour c'est des futilités en fait, tous les problèmes qu'on peut avoir à côté c'est rien du tout. Je veux dire, on est tellement bien, puis on est... on a la tchatche un peu, comme les ecstas, puis on est motivé toute la soirée, on peut faire la fête pendant des heures et des heures, et puis c'est... c'est cette confiance en soi, j'adorais ça, j'adore toujours.» [Samuel, 21 ans, inactif, initié à 17 ans].

« Pas grand-chose, à vrai dire pas grand-chose. Je trouvais ça, bon, c'est pas si fort que ça, ça m'a pas plu vraiment tout de suite, ça me plaisait pas vraiment... J'ai ressenti ce petit côté assurance qui vient... mais il faut dire aussi que j'avais pris des taz.» [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques, initié à 18 ans].

« Mais vraiment ça m'a rien fait quoi, j'aurais bien voulu que ça me fasse quelque chose, mais vraiment ça m'a rien fait (...) ouais, je sentais un truc un peu chaud quoi, ouais et bien j'ai rien eu, après j'ai dit : « ouais, la coke ça fait rien » et puis voilà. (...) j'avais pas pris grand chose, j'appréhendais un peu alors, ouais, j'ai dû prendre une trace ouais, sûr une, après même, je pense que la trace elle était pas énorme.

Enfin, c'était vraiment petit.» [Rémi, 22 ans, étudiant BTS commerce international, initié à 19 ans].

« Au départ je me suis dit que ça ne faisait pas trop d'effet, je ne comprenais pas trop, parce que c'est vrai que je m'attendais à quelque chose... Parce que pour moi, co – ca – ïne, c'était quelque chose de fort et tout ça. Enfin bon ! C'est vrai que si le produit est super pur on va sentir quelque chose de brutal ! Mais là, ça devait être un produit basique, donc c'est vrai que ça ne m'a pas scotché au canapé ! On va dire. Non, euh... J'ai senti ça un peu léger, j'ai essayé de cerner la question, la chose, ben non, j'ai remarqué que c'était un stimulant, qu'on ne sentait pas la fatigue, qu'on était un peu plus réveillé, mais bon l'effet ne m'a pas déplu. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage, initié à 19 ans].

« Décevant ! Décevant parce que quand on commence par les ecstasy, enfin, par d'autres drogues, plutôt psychotropes, et qu'après on prend de la cc, l'effet est pas du tout le même et du coup, c'est vrai qu'on en entend tellement parler qu'on se dit : « et bien voilà ». Et en fait, assez déçu par les effets. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur, initié à 20 ans].

6 - LES DYNAMIQUES SOCIALES AU MOMENT DE LA DÉCOUVERTE DE LA COCAÏNE

Au moment de la découverte de la cocaïne, ces nouveaux expérimentateurs font état d'une sociabilité profuse, de groupes d'amis de grande ampleur avec lesquels ils se rendent dans les lieux festifs, groupes marqués par un goût prononcé pour les festivités et le polyusage de substances psychoactives illicites. La très grande majorité vit chez ses parents. Ils parlent avant tout de cette époque de leur vie comme une période d'insouciance et de recherche d'amusement. Les plus nombreux (28/50) sont scolarisés ou font des études à ce moment de leur vie : treize sont lycéens, douze font des études supérieures et trois sont encore collégiens. Les autres exercent un emploi (18/50) et rares sont ceux qui n'ont aucune activité (4/50). Ces derniers ont un discours identique à celui du reste de l'échantillon : sociabilité intense et pratiques festives régulières.

« Donc moi je fais partie, il y a un groupe de gens autour de moi. (...) Je pense que c'est assez typique des gens de mon milieu avec mon profil, c'est-à-dire qui traîne dans le milieu culturel etc., de la musique etc. Pas dans un milieu de toxico ou quoi, avec chacun intégré socialement tu vois, plus ou moins, moi j'ai des copains qui sont au RMI et tout et qui sont équilibrés, il y a des gens qui ont choisi de ne pas beaucoup travailler pour avoir du temps, lire à côté ou faire leur activité artistique, moi je travaille beaucoup. » [Hector, 31 ans, administrateur de production, initié à 25 ans].

« Et je crois que à l'époque, on devait expérimenter notre être dans la société. Enfin on venait de partir de chez nos parents, donc c'était un peu des expérimentations de futurs jeunes adultes. » [Fanny, 32 ans, employée administrative, initiée à 22 ans].

« À la louche... vraiment les potes qu'on squatte ensemble, on est vraiment une vingtaine, quoi, à avoir à peu près découvert ça tous au même moment, et à être ensemble quand on sort. Le vrai groupe on est une vingtaine. » [Colin, 19 ans, lycéen, initié à 17 ans].

« Là j'avais 17 ans ouais, parce que j'étais encore au lycée, j'étais en terminale. J'avais 17 ans et en fait... j'étais dans un groupe où il y avait un engouement autour de ça et tout. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles, initié à 17 ans].

« À cette époque là, j'habitais près de Bordeaux et je bougeais quand même pas mal. J'avais plein de copains qui étaient plus grands que moi, qui avaient déjà le permis et tout. » [Samuel, 21 ans, inactif, initié à 17 ans].

« C'était le délire, quoi, pareil avec les potes. On s'est dit « voilà, on a pris des taz », on a voulu passer à autre chose en fait pour goûter (...) on se connaissait assez bien, on se voyait assez régulièrement (...) on se voyait beaucoup. » [Thibault, 28 ans, chauffeur, initié à 20 ans].

« C'est un grand groupe, tu vois. J'étais en campagne, tout le monde se connaissait, quoi, c'était toujours le même groupe. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment, initié à 19 ans].

« On a fait des conneries ensemble, on a tout découvert ensemble. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« On sortait pratiquement toutes les semaines, on était un groupe d'amis, on était tous dans des lycées différents, donc il y avait tout le temps des soirées, plein de boms. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia, initié à 15 ans].

« Je crois, tout le monde en avait déjà pris, j'étais un des plus jeunes dans la bande (...) Des amis, des amis, quand j'ai commencé à sortir en teuf, il y avait un noyau dur d'amis qui était constitué de potes, quoi, qui s'est renforcé. C'était un groupe de gens avec qui je sortais systématiquement du jeudi soir jusqu'au mardi... » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel, initié à 22 ans].

CHAPITRE 2. DEUXIÈME ÉTAPE : LA PERSÉVÉRANCE DANS L'USAGE FESTIF DE LA COCAÏNE

Du fait des critères d'inclusion dans l'étude, toutes les personnes rencontrées ont bien entendu réitéré l'expérience après cette première prise.

La persévérance dans l'usage festif de la cocaïne est facilitée par un environnement où la fête est volontiers accompagnée, non seulement d'alcool, mais également de la prise d'autres substances psychoactives. Elle s'explique dans les premiers temps par la volonté de retrouver les effets éprouvés la première fois, de mieux connaître ces effets en consommant des quantités plus importantes pour ceux qui s'étaient contentés d'une seule ligne lors de la première prise, mais aussi par le fait que le don de cocaïne « ne se refuse pas ». Une partie des poly consommateurs rencontrés estime en effet que tout produit offert, ou presque, est bon à prendre. Dans cette seconde étape de la carrière d'usager de cocaïne, la très grande majorité n'achète pas de produit par ses propres moyens, et n'en consomme que lorsque l'opportunité d'un don survient au cours d'une soirée.

« La cocaïne, j'en prends que quand on me l'offre, évidemment je ne crache pas dessus, forcément. » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« {Tu penses avoir une autre motivation que les effets que tu recherches ?}... Et bien parce qu'il y en a ! Si il y en a et que j'ai rien le lendemain, un truc important qui me dit de ne pas en prendre, et bien je ne dis pas non, voilà » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Ouais, je prends ce qu'on me propose, je ne suis pas très difficile, c'est surtout ça » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

La cocaïne leur apparaît le plus souvent comme un produit relativement anodin et est qualifié de « divertissement ».

« C'est un petit peu comme le verre de rouge de Jeanne Calmant et la cigarette. C'est un plaisir et basta. » [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Ça reste un divertissement quoi. C'est le mot, puisque je le prends pour m'amuser, je le prends dans ces conditions là. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

Enfin, quelques usagers qui ont eu l'opportunité de goûter la cocaïne précocement dans leur vie n'ont en fait réitéré l'expérience que quelques années plus tard (ce n'est pour autant pas le cas de tous les usagers précoces).

« (La première fois) On avait 15, 16 ans. Donc le mec me propose un trait, je dis « ouais » (...) En fait j'étais tellement pas préparé à ça, que j'ai pas pensé, j'ai pas pensé à dire non, c'est une drogue, je l'ai pris sans réfléchir. (...) Ça s'est passé tellement de manière insouciant que je l'ai vu repartir comme ça. En fait j'avais 15-16 ans, et la deuxième trace c'était à 20 ans, donc j'y ai plus pensé, à l'époque j'étais plutôt attiré par les joints et l'alcool. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

Une seule personne [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts] débute, dès après son initiation, une consommation quotidienne de cocaïne (il consommait de l'ecstasy plusieurs fois par semaine au moment de cette première prise, et a remplacé l'usage régulier d'ecstasy par celui de la cocaïne).

1 - FAIRE LA FÊTE ET REPREDRE DE LA COCAÏNE : L'INSERTION DE LA COCAÏNE DANS LES PRATIQUES HABITUELLES DE POLYUSAGE

Faire la fête apparaît ainsi comme la raison primordiale qui explique la persévérance dans l'usage de la cocaïne après la première prise. En effet, les seules pratiques festives, au fil du temps, ne suffisent plus à assurer une rupture avec la vie quotidienne et les effets de la cocaïne sont perçus comme particulièrement en phase avec les attentes liées à la fête, endurance et sociabilité notamment.

« Ce que je veux dire c'est qu'au début, quand tu sors, au tout début, il y a une certaine euphorie qui est là naturellement. Et au fur et à mesure que tu fais que sortir, sortir, tu veux toujours découvrir quelque chose pour t'amuser mieux, ok ? Et c'est vrai que la coke, quand tu es dans la soirée, ça te donne l'impression de pouvoir développer une meilleure soirée, autant au niveau discussion, autant au niveau délire (...) Donc ça facilite les relations sociales, on bouge plus facilement, on va bouger ou danser plus facilement. » [Lucien, 24 ans, au chômage].

« Je me suis dit toujours : pour continuer la fête, pour aller plus loin, se coucher plus tard » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« Avoir la pêche, pouvoir tenir toute la nuit et faire la fête toute la nuit, donc finalement faire durer le plus longtemps possible ce moment intemporel qu'est la fête. (...) Donc le fait d'être réveillée et de pouvoir rester longtemps réveillée, parce que souvent dans une soirée, tu as toujours un moment où la musique te saoule, donc là ça permet finalement que la musique te saoule un peu moins, que tes limites soient un peu dépassées. » [Céline, 23 ans, inactive].

Les premières années de consommation sont généralement marquées par un usage de plusieurs produits, le plus souvent de l'ecstasy, et la cocaïne est consommée occasionnellement, lorsqu'elle est disponible. La cocaïne est souvent réservée au petit matin, pour assurer une meilleure « descente », c'est-à-dire un meilleur confort au moment de la dissipation des effets des produits consommés au cours de la soirée de la veille (généralement ecstasy ou amphétamines), ou au contraire à l'heure de l'apéritif avant de partir en soirée. Au départ, il s'agit le plus souvent d'un produit secondaire, perçu comme onéreux et peu disponible.

« La cocaïne, c'est juste la première fois avec ce pote, après c'est en teuf, mais pas pour toutes les teufs, ça dépend si on trouvait. » [Romain, 24 ans, au chômage].

« ça dépendait des soirs, mais les taz c'était un peu plus souvent que la coke quand même (...) ça a toujours été le jeu [de la fête], de se défoncer. La coke à la limite c'était limité, c'est ce que je consommais le moins. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« C'est une période où je considère la cocaïne comme quelque chose de très exceptionnel, une espèce de luxe. Ma vie sociale est construite autour de gens qui ne sont pas des consommateurs de cocaïne. C'est-à-dire qu'il y a très peu de gens qui en ont l'expérience (...) Il y a quelques personnes qui la connaissent autour de moi (...) ça, ça a duré quelque chose comme une année (...) Je consommais rarement, et puis toujours dans des quantités un peu super limitées (...) un quart de gramme au maximum. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Pendant un mois, on allait en taper, franchement, tous les week-ends, ou des fois, pendant trois mois, on allait rien prendre, ça dépendait si on en avait ou pas (...) La soirée, c'était le mélange de tous les produits, voilà on était un peu vrillé ! Je me suis pris des bonnes perches, mais voilà il y avait du bon son et tout, c'était pour rigoler, mais le lendemain, j'allais me coucher, puis le lundi je réattaquais le boulot, j'étais carré ! C'était pas toutes les semaines, mais chaque fois que j'allais en teuf. J'ai eu une période où je me mettais pas mal la tête ! » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« La coke on en prenait pas trop encore justement parce qu'on n'avait pas trop les moyens (...) À cette époque là, on prenait un petit peu tout ce qu'on trouvait, tout ce qui nous tombait sous la main, tant qu'on avait des sous et qu'on tenait debout. » [Colin, 19 ans, lycéen].

« Pas trop de cocaïne au départ, c'était assez cher (...) À cette époque là, elle était moins accessible aussi, on en trouvait moins que maintenant, clairement c'était plus difficile aussi, c'est peut être pour ça que ça fait que c'était plus espacé dans le temps les prises (...) Là c'était mélange ecstasy cocaïne, pas mal, donc là, il y avait de grosses prises, parce que vente de bédots à côté donc j'avais des sous (...) de 19 à 23 ans on va dire, j'avais quelques prises de temps en temps, mais quand il y en avait, j'en prenais pas mal. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« J'ai dû prendre des ecstasys, des amphétamines, du LSD, du shit, de la marijuana, des champignons (...) En même temps (que la cocaïne) et puis aussi à côté. » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

Les personnes rencontrées sont donc qualifiées de polyusagers parce qu'elles consomment différents produits au cours de leurs pratiques festives, mais aussi parce qu'elles mélangent les substances au cours d'une même session de consommation. Les mélanges les plus souvent pratiqués sont constitués de cocaïne, d'alcool et de cannabis, ou bien de cocaïne et d'ecstasy (l'alcool et le cannabis peuvent être ajoutés).

« C et alcool, c'est pour moi indissociable. » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel].

« J'ai jamais vraiment dit « non il faut que j'évite de les mélanger », toute façon, la plupart du temps quand on en prend, on a toujours de la canette avec nous, toujours à boire quoi. » [Colin, 19 ans, lycéen BEP paysagiste].

« Généralement quand je prends de la cc, il y a forcément de l'alcool et il y a forcément du shit parce qu'on est tous des gros fumeurs de joints, donc voilà, donc à chaque fois, toujours, il y a toujours eu de l'alcool et des pétards. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

« En général, je mélange ça assez bien ! ça ne m'a pas trop posé de problème jusqu'à maintenant ! (...) Mais en fait, c'est juste un truc en plus. Disons que l'alcool, c'est une défonce assez lourde, c'est quelque chose d'assez pesant, et c'est vrai qu'avec la C, ça devient tout de suite plus léger, ça passe un peu mieux, ça passe un petit peu mieux ! » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Alcool systématiquement, je n'ai pas le souvenir d'avoir pris de la cocaïne sans alcool, parce que c'est relativement détestable. Je trouve ça stressant, la cocaïne sans alcool j'aime pas. » [Florent, 35 ans, commerçant].

Globalement, le discours de Mathieu qui valorise la prise de produits psychoactifs sans mélange et particulièrement sans alcool reste marginal. Il est probablement aussi l'illustration d'un discours plus typique du milieu techno transe, dans lequel Mathieu évolue et a été initié à la prise de produit psychoactif, par opposition au milieu techno hard core et aux habitués des discothèques qui privilégient plus quant à eux les mélanges de produits et notamment avec l'alcool.

« Ça dépend des fois, mais j'essaie aussi d'attendre un peu avant de prendre du produit, après de calculer ce que j'ai pris pour me reposer, pour pouvoir dormir pour après reprendre la route, tout ça. Puis après je ne bois pas une goutte d'alcool pratiquement, je bois beaucoup d'eau, quoi {Quand tu consommes ou en général, tu ne bois pas d'alcool ?} Non, pas quand je consomme du produit. ça ne sert à rien quoi, le produit ça suffit, parce qu'après l'alcool c'est pas très bon, quoi (...) Puis même après il faut reprendre la route... des bières, oui, encore ça va, mais... deux trois bières, mais après à l'eau quoi, et je bois beaucoup d'eau, genre par week-end c'est 12 à 15 litres d'eau, quoi, parce que ça élimine les produits, ça permet d'éviter la casse. » [Mathieu, 19 ans, inactif].

En dehors de l'alcool et du cannabis, l'option la plus souvent privilégiée reste l'utilisation de la cocaïne au moment de la descente d'ecstasy. Ici, l'ecstasy est conçu comme le produit festif, tandis que la cocaïne est utilisée soit ponctuellement au cours de la soirée pour susciter un pic, soit pour servir de transition vers la sobriété. Le mélange cocaïne – ecstasy n'est pas réputé comme idéal en termes d'effets recherchés : selon la succession des prises (la cocaïne avant ou après l'ecstasy), et le temps écoulé entre deux prises, les effets des deux produits semblent s'annuler, ou du moins la cocaïne masquerait les effets de l'ecstasy.

« (Avec la cocaïne je consomme) du MD¹¹ ou de l'ecstasy, et quelques verres d'alcool. Le plus souvent il y a toujours un ecstasy (...) ça dépend si on revient d'un after ou d'une soirée où on a déjà consommé des ecstas ou deux MD juste avant, donc on est soit en descente, soit encore dans la défonce de l'ecstasy. Et on se prend quelques lignes de coke. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

11. « MD » est utilisé comme diminutif pour désigner le MDMA, soit de l'ecstasy en poudre.

« Ça ne sert à rien de prendre de la cocaïne d'abord, de manger des ecstas juste après... C'est un coup à pas sentir les effets des ecstas, pendant plusieurs heures et de les sentir le matin... Oui, ça m'est arrivée plein de fois... Je sais que c'est débile de faire ça mais bon ça m'arrive encore des fois de le faire oui. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

« Je ne sais pas dans quelle mesure c'est vrai, mais l'un annule les effets de l'autre (...) dès qu'on prend un truc d'abord et qu'on prend de la coke, c'est sûr c'est la coke qui prend le dessus, c'est clair. » [Samuel, 21 ans, inactif].

Quelques personnes évoquent la pratique régulière du mélange cocaïne et LSD ou du mélange cocaïne et amphétamines. À ce stade de la carrière de consommation, une minorité a déjà fait l'expérience du speed-ball (cocaïne et héroïne), mais cette pratique reste ponctuelle pour ceux qu'elle concerne.

Enfin, une minorité significative a vécu des périodes de polyusage important avec d'autres produits, avec le début d'une pratique pluri hebdomadaire hors du milieu festif ou des pratiques festives pluri hebdomadaires voire quotidiennes. Le produit le plus souvent cité est l'ecstasy, le LSD et l'héroïne sont cités moins souvent, ainsi que l'alcool.

« {Est-ce qu'à cette période tu as eu le sentiment de perdre le contrôle ?} Pas vraiment au niveau de la coke, mais surtout au niveau de l'ecstasy. Parce que l'ecstasy, c'était vraiment important, c'était une quinzaine par soir quand il y en avait. » [Steven, 21 ans étudiant en licence de communication].

« Mais là on était passé à un autre stade, on se défonçait plus pour... pour profiter, mais on se défonçait pour aller le plus loin dans la défonce. On y prenait du plaisir mais c'était vraiment le truc « on va loin dans la défonce » (...) j'ai eu cette étape là où je consommait beaucoup de drogues quelles qu'elles soient. (...) là c'était « free », c'était tous les jours, quand on veut, n'importe quand, on se faisait des semaines Trainspotting¹² ou on se réveillait au bout d'une semaine et demie « ouah on n'est pas sorti de l'appartement depuis une semaine ! », des trucs de malade ! Le son... c'était carnage à la maison ! (...) (la cocaïne) c'était pas la drogue principale, ça faisait partie de toutes les drogues qu'on prenait. » [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Parce qu'après je sortais tous les week-ends, au début je suis sorti tous les week-ends, mais dès que je suis arrivé chez ma nana à Paris je suis sorti tous les soirs (...) Voilà, et je prenais des ecstasys tous les soirs. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

12. « Trainspotting », film dit « culte » de Danny Boyle, 1996, d'après le roman de Irvine Welsh.

« De l'ecsta, essentiellement de l'ecsta (...) Je consommait beaucoup d'ecstas, beaucoup d'acide. Je consommait de l'héroïne, des fois (...) quand tu fais la teuf jusqu'à dimanche, c'est mardi que tu ressens des effets négatifs. Mais c'était la descente des produits, pas la coke spécialement. Mais le mardi, quand je voyais une pub « SOS pour les animaux », je fondais en larmes, quoi. Mais c'était pas lié spécialement à la coke, je ne pense pas, c'était tout le reste (...) Je me sentais très fort par rapport à la C, parce que pour moi c'était un plus, c'était...je me sentais pas accro à la C, je me sentais accro à la fête. Et surtout accro aux taz, parce que c'était surtout avec ce produit que je faisais la fête. Mais pas la C. La C, c'était un truc en plus, c'est bien plus tard... (...) {Pendant cette période, qu'est-ce que tu peux dire des conséquences de la cocaïne?} La cocaïne directement non. Les autres produits oui, mais la cocaïne, non. C'était pas la cocaïne qui m'empêchait de sortir de chez moi parce que j'étais sur Mars (...) Quand je rentrais chez moi après des teufs, j'avais toujours un reste de produits dans mes poches, parfois de la coke. Je prenais des trucs pour rester bien en regardant la télé et en attendant un coup de fil pour ressortir (...) La C c'était super occasionnel. » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel].

« (Le LSD) j'en ai bien abusé. Cette année là, je prenais un peu tout ce qui passait. Des trucs je ne savais même pas ce que c'était (...) c'était on me donnait un truc je prenais quoi, j'étais un peu mal dans ma tête quoi et ouais, kétamine et LSD c'est bien ce que j'ai carburé à cette période, même si j'aimais pas la techno, j'y allais tous les week-ends, j'me défonçais quoi (...), j'me défonçais pour me défoncer en fait. » [Xavier, 25 ans ouvrier du bâtiment].

2 - LES EFFETS RECHERCHÉS ET RESSENTIS DANS LA CONSOMMATION DE COCAÏNE PAR VOIE NASALE

Les principaux effets recherchés et ressentis sont la stimulation, l'endurance, mais aussi la volubilité, la convivialité et le bien-être. D'autres effets sont également recherchés : assurer les descentes d'autres produits stimulants, ressentir un sentiment de puissance, boire plus d'alcool, stimuler la sexualité. Ces effets recherchés sont le plus souvent en adéquation avec les effets ressentis, qui sont présentés comme « subtils ». Ils sont décrits comme des effets doux, qui permettent de garder le contrôle de soi et la maîtrise des situations. À ce stade de la carrière de consommation, les usagers déclarent ne ressentir aucun effet vraiment indésirable, si ce n'est quelques palpitations cardiaques (qu'ils ne perçoivent pas comme un effet indésirable mais comme un signe leur indiquant la nécessité d'espacer un peu plus les prises), ainsi que la surconsommation de tabac au cours de la session.

Les principaux effets recherchés

Les effets ressentis correspondent le plus souvent aux effets recherchés : stimulation, volubilité, confiance en soi... Rares sont ceux qui déplorent ne pas toujours trouver les effets recherchés.

Stimulation, endurance, convivialité, bien-être

Les effets recherchés dans la prise de cocaïne sont assez variés, mais le principal effet recherché est avant tout la stimulation, qui permet de rester éveillé et en forme plus longtemps lors d'une soirée festive (la cocaïne permet de prolonger la fête), d'acquérir une confiance en soi plus importante et une capacité de discours supérieure à celle qui caractérise habituellement l'utilisateur. En ce sens, le produit facilite le sentiment de convivialité. Le sentiment de bien-être, et parfois d'euphorie (surtout lorsque la cocaïne est associée à l'alcool), participe généralement au sentiment de succès associé à la session de consommation.

« Resté éveillé longtemps, ça c'est le principal effet que je recherche et puis le côté me sentir un peu sûr de moi. » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« Un bien-être, un coup de fouet, une stimulation mentale, ouais tout ça, volubilité. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« Le fait d'être en forme, alerte et de discuter avec des gens. » [Mark, 30 ans, commercial].

« Avec mon grand âge, quand même, c'est plus facile pour tenir une soirée jusqu'au petit matin ! » [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

« Toujours ce truc de ne pas dormir. » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts].

« Cet effet d'être en forme toute la nuit, cette sensation d'être en pleine forme alors qu'il est 5 heures du matin (...) Les effets recherchés, c'est toujours les mêmes, c'est le côté convivial de la chose, et puis le fait d'être un peu aiguisé on va dire. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

« Le côté un peu fatigué de ta semaine, si tu as taffé {travaillé}, remettre un peu de peps {tonus}, clairement. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« Je recherche l'euphorie, la forme et une bonne part de dynamisme parce que c'est vrai que ça te booste {rend plus vif} un petit peu. Et c'est vrai que quand des fois tu fais une soirée qui dure longtemps, ça permet de tenir la soirée tranquillement. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« Le fait d'avoir le speed, de ne pas être fatiguée, de tenir toute la soirée, à danser, sans avoir les sensations de faim, de fatigue, ou de douleurs quelconques dans les jambes, et voilà. Sans plus. Si d'avoir un petit peu plus confiance en soi, et de plus profiter de la fête. Une impression, quoi. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

Tous les usagers apprécient l'effet désinhibant de la cocaïne sur leur sociabilité. Ils parlent alors d'une augmentation de leur charisme et de leur capacité de communication. Certains parmi eux considèrent cet effet désinhibant comme une motivation essentielle de l'usage, car la cocaïne rend possible des interactions que leur personnalité introvertie ne permet pas sans l'absorption du produit.

« J'éprouve vraiment pas le besoin d'en prendre seule parce que quand je suis seule, j'ai personne à côté de moi donc j'ai pas de problème de communication. Parce que je suis de nature assez timide alors c'est vrai que quand il y a beaucoup de gens, et des nouvelles personnes ça me permet d'être plus extravertie on va dire. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

« Au niveau social, ce qui a joué de prendre de la coke, c'est que ça m'a appris à me libérer un peu. Parce qu'avant j'étais vachement introverti, et à partir du moment où j'ai commencé à taper, j'allais plus facilement, même sans en avoir pris, j'allais plus facilement vers les gens. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« J'aimais bien le fait d'être un peu plus spontanée, d'avoir un peu plus confiance en soi, je suis d'une nature un peu réservée, et justement les taz ça me permettait aussi d'avoir plus confiance en moi, c'est pour ça que j'en prenais souvent. La coke, aussi, pareil, un petit peu peut-être avec les effets moins évidents, mais plus de confiance en soi, plus de spontanéité, tout ça. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Les avantages, tu peux facilement parler pendant des heures, alors c'est vrai que moi, je suis un peu renfermé ou quoi, et, quand je prends de la cc, c'est sûr que ça va me permettre de me lâcher. » [Romain, 24 ans, au chômage].

L'effet désinhibant peut aussi jouer sur la faculté à laisser s'exprimer des émotions dans une activité de création.

« Après ouais, forcément, tu te rends compte que tu as la parole plus facile pour... même physiquement en fait... pour... ouais, le culot dans certaines danses, parce que moi, je danse, j'aime la musique, tu as l'impression que ça débloque certaines choses, certains déblocages de la timidité et tout ça. Parce que moi au départ, je suis timide, au départ... enfin c'est vite dit, parce que les gens qui me connaissent me disent « ouais... », enfin je ne suis plus trop timide maintenant, donc... c'est vrai

que jeune, j'étais une enfant timide. C'est ça aussi, enfin tous les gens autour de moi... j'avais senti ça, des enfants timides ou des ados timides, ou parfois introvertis, on peut dire ça aussi. {Alors cette utilisation de la cocaïne aurait pu visée de dépasser cette timidité ?} Au départ, pas volontairement, mais tu te rends compte à un moment donné que ça désinhibe et euh...ça te plaît quand tu es timide et que tu es dans la création. C'est une hypothèse, maintenant moi, au départ, je ne savais pas que c'était un désinhibant ou... je ne savais pas, mais ouais, tu te rends compte que tu es peut être dépendant de ça, pas du produit, mais de cet état là.» [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

Cependant, une minorité d'usagers estime que la convivialité que permet la cocaïne est teintée de superficialité, et que les interactions sous l'effet du produit ne sont en réalité qu'une juxtaposition de monologues, ou bien que les discussions qui semblent agrémentées d'idées lumineuses ne se poursuivent que parce qu'elles sont récurrentes.

« À ces moments là j'en prends aussi, mais ça m'arrive d'observer les gens quand ils sont sous cc, on dit que c'est un truc qui donne confiance en soi, mais je pense que c'est pas un truc qui t'ouvre spécialement sur les gens, je pense que c'est un truc qui te renferme dans ton délire. Parce que souvent tu vois les gens, ils se parlent entre eux, mais en fait ils se parlent à eux-mêmes. Enfin, ça, c'est mon avis perso.» [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

« ça rend plus expansif, en fait ! Mais au bout d'un moment on a fait le tour aussi, c'était toujours les mêmes personnes, des sujets (de discussion) qui peuvent revenir rapidement, c'est... Bon ça a duré un an, et au bout d'un an : fais chier ! » [Mark, 30 ans, commercial].

La régulation des autres consommations

Dans le cas où la cocaïne est consommée pour mieux supporter la descente d'un autre produit psychoactif, c'est-à-dire la phase de dissipation des effets, elle est essentiellement prise pour réduire les tensions nerveuses et le mal-être. Elle n'est donc pas utilisée ici comme un produit festif, mais comme un produit de régulation au service de l'usage festif d'un autre produit.

« (Les effets que je recherche, c'est) le coup de speed, bon pour les soirées, et d'avoir moins de stress pour les redescentes de taz ou de trips, tu vas petit à petit, sinon c'est vraiment raide.» [Romain, 24 ans, au chômage].

« Après une teuf, quand tu as dansé pendant 24 heures et que tu as pris des produits, tu ne ressens pas vraiment la coke. C'est marrant parce que ça fait descendre l'effet du taz, tu le sens moins, mais ça réveille en même temps, ça prolonge la soirée.» [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel].

« ça faisait redescendre l'ecsta, ça remettait un peu de limpidité dans le regard. D'un seul coup, on était capable de manger, de faire à manger, d'aller chercher des trucs, de faire des courses, au lieu de rester assis en fumant des pétards complètement en descente. ça donnait un petit coup de speed quand même réel (...) L'ecstasy ça rend un peu légume au bout d'un moment, au niveau de la réaction, si on en prend trop on peut être rapidement à côté de la plaque. Et c'est vrai que quand on est à côté de la plaque comme ça et qu'on se fait un bon rail de coke, ça remet un peu les choses en ordre. » [Louis, 37 ans, employé secteur social].

Le sentiment de puissance

Le sentiment de confiance en soi, peut confiner, avec la cocaïne, à un sentiment de puissance, qui est décrit dans la capacité à communiquer, à conduire les discussions, à se transformer en leader ou à renforcer ses capacités de leader dans une soirée. En utilisant la cocaïne pour renforcer la confiance en soi et son charisme dans les joutes verbales qui constituent les interactions au cours des soirées, les usagers expérimentent une valorisation de soi et entrevoient ainsi la possibilité d'être un avatar surdoué de soi-même (revient l'idée d'expérimenter un « super soi »).

« Cet état de... Je ne dirais pas de puissance, mais on se sent bien, on se sent fort (...) c'est vrai que quand on sortait de la voiture juste après avoir pris des traces, on était tout fier ! Enfin, tout sûr de nous. Et puis bon, en fait une heure après on était tout petit, puis il fallait qu'on reprenne une trace de C. » [Colin, 19 ans, lycéen BEP paysagiste].

« Les effets ? Je suis là, je parle... Moi j'ai pas besoin de ça parce qu'en soirée, j'ai quand même du charisme, je fais rigoler, j'arrête pas de taper des délires, je suis un peu leader et j'aime bien ça. Mais ça me donne encore plus de patate, d'aplomb et de puissance. » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« Avec la cocaïne ce qu'il y a c'est que tu parles beaucoup plus facilement, plus clair... Je trouve que tu as une facilité à t'exprimer, incroyable ! » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

De même, la recherche d'un sentiment de puissance participe à l'expérimentation d'une nouvelle forme de valorisation de soi. Elle peut être vécue sur le mode ludique, en alliant pratique festive et création, avec pour autant la conscience de son caractère illusoire (Gaël). Elle permet de vivre une expérience dans laquelle ses propres capacités transcendées génèrent une sensation de bien-être et d'accomplissement de soi. Dans un autre registre, elle permet aussi de transcender la peur de commettre des actes qui n'auraient pas pu être assumés sans l'aide de l'effet du produit (pour Thomas, rentrer sans payer dans une manifestation festive).

« On délirait, moi je délirais avec ça, quoi, c'est-à-dire que je faisais de la musique, tu vois, avec les vinyls, j'en mettais sur les vinyls, on faisait tourner les vinyls et bam ! On tapait de la coke, tu vois, du coup on se retrouvait à fond... si tu veux, moi j'ai toujours exploité ce truc-là, quoi, c'est-à-dire que je ne suis jamais... ouais, j'ai jamais tapé de la coke comme ça, machin, chez moi ou quoi, je sais que ça a toujours été dans un délire, on faisait de la zik, on tapait de la coke et on en faisait toute la nuit, et puis... alors on croyait qu'on était des Jean-Sébastien Bach des platines sauf que c'était pourri (rit) mais on était à fond du coup on se disait « putain c'est trop méchant ce qu'on fait » machin, donc, c'était ça, quoi. Très vite ça a été ça. Ça a toujours été super rigolo (...) franchement c'était le truc qui nous permettait de tenir, c'est-à-dire de repousser un peu les limites physiques du truc. Comme je te dis, on faisait de la musique, d'habitude on se serait arrêté à trois heures du mat', là jusqu'à midi le lendemain, on pouvait en faire, tu vois, donc au départ, c'était ça. Et puis, il y avait tout un délire derrière, c'est-à-dire qu'on se tapait des délires de star, tu vois, pour nous, enfin pour moi, c'était ça, quoi, j'étais avec mon pote, casquette retournée (rit), on marchait dans la pièce avec les pailles dans les narines à faire les cons et tout, tu vois, c'était vraiment un délire, c'était... voilà, c'était ça quoi, c'était un délire. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Les effets ? Et bien la tchatche, t'as pas de problème pour rentrer gratuit dans le festival parce que à cette époque là, j'avais pas de sous, et que des festivals, j'en faisais tous les week-ends, et que se désinhiber pour rentrer dans un festival alors qu'on sait qu'il y a des molosses de 120 kg derrière la grille, c'était beaucoup plus facile en prenant de la coke que... je cherchais ça en fait aussi, j'avoue. Comme je te l'ai dit, je suis un peu peureux et sur les trois potes qui étaient avec moi, il y en avait un vraiment c'était « peur de rien », l'autre c'était « si les potes ils le font, je le fais », et moi c'était « ça serait bien que je trouve un truc pour le faire vite fait et pas me prendre la tête ». Donc il y avait aussi ce côté-là. Je savais que si je prenais de la drogue, et notamment de la coke, il n'y avait pas de problème pour rentrer, quoi, dans le festival. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

Mieux supporter l'alcool

Le fait de pouvoir boire plus d'alcool lors des sessions de cocaïne et d'avoir l'impression de mieux supporter l'alcool est un effet ressenti par de nombreuses personnes. Pour autant, rares sont ceux qui prennent de la cocaïne dans le seul but de boire plus, il s'agit plutôt d'un effet apprécié mais secondaire.

« (Ce que j'aime) le speed que ça te donne, la pêche, l'impression que quand tu bois t'es pas bourrée, que tu peux boire des litres et des litres (...) ça permet de boire pas mal. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

« C'est vrai que la cocaïne, ça permet quand même de pouvoir ingurgiter beaucoup plus et de pouvoir supporter beaucoup plus d'alcool. » [Céline, 23 ans, inactive].

« Une tendance à je dirais, je ne sais pas comment dire, mais à effacer l'effet de l'alcool en gros. Si tu as pris de la coke, tu pouvais picoler toute la nuit et tu tenais bien toute la nuit. Tenir toute la soirée sans être une épave à deux heures du matin. » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

« ça se mélange bien, avec la coke, ça passe mieux... C'est mieux avec l'alcool quoi. La coke ça t'enlève tous les côtés mauvais de l'alcool, l'envie de gerber et tout ça... Tout ce qui n'est pas bien avec l'alcool, le côté mou ou tout ça, avec la coke ça va le supprimer, quoi. Puis tu peux enchaîner l'alcool comme tu veux. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

La stimulation sexuelle

La cocaïne peut aussi être utilisée comme un amplificateur des sensations physiques. La stimulation sexuelle que favorise la cocaïne est peu citée spontanément dans les effets recherchés. Comme pour le fait de pouvoir s'alcooler plus, la stimulation sexuelle constitue le plus souvent un effet apprécié mais annexe.

« Je crois ça me motivait pour les relations sexuelles avec mon copain, et lui aussi, mais c'est tout. » [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

« L'effet du plaisir, quand on est avec un copain, donc forcément. Pour moi pendant les relations sexuelles c'était différent. Il y a le fait d'être déshibitée, de s'ouvrir facilement, de parler, de dire les choses plus facilement. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« On va rester sur mon âge à moi, on va dire que la coke c'est un sacré stimulant sexuel... » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« La cocaïne on est très, très, très excité, bien sûr, on est fortement excité, voire des fois trop excité puisqu'on jouit des fois plus tôt que ce qu'on aurait souhaité, parce que sous coke on est vraiment très, très excité... le toucher, tout ça, c'est... c'est démultiplié, un bisou ça devient tout de suite un truc de fou. Puis c'est vrai que au moment de l'éjaculation, et bien ça se passe plus tôt en fait. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« (Les effets recherchés en résumé pour moi, c'était) la performance sexuelle, l'exaltation. » [Mark, 30 ans, commercial].

Ceux qui recherchent cette stimulation peuvent déplorer une éjaculation trop précoce. Oscar regrette que l'érection n'ait jamais été à la hauteur de l'excitation suscitée par le produit.

« J'aurais même tendance à dire que la cocaïne, c'est pas du tout bon pour la forme sexuelle (...) ce qui est infernal c'est d'avoir super envie, la libido elle n'est pas annihilée, au contraire, on en a super envie, encore une fois je parle pour moi, et alors putain, mécaniquement ça marche pas ! » [Oscar, 44 ans, comédien].

De rares effets indésirables, perçus comme mineurs

À ce moment de la carrière de consommation, la grande majorité des usagers revendique de ne jamais ressentir d'effets indésirables. Une minorité évoque dès la période de persévérance dans l'usage quelques palpitations cardiaques, qui sont présentées comme un effet secondaire mineur, qui indique seulement qu'il faut augmenter le temps qui sépare chaque prise, ainsi que la sur consommation de tabac.

« Non avec la coke j'ai jamais eu d'effets secondaires. Si, je fume trop. La coke me fait fumer énormément, et boire et fumer, fumer, fumer, fumer. Je ne sais pas pourquoi. Je sais que l'absorption de coke va avec beaucoup de clopes. Ça c'est chiant, ça fait partie des effets que je n'aime pas, parce que le lendemain tu es un vrai cendrier. Parce qu'en plus tu fumes longtemps et beaucoup parce que tu restes longtemps éveillé, voilà, donc ça c'est désagréable. » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« Des petits coups au cœur. Arrivé au petit matin, à force de taper, le cœur qui s'emballé un peu quoi, tu sens comme un petit point sur le cœur. {Tu faisais comment pour le faire passer ?} ça passe quoi... » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Oui alors une fois, c'est vrai que je me suis retrouvé avec des copains et ils ont dû partir un peu plus vite que moi donc moi je suis resté chez moi et j'ai continué à en reprendre et à un moment j'ai eu un gros coup de chaud, j'ai transpiré d'un coup et mon cœur s'est emballé mais c'est normal parce que j'avais pris une sniffette un peu plus importante et après ça s'est passé sous le quart d'heure (...) j'ai pensé que j'avais perdu un peu le contrôle de ma personne, mais pas longtemps. Je me suis passé un peu le visage sous l'eau froide, je me suis calmé j'ai respiré à fond, et 5, 10 minutes après, ça allait beaucoup mieux, j'étais stabilisé (...) Avec mon coup de chaud, j'ai eu une palpitation du cœur mais ça, c'est tout à fait normal. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« Les palpitations, c'est pas des trucs de ouf {fou} non plus. » [Clothilde, 23 ans, au chômage]

« Il y a des cocaïnes qui te mettent la pêche et qui te mettent un peu en tension, mais pas plus que ça, il y en a d'autres qui te raidissent un peu plus. Puis, celles qui te font battre le cœur aussi, c'est pas très agréable. Après pas plus que ça. C'est l'avan-

tage avec la cocaïne, c'est que tu n'as pas trop de mauvaise surprise.» [Céline, 23 ans, inactive].

La subtilité des effets ressentis

Les effets de la cocaïne sont perçus et décrits par les consommateurs comme des effets « subtils ». En ce qui concerne la prise par voie nasale avec les quantités les plus souvent consommées par les usagers rencontrés (entre un demi et un gramme par soirée), tous s'accordent, qu'ils apprécient beaucoup ou moyennement les effets, pour dire que ceux-ci ne sont pas « puissants » et qu'ils permettent de garder le contrôle sur soi. Cette assertion très fréquente, présentée soit comme une qualité soit comme un défaut du produit, est affirmée à l'aune de l'expérience que les usagers ont des autres produits qu'ils considèrent comme « puissants », le plus souvent ecstasy et LSD. Ces deux derniers produits ont effectivement, comparés à la cocaïne, une durée de vie longue et génère une modification des perceptions plus facilement perceptible que celle que produit la cocaïne.

« C'est quelque chose qui ne te fait pas sortir de toi-même, c'est-à-dire qu'il y a un certain contrôle. C'est pas comme un hallucinogène, quelque chose qui te change tes perceptions en fait. Mais c'est vrai que ça facilite beaucoup de choses, ça facilite la conversation, ça met dans un état où tu aimes être, parce que tu sens que tu te sens bien, tu te sens un peu fort, tu te sens un peu plus fort, ça met speed, tu t'ennuies pas, tu n'as pas le temps de t'ennuyer ! » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Les effets qui sont là, ça n'a rien à voir avec du LSD ou d'autres drogues. Les effets, c'est comme s'ils étaient juste sous jacents. Ils sont là, mais bon, ils ne sont pas non plus explosifs, donc ça permet à tout le monde d'avoir le contrôle.» [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

« Cet effet de confiance générale, de motivation, de confiance, d'avoir toute possession de ses moyens par rapport à d'autres drogues où quand on en prend, notre perception est troublée, ou la motricité est changée... Non, avec la coke, on a vraiment l'impression d'être, c'est une impression juste, d'être en toute possession de nos moyens tout en ayant derrière un effet de... C'est assez dur à expliquer en fait... Un effet de grosse confiance.» [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Pour moi, si il y a bien un truc qui ne te fait pas perdre le contrôle, c'est la cocaïne.» [Linette, 38 ans, au chômage].

La subtilité des effets ressentis lors de l'administration de cocaïne par voie nasale apparaît ainsi comme la raison qui justifie pour les uns l'intérêt des effets de la cocaïne et son avantage, tandis qu'il sert au contraire d'argument à charge

pour ceux qui ont une préférence pour les produits à durée de vie longue et/ou à forte modification des perceptions.

« C'est quand même un peu subtil la coke par rapport aux trucs qui sont vraiment violents quoi. L'effet, je ne sais pas. C'est comme on dit : c'est pas une défonce, c'est un état. ça te met dans un état quoi, ça ne te met pas la tête à l'envers, où tu ne comprends plus ce qui se passe autour de toi. ça te met dans un état et en fait, c'est peut être la subtilité que je n'ai pas eu au début, moi je préférerais les trucs qui me défonçaient. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Si on voulait évaluer le prix de la drogue par rapport à l'effet... Voilà, l'effet désiré. Et pour moi, la coke c'est un produit qui speede pendant 20, 25 minutes, quand tu tapes un trait, ça tient en éveil pendant une demi-heure et après il faut en retaper. C'est pas rentable. Carrément pas. » [Lucas, 21 ans, inactif].

« On va dire que je trouvais ça cher. On va dire que l'effet est quand même assez... Basique, on peut continuer à aller travailler, c'est pas quelque chose... On est quand même conscient, enfin je ne dis pas que sous trip on n'est pas conscient, mais la cocaïne c'est un peu une drogue qui passe partout si je peux dire. C'est pas une drogue qui justifiait son prix on va dire. Le rapport effet prix... je trouvais ça trop cher. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

3 - LES MOTIVATIONS DE LA PERSÉVÉRANCE DANS L'USAGE DE COCAÏNE

Après la phase de découverte du produit, les usagers commencent à cerner les motivations qui les conduisent à persévérer dans l'usage. Ces motivations commencent à se faire précises à partir de cette période de persévérance et s'ajoutent à la motivation plus prosaïque du début de cette étape qui est que la cocaïne, lorsqu'elle est offerte, « ne se refuse pas ». Plusieurs types de motivations peuvent coexister chez une même personne. Dans la perspective de la recherche de stimulation et d'endurance, la première motivation de la pratique est celle qui envisage la cocaïne comme un produit dopant ; mais d'autres motivations sont aussi mises en exergue : la communion dans le partage et la recherche de l'intégration dans un groupe de pairs, le fait que la prise de cocaïne symbolise l'acte festif et le fait que l'usage de cocaïne est perçue comme une défonce qui reste sous contrôle, ce qui fait ici référence à la subtilité des effets ressentis.

La cocaïne comme produit dopant

La recherche de l'endurance, du fait de « tenir éveillé » et la représentation de la cocaïne comme produisant des effets subtils au contraire des autres drogues illi-

cites conduisent les usagers à percevoir et à présenter la cocaïne comme un produit dopant, voire à la qualifier de simple « vitamine ». Ce qui est associé au terme « vitamine » correspond plutôt à ce que d'autres personnes attribueraient à la caféine, puisqu'il ne s'agit pas ici de renforcer ses capacités physiques à moyen terme mais bien de ressentir une stimulation immédiate. La motivation de l'usage est donc dans ce cas très proche du dopage, la cocaïne permettant d'augmenter ses facultés de résistance. Elle permet notamment d'assumer la vie festive malgré la vie professionnelle ou étudiante, en réduisant le temps de sommeil.

« La fête, enfin moi je ne suis pas du style à faire la fête « Ouaissss ! » comme ça. Mais quand je dis faire la fête c'est resté éveillé dans les soirées, parler aux gens et écouter de la musique, voilà (...) La coke c'est bien pour tenir, parce quand tu as bossé, que tu t'es levé tôt ou quoi et que le soir tu as une soirée, ou que le soir tu sors, et bien quand tu as de la coke, tu tiens plus longtemps, tu restes plus longtemps éveillé. C'est vraiment une vitamine. » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« Juste comme ça, histoire de faire durer un peu plus la soirée. Histoire juste de perdurer et puis de me dire, bon si on vient à bouger autre part, être vraiment présent sur le moment sans te dire : oh non je suis fatigué, ou : j'ai plus envie de sortir, bon voilà, tu restes avec tes potes, tu en profites. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

« Je la prends plus pour tenir, pour suivre toute la nuit (...) Pouvoir rester, pouvoir être là, quoi. Si je n'en prends pas, je dors. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« Dans une soirée, on n'a pas envie de s'endormir à une heure du matin quoi, donc ça permet d'avoir de longues soirées, jusqu'au petit matin, sans avoir de grosse fatigue. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

« La coke, c'est ça le côté social, ça te réveille aussi quand tu commences à t'endormir. Tu te tapes une trace, hop, ça te réveille, tu reviens dans la soirée. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

Personne ne prétend que la cocaïne n'est pas nocive pour la santé, quoi que certains puissent estimer qu'elle n'est pas nocive tant que le niveau d'usage n'est pas élevé. Cependant, on remarque une représentation du produit qui implique que la cocaïne n'est pas aussi nocive que les autres substances psychoactives, ce qui tend à renforcer l'image et la fonction de la cocaïne comme « vitamine ».

« Quand même il faut avouer qu'avec le temps, j'ai pris le goût de ces produits speed et que étant donné que la coke, ça a un peu un statut de bon produit, même

si ça se discute je l'avoue... De produit noble, produit qui désintègre pas les neurones, quoi. À côté alcool, cocaïne, tabac, teuch¹³...» [Thomas, 24 ans, étudiant licence d'arts plastiques].

Communions avec le groupe de pairs et recherche d'intégration

Au moment de la persévérance dans la consommation de cocaïne, la communion avec le groupe des utilisateurs et la recherche de l'intégration dans ce groupe apparaissent comme une motivation essentielle de l'usage. Le sentiment d'appartenance à un groupe n'est évidemment pas à un effet propre de la cocaïne, mais il se construit dans les interactions qui sont portées par les sentiments d'euphorie et de stimulation.

« (Les effets recherchés dans la cocaïne ?) Comme tous les produits, c'était pour faire la fête avec mes amis. » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts].

« Le but c'était de rester éveillé toute la nuit, il y a cet effet là, qui fait qu'on reste réveillé un peu plus longtemps que prévu, et puis il y a aussi un truc c'est que, contrairement aux autres drogues, je parle du moins de l'ecstasy, c'est quelque chose qui se partage, voilà, donc quand on est avec des amis, avec un verre, il y a ce côté social en fait, qui fait que voilà on prend un trait avec tout le monde pour partager cette nuit là avec les autres. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

« Et puis le fait de partager, de faire un trait à l'autre, que l'autre m'en fasse un. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« Ça m'apportait quand même du bien-être et les soirées où tout le monde est sous coke, tu es bien, tu es en phase avec les autres. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Je fais jamais une seule trace, j'en fais toujours plusieurs, donc du coup c'est aussi l'occasion de partager avec mes amis, un moment. » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« Se démarquer un peu des autres aussi, qu'en prenaient pas, faire partie d'un groupe, je ne sais pas ouais, se socialiser quoi plus ou moins. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

13. « Teuch » est le verlan de l'argot « shit » qui désigne le cannabis.

La volonté d'appartenir au groupe et la pression de celui-ci qui valorise l'usage de cocaïne sont présentées comme une des raisons de perdurer dans l'usage et justifient les prises qui suivent l'initiation. La communion dans le partage et la recherche d'intégration peuvent ainsi constituer la principale motivation de la consommation chez les personnes qui apprécient plutôt des produits à durée de vie longue et/ou à forte modification des perceptions.

« Pour être plus honnête, c'est peut-être surtout pour suivre le rythme de mes amis dans les soirées. » [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

« À cette époque là ? C'était peut-être pour suivre un peu le groupe, pour ne pas être exclue. Parce que avant justement j'étais contre eux, je leur faisais la morale et tout, et donc ils me charriaient en disant « mais tu ne connais pas, tu ne peux pas juger ». Donc à ce moment là, en connaissant, je tenais plus le même discours et je les suivais quoi. C'était plus pour être intégrée. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Non, j'en ai jamais acheté. Je trouve ça inutile en fait, je trouve ça trop cher pour ce que c'est en fait. Moi-même j'irai jamais en acheter, après c'est vrai que si les gens m'en proposent je prends, si quelqu'un me dit « voilà il me manque tant d'argent pour prendre un gramme, viens on le prend à deux », des fois je dis « oui, vas-y » (...) {En général tu ressentais les effets que tu recherchais ?} Bah ? ça c'est une question... ! J'ai jamais vraiment rien recherché dans la cocaïne, après les effets que ça me procure, ça me satisfait, mais c'est pas mon truc préféré ! Moi j'aime bien les champignons, les trucs comme ça, tout ce qui est hallucinogène quoi, bon l'héro, ça c'est vrai... {Mais à ce moment là, ta motivation à prendre le produit c'est quoi ?} Ma motivation ?... Je ne sais pas si on peut vraiment appeler ça une motivation, c'est l'ambiance, c'est les gens, c'est aussi le fait que je m'en foutais un peu, de ce qu'on pouvait dire, et j'étais aussi curieuse, pour moi c'était pas quelque chose de mal, j'avais pas trop de morale là-dessus. Donc voilà, ça dépendait des gens surtout, mais jamais j'en aurais pris toute seule par exemple. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Pour faire comme tout le monde aussi. On est à cinq, six potes, je ne vais pas faire « non, j'en veux pas... c'est de la coke, c'est dangereux... ». J'ai gobé six ecstas le week-end, douze des fois en prenant demi par demi, des fois je dormais pas pendant quatre jours, j'allais pas dire « Ah non, c'est de la cocaïne c'est dangereux, c'est de la drogue... » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

Prendre de la cocaïne dans le but de s'intégrer au groupe s'entoure aussi de règles de politesse et d'obligations sociales, qui impliquent notamment de ne pas refuser le produit lorsqu'il est offert.

« Non, je ne me sens pas de dire non parce que la cocaïne ça vaut cher et que le mec qui m'en propose fait un don, quoi ! » [Linette, 38 ans, au chômage].

Fanny évoque notamment le désir de convivialité qui précède les sessions, comme si cet effet recherché dépassait de loin les effets propres du produit. Elle conçoit ainsi le désir d'un moment au cours duquel elle a la certitude qu'elle ne se sentira pas seule, mais en communion avec le groupe qui partage la prise avec elle. Cela ressemble un peu aux discours des personnes qui estiment que le moment privilégié dans l'acte sexuel est celui de « la montée de l'escalier ». En même temps, elle s'assure une position centrale dans le groupe en lui mettant le produit à disposition. Elle jouit dans son cas particulier de l'anticipation et de la maîtrise de la session mais elle exprime aussi particulièrement la recherche de l'intégration. Il semble que l'intégration au groupe n'est pas acquise et que la cocaïne aura pour fonction première de permettre cette intégration en évitant le rejet.

« (Le plus agréable, c'est) Avant d'en prendre et l'idée d'en prendre, mais pas vraiment d'en prendre (...) C'est plus l'idée d'en prendre, la démarche d'en prendre, enfin, la joie qu'on s'en fait, parce qu'on la prend pas seul, enfin moi je ne la prends pas seule, c'est pour prendre avec untel, untel, voilà c'est plus ça. Et puis c'est du coup le cadeau qu'on fait aux autres, moi j'aimais bien me dire : « ouais, je vais choper, je vais appeler machin, ça va lui faire plaisir », enfin voilà. Comme moi ça m'aurait fait plaisir, ce qui ne m'arrive jamais. Je pense que ça ne m'est jamais arrivé que untel m'appelle : « ouais j'ai de la coke, viens je t'invite » (...) Ouais, il y a ce côté d'être aimée, aussi pour ça, parce qu'on va donner de la coke, et c'est toujours pareil, c'est cette valeur très importante qu'on lui accorde. » [Fanny, 32 ans, employée administrative].

La cocaïne comme marqueur festif

La motivation à consommer de la cocaïne peut être constituée du désir de rendre une fête exceptionnelle. D'ailleurs, les usagers signalent à plusieurs reprises qu'ils ont consommé de la cocaïne à l'occasion d'un jour de l'An, qui est la soirée de l'année qui, par convention sociale, doit échapper à l'ordinaire, ou bien à l'occasion d'un anniversaire.

« Ce que j'aime particulièrement c'est toujours la convivialité et le fait de pouvoir faire des fêtes démesurées. C'est un produit qui permet d'aller vraiment très, très loin dans la pratique festive, ce qui est important pour moi. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Dans la cocaïne, il y a tout un imaginaire de paillettes, de champagne, de trucs comme ça. L'héroïne c'est pas du tout pareil, ça n'a pas la même image de marque,

au contraire ça sent le caniveau l'héroïne alors que la cocaïne, c'est plus class.»
[Fanny, 32 ans, employée administrative].

« C'était un petit peu comme si on avait un super apéritif, voilà. C'était un petit peu comme si arrivait la super bouteille de champagne de luxe, ou un Château Laffite, ou un Mikem, un grand Bordeaux. Il y avait un côté gourmet, mais pas gourmand, c'est-à-dire, on ne se jetait pas dessus en hurlant : « ouais, super, on va faire un truc super ! ». Non, c'était : « ha c'est cool, voilà, si il y en a c'est sympa, on va l'apprécier... » [Oscar, 44 ans, comédien].

« Anniversaire, Nouvel An... Le Nouvel An, c'était vraiment là où tout le monde en prenait. {Est-ce qu'on peut y voir une association avec le champagne ?} Autant le champagne alors, que le foie gras ou le caviar. C'est vraiment... C'est une bonne tablée (...) {La consommation c'est le signe qu'on fait quelque chose d'exceptionnel ?} Exactement, oui, dans notre quotidien d'ouvrier ou d'employé, c'est ça.»
[Lucien, 24 ans, au chômage].

« (Les effets recherchés dans la cocaïne), c'était... C'était vraiment, voilà : l'effet de fête, partager des moments on va dire exceptionnels... Quand je dis exceptionnel, voilà qui sort du cadre quotidien... C'était ça...» [Nathalie, 31 ans, animatrice].

La cocaïne comme défonce sous contrôle

La description des effets ressentis a précédemment permis de souligner la « subtilité » des effets du produit, et le fait que la cocaïne avait la réputation de ne pas produire des effets perçus comme puissants. En ce sens, une des principales motivations de l'usage consiste à rechercher l'euphorie et le bien-être caractéristique de l'ébriété tout en conservant un sentiment de contrôle sur ses paroles et ses actes.

« (Ce que je recherche) justement le fait d'être bien et de pouvoir rester quasi lucide.»
[Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

« C'est-à-dire qu'on ne peut pas « bader » avec la coke mais c'est pas ... c'est carrément gérable quoi. Quand je prends de la cocaïne, je reste toujours moi-même (...) La cocaïne, ça passe partout. » [Céline, 23 ans, inactive].

« Stimulation. Motivation physique et morale. Et assurance surtout... L'envie de passer une bonne soirée, sans dormir... Et de rester plus ou moins stable moralement. Sans vouloir partir dans une déchéance que peuvent apporter les autres drogues.» [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« C'est un peu Disneyland quoi ! ça transforme un peu, mais pas trop, voilà. C'est pas comme l'acide qui va vraiment faire perdre le contrôle. Avec la cocaïne, on a toujours l'impression d'avoir le contrôle, c'est juste un peu différent. » [Fanny, 32 ans, employée administrative].

« Comme je l'ai dit, l'euphorie, une résistance un petit peu, on arrive à se dominer un petit peu, on arrive à se contrôler un petit peu mieux, on se sent un peu plus fort, un peu plus confiant, voilà plus confiant, donc on peut aller en soirée, parler à tout le monde, en appréciant tout le monde, ça rend un peu diplomate et pacifiste, voilà, c'est ça qui est bien. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

L'image positive de la cocaïne vient d'ailleurs en grande partie de cette capacité à allier les effets psychoactifs et la maîtrise de soi.

« Je suis net, je me contrôle. ça n'a rien à voir (avec les autres produits), c'est net. Donc j'ai un peu démystifié le mot drogue dure sur le mot cocaïne. » [Rémi, 22 ans, étudiant en BTS commerce international].

« Garder la tête sur les épaules, avoir une assurance... Pas de courbatures ni d'effets indésirables le lendemain. Le fait de pouvoir manger le lendemain, de pouvoir dormir après. Donc tout ça au final fait que la drogue paraît en tout cas... meilleure. » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

Parmi ceux qui préfèrent les produits psychoactifs à durée de vie longue et/ou à forte modification des perceptions, le choix de prendre de la cocaïne peut s'expliquer (au-delà des contingences liées à la disponibilité qui peut conduire à consommer la cocaïne par défaut, faute de mieux) par la possibilité que la cocaïne offre à leurs yeux de s'accorder un épisode de « défonce » à un moment où ils se l'auraient interdit avec leurs produits privilégiés, du fait par exemple d'obligations sociales à assumer dans le court terme.

« {Et donc quand tu choisissais de consommer de la coke cinq, six fois par an, c'était quoi qui le justifiait ?} Soit c'est des amis qui avaient envie, et moi j'étais partant pour les suivre, ou c'était le fait de pas... Comment dire ? Pour prendre un produit sans prendre une grosse perche et être défracté¹⁴ le lendemain. Avoir l'énergie qu'il faut, sans forcément être marqué sur le visage, comme le LSD ça marque. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

14. Néologisme ; du verbe « défragmenter », popularisé par Windows. Usage: s'emploie exclusivement sous sa forme de participe passé « je suis complètement défracté ». Se dit d'un état consécutif à l'absorption d'une ou de plusieurs substances licites ou non ayant comme résultat une perte de la pleine possession de ses capacités intellectuelles et notamment de l'organisation logique de ses pensées. Dico des mots (<http://www.dico-des-mots.com>)

« (Ce que j'aimais particulièrement à l'époque dans la consommation de cocaïne, c'est) le fait que ça fait tomber des barrières en fait... et aussi le fait qu'il n'y ait pas d'effet psychédélique, on va dire.... parce que c'était dans une période où je commençais à freiner la consommation d'ecstas ... donc ... parce que les ecstas, voilà, ça me faisait partir très, très loin. Ça commençait à me faire un peu peur de partir aussi loin et la cocaïne, ça me permettait de me droguer tout en restant là, quoi, en étant davantage maître de moi-même. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

4 - L'EXPÉRIMENTATION DE LA COCAÏNE FUMÉE EN FREE BASE POUR LA MAJORITÉ

Les deux tiers des personnes rencontrées ont expérimenté le free base – préparation artisanale d'un caillou de crack à partir de la poudre de cocaïne - (32/50), le plus souvent au moment de cette phase de persévérance de l'usage. Pour quelques autres, cette expérimentation s'effectue un peu plus tardivement dans leur carrière de consommation, au moment de l'entrée dans une troisième étape. L'expérience du free base se déroule généralement dans un lieu privé, plus rarement dans un lieu festif, auquel cas il s'agit d'un lieu non surveillé comme une free party. Comme au moment de la découverte de la cocaïne par voie nasale, la curiosité est mobilisée pour expliquer le passage à l'acte, ainsi que les pratiques mimétiques (faire comme les autres). La connaissance du caractère similaire du crack et du free base est inégale parmi les personnes interrogées (conférer annexe 2).

« {Et pourquoi t'as goûté ce jour là ?} Parce que, parce que voilà, c'était proposé et puis, vu que je ne voulais pas mourir con. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien espace verts].

« Pour essayer, toujours la même chose, pour essayer. » [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Oh, de la base, je ne sais pas, j'ai dû en prendre peut être une dizaine de fois, un truc comme ça. C'était vraiment, tout le monde en prenait autour de moi, on m'en proposait, je disais « vas-y », quoi. Mais je suis vraiment pas fan. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« J'ai essayé une fois par curiosité, je me suis aperçu que c'était très fort, que c'était trop fort pour moi en tous cas. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

« Après, c'est vrai que dans mon entourage ils sont plus dedans que moi, donc c'est vrai que quand je suis avec tous les gens qui tapent, je tape avec eux, parce que... C'est bien. En ce moment, je suis avec beaucoup de gens qui fument en fait, on la tape plus en fait quand on la base. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Donc il m'a ramené ça et il m'a ramené une petite bouteille d'ammoniaque, il me dit « viens, je vais te montrer comment on la fume, tu vas voir c'est comme ça les vrais, la coke ça se prend comme ça et pas autrement », machin et tout. Et puis ouais... et on l'a fumé et le gramme il est passé en une heure et puis voilà. » [Samuel, 21 ans, inactif].

Parmi les dix-huit personnes qui n'ont jamais expérimenté le free base, une minorité n'en a jamais entendu parler et ne connaît pas le principe ; les plus nombreux ont été confrontés à l'opportunité d'en consommer mais se sont méfiés des effets associés à cette voie d'administration. « Ne pas baser » constitue ainsi pour eux un facteur de protection vis-à-vis des risques associés à la cocaïne.

« Ça ne me tente pas (le free base), parce que justement quand on veut connaître la pureté de la cocaïne, en y dosant l'ammoniaque dedans, ça booste les effets par quatre, on devient vite dépendant, et ça, j'ai pas du tout envie. On m'a déjà proposé de baser quelque chose mais j'ai toujours dit non. Je ne veux pas parce que ça rend le produit beaucoup plus toxique et plus fort. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« J'ai jamais basé. J'ai des limites. Avant mes 20 ans, quand je traînais dans les teufs, j'avais vu des types baser, ça m'a jamais attiré, au contraire, ça m'a toujours fait peur. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Non, parce qu'une fois que tu bases la coke tu fais que la baser après parce que ça te défonce dix fois plus que la prendre en traces ou la fumer, donc non. » [Rémi, 22 ans, étudiant BTS commerce international].

L'administration en free base transforme radicalement les effets de la cocaïne

Les sensations recherchées et ressenties dans la pratique du free base sont conçues comme très différentes de celles que procure l'usage par voie nasale. Le discours général de ceux qui ont expérimenté le free base ou l'ont utilisé régulièrement met particulièrement l'accent sur le fait que le changement de mode d'usage (voie nasale versus inhalation de free base) modifie totalement les effets du produit. La cocaïne n'est alors plus décrite comme ayant des effets « subtils » mais comme ayant des effets « puissants » et intenses.

« Là j'ai carrément fumé. ça faisait super longtemps que j'avais pas pris un truc, aussi bon, j'ai eu une réaction détonante, je transpirais, tout pas bien et tout, j'ai fait ouah...pas bien, pas bien, parce que l'effet je ne le connaissais pas trop comme ça quoi, et franchement ça m'a surpris (...) Parce que ouais c'est violent (...) La

trace à la rigueur, tu sens que ça te pétille machin et tout quoi, voilà tu es bien, ça va partir, vraiment tout doucement, tu vois, progressif quoi, alors que là style, ça te tombe direct quoi, tu reçois le truc au centuple par rapport à une trace quoi.» [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien espace verts].

« (Le free base) on pourrait dire que ça fait un flash, le sniff on va dire que c'est progressif. Et là c'est beaucoup plus puissant, beaucoup plus puissant, une sensation de bien être très forte on va dire (...) C'est beaucoup plus puissant et beaucoup plus addictif.» [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

Au-delà de la métaphore du « coup de fusil » qui exprime l'intensité des sensations ressenties, la description faite par Steven est particulièrement intéressante parce qu'elle pointe les similitudes qui existent entre la sensation de montée du free base et les montées d'adrénaline qui peuvent être éprouvées avec les jeux d'argent ou lors d'une rixe.

« C'est tellement différent ! La cocaïne sniffée, c'est juste un sentiment de bien-être et on va dire un peu plus de désinhibition. Tandis que la base c'est vraiment ! Tout le monde dit « un flash », mais c'est vraiment une montée impressionnante quoi ! Pour moi c'est pas un flash parce que ça n'a rien à voir avec le flash d'une injection d'héro, mais c'est... C'est une montée assez impressionnante ! Moi je dis que c'est comme un coup de fusil derrière la nuque en fait ! {Ho ! Drôle d'image !} Oui, mais c'est vraiment quelque chose qui pète à la gueule. Et après avec ce battement de cœur après la prise, qui est comme une montée d'adrénaline, comme quand on va se battre. Quand on sait que ça va partir en baston et qu'on va se battre, qu'on a la jambe qui tremble et qu'on a le cœur qui accélère, on a cette montée, on sent la force qui monte dans les bras et on sait que ça va partir, voilà, je compare souvent ça à ça. Ou alors, voilà c'est exactement la même montée qu'au poker, quand on est en train de gagner au poker, et on a le cœur qui accélère, voilà !... Quand j'en parle ça a l'air vachement plaisant, mais avec tout ce que ça comporte et tout ce que ça implique, c'est moins plaisant quoi.» [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

Les sensations recherchées et ressenties dans la pratique du free base sont finalement assez proches des discours connus sur les effets de l'injection de cocaïne. On retrouve les termes de « flash », ou de « rush », qui désignent, une sensation de montée violente, une sorte d'explosion soudaine de plaisir, des bouffées de chaleur, ainsi qu'une sensation de bien-être et de détente, qui rappelle aussi les discours habituellement entendus au sujet de la pratique de l'héroïne. La sensation du flash ou du rush explique l'attrait pour le produit chez les amateurs de free base, mais la violence de cette sensation constitue également souvent, à l'inverse, la raison qui conduit certains des expérimentateurs à ne pas recommencer.

« (Ce que je recherche avec le free base, c'est) la sensation que ça fait, une sensation de bien-être, bouffée de chaleur, flash quoi, je ne sais pas comment dire... » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« Déjà c'est assez spécial parce que déjà ça ne dure vraiment pas longtemps. Tu l'ingères, et c'est au moment où tu la souffles, ça monte à la tête, et je ne sais pas, je ne sais pas, c'est difficile à expliquer, ça monte à la tête, ça fausse un peu les trucs pendant un moment, ça donne envie de parler ! Grave ! En fait, oui, ça amplifie le rythme cardiaque, ça donne une sensation de bien-être quand même, grave ! C'est pas comme quand tu la sniffes. Là, tu as l'impression que ça passe dans ton corps et ça te fait trop du bien quoi ! ça te détend, un peu de chaleur, oui tout ça, ça accélère un peu les choses. C'est vrai que le temps passe super vite ! Mais après ça redescend très vite, et c'est là justement comme ça n'a pas duré longtemps, c'est là que tu fais : ouais j'en reprendrais bien ! Il en reste ? » [Naomi, lycéenne, 18 ans].

« C'est une montée qui me fournit un bien-être, une chaleur dans la tête tout de suite, une force, en même temps on est complètement désaxé. Si on ferme les yeux on part très, très, très loin, très, très haut, c'est chaud, ça a un super bon goût la base. Les gens qui ne connaissent pas ne savent pas ce que c'est de la coke,... ils deviennent tous accros parce que ça a un goût exceptionnel. C'est super bon, malheureusement. Donc il y avait la recherche du goût, de l'effet, et de la montée que ça procurait. Le problème de la free base c'est que ça redescend tout de suite aussi rapidement, donc on retravaille un deuxième caillou derrière, et finalement on ne voit personne à part son caillou. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« Relaxation, apaisement... Apaisement paradoxalement avec des palpitations. » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« Direct, c'est un flash, c'est spontané, tu as un truc direct dans la tête, tu as une poussée... C'est clair que pendant deux, trois secondes, tu es le roi du monde. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

Retour sur l'expérience : désintérêt ou séduction

Les avis des expérimentateurs de free base sont mitigés quant à l'intérêt de renouveler l'expérience. Ils se partagent en trois groupes : il y a ceux qui se sont limités à cette première expérience (8 personnes), soit parce que la puissance des effets les a effrayés, soit parce que les effets ressentis ne correspondent pas à l'esprit festif qu'ils recherchent dans la prise d'une drogue. Un deuxième groupe est constitué par ceux qui en ont repris occasionnellement (9 personnes) : ceux-ci se sont limités à des prises occasionnelles et ont continué à privilégier l'usage par voie nasale, soit parce qu'ils ont conscience du poten-

tiel addictogène de la cocaïne consommée en free base et veulent limiter les risques de devenir dépendant du produit, soit parce qu'ils acceptent de partager une pipe de free base avec un habitué qu'ils connaissent, sans pour autant apprécier les effets du produit qui ne répond pas aux canons de l'esprit festif des drogues. La moitié des expérimentateurs (15/32) découvrent par contre une voie d'administration de la cocaïne qui les séduit.

« Ça te fait peur quoi ! ça te fait peur et je trouve que, si tu es intelligent, tu prends conscience que ce que tu fais c'est de la merde. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien espace verts].

« Ce que j'aime bien dans la coke c'est ce côté social, t'as envie de discuter avec les gens, quoi, avec ça, ça fait l'inverse. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« À cette époque c'était l'étape 2, je devais avoir 18 ans, peut-être 5-6 fois, j'ai tout de suite ressenti que c'était un effet que je ne recherchais pas du tout. Moi je recherche l'excitation, et là c'est plus le délire héroïne, je prends mon pied, tout seul, assis sur un canap'. Enfin, tout seul, on est plusieurs, mais on est tout seul dans notre truc. (...) Ce n'est pas du tout ce que je recherche en prenant quelque chose. » [Max, 23 ans, au chômage].

« C'est de là aussi que je préfère fumer la C, parce que je la sens beaucoup plus que quand je la tape. » [Miranda, 20 ans, au chômage].

« Tu as tout l'effet de la trace, le même mais en plus court et plus fort et surtout t'as la tentation d'en reprendre encore plus forte ! Tu poses ta pipe à eau, tu as envie de la reprendre direct ! » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« C'est parce qu'on m'a fait découvrir le truc, et c'est là que c'est vicieux parce que c'est assez agréable, je pense, au goût et à l'effet, mais après c'est aussi un goût de reviens-y, qui devient assez dangereux au final, ouais. » [Simon, 27 ans, commerçant].

L'expérience du free base, lorsqu'elle séduit, semble décisive. Pour la majorité des personnes concernées, cette expérience constitue un point névralgique dans l'avancée vers une prochaine étape, caractérisée par une perte de contrôle de la consommation.

« Quand j'ai testé la base, en fait, j'ai découvert une autre facette du produit, avec un effet beaucoup plus fort, beaucoup plus intense. L'effet m'a plu, j'ai trouvé ça super, donc là à ce moment là on a commencé à en acheter, de plus en plus, des grammes pour justement baser tout ça. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

5 - LES DYNAMIQUES SOCIALES AU MOMENT DE LA PERSÉVÉRANCE DANS L'USAGE DE COCAÏNE

Les dynamiques sociales au moment de la phase de persévérance dans l'usage de la cocaïne sont très linéaires par rapport aux situations sociales qui existaient au moment de la découverte du produit : pour la très grande majorité, la phase de persévérance dure quelques mois après la découverte du produit, le plus souvent entre six mois et deux ans. Les personnes décrivent toujours une sociabilité profuse et une pratique régulière de la fête, marquée par le polyusage de substances psychoactives illicites. Durant cette période, la moitié fait toujours ses études (27/50) : douze sont lycéens, quatorze font des études supérieures et une personne a intégré un contrat de qualification (accord formation et entreprise). Parmi les autres, une partie des personnes sans activité a trouvé un emploi : ce sont désormais vingt-et-une personnes qui ont une activité professionnelle. Une personne [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH] cesse de travailler sans aucun rapport avec son usage de cocaïne : il intègre une cure de désintoxication pour son alcoolodépendance et soigne son hépatite C qui vient d'être dépistée. Une seule personne perdure dans son absence d'activité professionnelle entre la découverte de la cocaïne et la persévérance dans l'usage.

Tous sont unanimes : l'usage de cocaïne n'a, selon eux, aucun impact sur leur vie sociale et professionnelle ou étudiante à cette période. Seule une minorité parmi les lycéens souligne les problèmes de déscolarisation et de décrochage scolaire qu'ils attribuent uniquement à la pratique répétée du polyusage. Chez ceux qui ont déjà débuté une vie professionnelle, tous sauf Yannis [28 ans, étudiant brevet technicien du son] déclarent assumer parfaitement leurs obligations professionnelles. Dans le cas de ce dernier, c'est de nouveau le polyusage qui est incriminé pour expliquer l'absence de conscience professionnelle.

« C'est vrai que ça a été une période où ça a commencé à un peu dégénérer au niveau des cours parce que justement il y a cet état d'esprit où des fois on est un peu mal dans sa peau, dû à la drogue ou quoi, ou plus envie de rien faire. Puis, bon, limite c'est la vie à part entière, la free c'était notre vie, du lundi au mercredi on repense à la free du week-end qui venait de passer, à ce qu'on avait pris, aux délires qu'on avait eu et le mercredi on était limite pressé que le week-end arrive pour en reprendre en fait. C'était... on pensait plus qu'à ça, en cours on parlait plus que de ça, on vivait limite plus que pour ça, quoi. » [Colin, 19 ans, lycéen].

« J'ai repiqué ma terminale, j'en ai refait une donc au lycée à Paris et là c'était pas pire, mais j'allais pas plus en cours. » [Romain, 24 ans, au chômage].

« Je me suis fait virer de mon premier lycée, j'ai atterri dans un autre lycée. Et c'était la grosse consommation tous les week-ends et grosses sorties quoi, des difficultés à se remettre d'appoint la semaine, plus je fumais pas mal de pets à cette

époque-là, pendant la semaine, donc c'était difficile.» [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« Non, là, il y avait pas de... non, là c'était « free », c'était tous les jours, quand on veut, n'importe quand, (...) il y a eu des soucis parce qu'il y avait trop de laisser-aller au niveau du travail, ne pas y aller, c'est trop facile un matin de pas y aller, puis deux matins, c'est trop facile aussi de pas y aller, et le troisième matin, aussi : pourquoi y aller puisqu'on n'y est pas allé les deux jours précédents.» [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

CHAPITRE 3. TROISIÈME ÉTAPE : BIFURCATION EN TROIS PROFILS

Au cours de l'étape précédente, une partie des consommateurs a commencé à acheter de la cocaïne occasionnellement, mais les plus nombreux ne consommaient que du produit offert. Au moment de la troisième étape, tous ont déjà acheté de la cocaïne au moins une fois dans leur vie et les plus nombreux l'achètent systématiquement lorsqu'ils prévoient une soirée.

« Bon, il y a déjà l'étape d'acheter un gramme. Au départ c'est quand même un truc de fou, dépenser autant d'argent pour si peu ! Donc c'est clair que c'est une consommation réservée, tout ça. C'était un truc occasionnel ! (...) Après c'est passé à un stade où l'argent ça devient obsolète ! C'est le prix et c'est comme ça. » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

Lors de la troisième étape de la carrière de consommateur de cocaïne se dégagent trois profils différents.

- Profil 1 : un tiers des personnes rencontrées s'installent dans un usage strictement festif du produit et le maintiennent jusqu'au jour de notre rencontre (18/50). Pour la majorité d'entre elles, le polyusage perdure mais la cocaïne est cependant devenue leur produit principal (hors alcool et cannabis).
- Profil 2 : une faible minorité (4/50) continue un usage occasionnel de la cocaïne mais le pratique en dehors d'un environnement festif. Ces quatre personnes maintiennent aussi ce mode de fonctionnement jusqu'au jour de l'entretien.
- Profil 3 : plus de la moitié des personnes rencontrées débutent par contre un usage au moins pluri hebdomadaire de cocaïne, et souvent quotidien, en dehors de tout environnement festif (28/50). Pour ces personnes, la cocaïne devient le produit principal. Cette étape de consommation intensive de cocaïne est toujours d'actualité au jour de l'entretien pour six d'entre elles. Les autres (22/50) connaîtront, en réduisant leur usage, une quatrième étape dans leur carrière de consommation à l'issue de cette phase de consommation intensive.

1 - PROFIL 1 : LE MAINTIEN DE L'USAGE DE COCAÏNE COMME PRATIQUE STRICTEMENT FESTIVE

Pour une personne sur trois, l'usage de la cocaïne est resté festif tout au long de leur carrière de consommateur. Usage festif ne signifie pas forcément fréquence de consommation occasionnelle. Une minorité a connu, au cours de cette étape, une période de sorties festives intensives qui s'est accompagnée d'une augmentation significative des doses absorbées en une prise et des quantités consommées en une soirée. Dans leur cas, l'auto imposition d'une limite, commune à l'ensemble du groupe, qui consiste à ne consommer que dans le cadre festif, leur a aisément permis de revenir à une consommation plus réduite grâce à une stratégie secondaire, qui est de réduire les sorties pour réduire mécaniquement la consommation de cocaïne. Toutes les personnes de ce groupe sont finalement revenues par ce biais à un usage mieux contrôlé, par la consommation moins fréquente de plus petites quantités.

Usage festif ne signifie pas non plus consommation exclusivement par voie nasale, même si cette voie d'administration reste largement la plus usitée. Parmi les dix-huit personnes de ce groupe, sept avaient précédemment fait l'expérience du free base, et trois d'entre elles en continuent l'usage occasionnel au jour de l'entretien. Parmi ces trois personnes, une seule utilise le free base comme voie d'administration privilégiée.

Enfin, tous ceux qui ont maintenu un usage strictement festif de la cocaïne au cours du temps évoquent le prix du produit comme étant un frein majeur à l'épanchement de leur consommation en dehors du milieu festif. Cette remarque n'est pas anodine puisque leurs pairs qui ont débuté un usage intensif de la cocaïne hors du milieu festif (le profil 3) n'ont quant à eux pas été bridés par le coût du produit.

« Mais la coke, c'est chiant, c'est cher quoi, et ça c'est un frein mine de rien. » [Rémi, 22 ans, étudiant en BTS commerce international].

« Il y a si tu veux un truc qui est tout de suite associé à la cocaïne, c'est le coût ... Je n'ai pas les moyens... En amont, ma meilleure protection c'est ça, c'est de me dire que je n'ai pas les moyens d'être dépendante à la cocaïne, tout simplement. » [Linette, 38 ans, au chômage].

Les pratiques festives comme cadre rigide de la consommation de cocaïne

Le cadre festif comme principe de la consommation

Toutes les personnes limitent strictement leur consommation de cocaïne au contexte festif (même si il y a pu avoir quelques dérapages exceptionnels au cours de la vie), et présentent cette limite comme un principe.

« C'était en free et nulle part d'autre. Non, justement, le lundi et le mardi j'étais assez fatigué des free pour re-consommer dans la semaine ! (...) c'était devenu une habitude, ouais, c'était le week-end, on allait en free et on allait prendre de la drogue, c'était vraiment : on allait en free donc on allait prendre de la drogue. » [Colin, 19 ans, lycéen].

« En teuf, ou en festival rock, reggae. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« Les teufs, teufs tek (...) toujours les mêmes contextes, teufs, soirées. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« J'organisais des fêtes, techno. Je sortais quasiment tous les week-ends. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« Je consomme un peu en soirée. Donc en soirée, j'y vais minimum tous les deux mois, maximum tous les six mois, tu n'as qu'à voir, ça fait une consommation annuelle de...pff, on va être honnête, cinq grammes par an. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« C'était avant de partir en soirée techno. C'était vraiment ce contexte là... Et toujours avec du monde. Je me suis très rarement droguée toute seule, d'ailleurs je crois que je n'ai jamais pris de cocaïne toute seule, et voilà donc toujours avec un support, ce que j'appelle festif... Donc toujours dans le but de sortir, ou même si ce n'est pas sortir, c'est rester à la maison avec du monde, voilà. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

« Chez les uns, chez les autres, en soirées extérieures, des moments de regroupements et de retrouvailles, même si c'était à trois, quatre, ou vingt. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

L'idée de consommer en dehors du temps festif est perçue comme inutile, voire saugrenue, de même que l'éventualité de consommer dans le but de travailler.

« Ah non ! Pour aller bosser, non ! » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« C'est festif, pas de contexte de travail ! » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Non je ne le fais pas et je m'interdis de le faire, parce que je fais un travail qui peut être difficile moralement parlant (...) j'essaie de ne pas faire n'importe quoi quand même. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

« J'ai jamais vraiment consommé en dehors du temps festif. Si je consommais, au pire on faisait un petit apéro, quoi, j'allais pas consommer pour regarder la télé ! » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Je ne l'envisage pas en fait (de consommer de la cocaïne pour aller travailler). J'aurais pu l'envisager mais non, non, les drogues c'est mort quoi, c'est pas compatible avec le travail, je me vois pas du tout bosser, aller en cours défoncé à la coke, je vais me faire repérer à quinze bornes ! Enfin, c'est n'importe quoi. » [Rémi, 22 ans, étudiant en BTS commerce international].

En plus de limiter strictement les prises aux contextes festifs, les usagers peuvent aussi veiller à une liste de paramètres dont ils savent que leur respect favorisera des bonnes conditions de consommation.

« Un truc qui est important pour moi quand je prends de la drogue, j'aime bien avoir toutes les conditions autour de moi pour que ça se passe bien... À savoir que je suis sûre que je vais pas avoir un coup de fil déplaisant, du style ma mère au téléphone alors que je suis en train de me mettre la gueule, être dans un endroit où je suis bien de préférence, avec des gens que j'aime bien, enfin pouvoir avoir quelque chose de confortable pour pouvoir assumer, assumer sa perche tranquillement (...) c'est intemporel, ça doit être dénué de toutes les contraintes extérieures. » [Céline, 23 ans, inactive].

La cocaïne est conservée entre les sessions de consommation

La cocaïne peut éventuellement être goûtée au moment de l'achat, mais en dehors de ce test de qualité, elle est le plus souvent rangée dans l'attente de la prochaine soirée. De même, l'achat de la cocaïne est prévu en fonction du planning des sorties et les personnes s'organisent aussi pour ne pas conserver de produit à l'issue du temps festif, à moins qu'elles revendiquent de pouvoir conserver du produit sans le consommer.

« Je l'achetais pas en soirée. Je l'achetais dans la semaine pour mon week-end. Dès qu'on avait notre petit gramme, on se disait : hop, on va la goûter, on se faisait une petite trace, et puis on la rangeait de côté, on se disait : hop, c'est pour le week-end. » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« Pour moi c'était la fête, la prise de drogues, c'était la fête, tout le temps. Donc même si il me restait un produit par exemple à la fin du week-end, je le vendais ou je le donnais (...) Quand la soirée est finie, quand les gens rentrent chez eux, si j'en ai encore, ça m'embête en fait. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« Ça m'est arrivé très souvent d'en acheter, d'en garder un tout petit peu chez moi quand il en reste et puis des fois il reste quinze jours chez moi, et des fois, je fais une toute petite trace parce que je vais dans une soirée (...) je peux me retrouver chez moi, à pas y toucher pendant trois semaines et c'est chez moi, comme ça dans un coin, ça veut bien dire tu vois, qu'il n'y a pas de souci avec ça. » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« J'y pense rarement en fait, même parfois quand il en reste, ça arrive qu'il en reste pendant un moment parce que je vais pas avoir envie de la prendre tout de suite. C'est pas parce qu'elle est là que je vais la taper. » [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

« (S'il m'en reste après une soirée ?) Non, je la garde pour plus tard. En fait, je vois pas d'intérêt à la prendre en solitaire (...) je dis pas que ça ne m'est pas passé par la tête, mais c'est inutile, enfin je juge ça inutile (...) La cc, il peut y en avoir chez moi, c'est pas pour ça que je vais la prendre. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

Le rythme des prises dépend du rythme des sorties

Le nombre de sessions de consommation de cocaïne est au plus égal au nombre de sorties festives. Les périodes estivales peuvent ainsi constituer l'occasion de consommer chaque semaine, ou parfois d'expérimenter des sessions de plusieurs jours, tandis que les périodes d'hiver sont plutôt caractérisées par des fréquences pluri mensuelles, mensuelles voire inférieures à ce rythme, sauf aux alentours des fêtes du Nouvel An.

« C'était l'été, c'était pendant les festi' et tout ça (...) on se faisait des petites soirées, vu que c'était l'été (...) Dans l'année après, vu qu'il y a moins de soirées... (...) Ce mois ci, au mois de janvier février, j'ai pas mal tapé, période de fête oblige. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Je sais que là, c'est vrai que c'est l'été, donc forcément plus de prises, mais après je sais que c'est la rentrée, j'arrive à m'organiser pour éviter que ça devienne un cercle vicieux. » [Mathieu, 19 ans, inactif].

Les festivités constituent ainsi les limites dans lesquelles la consommation est possible. Si cela permet de contrôler le nombre de prises pour les plus nombreux parmi les usagers festifs, un rythme festif soutenu implique mécaniquement une augmentation de la fréquence d'usage et des quantités consommées, de cocaïne comme des autres produits.

« Le vrai truc qui a caractérisé cette étape c'est la rencontre avec une autre bande, une nouvelle bande de consommateurs, avec qui on va encore franchir une étape dans la pratique festive, ce qu'on appelle le hard clubbing, c'est-à-dire des pratiques festives extrêmement régulières, sinon tous les week-ends ou presque, de fête qui peuvent commencer le vendredi et finir le dimanche soir. (...) Donc à cette étape on passe à une période où la cocaïne devient le produit principal, avec le MDMA selon les périodes, mais quand même ça devient le produit principal, avec des quantités beaucoup plus importantes (...) les sessions passent de quelques heures à quasiment deux jours (...) 48 heures ou 60 heures, et là ça peut monter à moi tout seul jusqu'à trois grammes de cocaïne. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« *Quatre à cinq ecstasy dans la soirée et peut être un gramme de cocaïne à côté, c'était de la grosse prise. ça arrivait deux, trois fois dans le week-end, on commençait le jeudi (...) redescende le lundi, mardi tu n'es pas bien, pour revenir à peu près à la normale le mercredi, tu peux te la recoller le jeudi soir, ou le vendredi soir, et là, tu tournes un peu en rond.* » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

Au cours du temps, lorsque les usagers peuvent avoir le désir de réduire leur fréquence d'usage, ils optent ainsi naturellement pour la réduction des sorties. Inversement, la réduction des sorties pour une raison quelconque, par exemple la nécessité d'assumer des obligations familiales, conduit à la réduction naturelle des consommations.

« *La fête, c'est vraiment l'élément principal... Ce qui permet plus facilement d'arrêter, parce que tu arrêtes d'aller en soirée et du coup, ta consommation, forcément, elle va se restreindre.* » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« *Je sors beaucoup moins la nuit depuis quelques mois, j'ai une petite fille de un an et demi, et même si je ne vis pas avec elle, même si je n'ai pas de vie de famille, je pense que ça me donne une occupation supplémentaire d'être papa, ça remplit quelque chose dans ma vie. J'ai 31 ans, je me pose un peu plus, après voilà, je pense que je reprendrai de la cocaïne... La dernière fois c'était il y a deux mois, pour le Premier de l'An (...) Là, je sens que je vais moins en prendre, parce que je sors moins, parce que c'est lié vraiment, je sors moins, je fais moins de fête, j'ai moins d'amis quelque part aussi, je sens que je suis dans une phase où petit à petit je vais moins en prendre.* » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« *J'ai une vie de famille, il faut faire la juste part des choses entre le jeu, l'amusement, le plaisir et la famille.* » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« *Maintenant, déjà j'évite de bouger trop souvent en free, je me le dis moi-même, parce que je ne veux pas... J'ai le bahut lundi, je ne veux pas faire n'imp', je veux être en état pour aller au bahut, je me dis : non, ce week-end je ne bouge pas. Parce que je sais très bien que quand je bouge, en général, quand on bouge en free, c'est quasiment sûr, même à toute petite dose on va prendre quelque chose, parce que pour tenir toute la nuit, c'est quand même dur (...) J'ai eu une bonne période de 17 à 19 ans où je me suis bien amusé en free, où j'ai testé ce que j'avais envie de tester et maintenant je connais à peu près tout, j'arrive à en prendre de temps en temps et à pas abuser.* » [Colin, 19 ans, lycéen].

Le renforcement de l'usage de cocaïne présenté comme un assagissement de l'usage festif : la réduction du polyusage

Pour les personnes qui s'inscrivent dans ce premier profil, le parcours festif a généralement plus été l'occasion de mélange de produits que de consommation de la seule cocaïne. Pour autant, si une minorité parmi eux privilégie toujours d'autres substances (essentiellement l'ecstasy, mais aussi les amphétamines ou les hallucinogènes), les plus nombreux rapportent un renversement de leur consommation privilégiée au bénéfice de la cocaïne. Le plus souvent, cette primauté de la cocaïne dans le panel des produits consommés est assez récente au moment de l'entretien. Elle est expliquée comme une façon plus mesurée de faire la fête, en accédant à l'euphorie suscitée par le produit, sans les effets déstabilisants que peuvent susciter les mélanges de produits psychoactifs ou même le seul ecstasy, accusé à plusieurs reprises de « faire partir plus [trop] loin » et de générer une fatigue qui a des conséquences négatives sur les obligations sociales qui doivent être assumées dans les jours qui suivent les prises. Comme dans l'étude de Nabben (1999), le fait que les soirées privées agrémentées de cocaïne prennent le dessus sur les soirées à l'extérieur plutôt sous l'effet de l'ecstasy peut être présenté par les consommateurs comme « un signe de maturité » au regard des consommations en mélange antérieurement pratiquées. Le renforcement de l'usage de cocaïne est donc présenté comme le témoin d'un assagissement de l'usage festif.

« Les ecstasys et le LSD, ça a duré deux ans, on va dire, de consommation régulière, de mes 19 à mes 21 ans où là ça a été un usage assez intense (...) c'était voilà systématiquement tous les week-ends (...) Et puis après il y a eu une période où je me suis un peu calmée, et c'est là que j'ai un peu découvert la cocaïne donc ça a un peu pris le relais (...) c'est sensiblement avec les mêmes personnes, et toujours, oui, dans le même contexte de fête (...) les ecstas ça me faisait partir très, très loin. ça commençait à me faire un peu peur de partir aussi loin, et la cocaïne, ça me permettait de me droguer tout en restant là, quoi, en étant davantage maître de moi-même (...) ça va faire un an et demi que je ne prends que de la cocaïne, tous les quinze jours on va dire. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

« La cocaïne finalement ça permet d'accéder à certains plaisirs dus à la drogue, sans pour autant complètement perdre pied (...) la MDMA, et même l'ecstasy, ça va être des comportements hyper exagérés, du style à faire des déclarations d'amour, d'être hyper « j'aime le monde, j'aime les autres », d'être un peu gaga, quoi ! Du coup, la cocaïne ça permet de rester dans un état qui est mitigé, c'est-à-dire, un petit peu sans trop quoi. Enfin, c'est dit, la cocaïne, ça passe partout (...) Finalement, est ce que ce n'est pas un bon compromis la cocaïne, pour se donner des limites ? » [Céline, 23 ans, inactive].

Les effets recherchés et ressentis

Des effets recherchés similaires à l'étape précédente pour la majorité du groupe

Les effets recherchés et ressentis sont similaires à ceux qui ont été décrits au cours de l'étape précédente : stimulation, bien-être, convivialité, endurance, boire plus d'alcool, etc.

Une minorité des consommateurs de ce groupe, qui utilise de la cocaïne dans le cadre festif depuis plusieurs années, décrit cependant d'autres effets recherchés, qui sont surtout mis en évidence par ceux qui sont classés dans le profil 3 (ceux qui ont connu une période d'usage intensif hors du contexte festif) : les sensations physiques au moment de l'administration de la cocaïne (goût du produit, sensation de l'absorption par le corps) et la polarisation sur le produit lorsque la session de consommation est engagée.

Des effets ressentis variables

Les usagers décrivent aussi la variabilité de la qualité des effets ressentis au cours du temps. Les effets ressentis lors des prises de cocaïne sont considérés comme assez stables au fil du temps par une partie des consommateurs de ce groupe, tandis que d'autres expriment une diminution de la qualité des effets ressentis. Le plus souvent, ces derniers estiment que cette diminution provient d'une baisse de la qualité du produit, sans imaginer qu'un effet de tolérance puisse expliquer leur constat.

« Je rechercherais bien les mêmes effets qu'avant, mais je n'arrive plus à les retrouver. » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« Je les ressens moins, parce que là, la qualité a tendance à diminuer. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« De manière générale, ouais, c'est toujours le même délire, même si bien sûr j'ai grandi donc ce n'est plus la découverte, mais c'est toujours sympa, l'effet est toujours le même, bon sauf si le produit est mauvais, donc, maintenant, je suis plus à même de juger la qualité du produit on va dire, parce que bon. Quand on en a pris plusieurs, on voit bien la différence entre certaines qui montent plus doucement, d'autres qui montent moins vite, d'autres qui montent pas du tout donc c'est de la merde. D'autres où ça se passe super rapidement l'effet, d'autres qui vont durer super longtemps, comme en fait, je consomme super modérément, puisque c'est quand je fais la fête, et que je fais pas la fête tous les jours, et comme je consomme pas seule, c'est vrai que l'effet est toujours là, et, est-ce qu'il a changé, non, non, je pense pas qu'il ait changé, ou alors je m'en rends pas compte et ça c'est possible. (...) ça me défonçait quand j'avais 18 ans et ça me défonce toujours à 23 ans. Je n'ai pas l'impression qu'il faille

que j'en prenne plus, le premier trait me fait toujours de l'effet. Je pense que c'est aussi justement parce que je ne consomme pas au quotidien.» [Clothilde, 23 ans, inactive].

Des effets indésirables toujours conçus comme mineurs

Les personnes de ce groupe décrivent les mêmes effets indésirables que ceux qui étaient déjà décrits au moment de la phase de persévérance, effets indésirables qui sont conçus comme mineurs : des palpitations cardiaques occasionnelles, ainsi qu'une surconsommation de tabac. Une minorité, qui utilise de la cocaïne dans le cadre festif depuis plusieurs années, évoque aussi les saignements de nez, mais cet effet indésirable concerne surtout les personnes classées dans le profil 3.

Cependant, ceux qui ont connu une période de vie festive intensive peuvent évoquer de l'anxiété, de la nervosité, du stress : ils ne l'attribuent pas à la prise de cocaïne, mais plutôt au polyusage et au manque de sommeil.

« Tu sens ton corps tendu, ouais, musculaire des choses comme ça, sans doute, liées au stress, à l'anxiété, (...) pas liées à la cocaïne, mais peut-être à la prise de produits en général, d'état d'anxiété dans lesquelles ça te met. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

Une motivation supplémentaire à l'usage de la cocaïne : la place de l'habitude

Une fois bien installés dans cette nouvelle étape d'usage strictement festif, les motivations des usagers pour utiliser la cocaïne restent identiques à celles qui ont été exposées au moment de l'étape de persévérance dans la consommation : recherche de dopage, de partage, d'intégration dans un groupe d'utilisateurs, utilisation d'un produit qui signifie un moment festif par sa seule présence, possibilité d'être dans un état altéré de conscience tout en restant maître de soi. Cependant, une nouvelle motivation apparaît à cette étape, la consommation de cocaïne par habitude. La banalisation et la routinisation des prises de cocaïne peuvent conduire les usagers à estimer que leurs motivations habituelles (se doper, s'intégrer, partager, faire la fête, ...) sont finalement peu consistantes au regard de la place prise par l'habitude de consommer. L'habitude, c'est une manière d'agir régulièrement répétée, c'est un acte routinier, qui n'est pas forcément réfléchi au moment où il survient. L'habitude évoque ainsi la notion d'« ordinaire », ce qui va à l'encontre des principes de la rupture festive. En ce sens, l'habitude vide un peu la consistance du contenu des motivations. L'association systématique et ritualisée de la prise de cocaïne avec une activité spécifique, comme l'activité festive, participe ainsi forcément à l'instauration des mécanismes de consommation habituels.

« C'est un petit rituel en fait, quand on est chez nos potes et tout, qu'on fait une petite trace, c'est pas une habitude, mais c'est un petit truc qu'on se fait entre nous, comme quelqu'un... (rit) comme quelqu'un le dimanche après midi, il va boire son café, voilà, quoi (...) comment expliquer ? C'est...moi et ma bande de potes, on aime bien notre petite trace de C quand on se retrouve tout ça, quand on en a bien sûr, bon, on aime bien prendre notre petite trace avant de bouger. » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« (Ma motivation ?) Le côté festif... Et l'habitude aussi sans doute. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« C'était devenu une habitude, ouais, c'était le week-end, on allait en free et on allait prendre de la drogue. » [Colin, 19 ans, lycéen].

L'usage occasionnel du free base chez une minorité

Comme la description du troisième profil le montrera, l'administration de la cocaïne en free base constitue souvent la cause d'une perte de contrôle de la consommation. Pour autant, une minorité pratique le free base sans connaître les effets négatifs de perte de contrôle que leurs pairs ont pu subir. Un usage maîtrisé du free base, quoique rare, est possible. Se fixer la règle de ne pas amputer son budget pour acheter de la cocaïne et adopter des comportements adéquats pour prévenir les effets négatifs observés chez les autres peut permettre un usage du free base conçu comme maîtrisé. Notamment, anticiper les effets négatifs en connaissant les sensations qui vont survenir lors de la descente permet de mieux supporter les fins de sessions.

« De toute façon, quand il n'y en a plus, il n'y en a plus, moi je ne vais pas aller la chercher, c'est clair. Quand il n'y en a plus, il n'y en a plus. Je le sens en moi, si il y en avait eu encore, j'en aurais pris encore, mais je veux dire, je ne vais pas appeler le gars pour me mettre dedans, franchement j'ai trop de potes qui font ça, ça me désespère quoi ! (...) Moi, il y a un truc qui me gêne en fait, et je crois que c'est ça qui me retient beaucoup par rapport à cette drogue, c'est que les gens ils changent énormément quoi ! Donc quand il n'y en a plus, ou même quand il y en a et qu'on essaie de faire un partage équitable, les gens ils ont tendance à en vouloir plus, à mettre de côté les autres pour la drogue et ça, ça me ! Entre nous, qui sommes des amis, voir ces réactions là, ça me choque (...) Donc c'est vrai que j'ai senti, entre le début et maintenant, je la prends avec plus de plaisir. S'il peut y en avoir encore, je suis d'accord ! Mais j'en achète toujours pas quoi, quand même !! » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Les effets indésirables que j'ai eu c'est négligeable. Oui, je ne sais pas : l'envie de re consommer après avoir consommé en fumant. Mais je suis du genre à anti-

ciper la chose et à relativiser et puis voilà ! Les choses sont ce qu'elles sont, et puis voilà ! Même si j'ai un demi gramme, au lieu de le préserver tranquillement, si j'ai décidé de le fumer, et bien je vais tout fumer, même si j'en ai plus, tant pis pour après ! » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

Le sentiment de contrôle sur l'usage de cocaïne

Les personnes de ce groupe revendiquent d'avoir toujours gardé le contrôle sur leur usage de cocaïne.

« J'ai toujours contrôlé ! » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« Si j'ai le sentiment de contrôler ma consommation ? C'est pas un sentiment chez moi, c'est une certitude. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« Quelque part je contrôle, après ça dépend comment on voit le fait de contrôler (...) enfin, je veux dire, j'en prends pas quand je suis seule, j'en prends pas la semaine quand je suis seule, si c'est pas un moment festif ou quand je vois personne, donc quelque part je contrôle ma consommation. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

Cependant, plusieurs d'entre elles remarquent que la disponibilité accrue du produit dans les environnements festifs au cours des derniers mois met leur capacité de contrôle à l'épreuve et conduit certains à augmenter leur fréquence d'usage. Au-delà de l'augmentation récente de l'offre de produit, il est aussi probable que cette accessibilité accrue s'explique par l'évolution des réseaux affinitaires des usagers, qui maîtrisent mieux les sources d'approvisionnement qu'auparavant.

« Maintenant, je peux en avoir à peu près quand je veux (...) sinon avant, c'était plus la lutte pour trouver. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Je rencontre plus régulièrement ce produit (...) dans mon entourage, j'ai l'impression que ça s'est beaucoup banalisé... C'est un produit qui n'est plus exceptionnel (...) Je peux très bien ne pas consommer pendant un mois, mais bon, je me rends compte au final, que depuis un an, les occasions se répètent... Elles se répètent et elles sont de plus en plus nombreuses (...) Il y a une banalisation du produit, complètement. Plus d'occasions, c'est un usage un peu courant là maintenant, même avec les gens que je fréquente maintenant c'est plus commun on va dire. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

« Maintenant, c'est toutes les semaines, tous les week-ends. Parce que là je peux en avoir facilement. Avant, fallait chercher un peu, c'était le pote d'un pote, mais là c'est carrément plus facile. » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« Je consomme la cocaïne toujours dans le cadre de fête, mais il s'est avéré qu'à la fac, il y a beaucoup plus d'occasions de faire la fête, surtout à Rennes, qu'au lycée (...) je pense que j'en ai pas acheté beaucoup, beaucoup plus, mais qu'elle est venue beaucoup, beaucoup plus facilement à moi. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« (Ma consommation de cocaïne) ça a été relativement stable jusqu'à il n'y a pas si longtemps, où là il y a eu un truc qui m'a dérangé sur mon rapport au produit. C'est-à-dire que pendant des années, moi, la cocaïne, c'est pas compliqué, je me retrouve dans une situation, à un moment, où il y a de la cocaïne. On m'en propose et ce qui est systématique et toujours vrai, c'est que je ne dis jamais non à une ligne de cocaïne qui passe (...) Donc là, ça pose problème parce que tout d'un coup, je vois bien que je ne sais pas dire non, ce qui ne m'avait jamais posé problème parce que le contexte limitait la quantité proposée, jusque là. Là, dans un contexte où la quantité proposée n'est pas limitée, je ne sais pas me limiter moi-même (...) Du coup, je ne me mets pas en situation de trop consommer (...) c'est le contexte qui change. » [Linette, 38 ans, au chômage].

Les dynamiques sociales chez ceux qui ont toujours maintenu un usage festif de la cocaïne : un consensus sur l'absence de conséquences négatives de l'usage

Les déroulements biographiques rapportés par les usagers n'apparaissent pas affectés par la consommation de cocaïne telle que les personnes de ce groupe la pratiquent. Le plus souvent, les parcours professionnels ou étudiants suivent un cours linéaire (occuper toujours le même emploi, être toujours lycéen ou continuer ses études supérieures) ou suivent une courbe ascendante, avec une situation sociale qui s'est améliorée au cours du temps (créer une entreprise, faire une formation puis trouver un emploi, reprendre des études). Une minorité pour qui le parcours socio professionnel est plus chaotique n'attribue pas à la cocaïne les difficultés de ce parcours, et se présentent comme étant dans une dynamique de mise en œuvre de projet (par exemple, bénéficier du RMI mais travailler pour une prochaine création d'entreprise). Les usagers qui ont toujours maintenu l'usage de la cocaïne dans un cadre festif sont ainsi relativement unanimes sur le fait que cette pratique n'a pas réellement perturbé leur vie quotidienne.

« Pour moi il n'y a pas de conséquences négatives de l'usage. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« Et avec le produit, aucun souci comme je disais et en même temps, je pense que c'est intéressant pour l'entretien, je peux dire : en ce qui me concerne et à la fois les gens autour de moi et avec qui j'en prends (...) dans la vision que moi j'ai du

produit, c'est-à-dire que ça reste festif, que c'est pas grave, c'est pas parce que tu prends un peu de coke de temps en temps que tu vas être un toxicomane, que ta vie va basculer dans un cauchemar, que tu vas te désocialiser et que tu vas être à la rue deux mois après, tu vois ? » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« Le fait que j'arrive à me dire : non je n'en prends pas plus qu'une fois tous les deux mois, ou un truc comme ça et moi ça se passe très bien, je n'ai pas d'emmerde, je n'ai pas de problème. » [Rémi, 22 ans, étudiant en BTS commerce international].

Les réseaux de sociabilité entretenus en dehors de l'activité professionnelle ou étudiante sont même décrits comme ayant été entretenus voire densifiés grâce à l'usage de cocaïne. La vie festive amplifierait ainsi l'épaisseur de la vie sociale.

« Je dirais plus que ça m'a ouvert, parce que j'avais des difficultés à m'exprimer, tout ça, j'étais assez bloqué sur la communication, c'est vrai que ça m'a ouvert un peu. » [Mathieu, 19 ans, inactif].

« Moi, je suis un petit peu introverti, si tu veux, donc quand je prenais ça, ça me sortait un peu... Je discutais quoi (...) Des conséquences positives, ouais, puisque quand j'en tapais, je parlais plus donc... En parlant on se fait plus de potes. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« (Les conséquences de l'usage ?) Je dirais plus positives que négatives. Négatives, je n'ai vraiment rien à dire. Positif, oui, je me suis peut être mise à parler avec des gens avec qui je n'aurais pas parlé sinon, et après, une fois que le courant est passé, c'est vrai que les jours d'après, même sans produit, c'est vrai qu'il y avait quelque chose qui s'était passé. Mais sinon, je ne vois pas de positif ou de négatif, si ce n'est que j'ai passé de bonnes soirées. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

« D'une manière générale, beaucoup de conséquences positives je dirais, parce que réseau social et relationnel qui se développe beaucoup. J'étais jusque là en circuit fermé avec des vieux copains de lycée, une bande du lycée qui s'était constituée dans mes jeunes années, et là je m'ouvre socialement beaucoup. » [Florent, 35 ans, commerçant].

Des difficultés financières sont aussi évoquées par une petite partie des personnes de ce groupe, lorsque les pratiques festives sont plus intensives, généralement hebdomadaires. Elles sont plus attribuées au coût de la vie festive en général qu'à la cocaïne en particulier. Ces sont des soucis financiers qui doivent être pris en compte dans les choix de la vie quotidienne, mais qui n'affectent pas les dimensions primordiales de la dynamique sociale et les orientations des déroulements biographiques.

« Conséquences négatives, il y a des conséquences négatives de mes pratiques festives en général qui sont d'ordre financier. Des galères de tunes pas mal, mais je dirais que la principale cause de ces problèmes financiers c'est l'alcool, parce que milieu festif clubbing, on passe beaucoup de temps dans les clubs, et le coût de l'alcool est important. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« J'attendais la paye, et dès que la paye elle retombait... plus ça allait et plus c'était pire. C'est pour ça aussi que je me suis calmé au bout d'un moment, quoi, là, je ne gérais plus mon argent, à cette époque là, c'est clair, je gérais plus rien du tout, quoi (...) j'achetais pas mal aussi, tous les week-ends j'en achetais un, c'était sûr (...) plus à côté la petite, les taz, tout... Enfin, ça coûtait cher, quoi. À cette époque là, c'est clair, je gérais pas du tout l'argent. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

2 - PROFIL 2 : L'USAGE OCCASIONNEL DE LA COCAÏNE HORS DE L'ENVIRONNEMENT FESTIF

L'usage occasionnel de cocaïne hors du milieu festif est rare dans notre échantillon, puisque seulement quatre personnes ont adopté cette logique de consommation. Ces personnes appréhendent ainsi la consommation de cocaïne comme un loisir, qu'elles s'accordent occasionnellement. Nous ne reviendrons pas, dans la description de ce deuxième groupe, sur le sentiment de contrôle associé à l'usage de cocaïne éprouvé par chacun d'entre eux. Leur pratique se révèle encore plus occasionnelle que celle des personnes qui maintiennent leur consommation dans le cadre festif.

Les motivations et les contextes de la consommation occasionnelle de cocaïne en dehors d'un environnement festif

Tous ont pratiqué l'usage de cocaïne dans un cadre festif et s'accordent désormais des prises occasionnelles en dehors de cet environnement. Les prises se déroulent à domicile. Le plus souvent elles sont collectives, mais elles peuvent être solitaires, comme c'est le cas pour Jimmy [31 ans, gérant de café] qui s'accorde quatre sessions de consommation annuelles, dont la moitié avec du free base.

Le fait d'envisager la consommation comme un « loisir » explique la distinction entre l'usage et le contexte festif, qui n'apparaît pas pour eux comme une condition nécessaire de l'usage.

« D'ailleurs moi j'en ai souvent consommé la journée. C'est beaucoup plus intéressant que le soir. La journée, le week-end, mais après c'est moi peut-être, la défonce je préfère ça la journée. Pas pour travailler, non, c'est un loisir ... mais qu'est-ce que je dis, c'est horrible, ça reste entre nous. Oui, c'est ça, le week-end, quand on

a rien à faire, au lieu de limiter la défonce et la fête au soir et à la nuit, on peut très bien faire ça en plein après-midi ou au goûter quoi, c'est pas, c'est différent, mais c'est pas mal, enfin ça change quoi (...) ça va pas être prémédité comme ça mais si j'ai de la coke chez moi et que je dois aller voir, que je dois aller prendre un café avec machin, je vais lui en proposer à 4 heures de l'aprèm. (...) ça m'est arrivé d'en acheter le soir et de pas consommer le soir et de la consommer le matin.» [Fanny, 32 ans, employée administrative].

Si tous envisagent la consommation de cocaïne comme un loisir (relativement exceptionnel), une motivation secondaire s'ajoute pour deux d'entre eux. Pour Miranda [20 ans, au chômage], la consommation de free base s'effectue pour accompagner une amie pour qui le free base est un produit privilégié. Pour Justin [28 ans, ouvrier soudeur], sa consommation s'explique avant tout parce qu'il deale de la cocaïne et en a donc à sa disposition.

« J'ai des copains qui m'en achètent donc du coup je m'associe un peu à eux. Si mes copains n'en achetaient pas, je pense que je n'en achèterais pas. Et puis je n'en consommerais pas. ça me permet d'économiser un peu, en revendant un tout petit peu plus cher, une petite commission en plus et ça me permet de faire des petites économies, sur ce que moi je prends. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

Deux sous-profilés se dégagent en réalité dans ce groupe : soit ce sont des usagers de cocaïne très modérés (quelques fois par an), qui ont un passé d'usagers festifs et ont cessé les pratiques de polyconsommation [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur ; Fanny, 32 ans, employée administrative ; Jimmy, 31 ans, gérant de café]; soit il s'agit d'un cas de polydépendance avérée, pour lequel la cocaïne n'est pas un produit privilégié [Miranda, 20 ans, au chômage].

Le profil de polyusager avéré que Miranda représente seule dans ce groupe, qui consomme hors du milieu festif et pour qui la cocaïne est un produit secondaire dont l'usage se fait à l'opportunité, se retrouve chez une minorité des personnes qui ont connu une période d'usage intensif de la cocaïne (Profil 3) : elles ont fait suivre ou précéder leur période d'usage intensif de cocaïne par une phase de polyusage avéré ou bien alternent ces deux types de consommation au cours du temps.

Les dynamiques sociales chez ceux qui maintiennent un usage occasionnel de la cocaïne en dehors d'un environnement festif

Les dynamiques sociales diffèrent entre d'une part les trois usagers occasionnels pour qui la cocaïne est le produit principal, et Miranda qui malgré son jeune âge peut déjà être qualifiée d'héroïnomane. Jimmy [31 ans, gérant de

café], serveur au moment de la découverte de la cocaïne, obtient un poste de cadre et dirige un établissement de restauration. Il vit en couple mais cache ses consommations occasionnelles à sa compagne. Justin [28 ans, ouvrier soudeur] travaillait déjà à ce poste quand il découvre la cocaïne et continue son activité professionnelle sans aucun heurt dû à sa consommation. Fanny [32 ans, employée administrative] a cessé ses études aux Beaux Arts et est désormais employée dans une salle de concert ; elle vit seule avec son enfant.

Miranda [20 ans, au chômage] semble dans une dynamique sociale bien plus liée à l'usage de drogues. Depuis sa découverte de la cocaïne, elle a cessé ses études et a travaillé quelques temps comme ouvrière dans une usine, mais elle ne semble pas en recherche d'emploi au moment de l'entretien. Elle fait état d'une sociabilité importante, dans un réseau affinitaire construit autour de la consommation des produits psychoactifs. Ses activités quotidiennes sont très liées à la recherche et à la consommation de tous produits psychoactifs accessibles, même si sa préférence va nettement à l'héroïne. Elle est entourée d'usagers dont l'activité de consommation est aussi intensive que la sienne. C'est d'ailleurs les préférences de son entourage qui peuvent l'amener à consommer d'autres produits que l'héroïne, notamment la cocaïne en free base. Dans son cas particulier, les produits psychoactifs sont également présents au sein du milieu familial : si elle consomme plus souvent avec ses amis, il lui arrive de partager des produits psychoactifs avec son père, injecteur d'héroïne depuis plusieurs années (c'est d'ailleurs lui qui lui a offert son premier trait de cocaïne).

3 - PROFIL 3 : L'USAGE AU MOINS PLURI-HEBDOMADAIRE DE LA COCAÏNE HORS DE L'ENVIRONNEMENT FESTIF

La moitié des personnes rencontrées (28/50) a connu au moins une période d'usage pluri hebdomadaire ou quotidien de cocaïne, d'une durée comprise entre un mois et quatorze ans¹⁵. La durée la plus fréquente de ces périodes d'usage intensif est comprise entre trois mois et deux ans. Pour la majorité des personnes de ce groupe, cette période est révolue au moment de l'entretien (22/28). Une minorité de personnes dans ce groupe (5/28) a connu plusieurs périodes au cours de la vie qui correspondent à cette étape de la carrière de consommateur de cocaïne.

15. Attention en comparant ce constat avec l'annexe 1, relative à l'estimation des niveaux d'usage : la durée de « la période la plus intensive » calculée en annexe 1 ne correspond pas forcément à « la période d'usage pluri-hebdomadaire ou quotidienne » dont il est question ici, mais elle peut n'en constituer qu'une partie.

Les raisons de la bascule vers l'usage intensif selon les usagers eux-mêmes

Les raisons qui expliquent l'épanchement de la cocaïne dans la vie quotidienne aux yeux des usagers se retrouvent d'une histoire de vie à l'autre, malgré les spécificités individuelles. Ainsi, quatre modes de rationalisation de la survenue de cette expérience peuvent être dégagés, qui permettent de résumer les raisons de la « bascule » pour la totalité des consommateurs concernés. Se distinguent ainsi (dans un ordre décroissant d'importance) : l'accessibilité soudaine et à volonté de la cocaïne, l'influence des pratiques mimétiques, l'usage en milieu professionnel, ainsi qu'un sentiment d'isolement et d'abandon.

L'accessibilité soudaine et à volonté de la cocaïne

Le plus grand nombre d'épisodes de consommation intensive de la cocaïne est expliqué par l'accessibilité soudaine et sans entrave de cocaïne gratuite ou, moins souvent, à moindre coût. Cette accessibilité s'explique par la proximité affective avec un dealer de cocaïne : soit un ami débute un deal de cocaïne et autorise ses proches à puiser dans ses réserves, soit le consommateur (trice) a une relation amoureuse avec un(e) dealer (se) de cocaïne.

« J'ai changé de petit ami et mon petit copain était quelqu'un qui vivait dans la rue, vraiment dans le milieu, qui vivait du trafic. Et donc là du coup, mes fréquentations étaient complètement différentes (...) Il s'est mis à dealer de la cocaïne et c'était le meilleur moyen pour en avoir gratuitement (...) il y a eu une consommation assez importante, je me souviens pas combien de temps, mais je pense bien pendant six mois. » [Sabine, 26 ans, employée du secteur social, parlant d'une période de six mois au cours de l'année des ses 21 ans].

« Deuxième période, j'ai une copine qui est dealeuse, qui deale de la coke, je pouvais pas terminer au petit matin sans prendre 1 ou 2-3-4-5-6-7-10-12 rails pour aller me coucher. Et après j'ai presque abandonné l'ecsta (il en consommait chaque soir depuis plusieurs années) pour faire que de la free base chez moi. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social, parlant d'une période de deux ans entre 22 et 24 ans].

« À cette époque, j'étais en colocation chez un ami, j'étais dans une phase de surconsommation, c'est-à-dire que je surconsommait tous les produits, que ce soit aussi bien l'ecstasy, amphétamines, MDMA, donc du coup, cette phase de cocaïne c'était la facilité d'accès. Déjà je vivais avec lui, mon pote dealait, c'était là, c'était gratuit, donc surconsommation, très vite (...) Moi je lui trouvais des clients, donc c'était free quoi. » [Killian, 31 ans, éclairagiste, parlant d'une période de « quelques mois » l'année de ses 25 ans].

« En fait, mon copain il en vendait (...) elle était gratuite, enfin je payais pas ma coke. » [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales, parlant de l'année de ses 28 ans].

« J'ai vraiment, vraiment flirté avec la coke, c'était avec Wolfgang (qui le fournissait gratuitement, pour pouvoir consommer en sa compagnie). Et on a pas mal basé, tout ça, ces derniers temps, au cours des trois derniers mois (...) (...Pourquoi j'ai commencé à baser à ce rythme en décembre dernier ?) Et bien parce qu'on traînait avec Wolfgang et qu'il en avait... trop (...) Tout tournait autour du produit, c'était la coke, la coke, la coke (...) On voit vraiment que là, ça devient de la came et plus de la drogue. » [Lucas, 21 ans, inactif, parlant d'une période de deux mois durant l'année en cours].

« En fait j'ai commencé à avoir très régulièrement un dealer de coke qui passait très souvent chez moi, qui s'est mis à baser. Donc il y a eu des sessions où je faisais que baser. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia, parlant de l'époque où il faisait ses études, et notamment de la période où il était âgé de 22 à 23 ans].

« C'est à dire que... qu' autour de moi, il y avait des gens qui dealaient, et un dealer qui passe à ça, il commence à dealer ça. Alors quand c'est un pote à toi... tu en as souvent, tu en as... toutes les soirées qu'on faisait, il y en avait, il y en avait tout le temps, tout le temps. Et en fait, ouais, je m'en rappelle pas vraiment, mais je me rappelle que très vite ça s'est accéléré, j'ai passé mon bac, je suis parti à la fac en fait, et là, la première année de fac que j'ai passée, j'ai tapé beaucoup, beaucoup de cocaïne, j'en tapais... j'en tapais pas tous les jours, mais pendant... je pense que pendant quatre mois, quand je suis arrivé, j'en ai tapé tous les jours, quoi, tous les jours. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles, parlant de l'époque où il débutait ses études entre 20 et 21 ans].

« J'ai eu des passages où j'en avais, je pouvais en avoir tout le temps et j'arrivais à en consommer tous les jours (...) À la base tu cherches à acheter du produit et puis tu rencontres quelqu'un qui t'en propose et puis tu le revois une fois, deux fois, tu discutes avec lui, tu es un peu ami, tu le fréquentes plus souvent {...est ce qu'il y a des éléments qui ont provoqué l'augmentation de ta consommation ?} Ouais, traîner avec un fournisseur (...) et je le vois tous les jours donc forcément. » [Henri, 32 ans, conducteur de train, parlant d'une période de cinq mois au cours de l'année de ses 27 ans].

« J'avais un pote qui allait souvent à Amsterdam et qui en descendait, qui redescendait des boudins de coke (...) Il faisait que ça, il ne bossait pas, il faisait que ça, il vivait de ça. Donc là, on la touchait à pas cher, elle était bonne, donc c'était tous les week-ends, des fois en semaine (...) ça a duré au moins six mois. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment, parlant d'une période de six mois au cours de l'année de ses 18 ans].

« Et une disponibilité du produit, qui m'a été apporté par le mec chez qui j'achète de l'herbe. Je fume de l'herbe tous les jours. Ce mec-là, je le voyais toutes les semaines et quand il a lancé son petit business de coke, en fait je le voyais plus d'une fois par semaine... » [Mark, 30 ans, commercial].

L'influence des pratiques mimétiques

L'influence des consommations répétées dans le réseau d'affinité constitue la deuxième raison la plus évoquée pour justifier l'usage devenu pluri hebdomadaire ou quotidien de cocaïne. Ici, la répétition et l'épanchement des pratiques de la cocaïne hors du contexte festif sont essentiellement expliqués en termes de logique de positionnement et de sociabilité au sein du groupe de pairs.

« Je me suis retrouvé en BTS avec des potes qui en tapaient régulièrement et puis... Je me suis retrouvé en sortant du bahut à passer chez eux souvent et puis à taper pendant des soirées, comme ça, pas que les week-ends quoi (...) J'ai commencé à en prendre le soir, en allant réviser chez un pote tu vois, des trucs comme ça, et puis là je me suis retrouvé à en acheter un peu plus souvent (...la raison qui m'a conduit à consommer en dehors du contexte festif?) C'est déjà le fait de rencontrer en BTS des collègues de classe qui en tapaient régulièrement, et puis on sympathise.» [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel, parlant de l'année de ses 21 ans].

« Avec deux potes, deux très bons potes, on a commencé à prendre de la coke assez régulièrement. À trois, la semaine comme le week-end (...) Là ça devient beaucoup plus régulier parce que... il y a deux de mes camarades que ça intéressait également. Et en se retrouvant à trois, on a beaucoup plus l'occasion de le faire.» [Max, 23 ans, au chômage, parlant de l'année de ses 18 ans].

« Il m'a ramené ça, une petite bouteille d'ammoniaque, il me dit : tiens, je vais te montrer comment on la fume, tu va voir; c'est comme ça les vrais, la coke ça se prend comme ça et pas autrement (...) J'ai adhéré au club des fumeurs, des fumeurs de coke.» [Samuel, 21 ans, inactif, parlant d'une période de neuf mois l'année de ses 18 ans].

« J'ai testé la base et là j'ai découvert une autre facette du produit (...) Sur les semaines, qui ont suivi, tous les gens avec qui on était, ils en ont acheté, on nous avait donné des grammes à vendre pour qu'on puisse en avoir un pour nous, et en fait les grammes on les a tous tapés, donc on s'est mis dans la merde financièrement, et on a dû emprunter des sous à tout le monde. Tout le monde, tout le monde autour de nous s'est mis dans la même mouise (...) Rapidement je m'en suis rendue compte, je voulais en parler; j'arrivais pas à en parler, les autres continuaient, donc forcément j'arrivais pas à dire non.» [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication, parlant d'une période de deux mois durant l'année en cours].

L'influence des pratiques mimétiques peut recouvrir également les effets d'entraînement dans un couple dans lequel les deux partenaires sont consommateurs de cocaïne.

L'usage en milieu professionnel

Commencer à utiliser régulièrement de la cocaïne dans le but d'être plus efficace sur le plan professionnel constitue une autre raison d'épanchement des conduites de consommation hors du seul cadre festif. C'est l'engrenage pour rester éveillé et supprimer la fatigue qui est ici mis en évidence pour expliquer la perte de contrôle de l'usage : le rythme est intensif puisque les personnes travaillent et participent à des festivités. Le produit permet de se remettre de la fatigue des festivités ou du travail de la semaine et donne une énergie supplémentaire pour assumer avec toujours autant de fougue cette autre facette de la vie sociale. La cocaïne permet ainsi une réactivité et une lucidité qui s'adapte particulièrement au contexte professionnel. Elle est décrite aussi comme ne produisant pas de marquage sur le plan physique, ce qui favorise aussi son usage caché même en côtoyant des collègues.

« Tu es tout le temps speed, en plus ça se voyait pas trop au niveau du taf, j'en prenais tous les jours. Parce que j'avais un boulot qui était trépidant, il fallait que je cours tout le temps, il ne fallait pas que je sois nase, et ça ne se voyait pas, tu vois, au niveau du physique, je n'avais pas les yeux explosés, donc c'était pas mal, un peu plus le speed. Plus facile à gérer quoi, parce que voilà, tu n'as pas de tremblotte, tu n'as pas de petites choses qui font montrer que tu es défoncé. ça, personne ne le voit (...) Après je dirais que c'est vraiment devenu, ça me permettait vraiment d'aller bosser (...) J'en prenais le matin, j'arrivais à rentrer entre midi et deux. Entre midi et deux en général, je m'en remettais, genre une bonne trace et puis j'en mettais dans un pochon, histoire de me dire, tu vois, si j'ai une petite faiblesse, hop je me mettais une petite trace pour me remonter. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts, parlant de l'année de ses 19 ans].

« La cocaïne, c'est la seule drogue qui est sortie hors du milieu festif, c'est la seule que je pouvais prendre en journée ou pendant le boulot (...) C'est ce qui passe le mieux, qui permet de pouvoir travailler (...) C'était le fait que si on n'en prend pas, on a l'impression de pas être en forme, et donc du coup, on cherche à être en forme. C'est là que je me suis aperçu que vraiment par rapport aux autres drogues celle-ci était plus vicieuse que les autres, c'est là où j'ai commencé à m'apercevoir du côté négatif de la cocaïne (...) Ma vie professionnelle aussi a joué, parce que je commençais à en avoir marre de bosser la nuit, je n'étais pas bien dans mon boulot. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur, parlant de l'année de ses 25 ans, lorsqu'il travaillait comme barman].

« Du coup, c'est plus seulement que festif. Il m'est arrivé d'acheter de la coke, juste pour pouvoir bosser tard la nuit, sur des tournages, des trucs comme ça (...) là, je passe carrément d'une consommation festive à une consommation pour le travail, avec des collègues de travail (...) là il y a vraiment un changement parce que j'utilise les effets que je ressens dans les moments festifs, mais pour mon travail. Des fois pour lutter contre la fatigue, des fois pour me concentrer sur un truc très précis, en l'occurrence des montages (...) Je me retrouve parfois avec deux, trois tournages dans la semaine, et là je prends de la cocaïne pour assurer. » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts, parlant de l'année qui a précédé l'entretien].

« Donc il fallait travailler. Travailler et sortir en même temps. Là ça commence à devenir... au début, il n'y a pas de souci, tu tiens, avec du café. Et puis, très vite, quand tu travailles plus, ça devient difficile de travailler et de sortir, quoi. Là on commence à rentrer dans une dynamique... en plus je vieillissais un petit peu, je n'avais plus 20 ans, et la nuit blanche, tu ne la gères pas aussi bien. Le matin, quand le réveil sonne à 8h00, que tu as rendez-vous avec ton ordinateur, ou ton machin, voilà, et que tu as fait la teuf la veille, et ... tu bois un café ou deux, mais petit à petit, si tu as un trait c'est mieux quoi (...) au travail tu rencontres des gens, qui ont le même rythme que toi, voire qui sont plus speed que toi, et voilà, tu te rends compte que c'est pas mal d'aller te faire un petit truc dans les chiottes, pour travailler, ça tient en forme. Et là, tu commences à changer de mode de consommation. » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel], parlant de l'année de ses 29 ans].

« Pour le boulot. Là d'un seul coup la coke ça devient un outil de boulot. Je vais au taf, je suis serveur, je travaille quatorze heures par jour, je travaille chez les bourges je suis en costume cravate, j'ai les cheveux courts, je suis super bien sapé et j'ai des costards à 2000, donc tout va bien. Donc qu'est-ce que je fais, je me tape mon gramme pour la journée, ou pour travailler, et donc je finis avec un petit gramme. Et là tout doucement je rentre dans une sorte de consommation quotidienne de grammes à la sniffette pendant des années (...) Je m'allumais pas trop la gueule au boulot quand même, parce que au bout d'un moment quand il y a du monde et qu'il faut gérer, même si c'est juste du service, faut quand même avoir la tête claire. Donc je prenais un rail en arrivant, tac, tac on bouffait, mise en place, tac, tac, avant que le rush il arrive je faisais un rail. Si elle était bonne je recourrais vite aux toilettes pour en faire un deuxième avant que le rush il arrive, au plein milieu du rush je me refaisais un petit rail histoire de se dire on va reprendre la pêche, et à la fin du rush on fait deux, trois rails comme ça le temps de faire la fermeture. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social, parlant de l'époque où il travaillait comme serveur, entre 25 et 36 ans].

« J'ai jamais bossé les cours avec ça, par contre, je bossais dans la restauration et là, je bossais avec la cocaïne quoi. C'est à dire que j'ai bossé dans un grand établissement à Aix, où on faisait des horaires de fou, machin et on était jeune et il fallait

assurer, donc... pas la majorité, mais on était une bonne bande au bar où je travaillais. Au bar, on aimait bien la coke, quoi, et donc on tapait de la coke pour travailler, quoi, et là, par contre, c'est un truc qui optimisait complètement mon travail parce que c'était un travail physique, en même temps il faut que tu sois concentré mais en même temps, c'est un travail... c'est un travail physique, où il faut avoir beaucoup d'organisation, aller super vite, etc ; et donc à un moment donné, ça t'aide à effacer la fatigue et du coup, on travaillait bien, vraiment, on travaillait bien sous coke (...) Il y en a qui carburent au café, moi, boire 18 cafés, ça me disait pas, je préférais taper de la coke.» [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles, parlant de deux années entre 19 et 21 ans].

Isolement social partiel et sentiment d'abandon

Un sentiment d'abandon et d'isolement constitue la dernière raison explicative d'un épanchement de la consommation de cocaïne en dehors du milieu festif et l'augmentation associée de la fréquence d'usage. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un processus d'isolement social, car les personnes concernées gardent des liens sociaux. Elles perdent par contre provisoirement des soutiens sociaux, qui leur semblaient indispensables et dont la perte les conduit à éprouver un sentiment d'abandon. Ce sentiment est ainsi la principale raison qui explique selon eux l'augmentation soudaine de leur consommation.

« Dans le groupe... Il y a des gens qui ont trouvé une copine, ils ont commencé à se caser (...) chacun avait des projets, chacun avait quelque chose à faire, il y a eu une période où on ne se voyait plus trop (...) J'étais une année au chômage (...) Donc tout le monde avait quelque chose à faire et moi je me retrouvais plus ou moins avec encore de la liberté derrière moi et donc voilà... C'est là que j'ai commencé à augmenter mes prises, et c'était beaucoup plus personnel, il me fallait mon gramme. Ouais j'étais même à un gramme tous les deux, trois jours, tu vois. De façon solitaire (...) Pendant cette année là, je ne suis presque pas sorti, je restais tout le temps chez moi, à taper de la coke chez moi, pendant que les autres ils allaient en boîte ou ils sortaient (...) Comme je te l'ai expliqué, notre noyau, il s'est éclaté et comme il faut. Donc moi j'étais un peu perdu... Parce que comme je t'ai dit, j'ai jamais eu de relations avec ma famille, au niveau familial, donc c'était plus avec mes potes que j'avais des relations familiales.» [Lucien, 24 ans, au chômage, parlant de l'année de ses 20 ans].

« C'était ma première année de Droit, à la rentrée en fait (Rebecca vient d'obtenir son baccalauréat et de quitter le lycée). Ma mère était partie en voyage pendant trois mois en Iran (Rebecca vit seule avec sa mère). Parce que ma mère est iranienne, moi je suis française, mais toute notre famille est en Iran. Donc je m'étais retrouvée toute seule et l'argent qu'on me donnait tous les mois, je l'ai un peu dépensé n'importe comment. Et là, je connaissais quelqu'un qui en vendait à 60 le gramme et j'allais souvent en acheter chez lui en fait. Et pendant ces trois mois, j'ai un peu abusé sur le budget et je prenais de la coke plus souvent que d'habitude (...) C'est

le fait que je me sois retrouvée toute seule, je pense, sans parent derrière pour me freiner.» [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication, parlant d'une période de trois mois l'année de ses 18 ans].

« C'est un problème d'intégration, vraiment personnel. J'ai déménagé, et puis j'ai été... On va dire trahi par mes meilleurs amis, et je suis passé dans une phase un peu auto destructive, spleen adolescent (...) c'était mon année de terminale, j'avais 17-18 ans. C'est à ce moment là, j'ai été très déçu par certaines personnes, j'ai commencé à ne plus aller en cours, j'ai commencé à faire n'importe quoi (...) Pas énormément en shoot. En shoot, je l'ai fait maximum une dizaine de fois, mais énormément en sniff (...) ça aurait pu être ce produit là ou un autre, je pense que c'est surtout le premier produit qui m'est tombé sous la main. (...) C'était complètement difficile parce que j'avais pas vraiment de vie sociale et les seuls potes que j'avais, ils s'étaient retournés contre moi (...) À ce moment là, je consommait presque tous les jours (...) Ma mère travaille la nuit, la journée j'étais pas là, je rentrais le soir pour dormir.» [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication, parlant de l'année de ses 18 ans].

« Je me suis séparé de ma copine avec qui j'étais depuis presque trois ans, on habitait ensemble, et j'ai perdu mon boulot en même temps, c'était tout en novembre. J'avais besoin de prendre l'air en fait, et j'ai fait un week-end à Toulouse. Je suis allée chez cette copine. J'y suis allé un week-end, je ne savais pas que cette nana elle basait de la coke, et je la voyais faire... (...) Le lundi quand je suis revenu, j'ai eu envie de recommencer. Donc j'ai fait la connerie de racheter un gramme (...) Et bien après, j'ai consommé spontanément de la coke, c'est-à-dire que j'achetais un gramme de temps en temps, entre novembre et décembre je veux dire, mais par contre, je la sniffais plus du tout, c'était impossible pour moi, je faisais que la baser, à chaque fois je la basais. Et après il y a eu cette fameuse rencontre où j'ai eu la possibilité d'en avoir, d'avoir beaucoup de coke (...) En fait, j'ai longtemps dealé du cannabis, je m'étais arrêté et puis j'ai recommencé quand j'ai perdu mon boulot. Et lui, il m'a fourni en cannabis, et puis ensuite il m'a proposé de la cocaïne, pour que je la revende. À mon grand regret !! Pour pouvoir consommer sans que ça coûte trop quoi. Je voulais faire un peu d'argent et puis consommer sans mettre autant d'argent là dedans. Mais c'est vrai qu'avec le recul je regrette. (...) Vu que j'étais dans une période on va dire fragile et que j'ai eu une grosse consommation de champignons hallucinogènes au mois de décembre, c'est vrai que, peut être ça a pu m'aveugler, j'ai pas forcément senti venir le piège, non, je ne pensais pas que ça aurait pris une tournure comme ça.» [Wolfgang, 23 ans, au chômage, parlant de l'année en cours].

Les contextes de consommation

À partir du moment où les pratiques de la cocaïne s'installent dans la vie quotidienne, il y a finalement deux options en termes de contextes privilégiés

pour la consommation : soit la consommation s'effectue par voie nasale, et elle peut se dérouler n'importe où, dans n'importe quel lieu et quelle que soit la situation ; soit elle s'effectue en free base, et les personnes n'évoquent alors que des consommations dans un appartement privé, dans lequel elles restent continuellement enfermées ou presque. Rarement, les consommations de free base peuvent s'effectuer au cours d'une manifestation festive comme une free party ou un teknival, mais elles se déroulent alors en retrait du cœur de la manifestation, par exemple dans un véhicule. Ces différences s'expliquent par les effets du produit : la consommation par voie nasale confère une énergie qui permet d'assumer les activités sociales en ayant le sentiment que l'entourage qui ne connaît pas la pratique ne se rend pas compte des perceptions altérées de l'utilisateur, tandis que la consommation du free base conduit au renfermement sur soi.

« J'en ai tapé... des fois, j'arrivais chez un pote et tout, bam ! on tapait de la coke, on se faisait une partie de console, on repartait... je veux dire c'était devenu un truc, c'était pas pareil, c'était une autre phase de la consommation, c'était plus forcément ce truc de « on est tous ensemble, il y a le gramme et tout », vu qu'on en avait souvent... et encore je dis « on » parce que... bon, moi, personnellement j'en avais jamais des quantités astronomiques mais... mais voilà, ça... c'était plus banal, ça s'est banalisé, quoi et à un point où même, c'est ça qui m'a fait freiner, tu vois, je faisais des pauses, parce que même ça me blasait parce que... Je parlais à la montagne, tu vois, faire du ski comme je faisais d'habitude depuis que j'étais tout minot, tu vois, on tapait un gramme dans la journée pour aller faire du ski ! (rit), donc on rigolait mais à un moment donné tu te dis, moi je me disais « ouais c'est bon, quoi, là j'en ai pas besoin, j'en ai pas besoin et donc... ». C'est-à-dire que voilà, il y a eu cette phase là où ça s'est banalisé, quoi, c'est quand même rentré dans une pratique régulière et dans des contextes super variés, quoi, super variés. » [Gaël, 24 ans, étudiant DESS management des organisations culturelles].

« Le gramme je le tapais même dans la journée, le matin en me réveillant, pour aller prendre le bus, pour sortir dans la rue, pour aller au boulot... » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Et bien à l'école (d'architecture) déjà, j'étais la seule à en prendre (...) Le fait que je prenne de la coke toute seule à l'école ça a dû durer trois mois (...) le soir, quand je rentre de l'école, et que je suis avec mon ami. On se fait deux, trois traits, des petits traits, on regarde un film, on discute. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« Mais la free base ça donne pas envie de sortir de chez soi quand même. Donc moi ceux que j'ai vu ou entendu parler, et moi-même par mon expérience, une fois qu'on a le nez dans la free base on s'arrange pour qu'on nous amène nos courses, enfin on sort pas beaucoup quoi, on est dans une parano assez forte (...) Vie sociale j'en ai presque plus, je suis chez moi (...) Le problème de la free base c'est que ça redescend tout de suite

aussi rapidement, donc on retravaille un deuxième caillou derrière et finalement on voit personne à part son caillou quoi.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« La dernière fois que j'ai pris 90 grammes j'ai consommé au moins 40 grammes tout seul, tous les jours, en free base. Voilà. Toujours chez moi, enfermé... C'était pas génial on va dire.» [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« Et avec le crack il y a plein de choses que tu peux plus faire parce que bon, ça tu ne le fais pas n'importe où, chez n'importe qui ; donc il y a plein de choses, des soirées où tu ne vas pas.» [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

Les effets supplémentaires recherchés dans l'usage intensif de la cocaïne

Bien entendu, les effets décrits dans l'étape précédente sont toujours recherchés par les consommateurs : stimulation, endurance, convivialité, bien-être, ainsi qu'un effet désinhibant, un sentiment de puissance ou la sensation du « rush » pour ceux qui consomment en free base. Cependant, d'autres effets sont recherchés et ressentis qui n'étaient pas mis en évidence au cours de l'étape précédente, notamment des sensations physiques au moment de l'administration, qui fonctionnent comme un rappel des sensations de bien-être à venir ou le fait de se concentrer pour ceux qui utilisent la cocaïne dans leur activité professionnelle ou étudiante.

Les sensations physiques au moment de l'administration

Les sensations physiques que provoque l'administration de cocaïne peuvent être recherchées en tant que telles. Il faut préciser qu'une petite minorité parmi ceux qui ont toujours maintenu un usage strictement festif du produit depuis plusieurs années souligne aussi la recherche de ces sensations physiques. Cependant, cet aspect est surtout mis en valeur par ceux qui ont connu une période de consommation au moins pluri hebdomadaire au cours de leur vie. Ces manifestations physiques sont appréciées parce qu'elles sont conçues comme un indicateur de la qualité du produit, mais aussi parce qu'elles constituent un indice mémoriel qui annonce les effets psychoactifs qui vont suivre.

« (Aujourd'hui, contrairement aux périodes précédentes) les effets recherchés sont basés sur la prise de coke seule, pour ressentir la drogue en elle-même, c'est-à-dire qu'une bonne coke me faisait presque comme une bonne montée d'ecstasy tout seul.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« Tu sniffes, ça te fait comme une petite apnée, pendant deux secondes puis après tu relâches, comme si ça te faisait du bien, puis après tu la sens descendre dans ta

gorge, après tu fais ta trace, tu lèches ton doigt et puis tu prends ce qui te reste de poudre et tu le gobes et là tu as le petit goût de la coke, ça aussi j'aime bien. Après, quelques minutes après, tu as encore envie d'en prendre une bonne deuxième : l'autre narine allez ! » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« ça dépend des différentes cokes que tu prends, il y en a qui te font très mal au nez, il y en a qui te font un peu pleurer; il y en a que tu ne sens pas du tout, il y en a où deux ou trois minutes après avoir sniffé tu la sens vraiment couler dans ta gorge, mais c'est pas des effets indésirables. J'ai jamais eu d'irritations, d'étouffements. Juste là dernièrement, comme j'en consomme beaucoup plus, je sens sa présence physiquement. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« La sensation déjà, ça anesthésie la langue, le nez, la gorge. Légers frissons, enfin des petits coups de chaleur et puis après ça va bien. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

« La coke j'aimais trop ça pour ça, quoi, dès que ça passait dans la gorge, que je sentais la goutte qui passait dans ma gorge et tout, c'était... ouais, c'était le cœur, quoi ! Je kiffais grave. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

Se concentrer sur un travail

L'augmentation des facultés de concentration est rapportée par ceux qui ont utilisé la cocaïne pour travailler. Cependant, les discours des personnes concernées donnent à penser que, plus qu'une faculté de concentration, la cocaïne permet surtout de stimuler l'intérêt pour une tâche à réaliser. L'habitude de consommer conduirait ainsi à l'ennui lorsque le produit n'est pas disponible, ce qui en conséquence, donne le sentiment d'être mieux concentré lorsque le travail peut être effectué sous l'effet du produit.

« Mais la coke sniffée non plus, ça m'empêche pas d'agir dans la vie quotidienne. Limite ça me donne une faculté de concentration. Quand on parlait du produit, peut être les avantages, c'est qu'avec la coke j'ai l'impression qu'on peut mieux se concentrer. Je sais que voilà, quand je travaille un son sur l'ordinateur, si je prends de l'héro ou de la coke, je vais être beaucoup plus dedans, je vais avoir beaucoup plus de rigueur, je vais beaucoup plus accrocher... Je sais pas si ça va me donner plus d'inspiration, ça j'en sais rien, sûrement pas, mais je vais vraiment m'immerger dans la chose et avoir de la rigueur vis-à-vis de mon travail. (...) C'est vrai que plusieurs fois je me suis dit « putain, j'y arriverai pas si j'ai pas ». « Cette fois ci j'y arriverai pas si j'ai pas ». J'y arrive pas, ça me gave, tout m'ennuie en fait. Je sais pas aussi si ça vient pas de la prise du produit, c'est-à-dire qu'une fois qu'on a pris le produit, tout n'est plus ennuyeux, on peut faire tout et tout est amusant, et donc petit à petit cette habitude là ça m'a rendu tout ennuyeux, ou alors que juste-

ment des fois, j'y arrive pas, parce que je trouve ça trop ennuyeux, j'en ai marre et puis voilà.» [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« Si tu veux, quand j'étais pas sous coke, j'étais dispersé, j'avais en tous cas l'impression d'être dispersé, alors que quand j'étais sous coke, j'étais concentré sur un truc, un truc que du coup, je faisais très bien et à fond etc... Donc je voyais le temps passer plus rapidement, et donc c'est vrai que psychologiquement j'étais concentré sur un truc, ça m'est arrivé, mais vraiment... je remontais des toilettes, j'avais tapé, si la coke était vraiment bonne, pendant deux heures je pensais à rien d'autre que mon travail, mais vraiment, quoi c'est à dire que je faisais que ça, bam ! bam ! bam ! (...) ça m'a pas facilité la chose, ça me permettait juste de me concentrer sur le truc, de le faire bien, rapidement et voilà, quoi.» [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

Les effets ressentis sans être recherchés : l'installation des effets indésirables

D'autres effets sont ressentis sans être recherchés comme la polarisation sur le produit (qui concerne aussi l'usage par voie nasale), ainsi qu'une série d'autres effets indésirables, en plus des palpitations cardiaques et de la surconsommation de tabac déjà évoqués dans l'étape précédente. Ces effets indésirables prennent, à cette étape et pour ce profil, une ampleur significative sur le plan somatique mais surtout sur le plan psycho-social. Peuvent être distingués des effets physiques indésirables et des effets psychologiques indésirables, qui sont particulièrement relevés en ce qui concerne l'usage par voie nasale, ainsi que des effets indésirables spécifiques à la consommation en free base.

La polarisation sur le produit une fois la session engagée

La polarisation autour du produit, caractéristique de la cocaïne qui demande une répétition des prises rapide tout au long de la session « jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus », est décrite comme un effet ressenti qui peut être systématique. Le fait de consommer constitue un objectif en soi. Cet effet quasi systématique chez les consommateurs qui ont connu une période d'usage intensif est aussi décrit comme pouvant parfois survenir chez une partie de ceux qui maintiennent leur usage dans un cadre festif depuis plusieurs années.

« Si les potes, ils arrivaient, que je sortais un gramme ou un gramme et demi, et qu'on était là, qu'il restait ouvert, on tuait le gramme et demi, tu vois. Il n'y a jamais eu de phase où « bon allez ouais, c'est cool, on range le truc », non, ça c'était pas possible. C'est à dire que tu es là, tu tapes, si elle est bonne, dès qu'elle redescend un peu « putain...allez bam ! J'en retape une autre » ... (...) ce truc de quand il est

là sur la table, je tape une trace et « ouais, j'en reveux, j'en reveux, j'en reveux une », ouais, ça m'est arrivé carrément. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Ce que je n'aime pas c'est que c'est un produit qui vous laisse toujours sur notre faim. Depuis toujours, le free base, la coke en sniffette, et j'ai jamais essayé le shoot, mais je suis sûr qu'en shoot c'est pareil, on finit toujours par être sur notre faim. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

Les effets physiques indésirables

En plus des palpitations cardiaques déjà décrites (voir l'étape 2 « persévérance dans l'usage »), les usagers évoquent comme effets physiques indésirables les sudations et les frissons, les saignements de nez, ainsi que la dérégulation du rythme de l'alimentation et du sommeil.

Les sudations et les frissons sont des symptômes physiques plus souvent évoqués par ceux qui ont connu une période d'usage quotidien que par les autres.

« Avant que ça devienne problématique et que mes chemises soient trempées, je devais plus que les porter une demi-journée quoi ! C'était deux, trois traces à la demi-journée en fait quoi ! {Et à quel moment c'est devenu problématique pour toi ?} Et bien à partir du moment où je devais changer de chemise dans la journée quoi ! Parce que trop chaud mais putain merde ça se voit quoi ! {Combien de temps après le début de cette période de consommation ?} Et bien, deux semaines de consommation quoi ! Tous les jours. » [Mark, 30 ans, commercial].

« {Au niveau des conséquences que ça a pu avoir sur ta santé à cette époque là, est-ce que tu as déjà ressenti des malaises, des palpitations, des sinusites ou, je ne sais pas, des choses de cet ordre là ?} Ouais, des fois des sueurs froides le lendemain. » [Lucien, 24 ans, au chômage].

« Je me souviens m'être couchée en plein été avec trois, quatre couvertures, j'étais morte de froid {ça t'est arrivé plusieurs fois ?} Ouais des coups de froid comme ça. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

En dehors d'une personne qui déplore de saigner systématiquement du nez lors de chaque prise, les autres ont tendance à citer les saignements de nez comme effet physique indésirable « parce qu'il faut bien citer quelque chose », mais ces saignements ne constituent pas un effet négatif assez important pour qu'il les conduise à remettre en cause leur consommation.

« À part le nez qui saigne le lendemain quand je me mouche. » [Henri 32 ans, conducteur de train].

« Les saignements de nez, ouais, ça m'est arrivé, ouais, ça m'a jamais fait stresser, mais j'ai jamais vraiment beaucoup saigné du nez, quoi, j'ai jamais eu vraiment un saignement de nez continu etc. Ce qui se passait c'est que de temps en temps, je mettais ma main au nez ou quoi (se frotte la narine), tac ! Je voyais du sang sur ma main donc... mais ça m'a jamais fait stresser. Si ça m'était arrivé au début, je pense que ça m'aurait fait stresser, quoi, parce que je ne connaissais pas le truc, ça m'est arrivé deux ans après que j'ai commencé et tout, donc j'avais l'habitude etc, je savais que ça pouvait arriver, bon, ça arrivait, c'est tout, quoi. » [Gaël, 24 ans, étudiant DESS management des organisations culturelles].

« Je saignais du nez un peu plus souvent, enfin, je commençais à saigner du nez on va dire. Je tapais toujours de la même narine, et à chaque fois, je saignais de cette même narine là (...) C'était juste les saignements de nez, c'est le premier truc qui m'a un peu surprise et depuis, à chaque fois que je tape, pareil, je saigne du nez. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

Une partie des utilisateurs réguliers remarquent la dérégulation de leur rythme d'alimentation, se traduisant pour quelques uns par un amaigrissement. L'augmentation des quantités supprime la sensation de faim pendant plusieurs heures. La dérégulation du rythme du sommeil et la fatigue qui est générée par son absence sont aussi mises en évidence à ce stade de la carrière de consommation. Lorsque les prises se répètent plusieurs fois par semaine, ou plusieurs fois par jour, le brouillage de la notion de temps rend difficile l'estimation du temps réellement passé depuis la dernière alimentation ou la dernière nuit de repos.

« Je suis quelqu'un qui a jamais été balaise en haut, mais qui a toujours eu une bonne condition physique au niveau des jambes, une bonne ossature, quoi, et une fois que j'ai commencé à en taper et surtout cette année là, ouais cette année là, j'ai bien séché (maigri). » [Lucien, 24 ans, au chômage].

« Je ne sais pas si j'ai beaucoup maigri, mais en tous cas j'étais pas bien épais quoi. Un truc qui est sûr, j'étais pas bien épais. (...) ça m'est arrivé ouais, de ne pas manger pendant 3 jours, même à la descente après c'était dur, c'était dur d'avaler un bout quoi. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« (Avec le free base) Au niveau de la santé, ouais, le cœur qui bat super vite, ne pas manger, pratiquement pas, et puis tu as quand même une grosse descente, par exemple tout le dimanche, impossible de faire la cuisine ou quoi que ce soit. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« C'est la première fois, véritablement, où je n'ai pas pu dormir à cause d'un produit, c'est avec ça, c'est même pas avec le speed ou quoi (...). Quelque chose qui m'a fait

arrêter aussi, il y a aussi ça, c'est que je déteste ne pas pouvoir dormir.» [Steven, 21 ans, étudiant licence de communication].

Les effets psychologiques indésirables

Les effets psychologiques indésirables les plus souvent décrits à cette étape de la carrière de consommation regroupent la nervosité et l'irritabilité, ainsi qu'un sentiment dépressif. Une minorité décrit également un sentiment qu'ils nomment « paranoïa », qui se traduit par des manifestations de suspicion exagérée ou déplacée. Enfin, l'appétence continue pour le produit est une disposition psychologique envers la cocaïne particulièrement décrite par les usagers qui ont connu une période d'usage intensif. Ces effets psychologiques ont souvent des conséquences sociales péjoratives sur les relations entretenues avec l'entourage.

Nervosité, irritabilité, sentiment dépressif

Le mal-être qui confine à un sentiment dépressif est souvent évoqué pour décrire la « descente », c'est-à-dire la période de temps qui suit l'arrêt d'une session de consommation. Ce sentiment est exprimé, selon les personnes, soit comme une grande tristesse, soit sous la forme d'une attitude agressive, soit les deux en même temps. Lorsqu'il suit une période de consommation ayant duré plusieurs jours, cet état dépressif s'amplifie parfois à la limite du supportable, avec resurgissement de souvenirs malheureux. Lors d'une consommation importante sur plusieurs mois, certains utilisateurs connaissent un état dépressif constant qui accroît la perte d'appétit et l'irritabilité, effets secondaires fréquents des stimulants.

« On en avait pris beaucoup, et après j'ai pris le train jusqu'en Italie... et là j'ai pleuré pendant, je sais pas, un jour quoi, vraiment longtemps, longtemps, j'arrivais pas du tout à me calmer, je savais pas trop pourquoi je pleurais mais ça devait être la descente (...) Il y a toujours une petite descente oui, qui est pénible, (...) on se sent un peu plus irritable, un peu plus triste sans savoir pourquoi en fait, un peu plus déprimée.» [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

« {Quelles ont été les conséquences sur ta santé ?} De l'agressivité, perte de poids car lorsque je déprime, je ne mange pas et j'ai des palpitations.» [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

« En descente de coke (...) tu es souvent mal parce que tu étais bien avant, (...) en plus de ça, ce qui se passe c'est que souvent, moi, en redescente, je fais des introspections toutes chelou (louche), c'est tous les souvenirs... bad trip, (...) c'est cauchemardesque les descentes de drogue, de coke, d'héro aussi.» [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

À la suite de prises répétées au cours d'une session, lorsque l'usage est pluri hebdomadaire ou quotidien sur plusieurs mois, la fébrilité et la fatigue induites par la cocaïne évoluent souvent vers la nervosité et l'anxiété permanentes. Les symptômes en seraient la susceptibilité, l'agacement, la propension à s'énerver et à se mettre en colère pour des situations qui auraient été auparavant considérées comme sans importance et n'auraient pas provoqué une telle réaction. Ces réactions sont sans doute à relier au sentiment dépressif de la descente (induisant tension intérieure et agressivité) et à une difficulté plus grande à gérer ses émotions qu'elles soient positives ou négatives du fait de la fatigue.

« {Est-ce que à ce moment-là il y avait des effets indésirables, des effets auxquels tu ne t'attendais pas ?} Non. Peut-être des impulsions nerveuses (...) En fait on se met beaucoup plus facilement en colère, comme on arrive aussi à faire beaucoup plus vite, être plus joyeux d'un moment à un autre. Je pense que si on n'arrive pas à gérer un peu son état d'esprit ou à prendre du recul par rapport à une mauvaise nouvelle qui vient d'arriver on peut se laisser emporter facilement. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« Je ne suis pas quelqu'un de nerveux, je suis quelqu'un d'assez calme et que d'un coup, je sois énervé tout le temps et le nez en vrac et enrhumé toute la journée, donc, du coup... » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

« Oui des énervements, moins de patience, et je dirais, pas de la parano mais je suis un peu plus à cran, à vif, ouais, ça c'est plus évident, c'est évident, beaucoup plus susceptible. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« J'ai détruit mes ordinateurs, un à coup de pioche, l'autre à la main. Devant des gens, ça choque. Mais j'ai jamais tapé des personnes, mais j'ai des accès de... Je casse mes affaires et après ça me relâche et je leur dis juste : excusez moi. » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« C'est les pétages de plomb que ça peut induire dans les situations extrêmes et que j'ai connues avec cette nana et les problèmes psychologiques qui étaient amplifiés par le produit et par l'alcool et quand on est à l'ouest, c'est pas évident de gérer des situations comme ça. On n'a pas forcément les bons gestes, les bonnes réactions (...) ça se traduisait parfois par une violence physique qui était forte ! C'est vrai que d'arriver à des extrémités comme ça, c'est beaucoup ! » [Mark, 30 ans, commercial].

Un sentiment de méfiance excessive

Un sentiment de méfiance excessive, de suspicion déplacée ou exagérée, que les usagers appellent « paranoïa », caractérise aussi particulièrement les

périodes de consommation au moins pluri hebdomadaire, mais sa manifestation est d'amplitude variable selon les individus et les circonstances.

« D'un coup je commençais à regarder les gens de travers, si il y en a qui parlaient ensemble et que j'entendais pas ce qu'ils disaient, dans ma tête ça fusait : « ouais, ils parlent sur moi ». C'est bon, là il fallait que je m'isole et que voilà. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Justement j'avais pris plus de coke que d'habitude, on avait une expo, j'ai pas pu y aller, j'ai pas pu assumer, parce que j'étais complètement en redescente, complètement parano et c'était pas possible. » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux-Arts].

L'appétence continue pour la cocaïne

Si la polarisation sur le produit est un effet de la cocaïne décrit lors d'une session de consommation déjà engagée, l'appétence continue pour le produit désigne un effet indésirable qui persiste entre les prises et conduit les usagers à rapprocher les sessions de consommation. Ce n'est pas un symptôme de manque à proprement parler, comme celui que décrivent les usagers d'héroïne par exemple, qui est caractérisé par des douleurs physiques, mais plutôt une modification du rapport psychologique entretenu avec le produit. L'appétence pour la cocaïne s'insère dans les actes de la vie quotidienne de façon insidieuse. Dans ce cas, l'usager ne se contente pas de supporter le contrecoup de la session, mais va avoir le sentiment qu'il a besoin de cocaïne pour retrouver un fonctionnement physique, psychique et social normal.

« Là, en fait, c'était que mentalement... Dès que je me réveillais, je tapais une trace pour faire quelque chose, mais que ce soit n'importe quoi. Pour me préparer à sortir. Après quand il fallait que je prenne le bus, que je sorte, je tapais une trace avant. Quand j'étais à la fac, avant les cours, j'allais aux toilettes, enfin ! Pour chaque petit truc en fait insignifiant, je me disais « tiens là, je vais me taper une trace ». C'est stupide, ça ne sert à rien, mais sur le coup ça me semblait... C'était ça, un petit coup de pouce, un petit coup de motivation, pour avoir un effet quand même, pour ne pas être moi-même, parce que je savais que si je restais comme ça, j'allais pas être motivée, j'aurais eu la redescente de la trace d'avant, j'allais être un peu à plat, c'est un cercle vicieux. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« C'était le peps quoi, c'est-à-dire, plus on en prend, et plus on a l'impression que si on n'en prend pas on n'est pas en forme et que... Et le fait d'être décalé, de vivre la nuit, de dormir le jour, du coup on est complètement décalé, donc la fatigue se fait ressentir de plus en plus, et donc, c'est de plus en plus facile de prendre des traits (...) C'était le fait que si on n'en prend pas on a l'impression de ne pas être en forme et donc du coup, et bien on cherche à être en forme. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

« Surtout que la cocaïne ça ne se voit pas beaucoup. L'héroïne ça se voit tout de suite si on en prend trop, on ne gère plus rien. L'ecstasy, tu en prends un de trop, c'est mort. Le LSD, c'est même pas la peine d'y penser. Donc la coke finalement c'est un produit qui est bon. ça nous permet finalement de se droguer tous les jours, tout le temps, sans trop que ça se voit. Enfin, ça c'est ce qu'on s'imagine, parce que finalement, petit à petit, il va falloir qu'on se lève avec un rail, qu'on se couche avec un rail, et toutes les tunes passent dedans, et la finalité : on bouffe pas, on ne part plus en vacances, et on se tape que de la coke. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« Le festifouais il y était le week-end et en soirée, mais ce n'était pas le but premier de la consommation. C'est rentré dans un cercle vicieux où on consomme le soir pour un peu tout et n'importe quoi, le lendemain tu te lèves pour aller au boulot tu as un vieux coup de barre, tu n'es pas bien, tu te remets un trait parce qu'il t'en reste pour repartir au boulot, le midi tu rentres, après manger tu as un coup de barre tu t'en mets un, en fait après tous les prétextes sont bons pour en prendre. » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

Les effets indésirables spécifiques au free base : désir irrésistible, renfermement sur soi et crispation physique et mentale

Le free base provoque des effets spécifiques bien plus puissants que ceux rapportés au sujet de la prise par voie nasale. Le désir irrésistible de consommer de nouveau ou « craving » est décrit comme étant beaucoup plus fort que la polarisation sur le produit avec la voie nasale, parce que moins « maîtrisable ».

« Et puis j'ai essayé, et j'ai vraiment aimé, mais le truc on va dire, c'est que ce qui est arrivé, disons deux minutes après, c'est une addiction que je n'avais jamais ressentie auparavant avec de la drogue. Brutal. (...) J'avais envie de le refaire, qu'il se repasse la même chose, j'avais trop aimé. Et je me suis dit « non, c'est pas bon ». Il m'a demandé si j'en re voulais une, je lui ai dit « non, non c'est bon », j'avais dû baser une fois à cette soirée là... Et une semaine après, je me suis retrouvé avec la cuillère à la main, en train de baser moi. » [Lucas, 21 ans, inactif].

« Ça m'est arrivé plein de fois de dire : ah, je fais juste une base comme ça. Et puis après tu es sûr que tant que tu en as... Si tu as cinq grammes, tu explodes cinq grammes. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Une fois qu'on a fait un bon caillou de base et qu'il est terminé on a qu'une seule envie c'est d'en refaire un deuxième. C'est pas d'aller bosser, c'est pas de manger un chewing-gum, c'est pas de se faire à manger, c'est pas d'aller promener son chien, c'est pas de s'occuper de son ..., non, c'est de se faire baser un caillou, et une fois que le deuxième caillou il est terminé on pense déjà au troisième, et à un moment on n'a même pas encore terminé le sixième qu'on pense déjà au huitième. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« C'est impressionnant autant comme je disais physiquement quand on ne peut plus par le nez, on se fait une raison tandis que là, il faut vraiment qu'il n'y en ait plus pour pouvoir s'arrêter ! (...) C'est pas une drogue comme les autres ! Bon il n'y en a plus... Et du coup tu commences à regarder par terre toutes les poussières qu'il peut y avoir, tu retournes les nappes pour voir s'il y en a pas dessous et tu en trouves à chaque fois et jusqu'à effectivement focaliser sur un bout de litière {pour chat} en fait et voilà quoi, c'est l'effet « Golum ». {C'est quoi l'effet Golum ?} « Mon précieux, mon précieux »¹⁶ (...) une fois confronté à ce produit là, voilà c'est : « mon précieux ». C'est impressionnant. C'est impressionnant la manière dont ça peut modeler la manière dont une personne réagit (...) voilà c'est une consommation qui arrive au limite de ce que ... de ce qui peut être agréable. Ça reste subjectivement agréable parce que physiquement agréable mais vide dans la nature en fait des relations que tu as avec des copains de déchire. C'est à dix mille lieues de ce que tu peux voir avec les autres drogues ! Parce qu'ils n'en ont rien à faire, parce que fixation sur le produit en fait ! Le précieux ! » [Mark, 30 ans, commercial].

Le renfermement sur soi est aussi une caractéristique spécifique de la consommation en free base. Les usagers décrivent une crispation physique et mentale intense, qui induit notamment une absence de communication entre les participants de la session. Le renfermement sur soi et l'obnubilation pour le produit est associé à d'autres effets collatéraux : suspicion envers les autres, rupture de la convivialité, refus du partage, attitudes agressives. Les mots que les consommateurs utilisent pour évoquer l'usage en free base sont ainsi complètement différents de ceux qui sont habituellement utilisés pour évoquer la cocaïne prise par voie nasale : effet brutal, produit glauque, ambiances sombres.

« Ça m'a montré une facette de moi que j'aimais pas du tout, et une facette des gens qui m'entouraient que j'aimais pas du tout non plus. L'ambiance de la soirée c'était « dépêche-toi, dépêche-toi, passe-moi la pipe », « non, non, elle est plus grosse la tienne », « Oh merde j'ai pas eu ma claque, attends je recommence », C'était... ! J'aimais pas quoi (...) L'effet est beaucoup plus intense, mais c'est surtout ce qu'il y a autour, c'est sombre, c'est noir, c'est glauque (...) Là, c'est niet, crispée, je ne dis rien, dans ma tête, je ne pense à rien... C'est pas bien quoi (...) c'est vraiment glauque, c'est noir, c'est tout le monde pense qu'à soi, c'est égoïste, il n'y a pas de partage (...) Et puis une fois qu'on avait eu la claque, moi j'étais tout le temps crispée, tout le temps raide, crispée, les muscles contractés, et je ne disais plus rien. Toute la soirée je ne disais plus rien, j'avais rien à dire, j'attendais que ce soit mon

16. Nommer le désir irrésistible du free base « l'effet Golum » est une référence à l'œuvre de JRR Tolkien « Le seigneur des anneaux ». Golum ne peut pas survivre sans l'anneau de puissance, qu'il nomme « mon précieux ». L'obnubilation de ce personnage pour son « précieux » s'est traduite par une amplification des traits négatifs de sa personnalité ainsi qu'un dédoublement de celle-ci, une exclusion de sa communauté du fait de conduites inacceptables, un renfermement sur lui-même, et une modification de son apparence physique (il est devenu laid et recroquevillé).

tour en fait (...) Mais c'est vrai que les premiers instants qui suivent, c'est vraiment horrible, moi j'ai vu des potes qui étaient limite à supplier, à vouloir en échanger contre des objets, c'était pitoyable quoi ! » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Ça révèle des facettes, ça révèle des facettes, voilà. Des facettes qu'on peut avoir à 0,01 % en soi, mais à ce moment là, c'est cette facette qui ressort. Et on s'en veut, on s'en veut. Et après, on s'en veut encore plus. D'être centré sur le produit, d'attendre son tour (...) Je sais que les trois quarts des gens avec qui j'étais là, ils regardaient la taille des doses et tout ça, c'était vraiment quelque chose que je ne pouvais plus supporter (...) On a compris, déjà, que c'était quelque chose de très vicieux, et quelque chose qui changeait une personne : on attend son tour, on devient très rat, et ça nous fait voir des facettes de nous qu'on déteste ou qu'on pensait pas avoir. Donc c'est quelque chose de très vicieux, de très malsain. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« Avec le crack, au final, tu t'enfermes dans un endroit fermé, pas trop de lumière, personne ne parle trop non plus, tout le monde fait ses trucs perso. Et tu fais qu'attendre toujours de prendre ton truc. Après tu le prends et il faut tout de suite refaire la même chose pour en reprendre, et du coup, tu ne fais pas du tout la fête. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Plus de plaisir comme je te disais juste pendant que tu en prends, mais avant et après ça ne va pas. Tu es très tendue, tu es là, il y a des potes, style tu discutes et tu rigoles mais en fait tu te rends compte que du coin de l'œil, tu mates ce qui se passe et tu te dis : putain, il va se dépêcher lui que je puisse m'en retaper une ! (...) On était tous comme ça, tout crispés. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

Une motivation prégnante de l'usage intensif de cocaïne : l'emprise du produit

Les usagers qui font partie de ce groupe revendiquent toujours les motivations de dopage et de recherche de plaisir pour utiliser la cocaïne à ce rythme pluri hebdomadaire ou quotidien. Toutefois, ils évoquent aussi l'emprise du produit comme motivation de leur consommation. Le caractère systématique des prises en association avec une ou plusieurs activités se double ici du sentiment que la cocaïne devient le moteur principal de toute activité personnelle ou sociale. On retrouve ici la sensation de craving qui a déjà été décrite, notamment avec les effets du free base. La sensation d'une totale emprise de la cocaïne sur l'individu comme seule motivation de l'usage est effectivement surtout décrite en ce qui concerne le free base mais aussi en référence à l'usage par voie nasale.

« Je vais te dire pourquoi, parce que je trouve ça trop bon, c'est trop bon, c'est con hein. Pourquoi j'en viens à en prendre tout seul, ben ouais, c'est trop bon et elle est vicelarde, en fait elle a l'emprise sur toi, tu te rends compte que quand tu n'as pas de coke, tu passes un moment où ça te fait chier, la première fois tu te dis que ça te fait chier parce que tu n'as pas de coke, tu passes des coups de fil tu te dis « putain », alors tu bouges ton cul tu fais une heure et demie aller/retour des fois, voire deux heures, pour aller chercher ça quoi, tu rentres et bien tu en prends une grosse quantité vu que tu as eu du mal à en trouver, puis tu es pénard, tu es reparti après (...) sauf maintenant parce que j'en ai pas donc ça me fait chier quoi, ça me fait chier quand j'en ai pas (...) en fait je vais pas pouvoir résister à la prochaine parce que j'aime trop ça ! » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« J'en ai plus rarement, et quand je n'en prends pas, je déprime. Je manque de confiance et de motivation quand j'en n'ai pas (...) Je suis dépressive quand je n'en ai pas. Aujourd'hui, c'est plutôt ça qui me pose problème, c'est de ne pas en avoir. Et je n'ai pas les moyens d'en avoir tout le temps comme avant, alors je me sens souvent dépressive. » [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

La sensation d'emprise de la cocaïne sur son psychisme est vécue sur le moment de façon plus ou moins floue. Il y a les personnes qui s'ébahissent elles-mêmes de leur motivation pour répéter les prises, ou bien, comme dans le cas de Louis, un échafaudage intellectuel de type grille de lecture idéologique permet de justifier le rythme des consommations.

« Ce qui est impressionnant avec la cocaïne, c'est qu'au bout d'un moment, tu ne te rends même plus compte que tu prends pour rechercher un effet mais on prend quoi ! Moi ça me fait ça en fait... C'est pour ça que c'est un produit que j'aime et j'aime pas en fait ! Parce qu'on en a super envie. Quand on le reprend pour la première fois et... On en a super envie, sans pour autant en profiter, ni apprécier quoi que ce soit en fait ! La deuxième fois, juste après en fait et ça... C'est un truc quand même assez constant comme avis, à partir du moment où il y a disponibilité du produit. Il n'y a plus de consommation plaisir en fait ! Passé la première fois en fait ! Aucune possibilité tout au moins pour moi de réguler mon envie de consommation !(...) Je ne sais même pas ce que je recherche ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« Mais c'est justement à partir de ce moment là que je me suis dit si je ne veux plus rien prendre il ne faut plus que je les vois, c'est simple. Parce que là on n'avait même plus le choix de dire j'ai pas envie de prendre ou je prends, non : tu prends parce qu'il y a {Mais concrètement comment ça se passe dans ces moments là ? C'est-à-dire on te tend des lignes, et si toi tu dis : « non, je n'ai pas envie », comment ça réagit ?} Je ne dis pas : non, je n'ai pas envie. » [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Dès que j'en avais plus, ça n'allait pas du tout, je ne me sentais pas bien, je déprimais total. Puis je me disais « putain, pourquoi j'ai dépensé des sous pour m'acheter de la coke, alors que j'en ai déjà pas pour moi et pour mon chien » et puis... et voilà, quoi, il fallait que j'en reprenne, je pourrais pas expliquer pourquoi j'en reprenais (...) Je ne sais pas pourquoi, c'est une drogue qui fait que même quand on n'en a plus, on en veut encore, c'est ça le problème. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« Une bonne coke, pour des cocaïnomanes, c'est comme si, je ne sais pas moi, un mec qui aime bien faire du footing un matin il a fait une heure de plus et il s'est éclaté. Et bien nous c'est dans le même esprit, on disait : putain celle-là est super bonne ! Donc on se faisait des rails uniquement pour l'effet de la coke, parce que ça a un effet particulier qui est bon, pour ceux qui aiment, et puis voilà, c'est tout. (...) {Est-ce qu'à ce moment-là tu as une motivation autre que les effets ressentis ?} Ouais, je fous rien de ma vie, je suis content, je me sens rebelle, je tape de la coke, j'ai l'impression d'être une élite parmi les élites, je m'y crois, je suis content, je ne suis pas comme tout le monde, je fais ma vie, voilà quoi. C'est comme si on avait tout compris, que nous on allait gérer notre deal autrement, que travailler finalement a pour finalité de finir dans une maison de retraite, toutes ces conneries qui nous donnent un peu une force un peu débile et aveuglante pour pouvoir continuer à prendre de la drogue etc, etc, etc. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

Le polyusage : majoritairement réduit ou utilisé pour réguler l'usage de cocaïne

Le polyusage régulier cesse lorsque la cocaïne est consommée à ce rythme au moins pluri hebdomadaire, bien qu'il puisse leur arriver occasionnellement de reprendre un produit anciennement privilégié à l'occasion d'une manifestation festive ou d'une soirée privée (ecstasy, hallucinogènes majeurs notamment). Ces anciens polyusagers deviennent avant tout des adeptes de la cocaïne. Parmi eux, quelques uns ont vécu des épisodes d'alternance au cours de leur vie, avec des périodes de polyconsommation importante dans laquelle la cocaïne est en bonne place, qui alternent avec des périodes plus centrées sur la cocaïne. Cependant, si la tendance générale est à la réduction du polyusage, le rapport à la polyconsommation peut être en dents de scie car elle peut également être instrumentalisée pour réguler l'usage de cocaïne. Ainsi, d'autres substances peuvent aussi être utilisées pour espacer les consommations de cocaïne.

« Je me suis pas mal rendu compte que la cocaïne est assez stressante, notamment avec le crack, t'as toujours envie d'en reprendre et du coup, aussi, parce qu'en plus quand tu bases, ça te coûte des fortunes. Et donc c'est intéressant de prendre autre chose pour dépenser moins d'argent et déstresser un peu tout ça. Et donc, quelles associations je faisais ?... Pas mal avec des ecstas, notamment, peut-être plus pour

faire la fête. Et toujours pour essayer de prendre moins de cocaïne.» [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

Une minorité significative débute par contre un usager régulier d'héroïne par voie nasale, soit pour supporter la fin des sessions de free base soit en mélange avec la cocaïne (speed-ball). Après les sessions de free base, l'héroïne intervient comme un produit tampon qui favorise un retour plus serein à la sobriété, ou surtout la possibilité d'un endormissement.

« Comme je ressens vachement cet effet de stress de la cocaïne...(…) là je pense toujours que c'est la drogue idéale : speed ball, quoi, mélange héroïne, cocaïne. ça t'enlève les mauvais effets de la cocaïne, et puis la cocaïne tu as vraiment tout le temps envie d'en prendre, donc là ça permet de réguler un peu ça, et de tenir aussi beaucoup plus longtemps. Parce que la cocaïne au bout d'un moment, tu peux en prendre autant que tu veux, ça marche plus. Quand ça fait déjà vingt quatre heures que tu en prends... » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Aujourd'hui j'ai pris la décision de ne rien prendre, même pas un pétard quand je vais travailler. Mais c'est vrai que le soir, je tapais de la coke basée en cristaux ou à priser. Beaucoup j'en ai basé en fait ! Et bien, vers deux, trois heures du matin, une petite trace d'héroïne, et le lendemain matin, pas de souci ! (...) quand il n'y a plus de free base justement, il faut bien essayer de se calmer ! (...) Quand il n'y a plus de crack, une petite ligne d'héroïne te permet d'aller te coucher pénard ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« Le free base c'était une à deux fois par semaine, on avait la came pour redescendre.» [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« ça nous est arrivé de consommer de l'héroïne avec de la coke. D'en prendre de manière régulière à la maison (...) j'en ai consommé un tout petit peu, de manière assez régulière en début d'année scolaire, en octobre (...) ça me rend toute « zen », comme si tout était doux autour de moi (...) ça a été tous les week-ends et quelques jours par semaine assez régulièrement.» [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« On prenait en général, comme je travaillais aussi l'an dernier, je me faisais un bon salaire, on se permettait, on prenait un gramme de coke, un gramme d'héro quoi, on se faisait ça en speed ball.» [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

Si l'héroïne est la plus souvent évoquée comme produit tampon entre la session de free base et le retour à la sobriété, les tranquillisants sont également cités.

« Il faut galérer pendant des heures avant de se coucher, ou prendre des cachets pour dormir, c'est des trucs style Stilnox®, des trucs comme ça, ouais. ça c'est efficace

ouais. Ces cachets pour dormir, de toute façon, c'est sous prescription de médecin obligatoirement, donc. J'en avais demandé chez le médecin, mais, c'est parce qu'il y en avait toujours à traîner par rapport à une copine ou un copain qui en avait, donc, à un moment donné, on prenait un cachet pour dormir, histoire d'éviter le pire, ouais. {Qu'est-ce que tu appelles le pire ?} C'est la phase où on n'arrive pas à dormir, où on devient dingue, à se dire je veux dormir mais je n'y arrive pas, le cœur il est à 10 000, et c'est là que ça devient plutôt, plutôt embêtant, ouais.» [Simon, 27 ans, commerçant].

Les conséquences sanitaires : des épisodes pathologiques reliés à l'usage du free base

Trois types d'épisodes pathologiques se sont déroulés au plus fort d'une consommation intensive de free base. Lucas estime avoir frôlé le décès par overdose tandis que Louis rapporte plusieurs épisodes hallucinatoires aigus. Yannis a souffert d'une lésion pulmonaire qu'il attribue à l'usage de free base (mais il est aussi cracheur de feu).

« C'est-à-dire que pendant plus d'un an j'ai basé la coke chez moi... jusqu'au jour où j'ai entendu la police, les éléphants, les hélicoptères, le FBI derrière à ma porte, il n'y avait personne (...) Je te dis trois grammes en moyenne, mais j'ai dû commencer avec un gramme, et puis finir par six grammes par jour de base, jusqu'au jour où on est tout seul, et tout le monde dort et on entend les flics derrière la porte, les pompiers, le truc... Une parano tellement forte qu'on entend les sons et les voix des gens qu'on croit et qu'on imagine derrière la porte. Et en fait il y a personne et il n'y a jamais eu personne. Et arrivé à ce stade-là de parano c'est que ça commence à être vraiment trop fort. Quand on entend des voix, quand on entend des sons de talkie-walkie, quand on voit des espèces de phares de la police qui tournent en bas et qui n'existent pas et qu'il y a personne et quand tu es en pleine nuit et que tout le monde dort, on peut commencer à se poser des questions sérieusement (...) {ça t'a amené à passer aux urgences ?} Non, jamais parce que on redescendait, on se mettait un Lexomil® ou deux dans la tête et on redescendait tout de suite, mais je ne prenais pas d'héro.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« Je ne sais pas si la première lésion que j'ai eu au poumon c'était dû à ça ou à autre chose. (...) je croyais que c'était le feu de toute façon. Après en y réfléchissant, je me suis dit, « tiens ça fait un an que je tape tous les jours un gramme, peut être que les poumons ils ont dit : ouille ! » [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« On avait très peu mangé, on avait passé une soirée à pas dormir, à rien manger. On s'est retrouvé le matin... Je pense que c'était peut-être même deux jours d'affilée qu'on

avait fait ça, mais je ne suis pas sûr du tout. On n'avait pas mangé, on était vraiment faible, même si on s'en rendait pas compte parce que ça nous tenait, et ce qui s'est passé c'est que je me disais « j'ai envie d'avoir ma claque » on va dire, dans le jargon. Et en fait j'ai préparé, j'en ai mis un peu trop que la moyenne et j'ai fait un bad quoi. Mais le bon bad quoi. Et heureusement que Wolfgang était là. Je perdais connaissance. Je perdais complètement connaissance, j'ai commencé à entendre des milliers de voix, mais des milliers de voix, et toutes ces voix là j'arrivais à les différencier, c'était trop quoi. ça a dû durer 40 secondes, je ne sais pas, je l'ai pas évalué le temps, mais c'était long, c'était horrible... Et puis je suis revenu à moi, Wolfgang était là, il me secouait... {Tu t'es évanoui en fait} Oui, je me suis évanoui, limite un coma quoi, je parlais, c'était trop ! {Tu as eu peur} Et bien Wolfgang quand j'ai commencé à taper, il a vu la fumée compacte, il l'a vite retiré, et en fait j'étais déjà en train de faire le bad quand j'étais encore sur la pipe... ça m'a arrêté net. Et ce qui s'est passé, c'est qu'après pendant une demi heure j'étais vraiment mal, mais vraiment, vraiment mal, et ce qui s'est passé, pendant cette demi heure, à peu près un quart d'heure ou vingt minutes après ce malaise, je lui ai demandé de terminer ma base... Alors que je venais de faire un coma ! L'addiction qu'il y avait encore ! C'est pour ça que maintenant la base j'en veux plus !» [Lucas, 21 ans, inactif].

Sans avoir connu d'évanouissement ou de coma, les autres utilisateurs de free base peuvent avoir connu des troubles sensoriels qui ont frôlé le malaise.

« Avec la base. Là c'est radical, ouais. Pas de malaise, mais plus une accélération du cœur assez énorme, à ne plus pouvoir se contrôler, à presque se sentir partir. Presque à se sentir partir, j'ai, là, je, je vais partir là, ça y est, c'est la fin là. » [Simon, 27 ans, commerçant].

« Sous fumette ? Si, on a le cœur qui palpète parce que... Des fois, je me suis dit « j'en ai peut être trop pris » quand je sentais mon cœur qui partait. » [Samuel, 21 ans, inactif].

Le sentiment de perte de contrôle de la pratique

Le sentiment de perte de contrôle sur la pratique est généralisé, quoi qu'exprimé de façon plus tranchée par ceux qui ont consommé en free base.

(Est-ce que tu as eu le sentiment de perdre le contrôle au cours de cette dernière étape ?) Mentalement, oui. Vraiment mentalement oui, et puis j'ai pas pu m'empêcher de faire la comparaison avec la rabla (héroïne) en fait et je me suis dit : c'est fou, la dépendance mentale elle est vachement plus forte avec la base qu'avec n'importe quel autre produit quoi. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Avec le crack, tu ne contrôles pas. (...) J'avais pas forcément envie d'en reprendre, tu vois, j'étais plutôt contre, mais bon, après à chaque fois j'en reprenais quand même (...) c'est toujours de tout le temps vouloir en reprendre, et même de dépenser l'argent que tu n'as pas. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« (Avec le free base) Perte de contrôle, aller presque en rechercher, appeler, enfin, c'est, c'est un truc de fou, c'est un truc de frustration assez incroyable, ouais. » [Simon, 27 ans, commerçant].

Cette perte de contrôle est aussi exprimée avec plus de certitudes par la majorité qui est parvenue à sortir de cette période au jour de l'entretien. Ceux qui vivent cette période de perte de contrôle de la pratique au jour de l'entretien l'expriment aussi, mais surtout si cette période dure depuis plusieurs années. Les usagers expliquent d'ailleurs que l'aveuglement suscité par l'emprise du produit peut rendre difficile l'apparition d'un sentiment de perte de contrôle sur le vif, qui est alors conceptualisé a posteriori.

« Tu n'en as pas conscience. Tu n'en as pas conscience, d'ailleurs avec aucun produit, tu n'as conscience de perdre le contrôle. Tu as toujours l'impression de gérer. Tu prends un produit parce que tu as l'impression d'en avoir envie, et c'est que quand tu arrêtes que tu te rends compte que c'est plus une envie, c'est un besoin. Il n'y a que là. » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« {Est-ce qu'à ce moment, tu as eu le sentiment de contrôler ta pratique ?} Je ne cherchais pas spécialement à contrôler. Non, je ne cherchais pas à contrôler, je me posais pas la question en fait. À part les moments de redescente, mais c'était passager, et ça m'a appris un peu mes limites (...) Je crois que j'ai fait le tour. Maintenant il faudrait que je me limite. Ça me prend la tête d'y penser. Si je me dis que j'ai un problème avec la coke, ça me fait flipper, alors j'évite d'y penser. Là en t'en parlant je flippe un peu. En même temps, je crois pouvoir arriver à gérer, même si des fois c'est sûr je perds un peu le contrôle. Mais ça fait pas longtemps que ça m'arrive, alors je me dis que ça va aller. » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux-Arts].

« Je suis conscient que je n'arrive pas à contrôler ça (le free base). Si je me remets à consommer... Je suis conscient que je n'arrive pas à contrôler ça, c'est plus fort que moi, donc je veux pas me ré aventurer là dedans. {En fait dès que tu as eu le sentiment de perdre le contrôle, tu as mis un coup d'arrêt ?} Non, non, c'est quand je me suis rendu compte que je n'avais plus rien et qu'il fallait que je rende les sous ! (...) C'est là que j'ai réalisé. Donc petit à petit mon corps s'est assaini, mon esprit il est un peu revenu, je n'étais plus aveuglé par ça, et je me suis rendu compte que... et bien voilà. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

Plusieurs raisons expliquent le surgissement de ce sentiment de perte de contrôle alors que la période d'usage intensif est en cours. La prise de recul sur sa fréquence d'usage ou la consommation solitaire peuvent conduire à éprouver ce sentiment, bien que ce ne soit pas les cas les plus fréquents.

« Oh, au début, ouais, ça allait, je me disais : juste le week-end, pas plus, quoi, juste pour faire la fête, ouais, festif, occasionnel, jusqu'à un moment où on me dit : il faut la fumer, quoi {Et est-ce qu'à un moment tu as eu l'impression que tu perdais le contrôle ? tu as eu des doutes, des inquiétudes ?} Quand j'ai commencé à prendre des petits trucs comme ça quand je rentrais le week-end, je me les prenais seul le soir, dans ma chambre, en pleine semaine... » [Samuel, 21 ans, inactif]

Ce sont plutôt des événements annexes dont la survenue est attribuée à la prise de la cocaïne qui constituent le moteur le plus fréquent pour faire surgir le sentiment de perte de contrôle : reproche de l'entourage, disputes avec l'entourage, angoisse du contact avec le monde social, manque de sommeil, amaigrissement, stress.

« Quand même, après quand tu dors plus, quand tu manges plus, quand ton petit copain il a fait une crise de fou, quand... il y a beaucoup de choses qui ont été cassées ici (elle rit) en fait, et... tu vois, ce genre de... quand ta meilleure amie elle t'appelle à cinq heures du mat' pour dire ça... enfin tu vois, c'est...et que toi, le lendemain, tu as autre chose à faire, et toi, tu es en panique, tu te dis « oh, je dois préparer ça, je dois faire ça, je dois réussir mes études, je dois construire une vie professionnelle, je dois pas... », bref... même le changement physique chez les gens, sur ton visage, ta santé, tes dents, tes cheveux, il y a plein de choses comme ça ! Enfin quand tu en prends quatre, cinq jours, après tu es complètement nase, quoi, tu es complètement... physiquement, tu es vidée de toute énergie, et donc tout ça, ça commençait à me déplaire, quoi, ça me plaisait plus du tout, ça m'a fait peur en fait, j'ai vu que je commençais à perdre une forme de liberté. » [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

« {As tu ressenti la sensation de perdre le contrôle de ta consommation ?} À ce moment là oui, car j'en prenais même la semaine. Dans ma vie de couple ça se passait de moins en moins bien. Mon copain dealait, je dépendais de lui pour la conso, en même temps il voulait me contrôler, de temps en temps je lui en piquais, du coup c'était le stress. » [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

« À force tu te dis quand même que c'est pas bien quoi. C'est pas bien parce que déjà je te dis tu es complètement surexcité pratiquement au quotidien quoi, tu es irritable, tu n'as pas l'impression de te prendre pour superman mais voilà, tu as l'impression d'être vraiment au-dessus du lot, tu vois, tu te prends pour quelqu'un au dessus du lot, alors qu'en fait... {Tu t'en rendais compte ?} Ouais, et ça te saoule

parce que même c'est au quotidien je veux dire, c'est au quotidien donc à force tu vois, ça te gave.» [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

Enfin, il faut noter que le sentiment de perte de contrôle survient souvent simultanément à un retrait de la vie sociale lorsqu'il s'agit d'un usage en free base, alors qu'il est plutôt relaté en termes de difficulté à assumer la vie sociale lorsqu'il s'agit d'une consommation par voie nasale.

{Dans cette deuxième étape (période free base), tu as eu l'impression de perdre le contrôle ?} Surtout quand je dois aller chercher du pain, du coca, prendre le bus, et que ça fait trois jours que j'ai pas dormi, que je suis complètement à fond quoi. Là j'ai le sentiment d'être complètement largué, d'être en dehors de la vie, et ça se manifeste à partir du moment où on met le pied en dehors de chez soi. Sinon ça se manifeste par certaines attitudes qu'on voit ou qu'on a, mais tant qu'on ne sort pas de chez soi finalement on est toujours le roi de sa tour d'ivoire (...) {Donc lors de cette troisième étape et dernière étape qui dure jusqu'à présent (consommation par voie nasale), tu vas avoir le sentiment de perdre le contrôle parfois ?} Complètement. Par exemple : j'arrive en retard au taf, je suis fatigué, je suis toujours de mauvaise humeur, j'insulte tout le monde, si mon plan de coke se fait un peu trop tard je suis super pas bien. Mes deux jours de repos je vais plus sortir, je vais acheter cinq grammes et les prendre tout seul chez moi ou avec une copine.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

Les dynamiques sociales au moment de l'usage intensif de cocaïne : de la difficulté de gérer les conséquences économiques, sociales et professionnelles de la pratique

Les dynamiques sociales au moment de l'épisode d'usage au moins pluri hebdomadaire de cocaïne témoignent de la difficulté à jongler dans la vie quotidienne avec les conséquences économiques, sociales, affectives et professionnelles de la pratique. Ces conséquences perturbent les déroulements biographiques à des degrés divers, depuis le simple stress qui s'ajoute à l'obligation d'assumer certains aspects de la vie sociale, jusqu'à la modification du mode de vie (entrée dans l'économie illicite, perte du travail ou du logement). Cependant, la plupart des usagers de cocaïne de ce groupe continue à maintenir une vie sociale, même si c'est au prix de difficultés génératrices de stress. Ils continuent à se rendre à leur travail, ou continuent leurs études. Une personne qui bénéficie d'allocations sociales effectue un stage professionnel. Les conditions de cette vie sociale sont tout de même le plus souvent décrites comme étant dans un processus de dégradation. La voie nasale est le mode d'administration privilégié chez les personnes qui parviennent à maintenir une vie sociale et professionnelle malgré le cumul des difficultés, mais des usagers de free base peuvent également y parvenir.

« C'est après, quand j'en ai consommé vraiment beaucoup, tous les jours, que j'en consommais au travail {Et à ce moment-là est-ce que ça a des conséquences sur votre vie sociale et professionnelle ?} Non. Non parce que j'ai continué à faire mon boulot normalement, je n'ai jamais eu d'incidents et dans ma vie sociale non plus. (...) Ouais mais quand je travaillais de nuit c'est sûr ça fait tenir huit heures de nuit. » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

« Je vais au taf, je suis serveur, je travaille 14 heures par jour (...) je me tape mon gramme dans la journée (...) Et là, tout doucement, je rentre dans une sorte de consommation quotidienne de gramme en sniffette pendant des années (...) Au boulot, avant le boulot, et souvent très seul. Je m'en garde toujours assez pour me faire mon gramme dans mon pieu. Je vais surtout consommer seul et m'arranger pour consommer seul (...) Là par contre je me suis remis à boire tout d'un coup. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

Il n'y a ainsi qu'une minorité d'usagers de ce groupe qui répond à la définition sociologique de la « toxicomanie » à un moment de leur carrière de consommateur de cocaïne, en consacrant l'essentiel de leur vie personnelle et sociale à la recherche et à la consommation du produit (Castel, 1998). Lorsque le décrochage social est total, il précède généralement de peu une sortie de l'usage intensif. Ce processus d'exclusion sociale totale et de repli complet sur soi ne concerne que les usages en free base.

« C'était l'anarchie, j'ai dû arrêter les cours, je suis parti, je suis parti vivre chez une copine six mois, enfin c'était l'anarchie (...) Après c'est tout un milieu, j'allais plus trop en cours, je sortais tous les soirs... enfin j'étais complètement déréglé, je rencontrais des gens qui étaient comme moi déréglés, qui faisaient les mêmes choses que moi et puis après on faisait les mêmes choses mais tous ensemble en fait. Ouais, ça s'engrainait (s'envenimait) puis je voyais que j'avais pas de sous, et je ne comprenais pas pourquoi à chaque fois il fallait que j'en prenne et je me prenais la tête avec mon pote parce qu'il venait tous les trois, quatre jours m'en payer, ou tu vois, c'était à moi d'en reprendre parce que c'était mon tour... j'ai... j'ai perdu pratiquement mes vrais potes en fait quoi. » [Samuel, 21 ans, inactif].

L'endettement et les conséquences socio économiques comme résultante majeure de l'usage

Toutes les personnes de ce groupe ont consacré un budget important à l'achat de la cocaïne.

« Financièrement c'est un gouffre. (...) J'ai pratiquement craqué 15 000 francs {Sur les deux ans ?} Ouais c'est pas de l'endettement à proprement parler mais l'estimation de la perte financière (...) {Et tu devais 50 000 F à un mec en fait ?} Ouais. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

« J'ai des trucs que je devais payer et qui n'étaient pas encore tombés, mais après tout est tombé au mois de janvier et là tu dis « bon, le trou » et c'est en milliers d'euros. (...) il y a 3000 € à peu près de fiesta et parmi ces 3000 € il y a les trois quarts de coke... une trentaine de grammes, t'imagines ?! (...) Je gagnerais 200 € par mois, j'achèterais 0.2 gramme de coke, tu vois, mais vu que je gagne 2000 €... » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« {Ça a duré combien de temps cette période où tu prenais un gramme tous les deux, trois jours ?} (...) ça a duré un an, et puis oui j'ai commencé à ressentir les effets néfastes, c'est-à-dire : j'avais jamais une tune, tout passait là-dedans, (...) j'étais en Irlande en fait et je m'apercevais que voilà, ça faisait un an et demi que j'étais parti et que j'avais aucun moyen de revenir en France, j'étais un peu bloqué dans ce truc-là, que j'avais juste de quoi vivre chaque jour, que j'avais jamais d'argent d'avance. » [Joseph, 30 ans, assistant-réalisateur].

« Là d'un seul coup je me retrouve à arrêter le restaurant et à travailler dans le social avec une paye de misère. Donc je me retrouve rapidement dans la merde à toutes les fins de mois, puisque ma consommation est pratiquement la même. Au point de m'endetter, de moins manger, et de me retrouver dans la merde. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« ça coûte cher. Je ne suis pas PDG, j'ai quand même une consommation chargée. {Et comment vous gériez ce problème d'argent ?} En travaillant. Pas de trafic, je n'ai jamais trafiqué » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

« J'avais mes ASSEDIC et ça partait que là-dedans, que dans la coke et dans l'alcool quoi. Je faisais un peu de manche à côté aussi (...) je me suis déjà retrouvé à des fins de mois, à avoir le frigo vide et à ne plus pouvoir acheter à bouffer, puisqu'avec les derniers sous, on a acheté de la coke plutôt que d'aller faire les courses. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

Les situations socio professionnelles diversifiées génèrent une inégalité sociale face au risque d'endettement, les revenus élevés permettant de consacrer un budget à l'achat de cocaïne sans trop amputer sur les autres dépenses.

« Non, pas d'endettement... Budget, je venais d'acheter ma maison donc un tiers du truc qui part dans la baraque et j'avais pas encore les bases de mon budget et il a eu des moments un peu shorty. C'est clair que c'était de la coke au détail. On va dire deux, trois grammes par semaine quelque chose comme ça. Donc du 480 à 500 euros par mois en fait ! C'est quand même pas rien, mais rien de problématique. À l'époque, je percevais 3000 € environ par mois. » [Mark, 30 ans, commercial].

« Ça coûte très, très cher, donc obligatoirement à un moment donné, ça fait mal au porte-monnaie, en fin de mois, tu te dis, putain j'ai dépensé tant là pour ça (...) au niveau tunes, c'est sûr que c'est plus galère, mais vu que les soirées apportent beaucoup d'argent, l'argent n'est pas un problème (...) On avait des rentrées en tant qu'organisateur pour les soirées. L'argent rentre facilement quand il y a des grosses soirées, donc, obligatoirement on avait beaucoup de liquide. » [Simon, 27 ans, commerçant].

Les problèmes économiques ont par contre affecté une partie de ce groupe au point de les conduire à faire des choix non souhaités pour continuer de s'approvisionner en cocaïne. Ils peuvent les contraindre à se séparer d'objets personnels ou à se placer dans l'illégalité pour assumer leurs dettes et continuer de pourvoir à leur consommation, par le vol ou plus souvent par le deal de cocaïne ou le deal de cannabis.

« Pff, des magouilles, quoi, des petites combines, vendre un peu de shit, j'ai déjà volé deux, trois postes de voiture... ouais, des trucs pas très clairs, quoi, des fausses combines. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« En fait, je me faisais un peu de sous comme ça. (...) On jouait aux cartes en fait, et on pariait, des petits paris comme ça. Mais surtout cette année là, j'ai toutes mes possessions qui ont disparu en fait, j'avais énormément de matériel, que ça soit musical... (...) J'ai jamais dealé. C'est un truc, je ne peux pas me permettre de mettre quelqu'un, c'est... Question de principe quoi. (...) j'ai vraiment perdu tout ce que j'avais, ma chambre c'est devenu un désert, c'était vide total. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« Il me faisait crédit, ouais {Tu ne t'es pas retrouvé dépassé par ta dette ?} Ah si, puis j'avais beau reprendre mon 100g de shit toutes les semaines, je n'arrivais pas à rembourser parce qu'après je fumais seulement deux, trois joints tous les soirs, c'était la folie, quoi (...) j'ai fait des petites magouilles, je prenais les portables en cours, je les revendais... j'ai pris, parce que mon frère c'est un grand fan de jeux vidéos, j'ai pris ces jeux de Play (station), je les ai revendus... j'ai volé des bijoux à ma mère, enfin j'ai fait tous les trucs possibles et inimaginables... Après, ça n'allait plus du tout avec mes parents, mon frère... j'étais une merde pour lui (...) et donc j'ai dû partir de chez moi. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« Je m'arrangeais pas mal pour en vendre, et puis comme j'avais cet ami, enfin cette personne qui dealait, il me faisait des prix pas chers et puis du coup j'en revendais comme ça, ça me faisait toujours un gramme pour moi, etc... Mais sinon, ça me coûtait quand même très cher... » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

Les dynamiques sociales sont particulièrement affectées quand les personnes s'inscrivent dans le deal de cocaïne, du fait des conséquences sociales de l'ac-

tivité de vente illicite sur le réseau de sociabilité, mais aussi du cercle vicieux de l'achat/revente : augmentation des prises du fait de la disponibilité importante de produit chez soi, réduction de la part dévolue à la vente, impossibilité de rembourser le fournisseur, emprunt pour rembourser la dette, rachat de produit. La vie quotidienne se trouve ainsi transfigurée par les implications financières de la consommation.

« Et bien au final je me suis retrouvé avec 90 grammes de coke, j'en ai vendu un peu, je saurai pas dire combien, mais j'ai consommé au moins 40 grammes. Enfin, on l'a fait trois quatre fois, c'est-à-dire au début je suis arrivé à consommer que ce qui fallait et à vendre assez pour rembourser, parce qu'il me l'avancait, et la dernière fois que j'ai pris 90 grammes j'ai consommé au moins 40 grammes tout seul, tous les jours, en free base (...) La grosse claque !! La grosse claque !! Parce qu'après avoir consommé autant et bien, on a une grosse dette. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« En fait j'ai vraiment perdu le contrôle quand j'ai vendu pas mal... je tapais dans ce que j'aurai dû vendre (...) au début je payais avec une semaine de décalage, et comme je tapais ce que je devais revendre, c'était de ma poche. En fait je me suis foutue dans la merde quasiment en un mois, mais bon j'ai assumée seule (...) J'ai revendu une quantité énorme et j'en tapais tous les jours (...) et là, tu commences à gratter sur les grammes des potes. Je m'étais pris la tête bien avant avec des potes qui me revendaient parce que j'avais su que j'achetais à tel prix et pour eux ça avait baissé et ils grattaient quoi et c'est abusé ; et moi j'ai fait pareil mais je trouvais ça normal alors que je me faisais déjà ma conso dessus. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« Sur les semaines qui ont suivi, tous les gens avec qui on était, ils en ont acheté, on nous avait donné des grammes à vendre pour qu'on puisse en avoir un pour nous, et en fait les grammes on les a tous tapés, donc on s'est mis dans la merde financièrement, on a dû emprunter des sous à tout le monde. » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Les conséquences (...) on faisait beaucoup, beaucoup, beaucoup de deal de coke, donc il y avait beaucoup de gens qui passaient et donc on avait beaucoup de risques, de plus en plus forcément, donc on déménageait tous les quatre, cinq mois, on se prenait des gros appartements, on faisait des fausses fiches de paye... Mais, petit à petit on sent une sorte de, on sent qu'on se met petit à petit dans une espèce de sphère qui va nous amener dans une sorte de trou noir, ou à la prison. Et c'est trop tard, on est pris. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

Lorsqu'il y a endettement, il est souvent multiforme : les dettes contractées auprès d'un dealer se transmutent souvent en dettes auprès des proches ou conduisent à des crédits bancaires, qui peuvent se succéder en cascade. Elles peuvent également conduire à se séparer de son logement.

« J'ai fait des emprunts à des amis, en fait, mais pas des emprunts genre Médiatis des trucs comme ça, non. C'est encore pire. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« J'ai réglé mes dettes, pratiquement toutes. Sur 4 000 €, je lui ai presque tout rendu là. (...) J'ai emprunté de l'argent, j'ai été obligé. Heureusement qu'il y a des gens qui me font confiance et qui m'ont prêté de l'argent, ça m'a bien aidé. Et puis après, le reste, c'était de l'argent que j'avais sur mon compte, que j'ai vidé, qui m'a permis de rembourser tout ça. (...) Après j'ai aussi quitté mon appartement, je suis retourné chez mes parents, alors plus de loyer à payer et puis j'ai récupéré la caution. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« {Là tu as eu la sensation de perdre le contrôle dans cette période ?} Tout à fait ouais, je devais de l'argent... 1000 € mais après je me suis démerdée et j'ai assumé seule. J'ai fait un prêt à la banque pour d'autres trucs, j'avais des réparations à faire sur ma caisse etc... donc j'ai tout englobé et je m'en suis sortie. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« Je prenais en gros deux grammes tous les trois jours. Là c'est dur à gérer la cocaïne avec le budget. Ça se passe jusqu'au jour où tu es trop dans le rouge et il y a souci quoi. Moi c'est mon banquier qui m'a rappelé à l'ordre en bloquant ma carte bleue, le compte et tout le bordel et qui m'a fait me calmer quand même pas mal. » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

« Je me suis retrouvé à la rue, enfin à squatter à droite à gauche à traîner ma valise, à pas vraiment savoir où dormir le soir même. » [Joseph, 30 ans, assistant-réalisateur].

Les conséquences sur les relations sociales et les parcours professionnels

Les dynamiques sociales des usagers qui connaissent ou ont connu une étape d'usage au moins pluri hebdomadaire de la cocaïne sont affectées par la modification de leur réseau social et la réduction de leur sociabilité, par la dégradation de leurs relations affectives, et par des difficultés dans l'activité professionnelle ou les études induites par l'usage. Si l'ensemble de ces pans de la vie sociale sont souvent affectés, certains consommateurs n'ont cependant souffert que d'une partie d'entre eux (par exemple, une difficulté à maintenir une vie sociale sans pour autant connaître une dégradation des relations affectives).

Recomposition du réseau social et repli sur soi

La recomposition du réseau social au fil des étapes dans la consommation de cocaïne est faite d'élaboration de nouveaux liens, de renforcement ou d'éloi-

nement d'anciens liens. Les personnes qui ont connu un épisode d'usage intensif de cocaïne soulignent les modifications de leur dynamique affinitaire induites par l'usage. Il peut y avoir un processus d'exclusion de l'usager par les amis non consommateurs ou consommateurs modérés, comme il peut y avoir un retrait impulsé par l'usager lui-même qui ne trouve plus sa place dans le groupe initial.

« Oui, et bien après j'ai rencontré, forcément, les gens du contexte hein ! J'ai fait des rencontres on va dire pas très intéressantes, pareil, des gens qui consommaient excessivement du free base. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« J'ai rencontré des gens que j'aurais jamais dû rencontrer et puis... Après c'est tout un milieu, j'allais plus trop en cours, je sortais tous les soirs... (...) Au début, ça allait mais après ça n'allait plus du tout. Je me prenais la tête avec les personnes qui tenaient vraiment à moi, les personnes qui m'étaient chères je les perdais (...) je me suis pris la tête avec plein de personnes. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« On va un peu se rapprocher de ces gens qui ont ces pratiques. Et forcément dans un groupe de potes d'enfance, tout le monde ne va pas forcément en prendre, et je vais un peu m'écarter de toute cette moitié qui n'a pas les mêmes envies. C'est lent, mais au final on se retrouve quand même de part et d'autre d'un grand fossé quand même (...) un groupe d'amis va se séparer en deux : ceux qui prennent de la coke et ceux qui n'en prennent pas. » [Max, 23 ans, au chômage].

« On était un gros groupe de potes depuis le lycée, voire depuis le collège, etc. (...) Il y en avait certains qui devenaient obnubilés par ça, vraiment, jusqu'à des histoires à la con, c'est allé loin, à s'endetter à tokos (au maximum possible), (...) Donc il y avait cette face là, et il y en avait d'autres qui consommaient moins, qui quand ils discutaient, ils disaient « regarde untel, putain, fait chier, il vient me voir, il me parle que de ça ! » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Sur la vie sociale oui, parce qu'on s'enfermait un peu dans notre cocon tous les deux, et tout le monde n'était pas à notre portée, parce que voilà, on avait des centres d'intérêt et des sujets de discussion différents, donc on ne pouvait pas, il y a des sujets sur lesquels on ne pouvait pas parler. Donc certaines personnes devenaient pour nous des personnes assez ennuyantes, alors que ce ne sont pas des personnes ennuyeuses. Donc socialement c'est vrai qu'on s'est un peu mis à l'écart. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« Oui, donc, là il y a pas mal d'amis que je voyais, qui ne prenaient pas forcément de drogues, que je ne voyais plus, que je n'ai plus revu. Et beaucoup de gens qui prennent des drogues, pas forcément intéressants, des dealers très cons, que du coup je voyais. (...) Et puis, du coup je commençais à faire beaucoup moins de choses aux Beaux Arts et beaucoup de gens qui m'énervaient. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« À un moment tu te dis qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond. Tu pêtes les plombs, d'abord avec tes collègues, donc forcément à gérer ça le fait pas, ensuite c'est avec tes amis avec qui ça va pas, avec ta conjointe et la vie devient infernale, tu es irritable tout le temps. Tu rentres dans un mode de communication... que tu sois sous l'influence de la cocaïne ou non. Tu es énervé car tu ne prends pas de cocaïne. Tu deviens parano. » [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel].

« La drogue, ça fait éloigner les gens. Surtout les gens qui te connaissent tel que tu es, et quand tu commences à prendre de la drogue, et bien tu changes. » [Lucas, 21 ans, inactif].

Plusieurs éléments peuvent entrer en jeu : la personne dissimule son niveau d'usage devenu abusif et elle réduit les sorties où elle ne peut pas consommer et où elle est exposée au risque de stigmatisation et de désapprobation.

« Ça faisait déjà un petit moment que je consommais comme ça assez régulièrement, je me souviens que des fois quand j'en avais pas je me disais que je ne pouvais pas aller dans cet endroit-là, parce que j'en avais pas en fait. Donc là c'est vraiment l'effet pervers du truc, c'est-à-dire que je me disais pour une fête, chez des gens, ça me faisait chier d'y aller si j'avais pas de coke, (...) et puis parallèlement j'ai des amis qui n'étaient pas sur Bordeaux et quand ils me posaient des questions : « ouais, tu as pris des trucs ces derniers temps ? ». Je disais : « non » alors que c'était oui. » [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

L'éloignement de la famille est aussi une caractéristique de cette période de recomposition du réseau relationnel. Les usagers évoquent peu de conflits avec leur famille (parents, frères et sœurs) parce qu'ils font en sorte de leur cacher leur pratique.

« La famille ? C'est simple, je les évitais. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« Par contre on est moins proche de la famille ça c'est sûr, et ça se ressent un petit peu quand même ouais. {Moins proche parce que tu les fuyais pour pas qu'ils te captent ou parce que t'avais plus envie ?} Déjà un peu de les fuir et puis jamais être là les week-ends, quand on est là c'est pour dormir {Et tu avais des reproches par rapport à ça ?} Un peu ouais des parents. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

« Côté famille, c'est vrai que j'y passais vachement moins quoi ! Sans pour autant les dénigrer mais j'avais autre chose à foutre ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« La famille, les amis, tout ça... c'est pas évident à gérer (...) Parce que moi, déjà à cette époque, à 17 ans, j'étais chez mes parents, donc moi tous les week-ends, je partais

le vendredi soir, je rentrais le dimanche soir, ils faisaient une drôle de tête (...) Ils me demandaient où est-ce que j'étais, je trouvais toujours quelque chose à dire, « j'étais chez un copain », « j'étais à la pêche », des vieux trucs.» [Samuel, 21 ans, inactif].

« {Des conséquences familiales, par exemple tu parlais de ta tante qui t'as élevé ?} Moi j'essaye de ne pas la voir, juste l'avoir au bout du fil, et de ne pas venir bouffer etc.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« J'étais démotivée, je ne cherchais plus de travail et avec ma famille j'étais très distante. Je me cachais presque. Mes rapports avec mes amis tournaient toujours autour de la consommation.» [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

La recomposition du réseau relationnel autour d'autres usagers de cocaïne peut aussi s'accompagner d'un repli sur soi, qui caractérise surtout les usagers de free base qui n'ont pas d'activité professionnelle au moment de la période d'usage intensif.

« {Est ce qu'à ce moment là tu trouvais facile ou difficile de gérer la vie sociale à côté ?} Quand j'étais dans le free base ? Non, compliqué. Très compliqué. C'est vraiment quelque chose qui au final, je parle personnellement, mais je pense que ça doit être pour tout le monde pareil, c'est quelque chose qui isole, on se retrouve vraiment dans un contexte que autour de ça. (...) autour du produit.» [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

La dégradation des relations affectives

Les perturbations des relations affectives sont dues à des comportements agressifs, nerveux, coléreux. Elles concernent plutôt les cercles restreints de sociabilité (amis proches, colocataires) mais elles peuvent aussi s'étendre aux collègues de travail.

« Mon coloc' qui pète un câble et qui veut quitter la coloc' (...) il me l'a écrit : tu prends trop de C, ça te rend trop speed, trop nerveux, tu me prends pour un con.» [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« Ça allait les trois premiers mois où je voyais tout le temps les mêmes gens à se défoncer tout le temps ensemble. Au début, ça allait mais après ça n'allait plus du tout, quoi. Je me prenais la tête avec les personnes qui tenaient vraiment à moi, quoi, les personnes qui m'étaient chères je les perdais.» [Samuel 21 ans, inactif].

« Ouais, des amis j'ai eu pas mal de reproches parce que j'ai carrément pas pris le téléphone, mes parents (...) Parce qu'en fait ils voyaient que ça n'allait pas, je me prenais la tête et tout ça, donc c'est vrai que c'était pas plaisant...» [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

« On va dire qu'au niveau amical, ça a fait s'éloigner des gens. Ma meilleure pote, quand elle a entendu que j'avais basé, et bien elle n'a pas du tout, du tout aimé, et il y a quelque chose qui s'est passé quoi. Et il y a des amis proches à moi aussi, ils n'ont pas aimé. » [Lucas, 21 ans, inactif].

Dans les couples, lorsque l'usage devient trop fréquent, la cocaïne finit souvent par perturber la relation. Elle passe alors du rôle d'adjuvant à la construction de la relation amoureuse à celui de destructurant et éloigne les partenaires l'un de l'autre, d'une part, du fait des effets d'irritabilité et d'agressivité, et d'autre part du fait que chacun se focalise plus sur la satisfaction et le plaisir que procure la cocaïne. Lorsque l'un des deux fait de la revente de cocaïne et notamment lorsqu'il perd le contrôle de sa consommation, les tensions sont accrues par la crainte permanente d'une perquisition policière. Ainsi, c'est dans les relations de couple, du fait de l'installation d'un rapport de domination lié à l'approvisionnement du produit, mais également du fait d'une intimité plus grande, que la violence, verbale ou physique, apparaît le plus souvent. Les autres actes de violence physique évoqués dans cette étude l'étaient à l'encontre de matériel. Notons que ces conduites violentes sont souvent associées à une consommation importante d'alcool, en plus de la prise de cocaïne.

« La personne avec qui je sortais, elle ne comprenait pas mes sautes d'humeur, elle n'arrivait plus à me gérer en fait dès que je n'avais plus rien, que je voulais appeler mon pote pour retoucher, il ne comprenait pas pourquoi j'étais énervée, enfin ! » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Vie sociale je n'en ai presque plus, je suis chez moi. Ma nana elle tape ou elle fait des free base autant que moi. De temps en temps on a des envies de cul parce que ça donne envie très, très sérieusement, mais à la finalité, on s'envoyait deux, trois grammes chacun pour ne pas coucher ensemble, ne pas se voir, ne pas se parler. C'est assez glauque quand même finalement. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« De toute façon tu deviens égoïste et perso et donc moi je ne lui en donnais pas tout le temps et c'était vicieux parce qu'on s'engueulait et j'avais trop peur qu'il parte, puis après je jouais avec ça parce que si je lui en donnais il disait ce que je voulais entendre et si je lui en donnais pas il pouvait se barrer... (...) ouais, il y avait du chantage et tout. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« L'effet du trafic, et pas d'être simple consommateur, ça met en danger, donc il y a toujours une psychose, machin, machin, et puis on ne se sent jamais en sécurité (...) Si ça se trouve, il prenait un coup de couteau et puis il ne revenait plus quoi, toujours ce truc d'avoir peur (...) il arrive plus du tout à gérer ce qu'il a à gérer, en tout cas

dans le couple, donc forcément ça s'effrite de plus en plus.» [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

« Elle m'a sorti un couteau sous la gueule en fait quoi ! Sous alcool uniquement ; il y avait eu un petit peu de coke aussi en fait ! Donc, c'est vrai qu'au bout d'un moment là, il y a carrément eu un problème de consommation...(...) c'est les pétages de plomb que ça peut induire dans les situations extrêmes et que j'ai connues avec cette nana et les problèmes psychologiques qui étaient amplifiés par le produit et par l'alcool et quand on est à l'ouest, c'est pas évident de gérer des situations comme ça. On n'a pas forcément les bons gestes, les bonnes réactions (...) ça se traduisait parfois par une violence physique qui était forte ! C'est vrai que d'arriver à des extrémités comme ça, c'est beaucoup ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« D ma vie de couple ça se passait de moins en moins bien. Mon copain dealait, je dépendais de lui pour la conso, en même temps il voulait me contrôler, de temps en temps je lui en piquais, du coup c'était le stress.» [Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI].

« Ça a complètement altéré notre relation de couple... Son téléphone sonnait tout le temps, il était à fond dedans, il en prenait tout le temps, beaucoup, il commençait à devenir chiant, violent, irrité. (...) Moi, il m'a frappée (...) J'ai vu l'envers du décor (...) c'était mon petit copain, on est rentré dans une sphère de violence (...) avant la coke, il ne m'avait jamais frappée, il n'y a jamais eu de violence physique (...) Sur un an, il y a eu un changement dans le comportement du couple. Même moi, vu que j'étais insensibilisée, j'ai aussi mis de la distance. Violence, distance, désintérêt » [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

Conséquences péjoratives sur l'activité professionnelle ou les études

Les personnes qui avaient une activité professionnelle ou étudiante au moment de l'entrée dans une étape d'usage intensif de cocaïne conservent cette activité malgré les difficultés à mener de front leur vie d'usager de cocaïne et leur parcours étudiant ou professionnel. Les plus nombreux évoquent un ralentissement de leur productivité même s'ils ne décrochent pas totalement de leurs obligations, ou de l'absentéisme tandis que, plus rarement, d'autres estiment n'avoir eu aucune difficulté pour faire face. L'incidence de l'usage de cocaïne sur la vie professionnelle dépend de l'organisation du temps de travail et de l'insertion des prises dans cette organisation, mais également du type d'activité.

« Physiquement on le ressent aussi, j'avais plus envie de me faire chier. Je passais mon temps sur des forums sur Internet en fait ! Des coups de fil, j'en passais une fois de temps en temps pour faire style quoi ! Mais j'étais à fond dedans quoi ! {Tu as eu des remarques de ton patron ou de tes collègues ?} Non, pas mon patron directement, je faisais illusion ! Mais des collègues en fait ! (...) {Donc cette phase a été

difficile à gérer pour toi ?} Ouais ! Parce que consommation quotidienne quoi ! Parce que la nuit je faisais la fête avec la nana avec qui j'étais à l'époque en fait et pour pouvoir faire la fête après une journée de boulot parce qu'elle était en pleine forme ! Ben alors on prenait de la C et le lendemain matin en me levant en fait, étant donné que j'étais fatigué, parce que couché à quatre heures, ben je prenais de la C et c'est tout voilà quoi ! (...) Travail, pas de souci quoi ! Franchement une productivité, une assiduité moindre mais pas de souci apparent. J'arrivais à faire illusion sans problème en fait !» [Mark, 30 ans, commercial].

« C'est vrai que des fois on était un peu pouilleux devant les patrons, quand le lundi matin on était en descente, ça le fait moyen. Mais bon, ils étaient compréhensifs donc ça allait. (...) J'ai fait le coup une ou deux fois on va dire à passer une nuit blanche à taper de la coke toute la nuit et à picoler en plus, à me pointer au boulot le lendemain donc j'étais pas du tout en état de bosser, à me faire renvoyer chez moi. Je ne me suis pas virer, j'ai eu des avertissements (...) c'est ça en fait le truc, c'est que quand il y en avait, comme je disais là, on s'en foutait que ça soit en semaine ou pas, le fait de taper en semaine et de devoir aller bosser le lendemain. Des fois c'était plus que moyen.» [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

«À ma première année de fac, (...) j'en ai tapé quasiment tous les jours pendant pas mal de mois, quoi. Cette année là, je l'ai ratée mais c'était aussi parce que je faisais la fête, etc., etc., dire que c'est la cocaïne, c'est pas vrai, c'est pas ça. (...) J'avais cours le lundi et le mardi. Le mardi soir je partais à la montagne toutes les semaines, j'y allais jusqu'au jeudi soir, le jeudi soir, je commençais le travail dans ce resto là. Et donc là aussi j'en tapais à bloc, quand on montait à la montagne (...) on en tapait tous les jours et plusieurs traces par jour, on en tapait 0,5 par jour à peu près, et ça c'était ma deuxième année. Ma deuxième année, je l'ai eu facilement, je n'ai pas eu à forcer.» [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

«Comme je travaille en free lance comme ça, ça m'a même permis de trouver du travail. Et, comme je travaille comme ça, des fois de travailler vraiment toute la nuit ou plusieurs jours d'affilée, j'ai des rendus à faire, donc des fois pour quatre jours, là, la drogue va m'aider. (...) Des fois c'est le contraire. Je prends trop de drogues et c'est impossible de travailler. Ou quand la cocaïne stresse trop, quand elle n'est pas très bonne, après c'est très dur de travailler.» [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« {Est-ce que c'était facile ou difficile pour toi de gérer ta vie sociale et ta consommation de cocaïne ?} Une horreur, une horreur. Déjà je ne dormais plus (rit) alors le matin en cours, c'était dur, j'y allais pas. {Quand tu dis que tu ne dormais plus, c'était vraiment des nuits blanches ou tu ne dormais pas beaucoup ?} Non, je ne dormais pas, ou je me couchais, il était 7h du matin, donc pour aller en cours à 8H

ou 9h, c'était délicat, j'étais absente. Ou alors, quelquefois, j'en reprenais le matin, d'ailleurs je l'ai souvent fait ça, pour ne pas être absente en cours. C'est-à-dire que c'était une vie, moralement j'étais KO, j'étais fatiguée physiquement, et il fallait que j'aille en cours, que j'assure en cours et tout ça, plus mon travail associatif, plus ma vie privée, plus tout ça, enfin ma vie de couple et ma vie artistique, tout ça avec la coke (rit).» [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

{Et c'était assez difficile de gérer la consommation et les études ?} Pas évident ouais. C'était possible, mais pas évident (...) malheureusement, ce n'est pas en dormant deux heures par nuit, ou trois heures, que le lendemain on a la tête claire pour travailler et écouter des profs, c'est clair.» [Simon, 27 ans, commerçant].

« À la fin du BTS c'était quand même pas facile, il y a des jours où je n'avais pas envie de faire grand-chose... Pas motivé en fait.» [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

Un cas de rupture du contrat de travail est directement dû à l'usage de cocaïne au cours de l'activité professionnelle.

« On m'a vu dans les toilettes en train de tirer une trace. Un collègue à moi pourtant, qui en prenait autant, mais bon, vu qu'on a eu un quiproquo, qu'il était au dessus de moi... {Et au niveau du boulot, les conséquences c'est quoi ?} Les conséquences c'est que je me suis fait virer.» [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

Généralement, les personnes qui ont expérimenté ou utilisé à plusieurs reprises la cocaïne dans le cadre même de leur activité professionnelle ou de leurs études, ont une estimation ambivalente de son incidence sur la qualité de leur travail. Elles ont pu en apprécier la stimulation intellectuelle et physique qui leur a permis parfois d'approfondir ou d'oser, donc d'aller plus loin dans l'accomplissement de leur tâche. Néanmoins elles remarquent que l'effet narcissique a pour conséquence perverse une autosatisfaction qui, sur le moment, leur fait perdre leur sens d'autocritique et altère leur perception de leur environnement matériel ou leurs relations avec les partenaires de travail, au risque de faire une erreur ou d'être à l'origine d'un accident.

« J'ai testé l'exercice de mon métier de comédien sous influence de la cocaïne (...) en répétition oui, ça m'a donné des pêches différentes, des ressorts différents. J'ai testé des choses de manières différentes. Et, toujours dans cette démarche, d'expérimentation, j'ai aussi pris de la cocaïne avant de monter sur scène en public (...) le trac disparaît très vite, on se sent très fort, on a la patate, on se dit que si y a un problème on va assurer, on peut improviser, on peut partir dans tous les sens, on est le roi du

monde hein sur scène. (...) on était que deux sur scène. C'était pour dire aussi que c'était pas anecdotique au niveau de la responsabilité qui me pesait sur les épaules voilà. (...) A posteriori j'ai eu une trouille en me disant : « t'étais con, t'étais pas du tout dans l'écoute de la scène, dans l'écoute du public, t'étais complètement centré sur toi-même ». Et, c'est très égoïste, ma partenaire, je l'ai pas écoutée, j'étais pas dans une réponse fine, (...) quand on est comédien, on doit aussi se regarder, s'écouter en tous cas, pas se regarder le nombril. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« C'est vachement plus dangereux (que le speed) parce que t'es vachement trop stimulé. Et... dans mon boulot, on m'a toujours appris qu'il ne faut pas confondre vitesse et précipitation. Quand tu te précipites, tu deviens dangereux, tu fais mal ton boulot. (...) dans le métier dans lequel je bosse, je suis amené à rencontrer des intermittents qui sont en tournée depuis très longtemps, donc les tournées c'est... c'est vraiment quelque chose de très intense et de très physique et les gars pour tenir c'est coke, coke, coke. Et bon, ça arrive, ça m'est arrivé de refuser de travailler avec un gars qui est trop à fond parce que trop dangereux. (...) il faut qu'on se concentre, il faut qu'on fasse attention à ce qui se passe autour de nous aussi, et quand t'es sous cocaïne, non, tu n'as plus cette notion de danger. » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

La cocaïnomanie séquentielle comme mode de réduction des risques de décrochage social

L'ampleur du décrochage social du fait de l'usage intensif de cocaïne ne conduit donc pas systématiquement à un mode de vie uniquement centré sur l'usage du produit. Plusieurs cas de figure se distinguent : il y a d'une part les personnes qui décrivent un décrochage social total, généralement de courte durée, au maximum de quelques mois, la plupart du temps du fait d'un usage de free base, et d'autre part des personnes qui continuent à s'inscrire dans une dynamique sociale, même si les plus nombreux souffrent des conséquences induites par leur double vie et doivent jongler entre leur usage de cocaïne et leurs obligations sociales et professionnelles. Dans ce dernier cas, il y des usagers de free base, mais il s'agit plus souvent d'usagers par voie nasale. Parmi ces derniers, certains mènent cette double vie depuis plusieurs années. Ces usagers décrivent particulièrement une logique de consommation qui peut être qualifiée de « cocaïnomanie séquentielle », logique d'usage qui leur permet de continuer à mener leur vie active et leur vie d'usager de cocaïne sur la longue durée, et qui apparaît ainsi comme une stratégie de réduction des risques de décrochage social total. La cocaïnomanie séquentielle consiste à alterner les phases de plusieurs jours sous l'effet du produit et les phases de sevrage d'une durée inférieure ou équivalente, essentiellement pour permettre au corps et à la psyché de « reprendre pied », de se reposer, mais aussi pour assumer des obligations professionnelles qui apparaissent impossibles à assumer sous l'effet du produit.

« Je rattrapais ça, j'avais souvent deux, trois jours où je faisais que manger et dormir, j'avais de la coke mais je n'en prenais plus, donc pendant deux jours, je dormais et je mangeais, je reprenais un cours de vie comme ça, un petit peu normal. Souvent, je faisais trois, deux (rit), non, mais c'est vrai, trois, deux. Pas plus de trois jours, après deux jours de repos (...) Ouais, j'avais envie de manger et de dormir, de retravailler, rebosser pour rattraper le retard, ce genre de chose (...) enfin, il y a des soirs où je devais dormir, où je mangeais, tout ça. J'ai jamais pris du lundi au dimanche, c'est impossible, j'ai toujours... je pense que deux fois ou trois fois par semaine, tu fais une nuit entière, tu ne prends plus rien, tu manges, tu manges plus que d'habitude. Parce que forcément tu manges moins, forcément quand je prends, quand je prenais de la coke, tu manges moins, t'es hyper actif, quoi. » [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

« Il y avait des moments pour dormir, des moments pour manger, des moments pour taper de la coke, mais ça m'arrivait des fois de déborder deux jours de suite sans manger, quoi, ça m'arrivait. » [Lucien, 24 ans, au chômage].

« Au tout début, je tapais beaucoup sur une longue période, c'est à dire pendant 15 jours j'en tapais tous les jours, bam ! bam ! Je m'arrêtais une semaine et je réparais. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Je suis devenu guide de voyage, surtout en Inde, je deviens un peu plus responsable, on me fait plus confiance. À ce moment-là, il a fallu que je change un peu mon mode de fonctionnement, car en tant que guide je n'ai pas le droit à l'erreur, je ne pouvais pas me permettre d'aller travailler en étant foncé étant donné que je devais présenter devant une cinquantaine de personnes des monuments, leur expliquer, ce n'est plus comme à l'école. Là par exemple ça fait 5 jours que j'ai pas pris de C. Je pars en voyage dans 15 jours, j'ai les fesses qui se serrent un peu, il faut que j'assure... Quand je me retrouve devant des groupes de gens, qu'il faut expliquer les monuments, si t'es en montée de coke ou de Dinintel^{®17}, t'es pas cohérent, et j'ai pas envie d'avoir honte. C'est pas comme devant une feuille de papier, quand tu passes des examens, même si tu fais n'importe quoi c'est pas grave, tu te tapes la honte quand tu vois le résultat, mais c'est pas pareil que devant un groupe. C'est pareil, quand je suis à Beaubourg pour préparer mes fiches, si je suis sous prod, je vais faire n'importe quoi, alors j'essaye de rester clair pour faire ce travail. Donc quand je bosse, je suis à donf, motivé par mon travail, je passe 15 jours en Inde et je prends rien, rien du tout. Et là je bosse, j'ai des pourboires, je gagne bien ma vie, donc maintenant quand je ne suis pas en mission de guide, je peux m'offrir de la coke comme je veux, il y en a partout dans la rue (...). Je me défonce à fond, avec des potes ou seul, mais j'évite de dépasser mes limites. Dès que cela a des

17. Amphétamine utilisée comme anorexigène (clobenzorex).

conséquences sur mon caractère, je sais qu'il y'a un truc qui ne va pas et là je fais attention. Je peux prendre un ou deux paquet, 1 ou 2 G en une heure, mais là où ça pose problème, c'est sur la durée, c'est quand ça dure longtemps, c'est pas une question de quantité.» [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel].

« Pendant une longue période je me suis arrêtée, mais ça c'était volontaire, parce que mon travail devenait de plus en plus intense à l'école (d'architecture) (...)ça peut durer tout un projet, donc un mois, deux mois (...) à partir du moment où j'approche du rendu, le fait qu'il faut que je rende quelque chose à mes profs j'arrête la consommation de drogues et les sorties, parce que ça me fatigue et je faisais déjà assez de nuits blanches à l'école (...) comme j'avais beaucoup de boulot à l'école je m'arrêtais, je continuais à consommer, je reprenais, je continuais à consommer, je m'arrêtais un petit peu.» [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« À un moment donné je vais me dire stop, pendant 3-4 semaines je vais rien faire, donc je vais rien acheter. Je vais arrêter, je vais ressortir, je vais refaire du footing, je vais aller à la piscine, et puis d'un seul coup ta tête se remet en route, et hop je vais racheter 3 grammes.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« C'est à dire qu'en fait, quand j'étais au boulot je prenais rien du tout, donc pas de taz, pas d'alcool, par de coke rien {Et le boulot c'était sur la semaine ? Trois, quatre jours ? Elle est assistante d'éducation en internat} Trois jours, même pas deux jours parce qu'on va dire, à ce moment là y avait le trajet, je partais le lundi matin, je rentrais le mercredi matin (...) la dernière trace c'était le lundi matin avant de partir, avant de me taper la route, voilà parce que le week-end je faisais n'importe quoi, fatiguée, etc., pour tenir la route et tenir la journée. Après en général quand je rentrais le mercredi j'essayai de me domestiquer pour pas en taper tout suite tout de suite, c'était dur, puis après, en général à partir du mercredi soir ou du jeudi, en général, c'est reparti quoi ! (...) je continuais d'en taper quand même parce que j'allais en week-end à partir du mercredi.» [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

Cette cocaïnomanie séquentielle est conçue cependant comme une forte vulnérabilité selon les problèmes qui peuvent survenir dans la vie. Le choix de ce style de vie est explicitement présenté comme n'étant pas sans risque quant à la possibilité de revenir à un usage non maîtrisé.

« En fait mon dernier pétage de plombs avec la C c'était il y a 6 mois. Il y a un an j'ai planté mon conjoint, après 12 ans de vie commune, et là j'ai commencé à faire la fête, vraiment. (...) Et quand je l'ai quitté, c'est parti en live aussi quoi (...) C'était il y a 6 mois, et là je consommais beaucoup, j'avais un gramme sur moi tous les soirs et je le consommais tous les soirs (...) c'était une bulle, c'est ce que je disais, c'était une bulle, une parenthèse, mais là c'est bien toujours la troisième étape, c'est juste un moment, mais quand j'ai vu que ça commençait à aller mal, j'ai fait une

coupure. Je me sens, je ne sais pas si je le suis, mais je me sens suffisamment responsable pour me créer ces espèces d'espaces où je peux me laisser aller et me reprendre après. Je suis off depuis octobre 2006, c'était mon dernier voyage en Inde, et je suis devant ma bécane toute la journée, je prépare mes circuits et je sors tout le temps. Mais je prends pas de la C pour travailler, c'est pas bien, en fait ça marche pas. Quand je relis ce que j'ai fait sous C, ça n'a pas de sens pour moi.» [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel].

« {Ça pose problème de prendre de la coke à la maison ?} Non, c'est pas ça qui me pose problème. C'est le fait de consommer régulièrement, tout le temps, tout le temps chez soi de la coke. Je pense que ça peut détruire un couple (...) J'ai le sentiment que je peux facilement perdre le contrôle (...) Tu y penses souvent, ou tu te dis, c'est dommage, j'aurais bien pris un petit trait maintenant, ou après le dîner. Je pense que c'est aussi beaucoup pour ça qu'il y a des périodes où je consomme beaucoup moins, où je m'arrête de consommer.» [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

4 - UNE QUATRIÈME ÉTAPE POUR LE PROFIL 3 : LE RETOUR VERS L'USAGE OCCASIONNEL DE COCAÏNE

Huit usagers sur dix parmi ceux qui ont vécu une période d'usage pluri hebdomadaire ou quotidien de cocaïne sont revenus à une fréquence d'usage occasionnelle au jour de l'entretien. Cette période d'usage intensif révolue est envisagée par les consommateurs comme un « accident biographique » dont ils ont su se relever en mettant des techniques en œuvre pour revenir à un meilleur contrôle de leur consommation. Les sorties dites « autonomes » (l'usager prend conscience de son rapport au produit et des conséquences de l'usage et décide d'agir pour le modifier) sont les plus nombreuses, pendant que d'autres sont générées par des événements extérieurs, dont la survenue n'a pas été anticipée par les usagers, qui se trouvent bien obligés de s'y adapter.

Parmi les personnes qui sont revenues à un usage occasionnel de cocaïne au jour de l'entretien, les plus nombreuses restreignent désormais leur prise au contexte festif (ou plus marginalement à des contextes de stimulation sexuelle). Elles continuent généralement d'être des polyusagers et consomment aussi de l'ecstasy (parfois des amphétamines, du LSD) mais elles restreignent également la prise de ces autres produits au contexte festif (seuls l'alcool et le cannabis peuvent échapper à la règle). Quelques personnes ne consomment plus que de la cocaïne, à un rythme pluri annuel.

Le polyusage joue un rôle non négligeable dans le retour vers une consommation occasionnelle de cocaïne : un usager sur deux a connu une phase d'usage intensif d'un ou plusieurs produits psychoactifs autres que la cocaïne avant de parvenir à mieux maîtriser l'ensemble de ces consommations. Ceux qui n'en ont pas utilisé ont pu prendre des tranquillisants pendant les premiers jours du

sevrage. Par contre, une minorité a opéré un transfert vers l'usage régulier d'un autre produit, le plus souvent de l'héroïne, usage régulier hors du contexte festif qui persiste au moment de notre rencontre.

Les raisons du retour vers un usage occasionnel

Les sorties de l'épisode d'usage intensif de cocaïne, telles que les évoquent les usagers, sont le plus souvent des sorties autonomes, c'est-à-dire impulsées par les usagers eux-mêmes qui mesurent la place de la cocaïne dans leur vie quotidienne et décident d'agir pour changer. Les conséquences économiques et sociales sur leur mode de vie ont directement participé à cette prise de conscience. En vertu des critères d'inclusion qui impliquaient de sélectionner des usagers qui n'avaient jamais été en contact avec le système sanitaire pour leur usage de cocaïne, il est logique qu'aucune des sorties de l'usage ne soit accompagné par un service spécialisé. De même, la nécessité d'avoir consommé au moins une fois au cours des trois derniers mois pour être inclus dans l'étude explique qu'aucune des personnes rencontrées n'aient opté pour une totale abstinence après la sortie de l'usage intensif.

Les sorties autonomes

Les usagers concernés par ces sorties autonomes de l'usage intensif évoquent généralement une « prise de conscience » et une « remise en cause » de leur pratique, qui naissent généralement des conséquences économiques, psychologiques et sociales de l'usage, et du sentiment de perte de contrôle.

« J'étais toute seule en train de taper de la coke et là je me suis regardée dans la glace et j'ai eu un gros déclin (...) Je me suis vue à quatre pattes en train de chercher de la coke par terre, à la pince à épiler tu vois, sur la moquette, un truc de fou, je me suis fait peur (...) en fait il y a un truc con, un soir avec Marc et ce pote en question là, on a maté « Requiem for a dream »¹⁸, ça parle d'un couple et de leur pote donc vraiment on était les trois pareil et je pense qu'on s'est vachement identifié aux trois personnages (...) j'ai voulu me restreindre et en fait le pote qui me revendait était pareil, il s'est vu aussi balancer des trucs chez lui tout seul...on était un peu les deux pareils. Ce qui m'a aidé c'est que j'étais très endettée, j'étais dans la merde niveau tune donc je pouvais plus en avoir et en fait ces mecs là me régulaient (...) il a commencé à me faire sortir, à voir du monde, ce que je ne faisais plus du tout (...) je me disais c'est bon t'es en train de devenir une junky (...). Quand tu prends conscience que ça va plus c'est limite trop tard (...) il faut le déclin personnel sinon c'est mort. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

18. « Requiem for a dream », film dit " culte " de Darren Aronofsky, 2000, d'après le roman de Hubert Selby Jr.

Cette remise en cause de la pratique d'usage intensif est aussi confortée et entretenue par d'autres événements concomitants, notamment les reproches de l'entourage non consommateur ou qui maintient une consommation modérée.

« Deux amis en particulier, ma pote là qui est un peu comme ma sœur et un autre ami de longue date, qui ne se connaissaient pas du tout en fait et qui se sont appelés. Puis ils m'ont appelée pour me dire : qu'est-ce qu'il se passe ? Et donc ils m'ont secouée quoi. Et c'est tombé aussi à un moment donné où je voyais que ça partait complètement en live et que... bon après ce qu'ils ont exactement fait, je ne m'en souviens plus très bien, je sais qu'ils m'ont secouée, qu'ils m'ont dit : mais qu'est-ce que tu fous ? Enfin, on trouve que tu consommes trop, on a toujours consommé ensemble, c'était un truc festif, qu'on faisait seulement quand on était ensemble. » [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

« C'est vrai que mes amis m'ont un peu... des amis de fête qui eux continuaient toujours à prendre ça dans le cadre festif, et qui s'apercevaient que j'étais en train de tomber dedans tout doucement, et qui m'ont prévenu, qui m'ont beaucoup parlé sur cette drogue et qui m'ont ouvert un peu les yeux aussi sur le fait aussi que voilà, c'était beaucoup mieux quand c'était juste festif. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

Pour ceux qui ne vivent pas encore des conséquences trop dommageables de leur usage de cocaïne sur les plans psychologiques, sociaux et financiers, l'observation des effets du produit et des conséquences de l'usage chez les autres consommateurs de longue durée peut aussi favoriser cette remise en cause.

« Ce qui m'a vraiment calmé, c'est de voir des mecs complètement éclatés en soirée, des trucs comme ça, là ça m'a donné plus à réfléchir quand même (...) Il y a eu le déclin de voir des cas comme ça, voir des meufs, ouais c'est clair quoi, avec le squelette tout déformé, qui se recroquevillait comme ça sur elle-même, que la nana elle ne peut pas se déplier comme ça, elle reste instinctivement comme ça, mais en plus il paraît que les muscles, enfin les os, ils se déforment et tout, (...) c'est une habitude sur X années quoi (...) elle est camée H24 quoi et elle peut plus se déplier la nana quoi, une meuf avec qui j'avais discuté une soirée et tout, ça c'est vraiment le cas qui me reste en tête (...) c'est peut être après ça qui calme aussi qui te donne moins envie d'en prendre la semaine et tout, et puis te dire bon déjà je vais réduire les week-ends et puis peut être pas forcément en prendre la semaine, et puis en plus, dans le groupe dans lequel j'étais, à cette époque là, on avait tous un peu la même manière de penser, on s'est tous dit, on s'est un peu tous calmé en même temps en fait, ouais. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

Un faisceau d'indicateurs conduit donc le plus souvent le consommateur à remettre son rythme de consommation en cause (sentiment de perte de contrôle, difficultés à gérer sa vie sociale, problèmes financiers, reproches de l'entourage, délitement de la vie familiale, observation des conséquences vécues par des usagers de longue durée) ; cependant, la rupture du rythme de consommation peut aussi être suscitée par la peur causée par un malaise, qui constitue un déclencheur de la remise en cause.

« Ça m'a arrêté net ce qui s'est passé, ça m'a arrêté net !! (...) À peu près un quart d'heure ou vingt minutes après ce malaise, je lui ai demandé de terminer ma base... Alors que je venais de faire un coma ! (...) Maintenant, j'ai arrêté la coke, j'en n'ai plus pris une seule fois. ça va faire deux mois, à peu près, j'en n'ai plus pris une seule fois. Il y a plus moyen, moi, je touche plus à ça. Je ne veux pas mourir! » [Lucas, 21 ans, inactif].

Pour parvenir à leur but d'arrêt ou de réduction de la consommation, les usagers associent généralement la réflexion et la prise de recul sur leur pratique à un événement singulier qui va leur permettre de changer de mode de vie : un projet de création d'entreprise qui accapare l'attention, un déménagement, un retour provisoire chez les parents, une rupture complète avec le réseau de consommateurs ou le conjoint partenaire de consommation...

« J'ai plus la même vision du produit, c'est-à-dire que l'on rentre dans une phase où le produit sert à se mettre la tête différemment, ouais, c'est-à-dire que ça devient moins festif, ça veut dire que les gens sont moins communicatifs, et à partir de ce moment on rentre dans une espèce de cercle qui devient de moins en moins intéressant (...) c'était plus quelque chose de malsain dans lequel on était, ça devenait assez malsain, ouais (...) malsain par rapport à cette prise-là, ouais, on se rend compte que ce n'est pas bon, l'effet est en vérité nul, enfin que ça ne sert à pas grand-chose, pour consommer des trucs et dépenser beaucoup d'argent, pour pas grand-chose, on n'arrive même pas à se contrôler soi-même, quand on a commencé à prendre le premier prod', la première base, et du coup, on a envie, on a envie, donc du coup, on rentre dans ce cercle infernal et après on se dit : qu'est-ce que j'ai fait hier soir, pourquoi j'ai été aussi con de prendre ça pour avoir cet effet-là et puis galérer en plus pour m'endormir, donc (...) c'était une période à un moment donné, qui est assez vieille, c'était il y a 4 ans, 3 ans, 3 ans et demi, et obligatoirement après il y a le cadre création d'entreprise, donc plus de motivation, toujours dans le même milieu mais bon, d'une autre manière, donc obligatoirement plus de responsabilités derrière, quand il y a des gens à gérer ou des choses à mettre en place, si on veut que ça tourne et faire entrer l'argent donc là, rien que par rapport à ça, pour être opérationnel et faire les choses on réduit un peu la consommation, ça c'est sûr. Et au fur et à mesure on se rend compte du truc et on se dit que voilà c'était une période et des étapes, des étapes, des expé-

riences, et ce sont des choses que là, personnellement qui m'intéressent beaucoup moins, ouais (...) c'est la vie qui a changé, une envie personnelle de changement et d'évolution et un produit qui maintenant ne m'intéresse plus, ça c'est clair, ouais. Un produit qui amène même vers le dégoût.» [Simon, 27 ans, commerçant].

« Une prise de conscience où j'ai grandi avec... tu sais quand tu arrives à un certain âge, tu grandis et... si tu as ça dans les pattes, tu grandis avec ça et forcément ta maturité elle évolue avec ça (...) pendant une année tu tapes de la coke, tu évolues avec, je ne sais pas moi, ta consommation et... et tu te dis : voilà, ça commence à faire beaucoup. ça a duré une année et quand tu fais la compta à la fin de l'année, tu te dis : mon salaud... ! Voilà quoi. Et puis après j'ai eu l'opportunité de bouger sur Metz, j'avais une copine qui déménageait et j'ai pris son appart', comme j'étais au chômage, dès que j'ai pu, quoi.» [Lucien, 24 ans, au chômage].

« Comme je te disais, j'ai vu l'envers du décor. Déjà, il y avait le rapport avec les autres, le rapport avec... Ma famille, bon, je la voyais tous les trimestres... mais tu n'as plus... Enfin tu te dis : c'était mon petit copain, on est rentré dans une sphère de violence, des rapports faussés autour de moi, des échecs... tout qui partait en... (...) je lui expliquais que je ne pouvais pas mener cette vie continuellement parce que... on ne pouvait pas vivre de ça, on ne pouvait pas en prendre toute notre vie, c'était un peu destructeur... (...) mon petit copain et moi, la rupture a été dure (...) il a quand même continué à m'appeler; à... j'ai même, à un moment donné, j'ai dû partir d'ici, j'ai... un petit peu déménagé.» [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

« Je me rendais bien compte que ça partais en free style {Et donc qu'est-ce que tu as décidé à ce moment là ?} De couper court avec le milieu que je m'étais fait, avec ces personnes qui vivaient que la nuit, avec ces personnes qui consommaient la coke et qui prenaient n'importe quoi n'importe quel jour de la semaine, quoi. J'ai décidé de ne plus trop les voir, quoi (...) Je suis retourné chez mes parents, au bout de six mois que j'habitais chez Z., je suis retourné chez mes parents {C'est eux qui t'ont demandé de revenir ou alors c'est toi ?} Non, c'est moi, je suis retourné devant chez eux, je les ai attendus bien une journée devant la porte et puis je leur ai tout dit.» [Samuel, 21 ans, inactif].

« C'est surtout un pote qui m'a aidé, en voyant que ça n'allait pas bien et tout, qui m'a pris en main, qui m'a dit : maintenant, tu fais tes trucs, tu fais tes CV, tu fais tes lettres, pour bosser à l'étranger. Il m'a dit : tu fais tes trucs ! Et puis après je suis parti {Et quand il te disait « tu vas bosser à l'étranger » c'était dans l'idée de couper avec... ?} De couper avec tout ce monde là, puis de revivre.» [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

Les sorties générées par des événements extérieurs

Plus rarement, l'usager de cocaïne se trouve confronté à l'obligation de cesser sa consommation du fait d'une rupture non souhaitée, complète et brutale de l'approvisionnement. C'est alors le processus inverse comparativement aux sorties autonomes : ici, le retour à la sobriété est un préalable à la remise en question du rythme de consommation. Il s'agit le plus souvent d'une cause judiciaire ou financière. Comme pour les précédents, l'arrêt de la consommation intensive se double souvent d'un changement de mode de vie, qui se traduit par une rupture avec le réseau des consommateurs, qui peut passer par un changement de lieu d'habitation. Max [23 ans, au chômage] est arrêté pour deal de cannabis ; il cesse immédiatement toute consommation de cannabis et de cocaïne dans l'attente de son procès. Le petit ami de Valérie [32 ans, bénéficiaire du RMI] est incarcéré pour deal de cocaïne et elle se retrouve sans produit. Wolfgang [23 ans, au chômage] se réveille un matin sans cocaïne et détenteur d'une forte dette envers son fournisseur ; en plus d'emprunter pour rembourser sa dette, il rend son appartement pour en récupérer la caution et retourne vivre chez ses parents ; le banquier d'Henri [32 ans, conducteur de train] bloque l'accès de son compte en banque ; le patron de Vladimir [33 ans, agent d'entretien des espaces verts] le licencie pour avoir consommé de la cocaïne sur son lieu de travail et prévient ses parents chez qui il retourne vivre pour couper court avec son environnement.

Le transfert vers l'usage régulier d'un autre produit psychoactif pour un usager sur deux

La consommation d'autres produits psychoactifs joue un rôle non négligeable dans la sortie de la consommation intensive de cocaïne, puisqu'un usager sur deux connaît une période d'usage régulier d'un autre produit qui succède à l'étape de consommation intensive de cocaïne. Parmi ceux qui parviennent à sortir de l'usage intensif de la cocaïne sans passer par cette étape de transition, il peut cependant y avoir quelques jours de prise de tranquillisants au moment du sevrage.

« Quand j'ai arrêté ça, quand j'ai arrêté, j'ai beaucoup pris... non, c'est pas le Tranxène®, c'est beaucoup plus léger, en fait, c'est une copine qui me l'a filé. C'est... je sais plus comment ça s'appelle, c'est comme le Tranxène® mais c'est beaucoup plus léger. » [Sonia, 29 étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

L'usage régulier d'autres produits psychoactifs comme période tampon avant la reprise d'une consommation occasionnelle de tous produits dont la cocaïne

Les usagers qui ressentent le besoin de consommer un autre produit psychoactif pour compenser l'arrêt de l'usage régulier de cocaïne citent majoritairement l'héroïne, l'ecstasy et l'alcool. Cependant, selon les produits qu'ils privilégiaient avant l'étape d'usage intensif de la cocaïne, ils peuvent choisir d'autres molécules, comme le LSD, les amphétamines ou la kétamine.

« Donc du coup : surconsommation, parce que comme je disais tout à l'heure, effet de groupe (...) après on fait plus tourner les joints, on fait tourner les traces, quoi. Et voilà, je suis sorti de cette colocation comme ça, ça c'est fait nature peinture... {Ça t'a été difficile d'arrêter de consommer tous les jours de la cocaïne ?} Non pas du tout parce que je consommait autre chose {Tous les jours ?} Ouais, ouais. Un peu de speed, du MDMA... » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« En fait, la première phase, la première année de fac et tout... la première année de fac, j'ai tapé pfff quatre fois plus de coke que ce que je prenais d'autres produits, après la deuxième année, pareil, et après, en licence, là par contre, j'ai commencé à consommer beaucoup plus d'autres produits, j'ai consommé beaucoup plus de LSD, c'est clair, la kétamine aussi, c'est là que j'ai goûté la kétamine et donc... et donc voilà, il y a eu une phase pendant deux ans où j'ai consommé beaucoup de coke, et après j'ai consommé beaucoup plus d'autres choses, et finalement, c'est marrant parce que j'ai consommé beaucoup de LSD, de kétamine, etc, et finalement, tout s'est calmé en même temps, quoi, en gros tout s'est calmé en même temps. J'ai calmé d'abord la coke, et euh... j'ai continué à prendre d'autres trucs etc, mais finalement ça a été assez crescendo, c'est à dire que j'ai tout calmé en même temps, quoi. J'ai calmé ma consommation avec tout sur les mêmes périodes, alors qu'au tout début, c'était surtout la coke, ouais.» [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Donc là, étape assez violente quoi (...) Et donc là j'ai vraiment eu envie de tourner la page, je sentais que ça allait mal finir. Et donc, j'ai arrêté les Beaux Arts et je suis revenu à Paris. Et là, j'ai commencé à me mettre en free lance, enfin j'ai passé une première année à essayer de trouver des plans à droite à gauche pour travailler comme ça en tant que graphiste. Et donc là, j'ai commencé à effacer les numéros de téléphone de tous ces gens que je voyais, j'ai plus trop été en free party etc, et donc là j'ai essayé de vraiment arrêter. Et puis bon j'ai plus trop pris, pas de crack en tous cas, je continuais à prendre un petit peu de cocaïne de temps en temps (...) Et donc là, vraiment envie de tourner la page. Mais bon, je continuais toujours à prendre pas mal de drogues et à sortir pas mal le week-end, etc...et donc là j'avais plus trop de problèmes d'argent en habitant chez mes parents. (...). Après j'ai plus

pris des ecstas (...) Oui, à cette période j'avais beaucoup d'ecstas, je les achetais par 100 ou un truc comme ça, donc j'en avais tout le temps.» [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Je me limitais mais pour stopper net c'était très dur (...) J'ai plus été mal dans la période où je consommais que dans la période où j'ai arrêté. J'ai compensé en reprenant quelques taz. En fait je suis passée par des cycles de consommation, shit, taz, trip, coke, taz, petite par-dessus... » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« Pendant deux jours, trois jours, mentalement on n'arrête pas d'y penser; on pense qu'à ça. Mais moi vu que je sais comment ça va être le reste et tout, je me suis forcée, et voilà. En même temps la rabla (héroïne) ça m'a aidée à zapper et puis voilà quoi.» [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Ça fait pas si longtemps que ça en fait (que j'ai arrêté le free base). ça fait on va dire deux tout petits mois, c'est simple c'était quinze jours avant les examens. Le problème c'est qu'à ce moment là j'étais dans l'héroïne, et j'ai fait les examens en crise de manque, et là c'était assez violent quand même (...) ça nous était arrivé de consommer de l'héro pendant un mois, on en tapait tous les jours, et on n'était pas dedans, jamais. Et là, c'était la première fois où pendant dix jours, ça a été les chauds froids, pas dormir, moi le soir j'arrivais pas à dormir, pollution nocturne, ma copine pareil, et donc ça c'était vraiment, vraiment dur, transpirer, pendant qu'on était en train de faire les examens, c'était vraiment très, très dur, d'ailleurs j'en reviens pas d'avoir réussi mes examens quoi. Parce que... On pensait pas du tout que ça allait durer autant de temps, on s'était dit : au pire, on en a pour 4, 5 jours. Et le problème c'est qu'avant on pouvait en prendre tout un mois, tous les jours, on n'était pas dedans, mais depuis qu'il est arrivé ce problème là, il suffit de deux grammes et on est dedans. Deux grammes, et pendant trois jours c'est les chauds froids, et tout ça, et l'impression d'avoir deux cents kilos sur le dos à chaque mouvement, le dos complètement bloqué, donc... Mais on n'a pas arrêté la consommation d'héroïne pour autant.» [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

La consommation active et régulière d'un autre produit psychoactif chez une minorité : la prégnance de l'héroïne

Pour les plus nombreux, la prise d'autres produits psychoactifs que la cocaïne a constitué une période tampon qui a facilité le retour à la sobriété en adoucissant la période du sevrage. Cependant, une minorité continue l'usage régulier d'un autre produit au moment de l'entretien. Pour une personne, il s'agit de la consommation quotidienne d'alcool en quantité importante depuis plusieurs années [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts]. Pour une autre, il s'agit de la consommation pluri hebdomadaire de LSD comme c'était déjà le cas avant la phase de consommation intensive de cocaïne [Lucas, 21 ans, inactif]. Cependant, le plus grand nombre de cas parmi ceux qui utilisent toujours

un autre produit de façon régulière au jour de l'entretien concerne un usage d'héroïne, qui est devenu le produit principal (5/7). Une personne explique que le renversement des priorités de consommation en faveur de l'héroïne finit par le conduire à consommer de nouveau de la cocaïne pour réduire son envie d'opiacés.

« J'ai commencé à prendre de l'héroïne, donc ça a pas mal changé. Comme je ressens vachement cet effet de stress de la cocaïne, je le ressens depuis que j'ai commencé à baser, j'ai ressenti cet effet de stress de la cocaïne (...) Et donc après, là l'intérêt, c'est aussi de prendre de la cocaïne pour pas prendre d'héroïne. Déjà le mélange et puis après de l'alternance. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

CHAPITRE 4. DES ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION SUR LA DYNAMIQUE DES CARRIÈRES DE CONSOMMATION DE COCAÏNE

Les carrières de consommation de cocaïne ne suivent donc pas un cours linéaire : parmi les usagers qui ont été rencontrés dans le cadre de cette étude, environ un sur trois parvient à maintenir un usage festif du produit, sans ressentir de dommages importants liés à sa consommation, tandis que les autres ont connu une période de perte de contrôle et en ont subi des dommages. Ces dommages peuvent être financiers ou psycho-sociaux et peuvent éventuellement se cumuler. Les plus nombreux parmi ceux qui ont perdu le contrôle de leur pratique sont parvenus à revenir à un rythme de consommation occasionnel et ont vécu cet épisode d'usage intensif de la cocaïne comme un accident biographique dont ils ont su se relever. Le plus souvent, l'épisode dure quelques mois, en tout cas moins de deux années. Beaucoup plus marginaux sont les consommateurs de cocaïne qui utilisent le produit de façon intensive sur de très longues durées. Parmi les personnes qui ont participé à la recherche, deux personnes [Eric, 36 ans, guide touristique et culturel ; Louis, 37 ans, employé du secteur social] totalisent respectivement onze et quatorze ans d'usage au moins pluri hebdomadaire.

La reconstruction des carrières de consommation de cocaïne selon une approche typologique s'appuie sur les éléments communs qui structurent le parcours des différents usagers et, ce faisant, laisse de côté les particularités propres à chaque parcours. Il faut donc avoir bien conscience que dans la réalité les parcours ne sont pas toujours aussi linéaires : les sorties de l'usage intensif ne sont pas toujours définitives, et une minorité a effectué des allers-retours entre les phases de contrôle et les phases de consommation intensive, ainsi que des allers-retours entre les phases de consommation de cocaïne comme produit principal et les périodes de polyusage avéré.

Plusieurs aspects de ces carrières de consommation peuvent, entre autres, être discutés : la question du polyusage de substances psychoactives et des voies d'administration de la cocaïne, les secteurs professionnels et les modes d'organisation qui favorisent la pratique, les contextes de la vie privée qui favorisent la pratique, ainsi que la forte similarité qui existe entre les sorties de l'usage intensif de cocaïne et les sorties de la toxicomanie à l'héroïne.

1 - LE POLYUSAGE DES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

Le polyusage apparaît comme une question centrale dans la compréhension des processus qui conduisent les usagers de cocaïne d'une étape à l'autre de leur carrière. Les plus nombreux sont des polyusagers confirmés au moment de la découverte puis de la persévérance dans l'usage de la cocaïne et continuent d'utiliser ces autres produits en même temps que la cocaïne. Même si l'on constate une réduction du polyusage au fil des années chez les consommateurs qui maintiennent un usage festif de la cocaïne, ainsi qu'une réduction de celui-ci chez ceux qui débute un usage intensif de la cocaïne, ces pratiques perdurent, notamment dans le cadre festif (alors que la cocaïne est utilisée dans d'autres moments de la vie quotidienne). Enfin, l'usage d'autres produits intervient aussi lorsqu'il s'agit de réduire le rythme de consommation de la cocaïne. La configuration des produits consommés connaît des constantes. L'alcool et le cannabis sont quasiment toujours présents. Enfin une autre substance de prédilection est souvent présente de manière simultanée ou successive : on trouve surtout (par ordre décroissant d'importance) l'ecstasy, l'héroïne, le LSD et enfin les amphétamines. En ce qui concerne le polyusage des substances psychoactives sur la durée des carrières de consommation, il est notamment intéressant de remarquer que la très grande majorité (42/50) ont connu dans leur vie au moins une période d'usage au moins hebdomadaire d'un produit autre que l'alcool et le cannabis (la consommation peut se restreindre au contexte festif). Parmi les huit qui n'ont jamais consommé de substances autres que l'alcool et le cannabis à ce rythme, une personne a été alcoolo dépendante et quatre sont ou ont été usagers quotidiens de cannabis. Globalement, les carrières de consommation des usagers de cocaïne « cachés » au regard des structures sanitaires ou répressives, semblent, par le prisme de notre échantillon, être plutôt des carrières de polyusagers qui ont connu une ou plusieurs étapes privilégiées avec la cocaïne.

Pour ces personnes habituées des produits psychoactifs utilisés en milieu festif, la spécificité des effets de la cocaïne (stimulation, sensation de lucidité malgré les effets sensoriels) en fait un produit idéal pour opérer un glissement des pratiques dans la vie quotidienne. Beaucoup notent que ce glissement n'aurait vraisemblablement pas pu s'opérer avec un autre produit.

2 - LES VOIES D'ADMINISTRATION DE LA COCAÏNE

Il faut particulièrement mettre en valeur la prégnance de l'usage en free base parmi les personnes rencontrées. Il semble que sa banalisation soit à l'origine du fait que le groupe rencontré comprend plus de personnes qui ont perdu le contrôle de leur pratique que de personnes qui l'ont toujours contrôlée. Ce mode de préparation et cette voie d'administration est particulièrement diffusée chez les personnes de l'échantillon qui ont navigué dans des réseaux sociaux proches de la communauté alternative techno. L'usage de free base se cantonne à la sphère privée, mais ses utilisateurs sont souvent des amateurs de free party, ou ont partie liée avec des réseaux sociaux de jeunes proches des free parties.

Il existe une grande absente dans l'exposé de ces carrières : l'injection de cocaïne. On ne peut que remarquer son existence marginale et le fait que son expérience, quand elle survient, n'ait jamais influencé l'orientation des carrières de consommation. Dans notre échantillon, trois personnes ont fait une expérience ponctuelle de l'injection de cocaïne, « pour l'expérience », une quatrième a pratiqué l'injection durant dix jours et une cinquième a injecté occasionnellement de la cocaïne à l'égal d'autres produits au cours d'une période de poly-usage avéré.

3 - LES SECTEURS PROFESSIONNELS ET LES MODES D'ORGANISATION QUI FAVORISENT LA PRATIQUE

En ce qui concerne l'usage de la cocaïne pendant l'activité professionnelle, il apparaît que certains secteurs, comme le travail dans les établissements de nuit (boîtes de nuit, bars) ou l'hôtellerie restauration, activités pour lesquelles la performance physique est partie prenante du travail, ou comme le milieu artistique ou du multimédia qui valorise la créativité, sont plus exposés que d'autres fonctions à la prise de cocaïne.

Les personnes qui exercent ou ont exercé dans le secteur de l'hôtellerie restauration expliquent l'intérêt d'utiliser la cocaïne dans leur activité pour s'adapter aux horaires variables, pour travailler de nombreuses heures d'affilée, pour être vifs à l'instant même où il le faut, notamment pour assumer les « rushs » (arrivée massive des clients aux heures des repas). Ici aussi la recherche de stimulation est placée au centre de la logique de l'usage de cocaïne, mais l'activité de consommation s'exerce le plus souvent en groupe restreint, c'est-à-dire le plus souvent un sous groupe d'initiés dans l'entreprise. Dans ce secteur ou dans celui des établissements nocturnes, la volonté de « rendre le boulot festif » est aussi mise en avant pour expliquer les circonstances de l'usage. Il faut dire que dans ce dernier cas nos exemples concernent toujours de jeunes usagers en voie d'insertion dans la vie adulte, qui exercent un emploi alimentaire, et non pas de professionnels confirmés du secteur.

Dans le milieu artistique (théâtre, composition musicale, techniques du son ou de la lumière) et celui du multimédia, la principale logique de l'usage qui apparaît dans les discours est de favoriser la performance et la créativité. Cette logique de l'usage dans ce contexte particulier est cependant dénigrée par ceux qui en ont fait l'expérience. La création ou la performance réexaminées une fois sobre ne revêtent pas la qualité supplémentaire qu'on leur attribuait sur l'instant, sous l'influence du produit. D'ailleurs, les personnes qui ont utilisé la cocaïne dans le cadre artistique ont le plus souvent abandonné cet espace de consommation pour réserver leur consommation à d'autres moments.

Dans différents secteurs d'activité, le fonctionnement en « free-lance » ou en « profession libérale » maximise également le risque de voir les pratiques se dérouler au cours de l'activité professionnelle car l'usage peut aisément être « caché » sans que l'usager ait à mettre en place des stratégies de dissimulation, contrairement aux personnes qui se voient contraintes d'exercer dans des locaux collectifs. Le professionnel libéral adapte ses horaires, a de nombreuses plages de travail programmées seul à son domicile. Ses consommations dans le cadre professionnel se déroulent de toute façon dans la sphère privée.

La difficulté de l'insertion sur le marché du travail et le statut professionnel peuvent en dernier lieu éventuellement affecter les carrières de consommation, en termes de conséquences sur la gestion du temps attribué ou réservé aux prises, et bien sûr en termes d'estime de soi. Les personnes rencontrées comprennent plusieurs libéraux ou free lance, qui ont une place particulière dans le monde du travail par leur caractère solitaire mais surtout contractuel – pas de sécurité de l'emploi- ; elles comprennent également de nombreux ouvriers ou employés qui ont un statut d'intérimaire. Ces libéraux ou ces intérimaires sont moins soumis à la pression du regard social pour gérer la visibilité de leur usage. Enfin, on constate une présence importante de personnes ayant fait des études supérieures chez celles qui n'ont pas d'activité professionnelle au jour de l'entretien. Sur seize personnes qui n'ont pas d'emploi, deux seulement n'ont aucun diplôme et neuf ont fait des études supérieures dans le passé.

4 - LES CONTEXTES DE LA VIE PRIVÉE QUI FAVORISENT LA PRATIQUE

En ce qui concerne la sphère privée, la vie en colocation est un contexte particulier de potentialisation des activités de consommation entre amis qui restaigraient auparavant leur usage aux soirées festives. Des colocations étudiantes sont décrites mais aussi des colocations entre jeunes adultes en voie d'insertion ou récemment inscrits dans la vie professionnelle -logement réunissant des ouvriers, des employés, des intérimaires et des jeunes inactifs ou en recherche d'emploi, ne pouvant pas accéder au logement avec leurs seules ressources-. Enfin, le squat communautaire, entre jeunes en situation de préca-

rité, constitue aussi un lieu de sociabilité quotidienne qui favorise la diffusion et la répétition des pratiques.

Il faut noter également que certains nœuds gordiens du parcours d'insertion dans la vie adulte et du processus d'inscription dans le monde professionnel affectent particulièrement la dynamique des carrières de consommation. La période d'autonomisation, qui survient le plus souvent une fois le baccalauréat en poche, constitue une étape fragile au cours de laquelle la carrière de consommation peut s'infléchir. Notamment, les lycéens qui ont déjà expérimenté la cocaïne et ont réservé son usage à des soirées festives ont un risque important de voir leur fréquence de consommation augmenter à compter du moment où ils accèdent à l'enseignement supérieur et simultanément à leur premier logement. L'absence de surveillance des parents, la sensation de liberté et l'enrichissement du réseau relationnel participent à majorer les fréquences de consommation. Cette période post lycéenne est aussi souvent l'occasion d'une première expérience de colocation, qui favorise l'épanchement des activités de consommation hors du milieu festif.

Pour les jeunes étudiants qui sont concernés par une augmentation de leur consommation lors des premières années d'études supérieures, les périodes d'examen constituent souvent un premier moyen de soupeser sa capacité à réguler son usage en fonction des contraintes sociales et personnelles. Par contre, on a plutôt tendance à constater une réduction des fréquences d'usage et des quantités consommées au moment de l'entrée dans la vie professionnelle pour ceux qui ont fait des études courtes, et au moment de l'entrée en master 1 pour ceux qui ont opté pour des études plus longues. Le premier cycle universitaire constitue ainsi une période particulièrement à risque.

5 - LES CRITÈRES SIMILAIRES DES SORTIES DE L'USAGE INTENSIF DE COCAÏNE ET DES SORTIES DE LA TOXICOMANIE À L'HÉROÏNE

Il semble particulièrement intéressant de mettre en perspective les carrières d'usagers de cocaïne que nous avons décrites avec le travail qui avait été réalisé par Robert Castel sur les sorties de la toxicomanie à l'héroïne (Castel, 1998). En premier lieu, il faut remarquer que les étapes d'usage intensif de cocaïne sont loin de correspondre systématiquement à la définition sociologique de la toxicomanie telle qu'elle est décrite par Castel : le toxicomane est celui qui consacre une part essentielle de sa vie personnelle et sociale à la recherche et à la consommation de son produit privilégié. Si une minorité s'est effectivement enfermée pour une courte période (quelques mois) dans un usage de free base auquel elle consacrait tout son temps, la grande majorité a connu un usage pluri hebdomadaire ou quotidien de cocaïne qui ne les empêchait pas d'assumer leur vie sociale et professionnelle, même si cela engendrait pour eux un certain nombre

de difficultés. Autant les spécificités des effets de la cocaïne en font un produit à risque élevé de glissement des pratiques hors de l'environnement festif, autant ces effets permettent, avec plus ou moins de difficultés, de maintenir une insertion sociale. De ce fait, le sortant de l'usage intensif de cocaïne n'est pas forcément contraint, comme le sont les toxicomanes qui ont consacré leur vie à l'usage de leur produit, de produire un ré-ordonnement de ses lignes biographiques majeures. Le plus souvent, l'arrêt de l'usage se produit tout en continuant (avec plus de facilités) les activités qui étaient maintenues pendant l'usage intensif : ils perdurent dans leur emploi, ils continuent leurs études.

Par contre, en ce qui concerne les modes de sortie de cet usage intensif, l'analyse de Robert Castel peut être reprise point par point pour décrire les sorties de l'usage intensif de cocaïne. Conformément aux données déjà décrites dans la littérature scientifique, Castel remarque que les raisons invoquées par les usagers pour rendre compte de leur sortie de la toxicomanie se résument en un triptyque : la sortie peut s'enclencher à la suite d'un événement particulier, suite à une décision, ou suite à un accident. Ce triptyque permet effectivement de rendre également compte des sorties de l'usage intensif de cocaïne. Cependant, ces bonnes raisons d'arrêt de l'usage ne permettent pas de le susciter systématiquement. Par exemple, le malaise dû à un excès de free base de l'un, qui engendrera son arrêt de l'usage, ne peut être qu'un épisode rapidement oublié à l'aide d'une nouvelle pipe de crack pour un autre. C'est pourquoi il convient de s'interroger sur la façon dont les consommateurs reconceptualisent leur expérience : « sur la base de quelles reconceptualisations de leur expérience les anciens drogués produisent-ils des explications de la sortie de la toxicomanie ? » (Castel, 1998, p. 139). Sur cette question, l'analyse des sorties de la toxicomanie à l'héroïne produite par Robert Castel et son équipe recoupe une étude américaine réalisée dans les années 1980 (Stimson & Oppenheimer, 1982), mais aussi nos éléments recueillis auprès des usagers intensifs de cocaïne. On distingue ainsi, à la suite de Stimson & Oppenheimer comme de Castel, quatre genres essentiels qui rendent compte des processus à l'œuvre dans les sorties de l'usage :

- l'épuisement de l'expérience : il s'agit de la découverte de la disparition des effets recherchés dans la consommation. L'usager connaît un processus au fil des jours de consommation intensive qui va consister pour lui « à éprouver, constamment, la validité des différentes définitions préalables (conceptualisation) de ce que cette expérience devrait être, en établissant une comparaison entre ce qu'il fait effectivement et ce qu'il croyait qu'il ferait » (Castel, 1998, p.140). Ce processus de reconceptualisation de l'expérience est celui qui est le plus souvent décrit en ce qui concerne nos usagers intensifs de cocaïne (voir les sorties dites autonomes dans le chapitre précédent).

- le rapport à l'âge et l'image sociale de la maturité : « de bien des manières, l'addiction est un mode de vie réservée aux jeunes » (Stimson & Oppenheimer, 1982, p.161). Les entretiens montrent bien que le jeune usager de cocaïne est

un individu « branché », qui a « le culot » de transgresser les normes, tandis que les « vieux usagers » sont plus souvent qualifiés de « tox' » et assimilés à la déchéance. Les consommateurs de cocaïne les plus âgés de notre échantillon qui totalisent un grand nombre d'années d'usage intensif de cocaïne racontent plus facilement que les autres l'histoire de leur carrière de consommation comme celle d'une chute sociale et personnelle. Plus généralement, les usagers vieillissants argumentent volontiers sur le fait « qu'avec l'âge » ils préfèrent consommer peu souvent du produit de bonne qualité plutôt que de persister dans une surenchère de consommation qui se contente et se satisfait de produits de mauvaise qualité.

■ la peur des risques : « cette peur recouvre ce sentiment qui naît dans l'appréhension du fait que si l'addiction perdure, on va mourir ou courir des dangers redoutés » (Castel, 1998, p.141). La sortie peut ici être le fait d'un calcul de probabilité ou de l'obligation de contenir une angoisse qui devient insupportable (peur de la prison, d'une agression, de la mort).

■ la modification des circonstances : ce quatrième précepte est celui qui correspond le plus aux sorties générées par des événements extérieurs. La modification des circonstances non souhaitée par le consommateur implique un réordonnement de son quotidien auquel il s'estime contraint de s'adapter pour survivre. Même si l'usager perçoit cette modification des circonstances comme une contrainte, la notion de choix n'est pourtant pas absente de la modification de son comportement : même dans le cas de sorties générées par des événements extérieurs, l'usager confronté à cet événement est conduit à réévaluer les bénéfices et les désavantages de sa pratique de consommation et prend la décision de modifier son mode de vie. Par exemple, l'usager arrêté pour trafic de cannabis qui décide d'arrêter toute consommation de cocaïne dans l'attente de son procès se sent contraint par cet événement extérieur pour « sauver sa peau », mais il aurait très bien pu continuer à prendre de la cocaïne, subir des analyses de sang positives et être plus lourdement sanctionné au moment de son procès. De même, celui qui se réveille un matin sans produit et détenteur d'une grosse dette envers son fournisseur considère à cet instant qu'il n'est plus en mesure d'alourdir sa dette. Il aurait pu considérer l'inverse et s'endetter auprès de proches, d'un organisme de crédit ou effectuer un cambriolage pour disposer d'assez de finances lui permettant de consommer à son rythme antérieur.

SYNTHÈSE DE LA PREMIÈRE PARTIE

À partir des éléments livrés par les usagers de cocaïne lors des entretiens qui ont été conduits avec eux, les carrières de consommation ont été reconstruites en utilisant deux critères différents comme mode de classement : d'une part l'environnement dans lequel est pratiqué la consommation (environnement festif versus environnement non festif) et d'autre part la fréquence d'usage de la cocaïne (au moins pluri hebdomadaire ou non).

La première prise se déroule en moyenne à l'âge de 20 ans. Elle survient le plus souvent chez des personnes qui ont déjà utilisé des substances psychoactives illicites, et ont déjà régulièrement pimenté leurs sorties festives à l'aide de stimulants (ecstasy, amphétamines), ou moins souvent d'autres produits comme les hallucinogènes. La première approche du milieu festif organisé (alternatif ou non) se déroule aux alentours de l'âge de 17 ans. L'initiation à la cocaïne survient ainsi le plus souvent dans une intentionnalité festive, mais se déroule pourtant essentiellement dans la sphère privée (soirées privées, retour de fête, expérience préalable en petit comité avant l'usage en contexte festif). La banalisation de l'usage de cocaïne est particulièrement illustrée par l'absence d'inquiétude chez les usagers qui en font l'expérience pour la première fois, mais aussi par les processus de dédramatisation que décrivent ceux qui avaient une appréhension avant de franchir le pas. Pour ceux-là, les effets vécus comme doux lors de la première consommation achèvent de modifier l'image antérieure qu'ils avaient du produit. La curiosité pour de nouveaux effets psychoactifs mais aussi les stratégies identitaires (s'intégrer dans un groupe de consommateurs de cocaïne) constituent les principales motivations de la première prise.

La deuxième étape des carrières de consommateurs de cocaïne est caractérisée par la persévérance dans l'usage festif de la cocaïne. « Faire la fête » est la raison principale qui explique de reprendre de la cocaïne après la première

expérience. Ces nouvelles sessions de consommation se déroulent dans un environnement festif et s'inscrivent dans une pratique de polyusage. Le plus souvent, la cocaïne est consommée occasionnellement pendant que d'autres produits sont privilégiés, notamment l'ecstasy. La cocaïne est plutôt réservée aux petits matins, pour assurer un meilleur confort au moment de la dissipation des effets des produits consommés la veille. À ce moment de la carrière de consommation, la cocaïne est perçue comme un produit secondaire, onéreux et peu disponible. Les principaux effets recherchés sont la stimulation, l'endurance, la convivialité et le bien-être. La cocaïne est également consommée pour assurer la « descente » (dissipation des effets) d'autres produits psychoactifs, pour ressentir un sentiment de puissance, pour mieux supporter l'alcool, et pour la stimulation sexuelle. Les usagers estiment que la cocaïne ne génère que peu d'effets indésirables, qu'ils perçoivent comme mineurs : il s'agit essentiellement de palpitations cardiaques et de la surconsommation de tabac au moment des effets. Les usagers s'accordent essentiellement sur la subtilité des effets ressentis, qu'ils jugent peu « puissants », notamment au regard des autres produits psychoactifs qu'ils ont pu expérimenter dans leur vie (ecstasy, hallucinogènes majeurs, amphétamines, ...). Plusieurs motivations justifient le fait de persévérer dans l'usage de cocaïne : les personnes apprécient la cocaïne comme un produit dopant ainsi que le sentiment de communion et d'intégration qui lie le groupe de consommateurs qui partagent le produit. Pour eux, la cocaïne est aussi un marqueur festif, c'est-à-dire que sa présence confère un caractère exceptionnel à un événement festif. Enfin, ils apprécient particulièrement le sentiment de rester lucide et maître de soi malgré les effets psychoactifs, ce qu'ils ne retrouvent pas avec d'autres substances (ecstasy, hallucinogènes majeurs). Au cours de cette étape de persévérance dans l'usage de cocaïne, la majorité des personnes rencontrées a fait l'expérience de fumer du free base -préparation artisanale du crack à partir de la poudre de cocaïne – (32/50). Tous confirment que l'administration en free base transforme radicalement les effets de la cocaïne, en provoquant un « rush » et un bien-être dont la puissance est sans comparaison avec les effets ressentis lors d'une prise par voie nasale. Après cette expérience du free base, la moitié d'entre eux s'est désintéressée de cette voie d'administration parce que les effets ne sont pas festifs ou parce qu'ils ont eu peur de la puissance de ces effets, tandis que l'autre moitié a découvert une voie d'administration de la cocaïne qui les a séduits. Au moment de cette deuxième étape des carrières de consommateurs de cocaïne, les dynamiques sociales sont caractérisées par une sociabilité profuse et une pratique régulière de la fête (marquée par le polyusage des substances psychoactives illicites). La grande majorité fait simultanément des études ou exerce un emploi sans ressentir d'impact de l'usage de cocaïne sur la vie sociale et professionnelle ou étudiante. Une minorité connaît cependant des problèmes de déscolarisation, de décrochage scolaire ou d'absentéisme au travail, problèmes qui sont exclusivement attribués à la pratique intensive du polyusage et de la fête et jamais à la seule cocaïne.

C'est au moment de la troisième étape des carrières de consommateurs de cocaïne qu'une bifurcation en trois profils différents peut être mise en évidence. Le profil 1 regroupe le tiers des personnes rencontrées (18/50). Elles maintiennent un usage strictement festif du produit. Pour la majorité d'entre elles, le polyusage perdure mais la cocaïne est devenue le produit principal (hors alcool et cannabis). Le profil 2 rassemble une petite minorité (4/50) qui continue un usage occasionnel de la cocaïne mais le pratique en dehors d'un environnement festif. Le profil 3 regroupe plus de la moitié des personnes rencontrées (28/50). Elles ont débuté un usage pluri hebdomadaire ou quotidien de la cocaïne, qui ne se restreint pas à l'environnement festif. Parmi elles, les plus nombreuses (22/28) ont cessé cette consommation intensive au jour de l'entretien et sont revenus à une consommation occasionnelle de cocaïne.

PROFIL 1 : le maintien de l'usage de cocaïne comme pratique strictement festive. Pour ces personnes, les pratiques festives constituent un cadre rigide de la consommation de cocaïne, car elle se déroule exclusivement dans un environnement festif. La cocaïne est d'ailleurs conservée entre les sessions de consommation dans l'attente des prochaines festivités. De ce fait, le rythme des prises dépend du rythme des sorties. Cette troisième étape de la carrière de consommation est aussi caractérisée par une réduction du polyusage et une augmentation de la part de la cocaïne dans les produits consommés, processus qui est perçu comme un assagissement de l'usage festif. Les effets recherchés et ressentis sont les mêmes qu'au moment de l'étape précédente, bien qu'une minorité décrit également d'autres effets qui sont surtout mis en évidence par ceux qui ont connu une phase de consommation au moins pluri hebdomadaire (le profil 3) : les sensations physiques au moment de l'administration du produit et la polarisation sur la cocaïne une fois la session de consommation engagée. Pour tous, les effets indésirables continuent d'être perçus comme mineurs. Par rapport à l'étape précédente, une motivation supplémentaire justifie aussi l'usage : l'habitude. Dans ce groupe, une minorité consomme occasionnellement du free base. En ce qui concerne les dynamiques sociales, les déroulements biographiques n'apparaissent pas affectés par la consommation de cocaïne telle qu'elle est pratiquée par les personnes qui répondent à ce profil. Pour les plus nombreuses, les parcours étudiant ou professionnel suivent un cours linéaire ou même une courbe ascendante, avec une situation sociale qui s'améliore au cours du temps. Une minorité pour qui le parcours professionnel est plus chaotique n'attribue pas ses difficultés à son usage de cocaïne et se trouve d'ailleurs dans une dynamique de projet.

PROFIL 2 : l'usage occasionnel de la cocaïne hors du milieu festif. Ces personnes considèrent l'usage de cocaïne comme un loisir, pour lequel le contexte festif n'apparaît pas comme une condition nécessaire de l'usage. Deux sous-profils se dégagent : soit ce sont des usagers de cocaïne très modérés

(quelques fois par an), qui ont un passé d'usagers festifs et ont cessé les pratiques de polyconsommation ; soit il s'agit d'un cas de polydépendance avérée, pour lequel la cocaïne n'est pas un produit privilégié.

PROFIL 3 : l'usage au moins pluri hebdomadaire de cocaïne hors de l'environnement festif. La bascule vers un usage intensif de cocaïne et le glissement des pratiques dans la vie quotidienne sont expliqués par les usagers concernés par quatre mécanismes. Le plus fréquent est l'accessibilité soudaine et à volonté de la cocaïne, due à la proximité affective avec un dealer de cocaïne (un ami ou un(e) compagnon/e devient dealer). Les personnes décrivent aussi l'influence des pratiques mimétiques (les consommations se répètent hors du milieu festif dans le groupe d'affinité) pour expliquer l'augmentation de leur consommation, ainsi que l'amorce de l'usage en milieu professionnel. Une minorité explique son nouveau rapport au produit par un sentiment d'abandon et d'isolement social.

En ce qui concerne les contextes de consommation, il y a deux options à partir du moment où les pratiques de la cocaïne s'installent dans la vie quotidienne : soit la consommation s'effectue par voie nasale et elle peut se dérouler n'importe où, dans n'importe quel lieu et quelle que soit la situation ; soit elle s'effectue en free base, et les personnes n'évoquent alors quasiment que des consommations dans un domicile privé, dans lequel elles restent continuellement enfermées.

Des effets supplémentaires sont recherchés et ressentis dans l'usage de la cocaïne à ce rythme, par rapport à l'étape précédente de la carrière de consommation : les usagers décrivent la recherche des sensations physiques au moment de l'administration, ainsi que la sensation majoritairement ressentie de polarisation sur le produit une fois la session de consommation engagée. Les personnes qui utilisent la cocaïne dans le cadre professionnel, en plus de la stimulation et de l'endurance, trouvent aussi dans les effets du produit une augmentation de leur capacité de concentration. Pour l'ensemble des usagers qui répondent à ce troisième profil, les effets indésirables prennent de l'importance et sont variés. Les effets physiques indésirables, en plus des palpitations cardiaques, comprennent des expériences de sudations et de frissons, des saignements de nez, et une dérégulation du rythme de l'alimentation et du sommeil. Les effets psychologiques indésirables sont caractérisés par de la nervosité, de l'irritabilité, un sentiment dépressif, un sentiment de méfiance excessive et une appétence continue pour le produit. Le free base est caractérisé par des effets indésirables spécifiques : les usagers décrivent un désir irrésistible bien plus fort que celui que provoque la consommation par voie nasale, un renfermement sur soi ainsi qu'une crispation physique et mentale. Lorsque les usagers qui répondent à ce profil sont interrogés sur leurs motivations à consommer à ce moment

là de leur carrière de consommateurs, ils évoquent avant tout l'emprise du produit. La cocaïne devenant le produit principal, consommé quotidiennement ou plusieurs fois par semaine, le polyusage se réduit à cette étape de la carrière. Il continue d'exister néanmoins, notamment si les personnes participent à des festivités. Par contre, on note l'apparition de la consommation régulière d'héroïne chez une minorité, soit parce qu'elle est consommée en association avec la cocaïne pour en réduire les effets négatifs (speed-ball), soit pour supporter les fins de sessions au free base et permettre l'endormissement. Le free base est d'ailleurs seul à être associé, dans notre échantillon, à des épisodes pathologiques qui auraient pu être graves sur le plan sanitaire : overdose, épisodes hallucinatoires aigües, lésions pulmonaires.

Pour les personnes qui connaissent ou ont connu cette étape de consommation intensive de cocaïne, le sentiment de perte de contrôle est généralisé, quoiqu'il soit exprimé de façon plus claire et plus tranchée par ceux qui sont sortis de cette période et par ceux qui ont consommé en free base. L'examen des dynamiques sociales au moment de l'usage intensif de cocaïne montre la difficulté, mais non l'impossibilité, de gérer les conséquences économiques, sociales et professionnelles de la pratique. Ces conséquences perturbent les déroulements biographiques à des degrés divers, depuis le simple stress qui s'ajoute à l'obligation d'assumer certains aspects de la vie sociale, jusqu'à la modification du mode de vie (entrée dans l'économie illicite, perte du travail ou du logement). Cependant, la plupart des personnes de ce groupe continue à maintenir une vie sociale, même si c'est au prix de difficultés lourdes à surmonter. Ils continuent de se rendre à leur travail, ou continuent leurs études. Il n'y a ainsi qu'une minorité d'usagers de ce groupe qui répond à la définition sociologique de la « toxicomanie » à un moment de leur trajectoire de consommateur de cocaïne, en consacrant l'essentiel de leur vie personnelle et sociale à la recherche et à la consommation du produit (Castel, 1998). Lorsque le décrochage social est total, il précède généralement de peu une sortie de l'usage intensif. Ce processus d'exclusion sociale totale et de repli complet sur soi ne concerne que les usages en free base. En effet, les usagers par voie nasale peuvent maintenir leur insertion sociale mais aussi ne pas subir l'ensemble des dommages qui peuvent être induits par la consommation intensive de cocaïne, mais seulement une partie d'entre eux. L'endettement et les conséquences socio économiques de l'usage apparaissent comme une conséquence négative essentielle de la pratique de la cocaïne à ce rythme de consommation. L'endettement peut conduire à perdre son logement. Les dynamiques sociales se trouvent aussi particulièrement affectées quand les personnes finissent par débiter un deal de cocaïne ou sont contraintes à d'autres activités illégales pour maintenir l'approvisionnement qui leur est nécessaire. Sur le plan social, l'environnement des usagers est caractérisé par une recomposition de leur réseau social, par un repli sur soi et par un éloignement de la famille (parents, frères ou sœurs), ainsi

que par une dégradation des relations affectives. Les personnes qui avaient une activité professionnelle ou étudiante au moment de l'entrée dans une étape d'usage intensif de cocaïne conservent cette activité malgré les difficultés à mener de front leur vie d'usager de cocaïne et leur parcours étudiant ou professionnel. Les plus nombreux évoquent un ralentissement de leur productivité même s'ils ne décrochent pas totalement de leurs obligations, ou de l'absentéisme tandis que, plus rarement, d'autres estiment n'avoir eu aucune difficulté pour les assumer. L'ampleur du décrochage social du fait de l'usage intensif de cocaïne ne conduit donc pas systématiquement à un mode de vie uniquement centré sur l'usage du produit. Il y a d'une part les personnes qui décrivent un décrochage social total, généralement de courte durée, au maximum de quelques mois, généralement du fait d'un usage de free base, et d'autre part des personnes qui continuent à s'inscrire dans une dynamique sociale, même si les plus nombreuses souffrent des conséquences induites par leur double vie et doivent jongler entre leur usage de cocaïne et leurs obligations sociales et professionnelles. Parmi ces derniers, ceux qui mènent cette double vie depuis plusieurs années décrivent une logique de consommation qui peut être qualifiée de « cocaïnomanie séquentielle », logique d'usage qui leur permet de continuer à mener leur vie active et leur vie d'usager de cocaïne sur la longue durée, et qui apparaît ainsi comme une stratégie de réduction des risques de décrochage social total. La cocaïnomanie séquentielle consiste à alterner les phases de plusieurs jours sous l'effet du produit et les phases de sevrage d'une durée inférieure ou équivalente, essentiellement pour permettre au corps et à la psyché de se reposer, mais aussi pour assumer des obligations professionnelles qui apparaissent impossibles à assumer sous l'effet du produit.

Les plus nombreux parmi ceux qui répondent à ce dernier profil sont revenus à une consommation occasionnelle de cocaïne au moment de l'entretien. Cette période d'usage intensif révolue est envisagée par les consommateurs comme un « accident biographique » dont ils ont su se relever en mettant des techniques en œuvre pour revenir à un meilleur contrôle de leur consommation. Les sorties dites « autonomes » (l'usager prend conscience de son rapport au produit et décide d'agir pour le modifier) sont les plus nombreuses, pendant que d'autres sont générées par des événements extérieurs, dont la survenue n'a pas été anticipée par les usagers, qui se trouvent obligés de s'y adapter. Le polyusage joue aussi un rôle non négligeable dans le retour vers une consommation occasionnelle de cocaïne : un usager sur deux a connu une phase d'usage intensif d'un ou plusieurs produits psychoactifs autres que la cocaïne avant de parvenir à mieux maîtriser l'ensemble de ces consommations. Par contre, une minorité a opéré un transfert persistant vers l'usage régulier d'un autre produit, le plus souvent de l'héroïne, usage régulier hors du contexte festif qui perdure au moment de l'entretien.

La compréhension de la dynamique des carrières de consommation de cocaïne permet, entre autres, de souligner plusieurs aspects.

Le polyusage des substances psychoactives tient une place primordiale dans la construction des logiques de la consommation et dans le déroulement des carrières de consommation : les carrières de consommation des usagers de cocaïne « cachés » au regard des structures sanitaires ou répressives, semblent, par le prisme de notre échantillon, être plutôt des carrières de polyusagers qui ont connu une ou plusieurs étapes privilégiées avec la cocaïne.

Les voies d'administration de la cocaïne méritent également d'être prises en compte : l'usage du free base n'est pas étranger au fait que notre échantillon comprenne plus de consommateurs qui ont perdu le contrôle de leur pratique que d'usagers qui l'ont toujours contrôlé. D'autre part, on remarque que, contrairement aux usagers suivis dans les centres de soins, la pratique de l'injection de cocaïne est rare et le plus souvent ponctuelle.

L'examen des carrières permet aussi de souligner le fait que certains secteurs d'activité, comme l'hôtellerie-restauration, favorisent la pratique, ainsi que certains modes d'organisation du travail, comme le travail libéral ou intérimaire. En ce qui concerne la sphère privée, la colocation entre jeunes consommateurs est un contexte favorisant.

Pour les jeunes, la période d'autonomisation au moment de l'entrée sur le marché du travail ou au début des études supérieures constitue une période à risque de voir l'usage sortir du contexte festif, le risque associé à cette période pouvant se potentialiser avec une vie en colocation avec des partenaires de consommation.

Enfin, on remarque les critères similaires qui permettent de décrire les sorties de l'usage intensif de cocaïne et les sorties de la toxicomanie à l'héroïne : l'analyse des sorties de la toxicomanie faite par R. Castel (1998) est très proche des résultats obtenus dans notre recherche. Se retrouvent notamment les catégories qui justifient les sorties de l'usage intensif : l'épuisement de l'expérience, le rapport à l'âge et l'image sociale de la maturité, la peur des risques et la modification des circonstances.

PARTIE 2.

ÉLÉMENTS DE COMPRÉHENSION DES CARRIÈRES D'USAGERS DE COCAÏNE : PERCEPTION DU RISQUE, POINTS DE VUE SUR LA MODÉRATION ET STRATÉGIES DE CONTRÔLE, BESOIN D'AIDE

CHAPITRE 5. PERCEPTION DES RISQUES ASSOCIÉS À L'USAGE DE LA COCAÏNE

Les principaux risques associés à la consommation de cocaïne par les usagers qui ont été rencontrés sont avant tout sanitaires. Sont particulièrement mis en évidence le risque létal, le risque d'accoutumance ou de dépendance et le risque de contracter une maladie infectieuse par le biais du matériel d'administration. Une minorité d'usagers évoque aussi les risques pour la santé liés à l'illégalité du produit : produits de coupe non identifiés et risque d'agression. Les risques psychologiques et sociaux sont spontanément peu mis en évidence car ils sont conçus comme des conséquences du risque sanitaire de dépendance. Les usagers évoquent notamment le risque secondaire « d'appauvrissement intellectuel » qui apparaît comme une conséquence directe du renfermement sur soi et de la réduction de la sociabilité induits par la dépendance. Les seuls risques sociaux mis en valeur par une minorité de consommateurs concernent surtout le risque de se faire contrôler/repérer par un représentant de l'autorité comme consommateur d'un produit illicite. Enfin, les risques liés à la conduite routière ne sont pas niés mais sont minimisés (conférer annexe 3). En tout cas, ils ne sont pas cités spontanément lorsqu'on interroge les risques associés à la pratique qui peuvent inquiéter les consommateurs.

Si les personnes associent prioritairement les risques sanitaires à leur pratique, le sentiment de prendre un risque est inégal d'une personne à l'autre. Une partie des usagers rencontrés estime ne prendre aucun risque lorsqu'ils prennent de la cocaïne, pour peu d'avoir veillé à quelques paramètres.

1 - LE RISQUE IMMÉDIAT DE LA PRISE : LE RISQUE LÉTAL

L'ensemble des risques perçus par les personnes rencontrées sont surtout d'ordre sanitaire, marginalement psychologique et social mais aucun des risques évoqués ne fait référence aux risques encourus à l'instant de la prise, si ce n'est le risque d'overdose.

Beaucoup évoquent le risque de mourir, non pas parce qu'ils l'ont souvent craint, mais parce qu'il est le seul risque irréversible. Si les plus nombreux l'illustrent par une surdose hypothétique, d'autres l'estiment comme étant possible à chaque prise du fait d'une défaillance cardiaque. Contrairement aux discours des jeunes de banlieue consommateurs de stimulants interrogés par Anne Coppel (Coppel, 2006), le risque cardiaque est plusieurs fois mentionné. Il est perçu comme d'autant plus élevé que l'on vieillit, mais tout aussi probable si l'on est jeune. Il dépend également de la physiologie individuelle et de l'état de fatigue.

« Faire une OD {Une overdose ? Uniquement ?} Ouais, principalement. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

« {Est ce que tu penses prendre un risque, quand tu prends de la coke ?} Bien sûr, à chaque sniffette. (...) palpitations trop importantes qui peuvent faire lâcher le cœur. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« À mon âge ? La crise cardiaque. (...) même à 25 ans, de toute façon on est à l'abri de rien. On a beau dire : on est solide, mais si le produit il est plus solide que toi, bon, tu pètes la valve c'est mort, tu te retrouves avec les électrochocs en pleine teuf. Ouais, le risque il est là. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« Déjà j'ai remarqué que ça accélère vachement le rythme cardiaque, des trucs comme ça, et peut-être pour les gens qui sont un peu déficients au niveau respiratoire, au niveau cardiaque, ça peut être dangereux. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Il y a un vrai risque avec la cocaïne, et ça on en parle pas assez, c'est le manque de sommeil. (...) ne pas dormir pendant 3 jours – comme ça a pu m'arriver de le faire – là je sens qu'il y a un risque. Et pour avoir eu des gens autour de moi qui n'ont pas échappé de ce risque je sais qu'il est concret. C'est-à-dire l'arrêt cardiaque au bout de 3-4 jours. (...) C'était quelqu'un qui était fragile du cœur et il était dans des consommations excessives depuis longtemps, mais ce qui est clair c'est ce qui l'a tué, c'est pas le produit en lui même, c'est le manque de sommeil lié au marathon. Il est mort d'une crise cardiaque parce que le cœur était épuisé. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Le principal risque ouais c'est le risque vital. Gros shoot, plusieurs gros shoots longtemps qui peuvent amener à une overdose... ou un seul gros, gros shoot. {Et en sniff c'est pas possible de faire une overdose selon toi ?} Je ne sais pas. Je ne sais pas en sniff. Après je sais qu'il est dangereux aussi... » [Jimmy, 31 ans, éclairagiste].

Cependant, le sentiment d'une prise de risque au moment de la prise est soumis à variabilité. Killian repose ainsi les principes de la consommation qu'il

s'est désormais fixée pour éviter le sentiment de prise de risque au moment de la session de consommation.

« {Pour toi, c'est quoi prendre un risque ?} C'est éliminer l'une des trois clés qui te permettent de consommer intelligemment : choisir le lieu, les gens, ta drogue. Si tu enlèves l'une de ces clés, pour moi, tu prends beaucoup de risques.» [Killian, 31 ans, éclairagiste].

C'est peut-être cette absence de sentiment de courir un risque sur le vif qui explique le fait qu'une partie des usagers rencontrés estime ne courir aucun risque en prenant de la cocaïne.

« {Quand vous consommez, est-ce que vous avez l'impression de prendre un risque ?} Non. » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

« Prendre de la drogue ce n'est pas un risque. Un risque je pense que c'est quelque chose qui n'est pas calculé, qui n'est pas mûrement réfléchi. (...) Si tu prends ça correctement et que tu as réfléchi, ce n'est pas risqué. Si tu fais un truc inconscient, on te propose un truc que tu n'as jamais connu, jamais tu vois, personne n'a jamais essayé, genre *Datura* ou truc comme ça, là ouais, je pense que je prendrais un risque. {Mais par exemple, dans ta consommation à Paris, tu consommais beaucoup, tu pensais qu'à ça, tu n'avais pas l'impression de prendre un risque à force ?} Non parce qu'en fait je te dis c'était mûrement réfléchi (...) {Chaque fois que tu as pris des prods, tu n'as jamais eu l'impression de prendre un risque en fait ?} Non, non. (...) En général quand je fais un truc c'est que ça s'y prête c'est vraiment no risque quoi, ça craint pas. Par contre, si je fais des trucs risqués, tu vois, déjà, j'ai du mal à le faire quoi, je suis assez réticent (...) mais tu vois, on me propose du crack pour un fix, c'est clair que je ne le fais pas, parce que déjà bon, je connais les conséquences... » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien espaces verts].

L'absence de perception d'un risque au moment de la prise s'explique moins par une négligence des risques que par un usage de cocaïne qui ne dépasse pas les limites que la personne s'est donnée dans son usage pour les réduire ou éviter certaines conséquences. Le risque n'est pas occulté mais il est choisi et assumé avant la prise. La personne n'a pas le sentiment de prendre un risque au moment de la prise parce qu'elle l'a évalué auparavant comme modéré tant qu'elle reste dans les limites d'usage qu'elle s'est fixée en rapport avec son expérience du produit et sa réaction aux effets.

« {Ok, donc quand tu consommes, est-ce que tu as l'impression de prendre un risque ?} Non, parce que j'en prends vraiment trop peu pour me dire... {Je vais avoir des problèmes de santé...} ouais, je vais mourir...alors que j'ai tapé un gramme et demi dans la soirée.» [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

2 - LA PERCEPTION DES RISQUES À MOYEN TERME : LA PRÉGNANCE DES RISQUES SANITAIRES

Les risques sanitaires sont les plus souvent cités par les usagers, et les plus nombreux ne craignent que ce type de risques, ou à défaut les connaissent et considèrent qu'ils méritent d'être cités : mourir mais aussi être dépendant, être contaminé par une maladie infectieuse du fait du partage du matériel, consommer des produits de coupe non identifiés qui peuvent être dangereux pour la santé ou se faire agresser au moment de l'achat.

Les risques d'accoutumance et de dépendance

Le risque de l'accoutumance est synonyme d'une diminution progressive des effets positifs recherchés, d'une perte de plaisir et du contrôle de l'usage. L'accoutumance est assimilée à un premier pas vers la dépendance. La dépendance est décrite en termes de « perte de contrôle » de la consommation. Elle est caractérisée par le renfermement sur soi, l'obsession pour le produit, la détérioration de l'hygiène de vie et de l'état de santé, le sentiment dépressif hors des temps de prise, l'inversion des effets qui ne sont plus positifs mais soulagent un mal être, ainsi que les difficultés sociales et dans les relations avec l'entourage.

« Taper dedans de plus en plus souvent, de plus en plus fréquemment, de voir les rails grossir, l'effet s'amoinrir. Et puis, les effets négatifs, s'alourdir de plus en plus. ça, c'est peut-être banal ce que je dis, mais c'est évident. (...) c'est ce que j'ai vécu ça. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« Ouais, il y a des risques (...) ouais, il y a une dépendance, une accoutumance, un truc comme ça. » [Mathieu, 19 ans, inactif].

« Déjà il y a le risque de devenir dépendant, ça c'est le risque n°1 et puis... et puis après la dépendance entraîne une détérioration (...) de tout ce qui est social, quoi, avec la famille, avec les proches, après financièrement on ne s'en sort plus. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« Après il y a le risque de tomber dedans et d'en devenir malade quoi, ça aussi. Parce que c'est vrai que ça coupe l'appétit grave. ça implique un mode de vie, tu ne manges plus, tu ne dors plus, et tu ne t'en rends même pas compte. (...) Tu sens que tu es fatiguée dans ton corps, mais tu n'arrives pas à fermer les yeux quoi ! ça rend fou ! » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Le risque principal avec le free base, c'est plus l'addiction quoi. » [Lucas, 21 ans, inactif].

Les risques sanitaires liés au partage du matériel de consommation

Pour la plupart des personnes, la consommation par voie nasale est associée aux risques de transmission d'hépatites, de mycoses et d'infection des narines, qui peuvent évoluer en une infection des voies respiratoires. L'utilisation d'un billet de banque est perçue comme amplifiant le risque d'infection. Enfin, est évoquée la détérioration des parois nasales.

« En général avec la paille, le billet c'est pas bien. Parce que les gens raffolent de prendre de la cocaïne en sniffette par un billet, mais il ne faut pas parce que le billet a été touché par plusieurs personnes, par plusieurs mains, et ça contamine le billet (...) ça multiplie le risque d'hépatite et de maladies virales tout ça, et ça je ne veux pas. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« Les problèmes au niveau des sinus, quand on sniffe... Infection des sinus, infection des bronches. (...) Par le nez, je sais qu'il y a les infections du sinus qui peuvent être dangereuses parce que tu as le cerveau juste à côté, qui n'est pas loin. Et les bronches aussi, je pense que ça ne doit pas leur faire du bien {Et l'infection ce serait lié à quoi alors ?} La texture du produit, (...) que ce soit la cocaïne ou le produit de coupe, c'est pareil, tu fais quand même passer de la poussière dans tes poumons quoi. » [Yannis, 28 ans, étudiant BP technicien du son].

« {Alors quels sont les risques quand on sniffe puisque c'est la pratique qui te concerne ?} Tu t'abîmes les muqueuses (...) Tu peux chopper les hépatites si tu partages les pailles, (...) je prends des...comment t'appelles ? Des post-it tu vois et je les change. » [Lucien, 24 ans, au chômage].

« {Quand on sniffe, est-ce qu'il y a des risques particuliers pour la santé ?} Oui, parce que c'est dégueulasse, y a des speeds, ça tape le cœur, ça reste dans les reins, ça bouche le nez, c'est quand même un produit vachement dégueulasse au petit matin. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« On peut attraper des mycoses, des hépatites et tout ça aussi en se transmettant les pailles. Moi personnellement, je fais toujours mes pailles (...) Bon ça m'est arrivé de le faire avec des billets de banque et en y repensant je me suis dit que c'était crade. C'était marrant sur le coup mais au final c'était crade, ça va quand même dans toutes les mains. » [Clotilde, 23 ans, au chômage].

« {Qu'est-ce que c'est pour toi : prendre un risque, en prenant de la cocaïne ?} Peut-être de partager les pailles... » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Moi j'ai ce réflexe là de faire gaffe de pas prendre la paille de quelqu'un. Il y a des risques à ce niveau-là, les gens n'ont pas forcément conscience que, là, ils prennent un risque. » [Linette, 38 ans au chômage].

Quant à la pratique du free base, personne n'évoque le partage des pipes comme risque de transmission d'infection. Le premier risque associé à l'usage du free base se situe sur le plan pulmonaire.

« La bouteille en plus, ça dépend des gens avec qui on est, ils ne vont pas forcément la changer, la paille ça va être la même, tout le monde va l'utiliser, donc au niveau hygiène c'est pas terrible. (...) Les poumons quand on la base, ils prennent cher. Les poumons, ouais. Moi je me suis rappelée que je crachais noir. » [Rebecca, 22 ans, étudiante licence de communication].

Les risques liés à la pratique de l'injection sont perçus comme démultipliés que ce soit au niveau des conséquences physiques et psychologiques – notamment celui de faire une overdose –, de transmission de virus et de maladie par le partage de matériel, de l'entrée dans un rapport addictif au produit ou de détérioration physique, psychologique et sociale. Si les risques de transmission lors du partage de la seringue sont aussi bien connus, ceux liés au partage du petit matériel d'injection (eau, coton, cuillère) et les risques d'infection et de nécroses le sont moins. En outre, au plan symbolique, la pratique de l'injection est perçue comme un usage autodestructeur et soulève des questions relatives à l'atteinte à l'intégrité corporelle.

« En général, tu fais un fixe, tu y restes. Donc ça ne m'intéresse pas, et en plus je suis allergique aux piqûres, j'ai peur, j'aime pas. (...) Ouais, dès que tu te fais un fix tu y restes, je veux dire qu'après c'est tout le temps. Tu te piques tout le temps. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien espaces verts].

« On risque de faire une overdose à partir du moment où on connaît le côté intraveineux forcément on frôle la mort, on risque de mourir, le risque d'overdose est beaucoup plus présent, que en sniffette, le risque apparent qu'il peut y avoir, c'est une dégradation des cloisons nasales, et un peu au niveau de la gorge mais ça c'est beaucoup moins nocif. » [Justin 28 ans, ouvrier soudeur].

« Avec le snif ouais je vois bien après une soirée, des fois, il y en a qui se mettent à pisser au petit matin quoi, c'est du sang, donc ouais, j'imagine bien, ça doit bien bouffer les tuyaux à l'intérieur, puis injecter, ouais, tout ce qui est boucher les veines, (...) enfin injecter, je crois que c'est plus dangereux, avec tout ce qui est poussière, bulles d'air et tout. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« {L'injection tu m'as dit que tu n'étais pas concerné...} Ah non, je vois trop de mal en ça. C'est trop bête de se détruire comme ça. Pour moi, c'est un suicide. » [Lucas, 21 ans, inactif].

La perception des risques liés à l'injection participe, par comparaison, à dédramatiser et à minimiser les risques associés au partage des pailles. D'autres facteurs explicatifs du partage des pailles peuvent aussi être mis en évidence, comme exposés en annexe 4.

Les risques liés au statut illégal du produit

Des personnes parlent des risques sanitaires induits par l'absence de « contrôle qualité » des produits illicites et d'un contrôle social juridique du marché - et pour cause. Est également évoqué le risque d'endettement auprès du fournisseur qui majore le risque de subir des violences du fait de représailles, notamment lorsqu'il pratique le crédit, pour les utilisateurs qui décident de faire de la revente pour financer leur usage.

« Les risques du produit : euh une forte dépendance, les produits de coupes, les trucs qui sont ajoutés (...) ça peut être pleins de trucs, neuroleptique, puis des allergies aux produits ; en fait tu peux être allergique à un truc et tu ne sais pas qu'il y en a dedans, moi c'est l'aspirine par exemple, j'ai eu de la chance, sinon ça peut être des produits dangereux (...) et sinon des risques ouais par rapport aux fréquentations que tu as (...) tu sais tu peux avoir rencart pour acheter quelque chose puis là ils sont 4 au rendez vous, ils te tapent dessus enfin tu vois des trucs pas cool quoi. » [Fabienne, 28 ans assistante d'éducation].

« Ouais, il y en a puisqu'on sait jamais ce qu'il y a dedans, le dealer il peut avoir mis n'importe quoi... (...) pareil, au dessus d'eux, on sait jamais vraiment non plus... pour moi c'est un peu comme jouer à la roulette russe avec la drogue, tout ce qui est les drogues dures comme ça, c'est vraiment la roulette russe, tout peut très bien se passer, et puis à un moment ou à un autre... » [Colin, 19 ans, lycée BEP paysagiste].

« La coke en plus c'est un marché, il est malsain quand même (...) Et c'est vrai que ça peut tourner mal très, très vite. Des sous qui sont pas arrivés et ça passe pas quoi ! (...) moi j'ai pas mal de potes qui font ça, la personne qui appelle, qui dit : ouais je veux 10 meuges (grammes), mais j'ai pas encore les 400 €, je te les paye demain. Et bien le gars, il lui monte quand même les 400 € de C, quoi je veux dire. Et après, il est dans la merde. Et souvent ça dépend pas du pote que tu as appelé, et qui te l'a amené, souvent ça dépend de personnes qui sont encore au dessus, et qui sont plus dangereuses quoi ! » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

Est aussi évoqué le risque de se faire repérer comme usager de cocaïne. Dans le cas où il s'agit d'un proche, c'est la stabilité de la relation affective et l'image de soi auprès d'autrui qui peuvent être mises en question. Dans le cas où il s'agit d'un professionnel de la loi, c'est plutôt un risque pénal, qui est aussi perçu comme pouvant mettre en cause l'insertion sociale.

« Sur la route en fait ! On parle de plus en plus de dépistage de drogues, machin. Je suis conscient que si, si j'ai un problème quelconque même pas en tort et qu'il y a une analyse par derrière, je serai par défaut en tort voilà quoi, donc ça c'est un risque ! Bon, j'essaye de le soupeser mais bon voilà quoi ! Pour l'instant, il m'est trop rien arrivé de grave et voilà quoi ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« C'est le risque de se faire prendre déjà. (...) Par la police ou par n'importe quelle autre autorité, que ce soit les parents, la famille, n'importe qui... » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

CHAPITRE 6. POINTS DE VUE SUR LA MODÉRATION ET STRATÉGIES DE CONTRÔLE DE L'USAGE

Décrire le point de vue de l'utilisateur de cocaïne sur la modération et l'usage contrôlé revient à interroger son expérience acquise au fil des années sur les circonstances qui peuvent affecter la maîtrise de sa fréquence d'usage ou au contraire sur celles qui peuvent lui permettre de la conserver. Les stratégies de contrôle de l'usage dépendent ainsi de la perception de ce qu'est la modération. Mettre en œuvre des stratégies de contrôle des consommations fait moins appel aux opinions ou idées des utilisateurs qu'à ce qu'ils ont découvert, analysé et accumulé en termes de connaissances sur le produit et ses effets positifs / recherchés et négatifs / non recherchés. Il s'agit d'un savoir empirique, agrégeant l'expérience personnelle, l'expérience d'autrui et l'analyse personnelle et collective des modifications que l'usage de cocaïne peut induire sur la santé ou la vie sociale (Hoareau, 2006). Ce savoir est en outre enrichi de connaissances plus théoriques acquises au travers d'une socialisation aux discours officiels de répression et de prévention (Decorte, 2002), de rencontres avec des intervenants de réduction des risques, ou de consultations de sites internet. C'est dans la dynamique de cet apprentissage que les stratégies de contrôle de la consommation et de ses risques, s'élaborent, évoluent, se modifient. Ainsi, « l'analyse des mécanismes d'autorégulation montre que le consommateur apprend continuellement, à partir de ses propres expériences (positives et négatives) et des histoires que racontent les autres. L'apprentissage du contrôle de la consommation progresse par extension de la connaissance » (Decorte, 2002).

En ce sens, le discours collectif des usagers rencontrés constitue une expertise sur les meilleures façons, de leur point de vue, de contrôler la pratique, ainsi qu'un recueil de stratégies qui visent à continuer l'usage de la cocaïne tout en limitant sa place dans la vie personnelle et sociale. Les principes, qui permettent aux usagers de définir la modération et sur la base desquels les stratégies de contrôle de l'usage sont élaborées, sont de trois types : les limites techniques (par exemple ne pas chercher à planifier les sessions de consom-

mation), les limites sociales (par exemple conserver un ancrage social auprès des non consommateurs), ainsi que des conditions individuelles propices (par exemple, avoir bénéficié de messages de prévention). La majorité des usagers évoquent surtout les limites techniques et les limites sociales. Ils insistent également sur la nécessité d'imbriquer les critères pour parvenir à conserver un usage modéré.

Toutes ces limites ont pour but, in fine, de contrôler son niveau d'usage (fréquence et doses consommées). En dehors de toute conséquence péjorative sociale, sanitaire ou financière, la nécessité de contrôler son niveau d'usage est présenté comme un objectif « en soi ».

« C'est la fréquence qui détermine vachement quand même. La cocaïne, si on a de l'argent, on peut en prendre une fois par jour sans avoir l'impression d'être à côté de ses pompes, et puis petit à petit on va mal faire son boulot, on va mal élever sa fille, on va mal parler à ses potes. C'est une drogue qui est très vicieuse. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

1 - LA LIMITE ENTRE USAGE MODÉRÉ ET NON MODÉRÉ

D'un consommateur à l'autre, la notion de ce qui est conçu comme un niveau d'usage modéré varie fortement. Les fréquences d'usage estimées comme raisonnables s'étendent ainsi de 4 à 5 sessions par an à un rythme pluri hebdomadaire ; les doses considérées comme raisonnables peuvent atteindre 4 grammes par session. L'examen plus fin montre néanmoins que cette estimation est influencée par l'expérience passée de l'usager à une période où il consommait plus qu'à l'époque de l'entretien, et/ou par les exemples qu'il observe dans son environnement, soit des usagers de cocaïne qu'il connaît et qui représentent pour lui l'absence de modération. C'est l'exemple de Mark [30 ans, commercial] qui a connu des phases d'usage quotidien et estime qu'une fréquence hebdomadaire est raisonnable, ou de Miranda [20 ans, au chômage] qui pense que la consommation de 5 grammes quotidiennement est le premier indicateur de perte de contrôle, alors qu'elle n'a jamais atteint une telle consommation. Mais parallèlement, elle observe de telles pratiques dans son entourage, et les évalue à l'aune de sa propre expérience de polyusager quotidien ou presque. Dans le même registre, Vladimir [33 ans, agent d'entretien des espaces verts] a consommé pendant deux ans quotidiennement, à hauteur de 10 grammes par semaine. C'est lui qui estime qu'une consommation raisonnable peut être définie comme l'usage (au maximum) de 4 grammes lors d'une soirée hebdomadaire.

En dehors de ces estimations qui paraissent profondément marquées par l'histoire personnelle, les autres usagers, qu'ils aient ou non vécu des périodes de perte de contrôle, s'accordent le plus souvent pour estimer qu'une fréquence

de consommation raisonnable se situe entre une ou deux fois par trimestre et une ou deux fois par mois, cette variation étant elle aussi en partie influencée par leurs expériences passées ou actuelles avec le produit. Cette fréquence perçue comme « raisonnable » reste bien entendu conçue comme dépendante des doses consommées à chaque session.

« Une fois par mois, une fois tous les deux mois. Ouais, tous les deux mois, c'est modéré... Et plus intensif, tous les week-ends. C'est en fonction des occasions ! Après tout dépend, si c'est trois, quatre fois dans la semaine, ça dépend, il faut pas que ce soit trois ou quatre fois dix grammes ! C'est aussi une question de dosage parce qu'une prise, ça peut être une trace ! » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

« Un gramme par nuit, ça reste beaucoup, oui, mais sur trois, quatre mois, c'est rien du tout. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« Un usage modéré, ça serait une fois par mois, à peu près. Il y a la quantité aussi, clairement. Un gramme tout seul c'est modéré, je pense » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

Les usagers insistent, par ailleurs, sur le rapport psychologique qu'ils entretiennent avec le produit cocaïne. La modération implique de ne pas désirer le produit de façon systématique pour mener une action, y compris s'il s'agit seulement de pratiques festives. Etre un usager modéré, c'est aussi et avant tout avoir la capacité de dire non, y compris lorsque l'occasion se présente de façon inattendue. C'est aussi la capacité de conserver de la cocaïne chez soi sans pour autant en faire usage. Selon Pierre, cette disposition d'esprit est essentielle pour se considérer comme un usager contrôlé. Dans son cas, l'examen de sa seule fréquence d'usage conduirait à le qualifier d'usager contrôlé, alors qu'il est plutôt, selon ses propres termes, un « usager restreint ». Ce principe est connu des anciens alcoolodépendants, qui peuvent faire perdurer leur attitude abstinerne, mais à la condition de ne pas avoir d'alcool à domicile.

« (Un usager modéré) ce serait un mec qui à un gramme chez lui et qui serait capable de ne pas y toucher. Et puis le jour où il y a un pote qui passe, lui proposer, et si lui dit non, il ne le sort même pas. {Est-ce que tu crois aujourd'hui être un usager modéré ?} Justement non, restreint... Je sais que maintenant j'arrive à ne pas avoir envie d'en acheter, mais si j'achète un gramme, il va me faire deux jours, c'est sûr ! » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

« Ça arrive qu'il en reste pendant un moment, je vais pas avoir envie de la prendre tout de suite, c'est pas parce qu'elle est là que je vais la taper. » [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

« Pour moi, il n'y a pas de norme objective à la modération de l'usage. Si. Je vais te dire. Pour moi, quelqu'un qui a un usage modéré, ça serait peut être quelqu'un qui est capable d'en avoir chez lui sans en prendre trop régulièrement. » [Linette, 38 ans, au chômage].

« C'est la personne qui sait dire non, qui n'en éprouve pas le besoin, qui n'a pas de manque, qui ne va pas taper de scandale parce qu'il n'y a pas de cc. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

2 - LES LIMITES TECHNIQUES

Les limites techniques agrègent la nécessité de ne pas planifier les sessions de consommation, de consommer par voie nasale plutôt que de fumer du free base, ainsi que de veiller à la maîtrise de son budget.

Ne pas planifier sa consommation et ne pas se mettre en situation d'en faire une habitude

Ne pas prévoir à l'avance la consommation de cocaïne pour une soirée, ne pas déployer des moyens importants pour s'en procurer, et profiter seulement des opportunités qui fait que l'usager « croise le chemin » du produit apparaît autant comme un critère de modération que comme une technique de maintien de l'usage contrôlé.

« L'usage modéré, c'est : c'est l'occasion qui fait le larron. En fait, à un moment donné tu te retrouves dans une soirée où il y a cette émulation, et il y a de la coke, tu te dis : putain, allez ouais ! ». Tu tapes de la coke et tout, et puis sorti de là, tu vas pas taper. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« Un usage modéré, il ne faut pas que ce soit tout le temps planifié. » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

« Maintenant, oui (je suis un usager modéré de cocaïne). Parce que j'en consomme à l'occasion, et que je ne cours plus après. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

Pour que la consommation reste subordonnée à l'opportunité, il paraît donc important d'éviter de rechercher l'usage, mais aussi de ne pas l'associer systématiquement à certaines activités.

« Ça dépend du produit, mais en moyenne on va dire, si la personne tape quatre, cinq traces par jour voire même plus, au bout d'une semaine, mentalement elle va être un peu accroc. La deuxième semaine, elle ne pourra pas la passer normalement. Elle ne

pourra pas la passer sans, il lui faudra un minimum. C'est l'habitude qu'on prend de taper pour telle chose, telle chose, telle chose, et une fois qu'on n'a plus le produit et qu'on est obligé de refaire cette chose, cette action, et qu'on doit le faire sans le produit, là il y a comme un petit souci, on se dit : merde, il manque quelque chose. (...) Si une personne prend de la coke tous les week-ends ça veut dire que dans sa tête, fête égal coke. Donc elle va être dépendante au fait de faire la fête avec de la cocaïne.» [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« Avec une bonne hygiène de vie, une bonne santé tout ça, de temps en temps... C'est comme une bonne bouteille de champ', voilà, tu ne bois pas une bonne bouteille de champ' tous les jours, ou... Si tu bois deux bouteilles de vin par jour, tu as quand même un comportement de dépendance.» [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

« Je veux dire des fois quand je vais chez mon pote le week-end et qu'il n'y en a pas, on n'est pas là : putain, merde, il faut qu'on en ait ! J'en ressens pas le besoin.» [Thibault, 26 ans, chauffeur].

Consommer par voie nasale plutôt que fumer du free base

La voie nasale est désignée comme étant plus compatible avec la modération. Il existe un consensus autour du fait que le free base et l'injection produisent des effets qui rendent bien plus difficiles le contrôle de l'usage. Ces voies d'administration sont perçues comme pouvant, par elles-mêmes, conduire à perdre le contrôle.

« Le sniff je pense que c'est quand même plus sain que la prise en base.» [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« Je pense que le produit, la coke, quand on la sniffe elle est moins forte que quand on la fume. Donc c'est clair qu'il y aura plus de risques quand on la fume.» [Lucas, 21 ans, inactif].

« Il me semble que se shooter c'est dangereux, et que quand on se shoote, c'est pas vraiment modéré. Pour moi, la pipe, c'est pas un usage modéré non plus.» [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« Comment on peut la maîtriser, je pense qu'en sniffant on peut plus facilement la maîtriser qu'en la fumant. Pour la maîtriser il faut vraiment que ce soit des consommations espacées et festives, il faut vraiment que ce soit à but festif. Au niveau de la base, je pense qu'on peut y arriver, à garder ça festif, mais pour un grand pourcentage de personnes, ils n'arriveront pas à garder assez d'espace entre les consom-

mations, il y a un moment... Enfin, à mon avis personnel, il y a un moment où forcément ça dérape.» [Wolfgang, 21 ans, au chômage].

Maîtriser son budget

La cocaïne, malgré la baisse des prix au cours des dernières années, reste un produit dont la consommation régulière est onéreuse. Décider à l'avance d'un budget pour une période déterminée participe à une stratégie de maîtrise de la consommation.

« C'est se créer des moyens, tout con, mais avec une petite boîte, tu te dis 100 euros, c'est par mois pour la coke, voilà. Quand il n'y en a plus dans la boîte, c'est fini.» [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« Je pense que j'ai pas le choix vu que j'ai pas trop de budget, c'est surtout les sous qui me modèrent » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« Et puis aussi ça coûte cher, je pourrais pas me permettre... ça freine aussi je pense. Même si c'est très inconscient.» [Clothilde, 23 ans, au chômage].

3 - LES LIMITES SOCIALES

Les limites sociales regroupent le fait de contrôler l'accessibilité, d'éviter l'usage solitaire et de favoriser la consommation collective, de distinguer le temps festif du temps social et professionnel, ainsi que la nécessité de conserver un ancrage social auprès des non consommateurs.

Contrôler l'accessibilité

Tout accroissement de l'accessibilité, qu'elle soit financière ou logistique, augmente le risque de perte de contrôle. À l'inverse, réduire l'accessibilité constitue une technique protectrice quand, visiblement, le désir du produit n'est déjà plus contrôlé. Le contrôle de l'accessibilité s'illustre notamment dans le fait s'interdire les contacts qui permettent un accès continu au produit, mais aussi dans le fait d'éviter de servir d'intermédiaire dans les transactions de l'achat ou de financer sa consommation par la revente.

Rompre avec les contacts qui permettent un accès continu à la cocaïne

L'incapacité à contrôler son désir pour le produit lorsqu'il est disponible se contre en s'imposant de réduire l'accessibilité au produit. Tout se passe

comme si, pour ces usagers, l'absence du produit se présente comme la stratégie de dernier recours qui permette de maîtriser le désir systématique. Cette limite externe se rationalise aussi en termes de coût de la consommation.

« On peut maîtriser en s'interdisant l'accès permanent au produit (...) D'une c'est pas disponible au coin de la rue et de deux, c'est clair que même si on a des revenus c'est onéreux ! Donc je pense que la régulation se fait par le coût et la disponibilité en fait ! Maintenant, quand elle est disponible comme celle qui était dans mon frigo, on se limite pas ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« En fait le pire, c'est la dépendance, j'en ai déjà parlé. Il faut pouvoir prendre du recul, éviter de fréquenter certaines personnes quand tu veux faire un break. Eviter d'avoir un dealer par exemple, ça peut être trop tentant, je sais que moi j'avais un plan juste au dessus de chez moi et c'était un peu la panique ! » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts].

Éviter de servir d'intermédiaire dans les transactions de l'achat ou de financer sa consommation par la revente

Les codes de la bienséance dans le monde des usagers de cocaïne, qui s'entraident pour se procurer un produit illicite, veulent que l'intermédiaire soit généralement récompensé d'avoir mis en contact un vendeur et un acheteur qui n'ont pas les moyens de se faire connaître directement l'un à l'autre. La récompense en nature, de la cocaïne, peut ainsi amener à consommer en dehors des limites implicites ou explicites que l'usager s'était fixées jusque là.

« Le seul truc que je fais c'est que moi j'ai un contact et pas mon pote, donc je lui fais : file moi les tunes. Et voilà, mais c'est parce que je prends avec lui, ou que c'est juste un meuge (gramme). Si le mec me dit : ouais je veux dix grammes, je lui fais : écoute tu te démerdes. ça fait partie du truc, il faut se mettre des frontières, après si tu rentres dans le truc où tu topes dix meuges, il va te filer un meuge parce que tu lui as rendu service, et après pour des conneries, la consommation elle augmente. Il y a tout cet état d'esprit là (...) C'est des super potes avec qui je suis là, donc on se dépanne. Et puis le gars, si je commande dix grammes, il va me dire : viens assieds toi prends une trace. Puis toi, tu vas te dire : quand je vais chez le gars choper des trucs pour mes potes il me paye des traces, alors je vais voir plus de potes, pour aller le voir plus souvent, tu vois ? ça va vite avec la C ce genre de conneries. » [Rémi, 22 ans, étudiant BTS commerce international].

« C'est chaud, moi je prends juste un truc pour ma copine et moi, c'est réglé. J'ai mis plein de petits trucs comme ça... Quand j'achète de la coke, c'est pour ma copine et moi, il y a personne d'autre, il n'y a pas un pote qui peut venir, à part si c'est un très, très bon copain. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« Je pense que le premier truc c'est la consommation solitaire. Je dirais que si tu franchis cette étape là, c'est difficile de s'en sortir. Un autre truc, c'est le fric. Si tu te contentes d'acheter de la cocaïne sans la revendre, parce qu'il y a aussi autour de moi des gens qui se sont plantés comme ça, qui ont été trop loin dans leur consommation en l'auto finançant par de la revente. ça je l'ai fait de manière très épisodique, et je l'ai vraiment ressenti à ce moment là, même si c'est arrivé trois, quatre fois. On avait une copine qui passait par nous pour en acheter, et en achetait de bonnes quantités, et du coup on en avait un peu plus pour nous, et je le ressentais vraiment à cette époque là. Donc le fait de pas chercher à financer sa consommation par de la revente. » [Florent, 35 ans, commerçant].

Éviter l'usage solitaire, favoriser la consommation collective

Le strict respect d'une consommation collective est souvent considéré comme un indicateur fort d'une maîtrise de la consommation. Un réseau affinitaire trop porté sur l'usage de cocaïne peut conduire à un usage plus intensif que celui désiré, mais la présence de consommateurs dans l'entourage est aussi conçue comme un moyen de mieux contrôler ses propres pratiques par l'évitement de l'usage solitaire.

La consommation solitaire est perçue comme la limite à ne pas dépasser pour rester un usager modéré, d'autant qu'elle symbolise l'usage en dehors du temps festif et donc au cours de la semaine, plutôt que le week-end. La consommation solitaire et les risques de perte de contrôle auxquels elle est associée sont généralement étendus à la consommation de couple, entre deux partenaires qui partagent la vie quotidienne.

« Un usage modéré ? Déjà pas tout seul. Parce que je trouve qu'à partir du moment où on passe cette limite là, il n'y a plus de limite. Moi je me limite à quand il y a du monde. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Je pense que tu peux en prendre tous les week-ends ou tous les deux week-ends mais le truc c'est qu'il ne faut pas commencer à en prendre chez soi tout seul, ou en couple, ou que ce soit de façon régulière. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« À mon avis, c'est la dernière limite. Une fois qu'on se met la semaine et à consommer tout seul, là ce n'est plus un usage modéré. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« C'est quand même un gros réseau d'amis, on partage tout donc... Je pense que c'est important pour pas être drogué et accroc de partager avec des amis. De pas se retrouver à aller prendre des lignes aux toilettes. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Je sais que Luigi il en prenait devant sa télé, mais moi non, je ne vois pas l'intérêt. Comme si tu avais besoin d'être speed pour regarder un truc. Bon si il y a des potes, il y a moyen de délirer tu vois, mais si tu es tout seul, c'est pas la peine. » [Romain, 24 ans, inactif].

Distinguer le temps festif du temps social et professionnel

Savoir se restreindre à un usage de week-end apparaît comme un critère de modération. Il s'agit de dissocier d'une part les contraintes sociales et professionnelles et d'autre part le temps festif et l'usage de cocaïne.

« Un usager modéré, il travaille la semaine et puis il en prend le week-end. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« Tous les week-ends. ça peut se gérer, après ça dépend des gens je veux dire. ça dépend de la force mentale, le fait de pouvoir se dire ça reste le week-end et la semaine je vais aller travailler, et arrive le week-end je vais me lâcher. Comme il y en a qui vont se prendre une biture tous les week-ends et pas la semaine, à mon avis ça peut se gérer ça. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« En prendre seulement le week-end, en soirée, ça reste modéré. » [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts].

Au-delà de la séparation du temps hebdomadaire entre les activités festives et les contraintes sociales et professionnelles, c'est avant tout l'idée que l'usage de cocaïne n'est pas compatible avec les activités quotidiennes qui s'exprime dans ces discours, mais aussi le fait que l'usager modéré doit veiller à ce qu'il n'y ait pas non plus d'impact de ses pratiques festives sur ses obligations sociales.

« Ouais, t'es modéré tant que tu assumes après quoi, c'est ça en fait, tant que tu gères ta conso et que tu assures le lendemain. Après c'est pas si tu en prends plus ou moins les week-ends, vu que bon, il faut bien s'amuser aussi. Mais tant que tu assumes, c'est bon. » [Romain, 24 ans, au chômage].

Le fait d'exercer une activité professionnelle durant laquelle on s'interdit la consommation est ainsi perçu comme un facteur de protection en soi.

« Comment on peut maîtriser : et bien travailler. De faire d'autres choses aussi, peut-être d'éviter de voir trop de gens qui en ont, etc. Ou de trainer. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Par exemple, moi j'ai merdé mon premier taf, du coup j'ai dit : je vais faire un effort pour arriver à l'heure et pas faire tomber les palettes. Arriver clean si tu préfères. Bon pour le deuxième, ça s'est carrément mieux passé, même avec les gens (...) Si tu as fait la teuf le samedi, tu peux continuer à prendre des traces le dimanche, et la redescente des prods c'est le lundi donc il faut assumer. Quand je disais c'est psychologique, c'est ça aussi, il faut avoir la force d'aller taffer, enfin il faut se la donner, tout comme il faut savoir arrêter si tu sais que tu vas avoir des trucs importants à faire le lendemain. » [Romain, 24 ans, au chômage].

Conserver un ancrage social auprès des non consommateurs

Les pratiques mimétiques au sein des groupes de pairs, qui se doublent de la difficulté à refuser une offre, peuvent mettre en péril un certain nombre des garde-fous fixés pour maintenir le contrôle de l'usage. Notamment, la promiscuité avec des usagers réguliers peut conduire à perdurer dans une fréquence d'usage élevée, alors même que certains critères habituellement mobilisés pour caractériser l'usage contrôlé continuent d'être respectés : consommation toujours collective, consommation festive notamment.

« J'ai un environnement de potes qui en prennent tout le temps, donc faut toujours jongler entre son environnement, ses envies, le moment où on a envie d'en prendre et le moment où on n'a pas envie mais on est chez quelqu'un qui en a, etc., etc. On construit quelque chose qui après nous détruit. C'est-à-dire qu'à une période, il va forcément y avoir des gens qui prennent de la coke, donc forcément quand toi tu arrêtes, tu as toujours des gens qui en prennent autour de toi, donc tu te retrouves quand même pris dans ton propre système. Donc tu te retrouves à en prendre même quand tu n'en veux pas, et dans ce cas là tu prends un rail ou deux. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« (On peut maîtriser sa consommation) en mettant un frein sur les fréquentations. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« Je trouve que pour maîtriser sa consommation, c'est important de ne pas toujours être dans le même milieu en fait, de ne pas toujours être dans le même contexte justement. Et je pense que pour perdre justement le contrôle de sa consommation, c'est s'enfermer dans un contexte qui se prête au fait que tu consommes beaucoup, quoi. Et voilà, je ne sais pas, mais le simple fait de sortir avec d'autres personnes qui ont d'autres valeurs, d'autres façons de faire la fête, ça change ma consommation, donc ça évite aussi de perdre le contrôle par rapport à ça, et tu te dis : dans tel contexte je consomme comme ça, mais dans un autre contexte, je sais que ça ne peut pas se passer comme ça. Donc c'est un moyen

de le contrôler, pour moi, carrément.» [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

De fait, l'inscription dans un environnement non consommateur peut permettre de conserver un référentiel différent que celui de son entourage de consommateurs actifs, de maintenir des activités qui n'induisent pas l'usage du produit (voire qui sont incompatibles avec celui-ci) mais également de baigner dans un contexte qui entretient d'autres représentations du produit cocaïne. C'est le maintien d'une ouverture vers le monde extérieur aux consommateurs qui est ici mis en valeur comme un élément important pour se stabiliser dans un profil de consommateur modéré.

« L'environnement social est super important, parce qu'une personne qui n'a pas l'appui nécessaire (...) Là il y a beaucoup plus de risques de perte de contrôle de la consommation, que ce soit pour montrer, se vanter, en croyant que c'est quelque chose qui va impressionner, j'ai beaucoup vu, ça. C'est très important l'environnement social, qu'il y ait des gens autour qui puissent prévenir, plutôt que guérir. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

4 -LES CONDITIONS PERSONNELLES PROPICES

Quelques usagers insistent également sur la nécessité d'adjoindre aux limites techniques et sociales des conditions personnelles propices au maintien d'un usage modéré. Ils évoquent particulièrement le fait de rester attentif aux motivations de sa consommation, le fait de connaître ses limites, et l'intérêt d'avoir bénéficié de messages de prévention avant de débiter un usage régulier.

Rester attentif aux motivations de la consommation

L'utilisation de la cocaïne qui se restreint à un contexte seulement festif est un principe de l'usage modéré, mais il peut masquer un premier glissement vers un usage à risque de perte de contrôle lorsque les raisons qui motivent la consommation ne se restreignent plus aux dimensions festives de l'usage. Rester attentif aux motivations de la consommation permet d'éviter ce glissement.

« Le contrôle on l'a à partir du moment où on a un bon état d'esprit, c'est-à-dire qu'il ne faut pas consommer pour oublier, il ne faut pas consommer pour être bien, il faut consommer parce que tu es déjà bien en fait. Je pense que quelqu'un qui est dans un état dépressif, ou déjà fatigué... La drogue accentue l'état dans lequel tu es, donc partant de là... Si tu es bien, la drogue va te donner un petit plus pour passer une bonne soirée, pour être plus convivial. Si tu la prends parce que tu n'es pas bien, et que tu veux être bien, je pense que le grand danger il est là (...) À mes

yeux, tout est poison, rien n'est poison, ça dépend de ce que tu en fais.» [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« En fait j'ai multiplié les occasions de me droguer. ça s'est systématisé à un moment, et donc je suis sortie plus régulièrement (...) c'est-à-dire qu'avant c'était vraiment dans une notion de fête et de partage, alors que là je recherche vraiment les effets pour moi. C'est toujours avec des gens si tu veux, mais c'est pour me déchirer la tête en fait (...) On fait la fête avec des gens mais au fond de moi c'est très clair, c'est une recherche très personnelle de mes limites dans la défonce en fait. Chose nouvelle pour moi, quoi. Et quand je l'ai réalisé, ça m'a fait beaucoup réfléchir sur ma consommation. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

Connaître ses limites

L'idée de connaître ses « propres limites » apparaît à la fois comme l'expression du bon sens, tout en soulignant que cette connaissance ne peut s'acquérir qu'à l'aune de l'expérience de leur dépassement ou du moins de leur approche.

« Un usage modéré, déjà pour moi, c'est quelque chose qui est vraiment propre à chaque personne. Un usage modéré, c'est selon ce que la personne peut contenir et jusqu'à quel point elle a le recul nécessaire pour pouvoir arrêter sa consommation quand elle le souhaite (...) Un usage modéré c'est fractionner son produit et connaître ses limites. Mais bon, on ne connaît ses limites que lorsqu'on les a dépassées. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« Les fréquences d'usage, vraiment, ça dépend des gens. Il y en a, ils peuvent se permettre d'en prendre une fois par mois, une fois par semaine, tu vois, tous les week-ends, ils peuvent en prendre un petit peu, ça ne va pas les déstabiliser, ça va rester un usage modéré. Alors que pour d'autres, déjà ça, ce n'est plus un usage modéré. Rien qu'avec ça, ils vont se perdre, tu vois (...) ça dépend des gens, c'est vraiment dans la tête que ça se joue. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment]

L'idée de connaître ses « propres limites » apparaît cependant aussi comme la figure rhétorique qui justifie toujours in fine que seul l'utilisateur lui-même est en mesure de porter un jugement sur sa pratique et d'estimer si sa consommation est ou non modérée.

« Je pense qu'il faut déjà se connaître soi-même, il faut s'être déjà penché sur ce que l'on est (...) ça aide à mieux gérer le produit, à éviter justement de trop partir en couille (...) Ses limites, surtout ses limites, moi je connais mes limites donc après c'est vrai que... Je fais attention quoi (...) Tout simplement la drogue, c'est ta liberté,

elle ne doit pas devenir ta prison, c'est tout. Après à partir de là, à toi de gérer le truc. Il faut être sensé, avoir la tête sur les épaules. Après une fois qu'on connaît les effets, on sait ce que c'est, on sait ce qu'on fait, tout simplement.» [Mathieu, 19 ans, inactif].

Avoir bénéficié de messages de prévention

Avoir bénéficié de messages de prévention est enfin une condition propice au maintien d'un usage contrôlé par la prise de recul plus précoce que cela peut provoquer au moment où un ensemble de conditions se trouve réuni pour favoriser le glissement vers un usage immodéré. L'absence d'information sur la nature du produit, ses effets et ses risques est un handicap pour éprouver correctement ses propres limites, et pour mesurer efficacement les risques qu'on accepte de prendre.

« Déjà je pense qu'il faut être vachement bien renseigné sur la cocaïne parce que moi je sais qu'il y en a... Voilà, quoi, à 17 ans, on me dit : la cocaïne, je ne sais pas du tout ce que c'est. » [Samuel, 21 ans, inactif].

« C'est con à dire mais c'est l'expérience et le recul, en fait. C'est l'expérience, le recul et c'est surtout les messages de prévention qu'on a eu, ou qu'on n'a pas eu justement. Et c'est aussi le milieu, le milieu et l'environnement social. Si on a un minimum de prévention sur le produit et tout ça, au début ça peut paraître quelque chose qui limite nous pousse à faire la chose, mais en fait c'est quelque chose qui est très important, parce qu'on a la connaissance du produit, et on sait vraiment les risques, et une fois qu'on est dans ces risques là qu'on nous a évoqués, là on s'aperçoit et on peut avoir le recul nécessaire. Tandis que si on n'a pas cette prévention là, et bien le recul on ne l'a plus, on ne l'a pas, on ne s'aperçoit pas qu'on est déjà dans les risques, et qu'on est dans une spirale. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

Les usagers qui évoquent cet aspect soulignent ainsi la nécessité de disposer d'un socle de connaissances sur la cocaïne et les risques associés pour pouvoir reconnaître les signes avant coureurs d'un usage problématique.

5 - LE MAINTIEN DE LA MODÉRATION PAR L'IMBRICATION DES PRINCIPES DE L'USAGE MODÉRÉ

Les principes décrits sont les facettes multiples de la mise en œuvre des stratégies de contrôle de l'usage : les limites techniques (ne pas planifier les sessions de consommation, ne pas rechercher systématiquement le produit,

consommer par voie nasale plutôt qu'en free base, maîtriser son budget alloué à l'achat de cocaïne) se juxtaposent aux limites sociales (contrôler l'accessibilité dans son entourage, privilégier la consommation collective, distinguer le temps festif des autres moments de la vie active, conserver un ancrage social auprès des non consommateurs) auxquelles peuvent s'ajouter des conditions personnelles propices (être attentif aux motivations de sa consommation, connaître ses propres limites, avoir bénéficié de message de prévention). Ces éléments sont étroitement liés les uns aux autres. L'affaiblissement d'un pôle peut conduire à la perturbation générale de l'équilibre.

« Je pense qu'à partir du moment où pour moi la consommation solitaire est le premier critère, de toute façon une consommation sociale de cocaïne, entre gens qui bossent, ça peut pas être quotidien. Donc à partir du moment où ça reste un truc social, pour moi c'est forcément un truc autour d'un rythme hebdomadaire. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Pour un Nouvel An, pour une fête un truc comme ça, que ce soit quelque chose que je décide sur le moment et que je sais qu'il ne va pas y avoir de répercussions derrière, sans un goût de : j'ai envie d'en reprendre le week-end prochain, non. » [Simon, 27 ans, commerçant].

« C'est déjà un ressenti : quand il n'y en a pas, on s'en fout. Il y a ça. Modéré parce que très espacé dans le temps, dans un certain contexte, jamais seul, et puis... Je pense que c'est ça qui définit la modération. » [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

Ainsi, l'exercice d'une seule stratégie, c'est-à-dire la mise en œuvre d'un seul critère, peut conduire à perdre le contrôle tout en ayant respecté les limites fixées au départ. Par exemple, la limite « usage festif uniquement » peut être respectée malgré des fréquences de consommations élevées ; quand les sorties se font fréquentes ou quand l'entourage personnel est aussi consommateur, le respect du critère « consommation systématiquement collective » cesse d'être protecteur.

« (Définir la modération) C'est une question qui est difficile en réalité. Le premier truc, spontanément, ce serait associer la consommation à une activité particulière qui serait par exemple une activité festive. Je ne prends de la cocaïne que dans telles circonstances, avant d'aller danser, à un moment avancé de la soirée... Sauf que tu te rends compte que c'est compliqué parce que les gens, ça marche pas comme ça. D'abord il y a des gens qui sortent et la cocaïne vient amener un petit plus à leur sortie. Sauf qu'il y en a qui vont en prendre de plus en plus, et au bout d'un moment ils vont se retrouver à sortir pour prendre de la coke, plutôt que le contraire (...) On sait bien ce qu'on se raconte là-dessus, c'est plus compliqué que

ça. La question du contrôle elle est fonction d'un certain nombre de paramètres très complexes.» [Linette, 38 ans, au chômage].

Le maintien de la modération et de l'usage contrôlé est ainsi présenté comme un exercice d'équilibre, qui doit prendre en compte tous les paramètres, l'affaiblissement du respect d'une seule règle pouvant conduire à une moindre maîtrise de sa conduite et des choix des moments de la consommation.

Ainsi, l'usager de cocaïne modéré, selon les usagers eux-mêmes :

- surveille les fréquences de ses prises et les doses qu'il absorbe,
- ne consomme que lorsqu'on lui en offre, ou lorsqu'il a l'opportunité de s'en procurer « sur le vif » au cours d'une soirée festive,
- ne consomme qu'en contexte festif et jamais à d'autres moments de la vie sociale,
- ne consomme qu'en groupe,
- peut faire la fête sans consommer de cocaïne,
- consomme seulement par voie nasale et évite le free base (et l'injection),
- ne dépasse pas le budget préalablement alloué à l'achat de cocaïne,
- ne sert pas d'intermédiaire dans les transactions d'achat et ne deale pas de cocaïne lui-même,
- ne fréquente pas intimement de dealer de cocaïne ou de gros consommateurs,
- fréquente toujours des personnes qui n'utilisent jamais de cocaïne,
- reste attentif aux motivations de sa consommation,
- connaît ses limites,
- dispose d'un socle de connaissances sur la cocaïne et les risques associés.

L'ensemble de ces éléments pourrait certainement être mis à profit pour créer un questionnaire d'auto évaluation de sa consommation.

CHAPITRE 7. LE BESOIN D'AIDE

Le besoin d'aide : dans quelles circonstances survient-il et à qui une demande d'aide est-elle préférentiellement adressée ? Deux catégories permettent de résumer les positions des usagers rencontrés vis-à-vis du besoin d'aide. Les premiers, qui sont les plus nombreux, ne s'estiment pas concernés : ils n'ont pas besoin d'aide et estiment qu'ils auto évaluent leur usage et adaptent leur conduite de consommation ; les seconds ont ressenti la nécessité d'une aide, parce qu'ils ont eu le désir d'arrêter ou seulement parce qu'ils ont eu besoin d'un conseil ou d'un avis extérieur. Les amis proches sont les plus sollicités, plus rarement la famille. En dehors du recours aux proches, seul le médecin généraliste a pu être sollicité. Si les usagers devaient se retourner vers d'autres personnes que leurs proches pour demander de l'aide, ils s'orienteraient plus volontiers vers les associations de réduction des risques ou de santé communautaire, les plates-formes téléphoniques, ou encore entreprendraient une démarche psychothérapeutique.

1 - DEUX POSITIONS VIS-À-VIS DU BESOIN D'AIDE

L'absence de besoin d'aide

Les utilisateurs qui n'ont pas recours ou ne pensent pas recourir à l'aide de quelqu'un pour cesser l'usage ou en retrouver le contrôle sont souvent des personnes qui évaluent leur usage de cocaïne comme géré, contrôlé, et s'estiment capables, si besoin, de le réduire. Ce peut être des personnes qui ont connu des difficultés antérieures dans la gestion de l'usage de cocaïne ou d'autres produits, mais ont ensuite retrouvé un contrôle de leur consommation. Cette expérience antérieure qu'ils ont généralement dépassée avec les conseils

et encouragements de leurs proches, mais sans l'aide d'un professionnel spécialisé, leur a appris à repérer les moments où ils risquent de perdre le contrôle de l'usage.

« *{As-tu déjà, dans ta vie, éprouvé le besoin d'un soutien ou d'un conseil lié à ton usage de cocaïne ?} Non, jamais. {S'il y avait nécessité de cesser l'usage de cocaïne demain, est-ce que ce serait difficile ?} Non je ne pense pas. J'en suis quasiment à ce niveau là.* » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« *{As-tu eu déjà besoin d'aide ?} Non. {Est-ce que tu penses avoir besoin d'aide ?} Et bien, aujourd'hui non, j'ai arrêté la consommation de ce produit-là, sans besoin d'aide, sans problème particulier ! (...) {Est-ce que pour toi l'arrêt de la cocaïne a été difficile ?} Non, non, ça n'a pas été difficile. J'ai pu refaire des choses le vendredi, une bouffe avec des gens, sortir, je ne sais pas n'importe où... bouger un petit peu, chez ma sœur, voilà. Ça peut être difficile mais comme j'ai retrouvé une activité, et bien non ! J'ai arrêté cette consommation, comme ça !* » [Mark, 30 ans, commercial].

« *{Est-ce que tu as déjà eu le sentiment d'avoir besoin d'aide par rapport à la cocaïne ?} Pendant les trois mois où j'étais toute seule, ouais, parce que j'étais toute seule, et la personne qui était avec moi, elle n'arrivait pas à me contenir en fait. Il essayait, il essayait, mais... (...) Là j'avais besoin de quelqu'un qui soit plus strict. {Et la dernière fois, est ce que tu as eu le sentiment d'avoir besoin d'aide ?} Pour la base, la dernière fois, non, parce que j'ai pris du recul toute seule, et c'est moi-même qui me suis dit : stop ! Je n'aime pas ce délire, je n'aime pas cette facette de moi, je n'aime pas cette facette des gens qui deviennent comme ça, je ne veux pas. Là c'est moi qui ai réussi à dire stop.* » [Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication].

« *{As-tu besoin d'aide?} Non. {As-tu déjà éprouvé dans ta vie le besoin d'un soutien ou d'un conseil lié à ton usage de cocaïne? À quel moment?} Forcément tous les conseils sont bons à prendre, que ce soit auprès de tout le monde, soit d'autres consommateurs ... Au niveau des gens qui consomment ce genre de produit. Tout est bon à entendre quoi ! Après particulièrement faire appel à des gens pour tel ou tel problème, non, pas vraiment quoi ! {As-tu déjà fait appel à des professionnels ?} Non. {Si il y avait nécessité de cesser définitivement l'usage de cocaïne demain, est ce que tu aurais besoin d'aide?} Non ça ne serait pas difficile, je n'aurais pas besoin d'aide !* » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

Chez d'autres, cette idée est élaborée *a priori*, car ils pensent n'avoir jamais perdu le contrôle de leur consommation, même s'ils ont pu passer par une phase avec un usage évalué comme trop élevé, avant de revenir à un usage plus modéré. Ils ne pressentent pas avoir une personnalité susceptible de perdre le contrôle

de l'usage, estiment leur rapport au produit comme n'étant pas addictif et leur usage de cocaïne contrôlé, et ne pensent pas avoir besoin de l'aide de quelqu'un pour l'arrêter ou le réduire. Ce peut être aussi des personnes pour lesquelles la cocaïne ne pose pas problème, alors qu'elles expriment des difficultés à contrôler l'usage d'autres produits.

« {Est ce que tu as déjà eu besoin d'aide en fait, par rapport à ta consommation de cocaïne ?} D'aide, non absolument pas. (...) parce que je pense justement que je suis capable d'apprendre ces choses là, j'ai lu des livres, je suis assez renseigné sur la matière et je pense que ça permet de mieux savoir et de mieux faire face à des problèmes qui peuvent survenir. Donc je pense que je n'ai pas besoin d'aide pour le moment, ni psychologique, ni quelle qu'elle soit. {Et si je te dis, enfin si il fallait vraiment que tu arrêtes la coke là, demain ?} (...) Non, non ce ne serait pas difficile pour moi, je ne suis pas accro à ça, c'est juste un plaisir (...) je n'en prendrais plus, parce que c'est pas vital. Des fois peut-être que ça m'embêterait parce que je me dirais : tiens, j'aimerais bien en prendre un petit peu, mais non, non, je ne suis pas en manque, pas accro à cette matière donc non, non. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« {Si demain il y a nécessité d'arrêter définitivement la cocaïne, est-ce que ça te serait... est-ce que tu aurais besoin d'aide ?} Non (...) mais tu vois tu m'aurais posé cette question pour l'héroïne que j'aurais pas répondu non comme ça, alors qu'avec la C, je peux te dire que non, effectivement, je n'aurais pas besoin d'aide, non, ça ne me poserait pas de problème réel parce que mes prises sont assez espacées et que, non, je me sens très bien dans l'intervalle de temps où j'en prends pas. Entre chaque prise, l'intervalle de temps qui est entre, ça ne me manque pas, même pas j'y pense, ou ça ne me travaille pas. » [Miranda, 20 ans, au chômage].

« Il y a le fait que je suis déjà un peu dans le champ et donc l'information je l'ai à disposition. Je connais le gros de l'information, j'ai jamais eu besoin de... il y a beaucoup de gens autour de moi, qui sans avoir eu de problèmes de consommation se sont juste adressés à moi pour avoir de l'info sur la consommation, pour avoir une discussion sur leur consommation. {Imaginons qu'il y ait une nécessité impérative que tu cesses ta consommation de cocaïne demain. Est-ce que ça serait difficile, et est-ce que tu aurais besoin d'aide ?} Si je peux continuer à consommer d'autres produits, ça ne serait pas compliqué. {Tu te tournerais vers quelqu'un pour obtenir une aide ?} Non. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« {Et est-ce que tu as déjà eu besoin d'aide ?} (...) aide morale avec ça, non (...) c'était pour le sevrage de l'alcool ça. {Oui, c'est vrai que là c'est plutôt sur la cocaïne. Sur la cocaïne, tu n'estimes pas} Non, sur la cocaïne je n'estime pas être un cocaïnoman au point de dire à quelqu'un : je suis accro, non. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

Le besoin d'aide : un soutien à l'arrêt ou un conseil sur son niveau d'usage

Au moment des sorties de l'usage intensif de cocaïne, certains ont sollicité leur entourage pour bénéficier de leur soutien.

« Quand j'ai arrêté, j'ai demandé à un pote de rester chez moi et... j'ai effacé tous les numéros de téléphone, enfin j'avais quatre, cinq dealers autour de moi, j'ai effacé leurs numéros (...) je voulais pas être aidée, enfin, je savais que je pouvais passer par une cure de désintox, je suis assez informée là-dessus, je connais bien le monde associatif aussi : le Smcea, l'Eaiem..., il y a plein de structures où j'aurais pu..., ou l'hôpital, mais en fait j'ai pas voulu... La famille aussi, moi, je voulais soit ça, soit rester chez moi avec quelqu'un à côté de moi pour... (...) dans la tête, pas d'obsession, mais tout ce qui était lié à ça, j'y pensais souvent, je compensais par la bouffe, la musique, le sport, les larmes (rit). » [Sonia, 29 ans, étudiante en DESS ingénierie des politiques sociales].

Les autres demandes d'aide concernent le besoin d'un conseil sur son niveau d'usage, le besoin d'être écouté dans un moment de brouillage des repères dans le rapport entretenu avec l'usage de cocaïne. Pour ces derniers, le « besoin d'aide » ne vise pas l'arrêt de l'usage perçu comme expérience de dépendance, mais l'objectivation de leur rapport au produit et de leurs prises de risques et un soutien à la redéfinition éventuelle des fréquences, quantités et contextes de consommation.

« J'ai eu le sentiment d'avoir besoin d'en parler, d'en parler, ouais, d'échanger sur ça, en fait, c'est à dire qu'on puisse me donner un avis ou ce genre de chose, mais qu'on m'aide, dans le sens m'aider à sortir de ça en gros, non. Ça jamais, ça n'a jamais été ça. (...) C'était pas des discussions du style : putain, je tape beaucoup, du coup, je risque ça, je risque ça. C'était plus des discussions, dans mon esprit, pour comprendre le truc, quoi. Généralement, j'en parlais avec des gens qui en consommaient aussi, et pas avec des gens qui n'en consommaient pas, alors que le plus bénéfique je pense que ça aurait été d'en parler avec des gens qui du moins n'en consommaient pas autant que moi, quoi. Mais... c'était plus un truc de comprendre pourquoi pendant une certaine période, on se mettait autant à fond en fait. C'était plus ce truc là, quoi, et d'en discuter. Moi ça m'a toujours permis de prendre du recul par rapport à ça. » [Gaël, 24 ans, étudiant en DESS management des organisations culturelles].

« {Est-ce que tu as déjà eu besoin d'aide par rapport à l'usage de cocaïne ?} Oh j'ai eu une fois... je ne dis pas, le fait d'en avoir pris, une fois le lendemain, je me suis pas senti bien et il fallait que je parle avec quelqu'un, mais sinon c'est tout {C'est arrivé qu'une seule fois ?} Ouais, ouais {Et tu as trouvé un interlocuteur

valable ?} Ouais, parce que je sais à qui parler à ce moment là, j'ai des bons amis pour ça.» [Lucien, 24 ans, au chômage].

« Oui. Je ne sais pas quoi comme aide, mais j'avais besoin de quelque chose. Je pense que, oui, je parlais beaucoup. J'essayais de parler énormément autour de moi de ce qui pouvait se passer, enfin, j'essayais que les gens me comprennent on va dire.» [Lucas, 21 ans, inactif].

2 - LE BESOIN D'AIDE EXPRIMÉ PAR L'UTILISATEUR : À QUI S'ADRESSE-T-IL ?

Aucun utilisateur n'a exprimé le désarroi de ne pas savoir à qui parler le jour où il rencontre une difficulté avec son usage de cocaïne (ou d'autres produits).

L'importance de la relation affective

Le besoin d'aide s'exprime en premier lieu auprès de personnes proches qui sont le plus souvent, mais pas toujours, elles-mêmes utilisatrices de produits psychoactifs. La perte de contrôle de l'usage reste tabou, « une vérité qui ne s'avoue pas » (Max) car perçue comme induisant un risque de stigmatisation par l'entourage. Aussi, ces proches sont identifiés comme pouvant comprendre les motivations à consommer, capables de distinguer l'usage de la dépendance et de ne pas émettre de jugement trop dur et trop lourd à porter pour l'utilisateur sur la perte de contrôle de l'usage qui découragerait ses efforts. Ainsi, c'est généralement un-e ami-e ou le compagnon/ la compagne qui est sollicité/e, qu'il/elle soit ou non usager de ce produit, du fait de la relation de confiance et d'amour qui garantit une aide inconditionnelle et comportant peu de risques en terme d'image et d'estime de soi. Plus rarement, des personnes s'adresseraient ou se sont adressés à un ami non consommateur de produits illicites ou à leur famille.

« Les seules fois où j'ai ressenti un besoin d'aide c'est dans l'étape numéro 2, où je sentais que je commençais à ne plus gérer la coke. Mais fier comme je suis, demander de l'aide, non, surtout à 17 ans pour la coke. {Oui, ou alors se confier, vous aviez peut-être quelqu'un avec qui vous pouviez parler} Honnêtement, je ne suis pas de nature comme ça. J'ai un ego assez important, je l'aurais plus caché, et essayer de trouver mes réponses tout seul, plutôt que d'avouer une vérité qui ne s'avoue pas, à l'époque bien sûr. {Par contre, vous échangez beaucoup avec vos amis ?} Avec les potes oui, oui.» [Max, 23 ans, au chômage].

« Il fallait que je lui dise quand même [à ma copine](...) je lui ai dit : ça fait un an, ça fait un an, je m'en sors pas, j'étais vraiment plus bas que terre. (...)Et oui elle

m'a aidé parce que finalement elle m'a dit que c'était mieux que je parte (...), C'est elle qui m'a pris en poids, qui m'a mis dans le train et qui m'a dit : bon... {Et rétrospectivement tu penses qu'elle a bien fait ?} Oui, je pense qu'elle a bien fait.» [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Moi je sais que c'est ma copine, ma copine et ma coloc', celle qui m'a hébergé six mois en fait, et une autre copine, c'est les trois seules meufs qui m'ont aidé, puis mes parents, puis mon frère, puis... ouais, en fait il y a quand même pas mal de gens qui m'ont aidé.» [Samuel, 21 ans, inactif].

« {Est-ce que tu te tournerais vers quelqu'un pour avoir de l'aide, des conseils ?} Des amis qui n'en prennent pas, oui. {Tu n'irais pas voir un médecin ?} Non, pas du tout. Enfin je ne crois pas.» [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts].

« La famille moins, parce que tu penses que c'est pas forcément un regard, positif quoi. ça a plus le regard mère poule, le cocon familial, genre voilà, tu peux pas vraiment sortir de cet état là.» [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

« Ouais, besoin d'un soutien physique d'un ami, ou une amie, quoi, pas de soutien d'un psy ou d'un truc comme ça, pas d'un soutien thérapeutique non plus, quoi, mais d'un soutien humain et présence, quoi, mais d'un soutien de mon entourage, pas d'une tierce personne ou une personne extérieure à tout ça, qui ne connaîtrait rien et à qui je devrais d'un coup me confier ou me livrer pour aller mieux, c'est dans ce sens là que je dis... mais après, ouais, j'ai déjà eu besoin d'un soutien de mes amis proches que j'estime beaucoup et qui sont à compter sur les doigts de ma main.» [Miranda, 20 ans, au chômage].

« {Toi tu as déjà eu besoin de parler de ça ?} Ouais, ouais, ouais {Et tu as trouvé une écoute ?} Peu, parce que j'ai du mal à me livrer là-dessus aussi. Donc, j'ai tenté, notamment avec ma sœur, et j'étais heureux de voir qu'elle était à l'écoute. Mais ça, ça, on n'a pas eu le temps, j'ai manqué de temps en fait. (...) je lui ai dit clairement que j'en avais pris, que j'en consommais de temps en temps. Mais on on s'est pas étendu sur le sujet, non. Je sais que je pourrais lui parler ouais. Mais après, j'ai du mal, j'ai du mal.» [Oscar, 44 ans, comédien].

« {Tu n'en as jamais parlé à quelqu'un, qui que ce soit ?} Non, si à mes potes, mais ça reste toujours, pas de médecin ou de chose comme ça, non, ce sont des choses que l'on n'a pas envie de dire. {Et est-ce que tu as déjà éprouvé le besoin d'en parler à quelqu'un ?} Oui, oui, on en parlait aux potes, mais jamais à la famille, c'était pas possible, tout dépend de la famille après.» [Simon, 27 ans, commerçant].

L'importance de la communauté d'expérience et de la connaissance subjective de l'usage

Parmi ces proches, ceux qui ont une expérience des produits psychoactifs illicites seront privilégiés car estimés comme les plus compétents pour comprendre la difficulté de gestion de l'usage et aider à évaluer objectivement son propre rapport au produit. Souvent, la personne est sollicitée parce qu'elle a elle-même connu un épisode révolu de perte de contrôle. Cette affinité est la garantie d'être compris sans être jugé, mais aussi de recevoir un soutien, psychologique et technique, pertinent car adapté à sa façon de consommer et à ses prises de risques, et qui ne décourage pas les efforts de réorientation de l'usage par une trop grande exigence difficile à respecter. Certains utilisateurs précisent qu'ils souhaitent trouver ou ont trouvé un interlocuteur qui est dans un rapport distancié avec ces substances, soit qu'il gère très bien son usage à leur avis, soit qu'il ait arrêté d'en prendre, soit qu'il ait fortement réduit ses prises.

« *{Est-ce que tu as eu le sentiment que tu avais besoin d'aide ?} Ah oui complètement ! Oui. J'avais tout du moins le besoin d'en parler. {Tu ne parles pas d'un professionnel ?} Non, pas forcément un professionnel, mais une personne qui connaisse un peu tout ça et à qui je peux me confier. {Et tu avais ces personnes là dans ton entourage, c'est les amis plus vieux que toi dont tu parles ?} Oui complètement.* » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« *{Est-ce que tu as déjà éprouvé le besoin, dans ta vie, d'un soutien, d'un conseil, besoin d'aide on va dire, par rapport à ta consommation de cc ?} Je pense qu'on en a besoin quand on est vraiment dedans, c'est vrai que si j'avais pas eu mes amis à ce moment-là, j'aurais très bien pu me laisser aller complètement et puis (...) [c'était des amis] qui prenaient aussi des drogues {Notamment de la cc ? En moindre quantité que toi ?} Et bien qui continuaient eux à le prendre dans le cadre festif, qui avaient des boulots où ils devaient garder toute leur tête, donc du coup.* » [Joseph, 30 ans, assistant-réalisateur].

« *{Est-ce que tu penses que tu aurais besoin d'aide ?} Peut être, je pense, peut être que j'ai laissé pas mal de batailles mentales là dedans et peut être que je serais obligé d'avoir peut être quelqu'un au début pour m'aider à... à pallier ça {Et tu te tournerais vers qui pour trouver cette aide ?} Des amis (...) {Et est-ce que tu t'adresserais à un entourage amical consommateur ?} Non, mais qui a déjà consommé (...) des gens qui ont déjà consommé seront à même de comprendre, aptes à... que des gens qui... qui n'ont jamais vécu ça.* » [Lucien, 24 ans, au chômage].

Le recours exceptionnel au médecin généraliste

Rarement, le médecin de famille est identifié comme un aidant. Il s'agit généralement d'un médecin que la personne connaît depuis de nombreuses années et/ou avec lequel une relation de confiance, voire d'affection s'est construite. Le recours au médecin généraliste peut aussi se faire par rapport à un traitement connexe à l'usage (anxiété, dépression), car il est perçu comme plus compétent pour les soins somatiques que pour les questions liées à l'usage.

« J'ai été voir un docteur, je vais commencer un traitement apparemment qui va me faire du bien (...) je lui ai tout dit à mon docteur {que tu prenais de la coke et tout ?} Ouais c'est mon médecin de famille depuis que je suis bébé et j'ai tout dit, mon système nerveux central était atteint à cause de mes excès depuis dix ans tout ça (...) Et puis là il m'a prescrit... je vais commencer ça incessamment (...) Efflexor, c'est pas un anxiolytique c'est, j'aime pas ces trucs là (...) il ne m'a pas jugé, il ne m'a rien dit, il m'a dit : prends ça, ça va te faire du bien. Le mec, ça fait 40 ans qu'il fait de la médecine, il est bientôt en retraite, il me connaît moi, mon père, ma mère, et il voit très bien le mélange de simpson bidochon, enfin tu sais, j'adore mes parents mais tu sais la communication, c'est une famille chelou quoi. » [Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique].

« {Tu as déjà eu besoin d'aide ? Un soutien quelconque pour ta consommation ?} Ouais, par rapport aux insomnies, à l'anxiété, j'avais été voir un médecin généraliste, j'ai été voir aussi une sophrologue {pour les insomnies ?} Non la sophrologue c'était plutôt par rapport à l'anxiété qui était liée à la consommation de produits, par seulement la cocaïne, mais tous les autres produits quoi. Là j'étais vraiment parti sur une grosse consommation, assez fréquente et assez en quantité. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

Envisager une demande d'aide en dehors du recours aux proches

Quand les usagers de cocaïne envisagent une demande d'aide en dehors du recours aux proches, ils citent les associations de réduction des risques, de santé communautaire, les auto-supports, ainsi que les plates-formes téléphoniques anonymes. Ces recours sont cités dans l'optique d'obtenir des conseils, des informations plutôt qu'une démarche de suivi. Ces professionnels de réduction des risques et de santé communautaire sont appréciés pour leur pratique du counselling et sont identifiés comme ayant les qualités recherchées par la plupart des utilisateurs : écoute, non jugement et conseils fondés sur l'expérience personnelle ou l'expérience d'autres utilisateurs, mais sans promouvoir un discours alarmiste sur l'usage (focalisation sur les risques, occultation des effets positifs

recherchés et du sens de l'usage) et visant l'abstinence. Certains également recourent aux informations diffusées par les professionnels de santé et celles données par les utilisateurs eux mêmes.

« *{Vers qui te tournerais-tu si tu avais besoin d'aide ?} Et bien, ouais j'en parlerais aux amis qui sont dans le milieu et que je connais comme toi, Spiritek¹⁹, sinon Drogues info service²⁰ !* » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

« *{Si tu avais besoin d'aide, est-ce que tu sais vers qui te retourner ?} (...) Ça serait plutôt avec des gens que je connais, qui connaissent le milieu, le problème qui ... comment dire... qui ont des métiers orientés vers le social, qui connaissent les démarches. (...) Mais je ne peux pas dire que j'irai frapper à la porte d'une association directement comme ça ! C'est peut-être un problème lié à mon activité quotidienne etc.... Je me vois difficilement approcher la porte d'un centre spécialisé, je ne sais même pas s'il en existe ou pas !* » [Mark, 30 ans, commercial].

« *{Et si tu avais besoin d'aide, tu t'adresserais à qui ?} Et bien à des gens dont c'est le métier, j'irais certainement pas voir un médecin, j'irais plus facilement voir des gens qui font de la prévention des choses comme ça parce que souvent les gens de la prévention sont des gens qui ont testé le produit alors que les médecins sont pas ... ont pas forcément testé et du coup, ils parlent à travers les livres, donc ils savent pas vraiment ce que c'est. Donc ouais, j'irais plutôt voir des gens qui sont en permanence sur le terrain.* » [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

« *Aujourd'hui, je pense que j'irais voir un professionnel, un connaisseur (...) j'aimerais bien, ouais, pourquoi pas rencontrer des gens qui en connaissent encore plus que moi et qui pourraient m'apporter des vérités. (...) En connaître les grandes lignes, sur la psychologie, les dangers, les comportements à avoir. Tout ce que je viens de vous dire, mais venant de quelqu'un d'autre, qui connaît le sujet mieux que moi, et qui pourrait peut-être m'enlever certaines certitudes, et m'en confirmer d'autres. (...) les bouquins que j'ai lus, c'était plus des bouquins de professionnels, c'était plus des brochures, des articles. Maintenant c'est vrai que sur Internet, les seules fois où je me suis renseigné, c'était plus des sites de consommateurs.* » [Max, 23 ans, au chômage].

Quand le recours à l'aide est envisagé comme un suivi individualisé, la démarche psychothérapeutique est privilégiée. C'est l'importance de la relation distanciée qui est alors mise en évidence.

19. Association de prévention communautaire liée au milieu techno basée à Lille.

20. Plateforme téléphonique.

« {Si tu avais besoin d'aide tu irais vers qui ?} Vers mon meilleur ami dans un premier temps et si j'avais des besoins plus médical ou psychologique j'irai vers l'antenne adéquate {ouais, tu irais à la SEDAP21 par exemple ?} ouais je pense ou si je vois que c'est lié à des trucs de ma vie, j'irai plus vers un psy.» [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« {Tu n'as jamais senti que tu avais besoin d'aide finalement, face à ta consommation de cocaïne?} Non {si un jour ça arrivait, vers qui tu te tournerais ?} Vers qui je me tournerais ? Vers les gens que je considère être mes amis, dans un premier temps et puis si vraiment c'était grave, j'irai voir un psychologue ou un psychiatre...» [Nathalie, 31 ans, animatrice].

La démarche psychothérapeutique a d'ailleurs pu être mise en pratique pour mieux gérer l'usage d'autres produits, notamment l'alcool.

« {Est-ce que tu as éprouvé déjà le besoin d'avoir de l'aide pour ta consommation ? (...) Dans l'analyse ?} Et bien ouais, oui, oui, absolument {est-ce que c'est ça qui a déclenché ta démarche ?} Non, non, ma démarche analytique non, non, c'était plus comment prendre ma vie en main de façon générale, mais oui, enfin, il y avait ça de manière générale, et mon rapport à l'alcool, et forcément à mon père, c'est quand même, à mon avis vachement lié. L'alcool est au centre de mon analyse.» [Fanny, 32 ans, employée administrative].

L'examen des données recueillies sur le besoin d'aide chez les usagers de cocaïne rencontrés montre surtout qu'ils n'éprouvent pas ou peu ce besoin. Lorsqu'ils ont pu l'éprouver, ils se sont essentiellement tournés vers leurs proches. De rares contacts avec des médecins généralistes sont rapportés, ainsi que quelques démarches de suivi psychothérapeutique, mais ces contacts peu fréquents sont liés au polyusage ou à l'usage d'autres produits. Enfin, il faut rappeler que les critères d'inclusion de l'enquête impliquaient de rencontrer des usagers qui n'étaient pas connus du système de prise en charge sanitaire pour leur usage de cocaïne. Il est donc logique que ceux qui ont ressenti le besoin de se tourner vers un système de prise en charge spécialisé soient absents de cette description.

21. Société d'Entraide et D'Aide Psychologique à Dijon.

SYNTHÈSE DE LA SECONDE PARTIE

La perception des risques associés à l'usage de la cocaïne chez les personnes qui ont été rencontrées est caractérisée par une importante variabilité du sentiment de prise de risque. Une partie des usagers estiment ne courir aucun risque, pour peu d'avoir veillé à quelques paramètres qui leur garantissent selon eux une prise qui en est dénuée (dose absorbée, contexte de la prise, état psychologique). Sinon, les principaux périls associés à l'usage sont avant tout les risques sanitaires. Mourir d'une overdose, être dépendant, contracter une maladie infectieuse sont les principaux cités ; sont aussi mentionnés le fait de consommer une poudre contenant un produit de coupe non identifié et le fait de se faire agresser, notamment au moment de l'achat. Les dangers psychologiques et sociaux ne sont pas vraiment mis en évidence, car ils sont surtout conçus comme des conséquences du risque sanitaire de dépendance, plutôt que comme des risques inhérents à l'usage de la cocaïne.

Le niveau d'usage conçu comme modéré est sujet à d'importantes variations d'un consommateur à l'autre et cette estimation est largement influencée par l'expérience personnelle. En dehors des situations extrêmes ce niveau est situé par les usagers entre deux à trois sessions par trimestre et deux à trois sessions par mois. Un marqueur primordial d'un usage modéré est l'absence de désir systématique du produit associé à certaines activités où la capacité de ne pas consommer même si le produit est disponible. Le point de vue des consommateurs sur la notion de modération donne naissance à des principes qui encadrent la mise en œuvre des stratégies de contrôle de l'usage. Ces principes ont pour but de contrôler le niveau d'usage (fréquence des prises et doses absorbées) ; ils se regroupent en trois catégories : les limites techniques, les limites sociales et les conditions personnelles propices. Les limites techniques comprennent le fait de ne pas planifier les sessions de consommation (consommer « à l'opportunité »), de ne pas associer systématiquement la consommation avec

une activité particulière), de consommer par voie nasale plutôt que de fumer du free base, et de veiller à la maîtrise de son budget. Les limites sociales impliquent de contrôler l'accessibilité du produit. Il vaut mieux rompre avec les contacts qui permettent un accès continu à la cocaïne, mais aussi éviter de servir d'intermédiaire dans les transactions d'achat (l'intermédiaire est souvent récompensé avec du produit offert, ce qui peut le conduire à consommer plus fréquemment) ou de financer sa consommation par la revente, qui oblige à disposer de quantités importantes de produit. Les limites sociales désignent également la nécessité d'éviter l'usage solitaire, de scinder le temps festif dévolu à l'usage du temps professionnel et social pendant lequel il faut éviter de consommer, et de conserver un ancrage social auprès des non consommateurs. Les limites techniques et les limites sociales sont les plus souvent citées pour décrire les domaines d'exercice des stratégies de contrôle du niveau d'usage, mais une partie des consommateurs ajoutent aussi des conditions personnelles propices, qui favorisent également le maintien de la modération. Ils soulignent qu'il faut également rester attentif aux motivations implicites de sa consommation : par exemple, l'usage en contexte festif seulement peut masquer d'autres raisons de la pratique, comme la dépression. Le fait de connaître ses propres limites et d'avoir bénéficié de messages de prévention (disposer d'un socle de connaissance sur le produit et les risques associés) sont aussi mentionnés.

Ces principes (limites techniques, limites sociales, conditions personnelles propices) forment une configuration dans laquelle chaque élément est interdépendant pour maintenir la modération et l'usage contrôlé.

Les personnes rencontrées estiment le plus souvent ne pas avoir besoin d'aide pour maîtriser leur usage de cocaïne. Avant même que la pratique ne soit perçue comme un problème, les « petits signes » tels une augmentation de l'irritabilité ou des troubles du sommeil les alertent et les conduisent à adapter leurs pratiques pour qu'elles ne génèrent pas d'effets négatifs. Lorsque certains ont eu besoin d'aide, il s'agissait de la recherche d'un soutien à l'arrêt de l'usage intensif (défini comme pluri hebdomadaire ou quotidien) ou surtout de la recherche d'un conseil sur leur niveau d'usage. Les amis proches sont les plus sollicités, surtout si ce sont d'anciens usagers ou des usagers occasionnels, car la communauté d'expérience rassure sur la façon dont va se dérouler l'entrevue. Plus rarement, les usagers se sont adressés à leur famille ou à un ami non consommateur. Le médecin généraliste est encore plus rarement cité. Si les usagers de cocaïne rencontrés font l'hypothèse d'une demande d'aide dans l'avenir en dehors d'un recours à leurs proches, ils envisagent essentiellement de s'adresser à une structure spécialisée dans la réduction des risques, une association communautaire ou un auto support (ces trois types de recours sont privilégiés pour leur connaissance empirique et leur position de non jugement), à une plate-forme téléphonique (qui permet de conserver un anonymat total) ou bien d'entamer une démarche psychothérapeutique.

CONCLUSION

La mutualisation de la connaissance clinique et des études sociologiques publiées à ce jour sur l'usage de cocaïne ont eu tendance à dresser un portrait assez caricatural de l'usager de cocaïne contemporain. Finalement, les éléments connus amènent assez naturellement à considérer qu'il existe principalement trois profils-type d'usagers de ce produit : le premier profil-type désigne un usager de cocaïne par voie injectable, souvent injecteur d'héroïne ou bénéficiant d'un traitement de substitution, bien connu des centres d'addictologie et de post-cure. Le second profil-type désigne un usager de crack vivant dans une situation de grande précarité, bien connu des structures sociales de réduction des risques. Ces deux premiers profils rassemblent des personnes qui ont presque toujours de grandes difficultés pour gérer leur fréquence de consommation et pour éviter de subir des conséquences économiques et sociales liées à leur pratique. Le dernier profil-type désigne par contre un usager de cocaïne inconnu des services sanitaires et sociaux, plutôt bien inséré socialement, en capacité de maîtriser ses fréquences de consommation et de ne subir que peu ou pas de désagréments liés à sa pratique. Les études déjà conduites sur les consommateurs de cocaïne dits « insérés » ou inconnus des services sociosanitaires ne nient bien entendu pas la présence effective d'usagers à problèmes parmi les usagers dits « cachés », mais globalement concluent que les usages compulsifs sont rares, que les trajectoires de consommation suivent plutôt une courbe descendante, que l'usage contrôlé est possible, tant en termes de fréquence des prises que de conséquences sur la vie personnelle (Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Nabben & Korf, 1999 ; Erickson & Weber, 1994 ; Hammersley & Ditton, 1994 ; Green & al, 1994).

Le travail de Tom Decorte mené à Anvers en Belgique juste avant les années 2000 confirme ces assertions mais dresse cependant un portrait plus soumis à variation des usagers de cocaïne qu'il a rencontrés (Decorte, 2000) : il confirme

les résultats des travaux antérieurs sur la minoration des conséquences et le contrôle de l'usage chez la grande majorité des usagers non connus des services sociosanitaires, insiste sur l'importance des mécanismes d'approvisionnement du produit au cours du temps pour parvenir à maintenir ce contrôle, tout en montrant la vulnérabilité d'une partie d'entre eux susceptibles d'entrer dans des conduites incontrôlées et dommageables pour eux sur le plan économique, psychologique, social voire sanitaire.

Notre travail implique quant à lui de mettre en valeur le fait que ces usagers « cachés » sont loin d'être tous représentatifs d'un profil d'utilisateur de cocaïne caractérisé par le contrôle de l'usage, l'absence de conséquences et l'insertion sociale. Ce profil de l'utilisateur inséré et contrôlant ses pratiques existe bien mais il ne suffit pas à décrire l'ensemble des situations des personnes rencontrées. Plus de la moitié des usagers rencontrés ont connu au moins un épisode de consommation compulsive de cocaïne au cours de leur vie, d'une durée d'au moins un mois à plusieurs années d'affilée, et en ont subi des dommages. Ces dommages se sont avérés le plus souvent d'ordre économique, mais ils ont pu également perturber péjorativement les individus sur les plans affectifs et sociaux. L'importance de la consommation du *free base*, qui caractérise surtout notre échantillon et l'échantillon belge (Decorte, 2000) explique une grande partie de ces épisodes d'usage incontrôlé, le *free base* étant beaucoup moins consommé dans les échantillons des études conduites au début des années 1990 (notamment Cohen & Sas, 1994, 1995, 1996 ; Hammersley & Ditton, 1994 ; Erickson & Weber, 1994 ; Nabben & Korf, 1999). L'insertion sociale censée caractériser l'utilisateur de cocaïne inconnu des services de soins (se référant à l'image de l'entrepreneur des années 1980 qui trouve toujours plus de force pour son travail dans l'usage de cocaïne) n'est pas si franchement inscrite dans notre échantillon qui comprend un grand nombre de jeunes diplômés au chômage ou bénéficiant d'allocations d'insertion, ainsi que de nombreuses personnes travaillant avec le statut d'intérimaire ou d'intermittent.

Les usagers de cocaïne qui ont participé à cette étude nous ont finalement beaucoup appris sur l'évolution actuelle des usages de la cocaïne, évolution que les enquêtes en population générale (Guilbert & Gautier, 2005) nous suggéraient déjà en montrant l'élargissement des catégories sociales touchées par cette consommation au cours des dernières années (comme les chômeurs ou les ouvriers par exemple).

Dans notre étude comme dans celles qui se sont déroulées au cours des deux dernières décennies, l'image de la cocaïne comme étant le seul produit illicite consommé par les usagers insérés apparaît caduque. Le plus souvent, il s'agit du dernier produit expérimenté par des personnes ayant connu des pratiques de polyusage régulières, parmi lesquelles un certain nombre ont déjà eu des

difficultés de gestion des consommations avec des produits comme l'ecstasy. Dans notre échantillon, la très grande majorité des usagers de cocaïne qui ont été rencontrés (42/50) a connu au moins une période d'usage au moins hebdomadaire d'un produit autre que l'alcool et le cannabis. Parmi les huit qui n'ont jamais consommé d'autres produits que l'alcool et le cannabis à ce rythme, une personne a été alcoolo-dépendante et quatre sont ou été usagers quotidiens de cannabis.

La banalisation de l'usage du free base est également un élément fort de nos résultats. Consommer de la cocaïne en free base est souvent désigné comme le responsable de toutes les difficultés générées par l'usage de cocaïne. Il est vrai que les parcours de consommation focalisés sur le produit via un usage par voie nasale existent mais sont plus rares, alors que l'usage en free base a conduit de nombreuses personnes à perdre le contrôle de leur pratique. Cette voie d'administration de la cocaïne apparaît clairement comme étant à l'origine du fait que nous ayons rencontré plus de gens qui ont vécu un épisode dommageable avec le produit que de personnes qui ont toujours contrôlé leur consommation. Cependant, contrairement aux crackers vivant dans des conditions de grande précarité et connus des structures sociales de première ligne, il semble que, parmi les personnes qui ont perdu le contrôle avec le free base, la grande majorité ait été tant échaudée par cette expérience qu'elle en a totalement cessé la pratique ou presque. Une faible minorité de personnes seulement, parmi les usagers qui ont perdu le contrôle avec le free base, témoigne de cycles de consommation avec cette voie d'administration.

Détailler les étapes de la carrière de consommateur de cocaïne permet d'observer les processus sociaux à l'œuvre, qui orientent l'usage au cours du temps. En effet, le début des carrières individuelles se déroule selon une logique toujours similaire : polyusager en milieu festif, le novice en matière de consommation de cocaïne goûte le produit dans la succession des expérimentations qu'il a débuté de longue date. « Faire la fête » est d'ailleurs la principale motivation pour perdurer dans l'usage. L'ecstasy est souvent encore privilégié à cette période de la vie. À ce moment là, les désagréments induits par la cocaïne sont inexistantes ou mineurs, et les usagers perçoivent généralement plutôt des conséquences positives à leur pratique. C'est après cette période que trois profils différents apparaissent chez ces consommateurs inconnus des institutions : ceux qui maintiennent un usage strictement festif du produit se distinguent d'une petite minorité qui continue de pratiquer un usage occasionnel de cocaïne en dehors du milieu festif pendant que plus de la moitié des personnes rencontrées ont connu une période de perte de contrôle de la pratique qui les conduit à cumuler les conséquences négatives dans leur vie quotidienne. Les raisons qui conduisent à basculer dans un usage problématique peuvent être identifiées au moment de l'augmentation soudaine ou progressive de la consommation :

l'accessibilité soudaine et à volonté de la cocaïne (généralement due à la proximité affective avec un dealer), l'influence des pratiques mimétiques, un sentiment d'abandon et d'isolement, et l'amorce de l'usage en milieu professionnel. En termes de déroulement biographique, la bascule vers un usage problématique se place souvent à des moments clés du parcours d'insertion dans une vie d'adulte : notamment, le premier cycle universitaire est une période particulièrement à risque. Plus globalement, la période post-lycéenne, qu'il s'agisse ou non de continuer des études, est une étape fragile, du fait de l'accès à un premier logement (absence de surveillance des parents, sensation de liberté, enrichissement du réseau relationnel consommateur) ou de l'expérience d'une colocation, surtout si plusieurs consommateurs vivent ensemble.

Les conséquences de la consommation non maîtrisée sont avant tout économiques mais les aspects affectifs et relationnels de leur vie peuvent être affectés. Les conséquences économiques sont cependant celles qui ont le plus d'effet délétères, notamment via l'endettement qui peut aboutir à la perte de son logement. Les usagers de free base ont presque tous connu une période d'usage intensif de ce type. Cependant, il faut noter que la plupart des consommateurs problématiques continuent à maintenir une vie sociale, étudiante ou professionnelle, même si c'est au prix de lourdes difficultés. Chez ceux qui sont les plus ancrés dans des consommations de longue durée, la pratique de la cocaïnomanie séquentielle, c'est-à-dire l'alternance de phases de consommation quotidienne et de phases d'abstinence, permet de mieux assumer leurs obligations sociales et professionnelles. Le polyusage, qui gouvernait une grande partie des dynamiques de début de carrière, joue aussi un rôle important en ce qui concerne la sortie de l'épisode d'usage intensif de cocaïne : un usager sur deux a connu une phase d'usage intensif avec un autre produit psychoactif avant de parvenir à mieux maîtriser l'ensemble de leurs consommations. Une minorité a également opéré un transfert de longue durée vers l'usage régulier d'un autre produit, notamment de l'héroïne. Le polyusage tient ainsi une place primordiale dans la construction des logiques de consommation et dans le déroulement des carrières.

Les collusions entre l'usage de cocaïne et la vie professionnelle sont rarement de longue durée parmi les personnes que nous avons rencontrées, comme chez les usagers de cocaïne rencontrés à Anvers par Tom Decorte (2000), mais l'usage en milieu professionnel apparaît parallèlement comme une voie d'entrée vers des consommations hors du milieu festif, plus difficiles à maîtriser.

Notre étude met par ailleurs en exergue le même processus d'appropriation des effets du produit que Decorte a décrit par ailleurs (2000). L'expérience rétrospective des consommateurs leur permet d'élaborer une définition commune et empiriquement pratique de la modération dans l'usage de cocaïne et du

contrôle de la pratique. L'imbrication de différents critères abordant les dimensions psychologiques et sociales montre que le contrôle de la pratique et la conservation de la modération sont cependant le produit d'une attention portée à de multiples niveaux, le manquement à l'un de ces critères suffisant à déréguler les stratégies de contrôle mises en œuvre.

Les représentations du contrôle et de la modération, la perception du risque et l'identification des conséquences de l'usage constituent un prisme qui a permis à la communauté des usagers de se construire un savoir sur l'usage. Ce savoir contient une dimension individuelle c'est à dire ce que l'on sait de sa réaction psychologique et physiologique au produit, et une dimension collective que sont les effets et les risques vécus communément par l'ensemble des usagers à des niveaux d'usage pouvant être différents mais se traduisant par des conséquences similaires. On distingue ainsi la limite de l'envisageable pour soi, comme des pratiques d'hétéro contrôle au sein des groupes d'utilisateurs, à travers la verbalisation de l'expérience, les techniques collectives de réduction des risques (achat collectif du produit qui réduit le risque de la consommation solitaire, définition collective du contexte de consommation festif, repas collectif et repos avant et après la prise, consommation d'autres produits pour éviter l'obnubilation pour un seul...). Ainsi, si la moitié environ de notre échantillon a effectivement connu au moins un épisode de consommation incontrôlé et en a subi des dommages, les plus nombreux parmi eux ont vécu cet épisode comme un accident biographique et ont su revenir à une consommation occasionnelle, notamment en s'imposant de nouvelles limites, auxquelles ils n'adhéraient pas jusque là. Seule une petite minorité parmi ceux qui ont perdu le contrôle de leur pratique, tous caractérisés par de nombreuses années d'usage intensif et un âge plus élevé que la moyenne du reste de l'échantillon, a tendance à exposer le récit de son usage de cocaïne au cours de sa vie comme une chute personnelle et sociale.

Les difficultés et les dommages que ces personnes ont pu connaître ou connaissent actuellement interrogent ainsi particulièrement au regard du fait qu'il s'agit d'une population inconnue pour les services de santé. Les sorties de l'usage compulsif décrit dans les carrières de consommation, ainsi que ce qu'exprime les usagers sur le besoin d'aide montrent que c'est avant tout l'entourage personnel consommateurs ou non consommateurs qui est sollicité, plutôt que des professionnels.

BIBLIOGRAPHIE

Articles

Beck (F), Legleye (S), Spilka (S), Briffault (X), Gautier (A), Lamboy (B), Léon (C), Wilquin (JL), « Les niveaux d'usage de drogues en France en 2005. Exploitation des données du Baromètre Santé 2005 relatives aux pratiques d'usage de substances psychoactives en population adulte », *Tendances*, n°48, 2006, 1-6.

Becker (HS), « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, 105-110.

Cadet-Taïrou (A), Cocquelin (A), Touffik (A), « CAARUD : profils et pratiques des usagers en 2008, résultats de la deuxième enquête ENa-CAARUD portant sur les usagers de drogues fréquentant les Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques », *Tendances*, n°74, 1-4.

Cohen (P), Sas (A), « Les usages de cocaïne chez les consommateurs insérés à Amsterdam », *Communications*, n°62, 1996, 195-221.

Cohen (P), Sas (A), « Cocaïne use in Amsterdam in non deviant subcultures », *Addiction Research*, vol.2, n°1, 1994, 71-94.

Decorte (T), « Mécanismes d'autorégulation chez les consommateurs de drogues illégales », in *Société avec drogues. Enjeux et limites*, dir. C. Faugeron et M. Kokoreff, ed. Eres, 2002, 35-62.

Erickson (PG), Weber (TR), « Cocaïne careers, control and consequences : results from a canadian study », *Addiction Research*, vol. 2, n°1, 1994, 37-50.

Green (A), Pickering (H), Foster (R), Power (R), Stimson (GV), « Who uses cocaine ? Social profiles of cocaine users », *Addiction Research*, vol. 2, n°2, 1994, 141-154.

Gunnarsdottir (ED), Pingitore (RA), Spring (BJ), Konopka (LM), Crayton (JW), Milo (T), Shirazi (P), « Individual differences among cocaine users », *Addictive Behaviors*, 25 (5), 2000, 641-652.

Hammersley (R), Ditton (J), « Cocaine careers in a sample of scottish users », *Addiction Research*, vol.2, n°1, 1994, 51-69.

Harrison (LD), « Cocaine using careers in perspective », *Addiction Research*, 2, 1994, 1-20.

Kuebler (D), Hausser (D), Gervasoni (JP), « The characteristics of new users of cocaine and heroin unknown to treatment agencies : results from the Swiss Hidden population study », *Addiction*, 95 (10), 2000, 1561-1571.

Legleye (S), Spilka (S), Le Nezet (O), Laffiteau (C), « Les drogues à 17 ans. Résultats de l'enquête ESCAPAD 2008 », *Tendances*, n°66, 2009, 1-6.

Nabben (T), Korf (DJ), « Cocaine and crack in Amsterdam : diverging subcultures », *Journal of Drug Issues*, vol. 29, n°3, 1999, 627-652.

Parker (H), Measham (F), « Pick'n'mix : changing patterns of illicit drug use amongst 1990s adolescents », *Drugs : education, prevention and policy*, 1 (1), 1994, 5-13.

Pearson (G), « Normal drug use : ethnographic fieldwork of recreational drug users in inner London », *Substance Use and Misuse*, 36 (1&2), 2001, 167-200.

Powis (B), Griffiths (P), Gossop (M), Strang (J), « The differences between male and female drug users : community samples of heroin and cocaine users compared », *Substance use and misuse*, 31 (5), 1996, 529-543.

Prinzleve (M), Haasen (C), Zurhold (H), Matali (JL), Bruguera (E), Gerevich (J), Bácskai (E), Ryder (N), Butler (S), Manning (V), Gossop (M), Pezous (AM), Verster (A), Camposeragna (A), Andersson (P), Olsson (B), Primorac (A), Fischer (G), Güttinger (F), Rehm (J), Krausz (M), "Cocaine use in Europe. A multi-centre study : patterns of use in different groups", *European Addiction Research*, 10, 2004, 147-155.

Reynaud-Maurupt (C), Cadet-Tairou (A), Zoll (A), « The contemporary use of hallucinogenic plants and mushrooms : a qualitative exploratory study carried out in France », *Substance Use and Misuse*, 44 (11), 2009, 1519-1552.

Reynaud-Maurupt (C), Cadet-Tairou (A), « Substances psychoactives chez les amateurs de l'espace festif Electro. Résultats d'une enquête quantitative en population cachée à partir d'un plan de sondage ethnographiquement raisonné », *Tendances*, n°58, 2007, 1-4.

Toufik (A), Cadet-Tairou (A), Janssen (E), Gandilhon (M), « Première enquête nationale sur les usagers des CAARUD. Profils et pratiques des usagers de drogues à partir de l'enquête nationale « usagers » des centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques », *Tendances*, n°61, 2008, 1-4.

Van Ours (JC), « Ecstasy and cocaine : patterns of use among prime age individuals in Amsterdam », *Addictive behaviors*, 30, 2005, 1468-1473.

Ouvrages

Becker (HS), *Outsiders. Étude de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 (édition originale 1963).

Brochu (S), Parent (I), *Les flambeurs : trajectoires d'usagers de cocaïne*, Presses de l'université d'Ottawa, 2005.

Castel (R), *Les sorties de la toxicomanie*, Fribourg, Editions universitaires de Fribourg, 1998.

Céfaï (D), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003.

Decorte (T), *The Taming of cocaine*, Bruxelles, VUB University Press, 2000.

Guilbert (P), Gautier (A), *Baromètre Santé 2005*, Paris, Editions de l'INPES, 2005.

Hugues (EC), *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'EHESS, 1996.

Parker (H), Aldridge (J), Measham (F), *Illegal leisure : the normalization of adolescent recreational drug use*, Routledge, London, 1998, 177 pages.

Stimson (G), Oppenheimer (E), *Heroin Addiction*, Londres, Tavistock, 1982.

Strauss (A), *La trame de la négociation*, Paris, L'Harmattan, 1992.

Rapports

Bello (PY), Toufik (A), Gandilhon (M), Evrard (I), *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004. Sixième rapport national du dispositif TREND*, Saint Denis, OFDT, 2005.

Cadet-Tairou (A), Gandilhon (M), Toufik (A), Evrard (I), *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2006. Huitième rapport national du dispositif TREND*, Saint Denis, OFDT, 2008.

Cohen (P), Sas (A), *Cocaine use in Amsterdam II*, rapport du département de géographie humaine de l'université d'Amsterdam, 1995.

Coppel (A), *Enquête exploratoire portant sur la consommation de stimulants auprès des jeunes habitants des cités de la région parisienne*, Direction générale de la santé, Sida Paroles, 2006.

EMCDDA, *Polydrug use : patterns and responses*, Selected Issues, Lisbon, 2009.

Fontaine (A), *Usages de drogues et vie professionnelle*, Paris, OFDT, 2002.

Hoareau (E), *La réduction des risques liés à l'usage des substances psychoactives dans les espaces festifs techno de la région PACA en 2003-2004*, Direction de la Santé Publique de la ville de Marseille, Conseil Régional PACA, 2006.

Kuebler (D), Hausser (D), *Consommateurs d'héroïne ou de cocaïne hors traitement médical. Etude exploratoire auprès d'une population cachée*, Institut de médecine sociale et préventive de Lausanne, 1996.

Reynaud-Maurupt (C), Chaker (S), Claverie (O), Monzel (M), Moreau (C), *Les pratiques et les opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « Musiques Electroniques*, Saint Denis, OFDT, 2007.

Communication orale

Fabiani (JL), « Que reste t-il de l'agent social ? L'analyse sociologique à l'épreuve de l'exemplarité biographique et de la démultiplication de soi », Séminaire d'Arrabida. La dimension biographique : l'individu, le sujet, l'acteur, Portugal, 7-11 septembre 1998.

ANNEXES

ANNEXE 1. ESTIMATION DES NIVEAUX D'USAGE (FRÉQUENCE D'USAGE ET DOSES CONSOMMÉES)

Pour déterminer le niveau d'usage (fréquence et doses) chez les personnes rencontrées, on distingue trois périodes : première année, période la plus intensive, trois derniers mois.

Attention, la « période la plus intensive » n'est pas similaire à la période d'usage intensif décrite dans les carrières comme un usage au moins pluri hebdomadaire : par exemple, Louis [37 ans, employé du secteur social] a connu une phase d'usage intensif d'une durée de 14 ans, avec en moyenne la consommation d'un gramme ou deux par jour par voie nasale. Cependant, sa période « la plus intensive » (celle qui est comptabilisée ici) dure deux ans, période durant laquelle il consommait jusqu'à six grammes par jour en free base.

En ce qui concerne l'estimation de la fréquence d'usage, on estime le nombre de sessions par mois ou par année, sachant qu'une session correspond à un usage continu d'une durée indéterminée. Cependant, pour permettre la comparaison entre les individus (quelques personnes peuvent faire une session d'une semaine), on décide qu'une session dure au maximum 24h. Ainsi une session ininterrompue de 48h est comptabilisée comme 2 sessions.

En ce qui concerne l'évaluation des doses consommées, la plupart des répondants livre une estimation mesurée en gramme. Certains par contre ne renseignent que le nombre de « traces » (ou « lignes ») qu'ils effectuent en une session (une trace correspond à la quantité de poudre de cocaïne sniffée en une seule prise). Les personnes rencontrées font entre 4 et 20 « traces » dans un gramme. Cependant, la grande majorité rapporte faire en moyenne une dizaine de traces avec un gramme de cocaïne. Nous adoptons cette mesure (un gramme égal 10 « traces ») pour calculer les quantités consommées lorsque seul le nombre de « traces » est rapporté.

Lorsque les personnes précisent des dosages différents selon les contextes des sessions, ces différences sont prises en compte en faisant une moyenne. Par exemple, Valérie, 31 ans, lorsqu'elle consommait quotidiennement, utilisait 1 gramme à chaque session lors des soirées du week-end, mais seulement 1 gramme pour les 5 jours de la semaine. On considère alors 3 grammes pour 7 jours soit 0.4 gramme par session.

Les données quantitatives ont été analysées sans aucune ambition de représentativité statistique. L'objectif est de donner des repères synthétiques sur les pratiques de ce groupe qui sont à considérer comme des ordres de grandeur.

Un autre objectif des ordres de grandeurs est d'explorer ce que peuvent suggérer ces données : différences de pratiques entre les usagers, lien entre plusieurs facteurs.

Pour l'estimation des fréquences et des doses consommées, les médianes sont utilisées de préférence aux moyennes, trop sensibles aux poids des indi-

vidus extrêmes. Les variations des pratiques de chaque individu de part et d'autre des moyennes sont en effet particulièrement importantes.

Tableau 4. Niveau d'usage (fréquence et doses consommées) de la population étudiée (n=50) au cours de 3 périodes significatives (première année, période la plus intensive, 3 derniers mois)

			Première année		Période la plus intensive				3 derniers mois	
			Tous	Moins d'1 an	de 1 à 3 ans	Au moins 4 ans	Tous	Période intensive terminée		
Nb sessions trimes- trielles	N	46	50	12	29	9	44	19		
	médiane	1,4					6,5			
	moyenne	10	(2 / sem)	(4-5/sem)	(2 / sem)	(2/ mois)	(2/ mois)	(2/ mois)		
	Min-max	0,3-91	38	56	40	8,6	17	14		
			1-91	13-91	1-91	1,1-26	1-90	1-90		
Doses par session en gramme	N	40	47	11	27	9	40	18		
	médiane	0,5	1,0	1,5	1,0	2,0	1,0	1,0		
	moyenne	0,6	1,3	1,7	1,3	3,4	1,1	1,2		
	Min-max	0,1-1,5	0,3-5,5	0,5-4,5	0,3-5,5	0,5-2,5	0,1-4,0	0,1-4,0		
Doses mensuelle gramme	N	38	47	11	27	9	38	16		
	médiane	0,2	11	23	12	2,0	2,7	2,7		
	moyenne	3,7	19	33	19	3,4	7,0	5,9		
	Min-max	0,01-46	0,1-167	4,0-137	0,1-167	0,4-11	0,1-42	0,3-30		

Source : données d'entretien : Reynaud et al. , analyses statistiques : OFDT

Les variations de pratiques entre les individus apparaissent très marquées. Elles concernent les fréquences d'usages, les doses consommées par session mais également la durée de la période de consommation la plus intensive qui s'étend de 3 mois à 8 ans.

La consommation globale de notre échantillon au cours des mois qui ont précédé l'enquête apparaît plus importante qu'elle ne l'était au cours de la première année d'usage. Les consommations récentes sont presque cinq fois plus importantes qu'à l'époque de la première année d'usage, ce qui n'évoque pas la « courbe descendante » décrite par la littérature pour qualifier la grande majorité des usagers de cocaïne inconnus des institutions. Il est vrai que le niveau d'usage au cours de la première année de consommation est « faible »

dans notre échantillon mais cela s’inscrit dans les comportements de polyconsommation communs à l’époque de leur initiation à la cocaïne et beaucoup moins présents dans une période récente, comme l’a mis en valeur l’analyse de la dynamique des carrières.

En dépit de la faiblesse des effectifs, apparaît un lien assez clair entre la durée de la période de consommation la plus intensive et la fréquence des prises pendant cette période. La durée de la période de consommation intensive est significativement liée (corr. = 0.4, p=0.01) à la fréquence moyenne des sessions.

Tableau 5. Répartition des durées de la phase d’usage le plus intensif en fonction du nombre de sessions trimestrielles

	Tous	Nombre de sessions trimestrielles		
		Moins de 12	De 12 à 59	Plus de 60
N	38	16	11	11
Médiane (ans)	2,0	3,0	1,0	1,0
Moyenne (ans)	2,1	3,5	1,6	1,3
Min-max	3 mois – 8 ans	2 – 8 ans	3 mois – 5 ans	3 mois – 3 ans

Source : données d’entretien : Reynaud et al. , analyses statistiques : OFDT

Il faut souligner enfin que la durée de la période de consommation la plus intensive apparaît nettement plus courte en moyenne lorsqu’elle correspond à une période de consommation en free base, situation qui concerne 10 usagers (1,3 ans en moyenne en cas d’usage en free base versus 2,3 ans).

ANNEXE 2. DISTINCTION SÉMANTIQUE ENTRE CRACK ET FREE BASE

Le free base désigne le mode de préparation par adjonction d'ammoniaque ou de bicarbonate de soude à la poudre pour transformer la cocaïne dans une forme fumable. Le procédé permet ainsi de transformer le chlorhydrate de cocaïne en « caillou » ou « galette ». « La forme basée est appelée crack lorsqu'elle est vendue directement sous cette forme et généralement appelée free base lorsque l'utilisateur achète le chlorhydrate et réalise lui-même la manipulation » (Cadet-Taïrou & al, 2008, p. 104). À l'image des observations rapportées par le réseau TREND en 2006, les usagers rencontrés ont plutôt tendance à ne pas connaître le fait que le free base soit en réalité identique au crack (Cadet-Taïrou & al, 2008). Une personne sur cinq affirme avec assurance connaître le fait que crack et free base sont en réalité des produits identiques ; une minorité suppose qu'il s'agit de produits identiques mais n'ont pas la garantie d'avoir raison, tandis que la majorité des usagers de cocaïne rencontrés n'imagine pas qu'il puisse s'agir de substances similaires : le crack américain est décrié et le free base est investi d'une image moins péjorative. Un dernier sous-groupe enfin n'a jamais été confronté au fait de fumer la cocaïne et disent ne connaître ni une forme ni une autre. Il faut souligner toutefois que l'information sur le caractère similaire du crack et du free base semble se diffuser dans les groupes d'usagers, car le rejet de cette information n'est plus aussi unanime qu'elle ne le semblait il y a quelques années encore.

« Free base c'est quand tu as ta cocaïne à toi et que tu la bases avec de l'ammoniaque, et le crack c'est qu'elle est déjà basée, mais tu l'achètes basée quoi. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

« Non, c'est exactement pareil, il me semble que c'est la même chose. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« Non. Il n'y a aucune différence entre le crack et le free base, sinon dans la tête des gens. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Pour moi c'est la même chose ! (...) Là, concrètement, les mecs ce qu'ils font, c'est qu'ils prennent la coke chez eux et ils la basent et puis ils la vendent basée quoi ! Ça doit être un putain de bon business parce que quand on voit la rapidité où l'on passe le gramme de free base... Forcément les gens qui sont à côté, ils doivent retourner en chercher quoi ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« Aucune (différence). À part peut-être le crack américain, coupé un peu au souffre, je ne sais pas exactement comment ils font aux États-Unis. Mais pour moi il n'y a aucune différence entre le crack et le free base. » [Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication].

« Alors j'ai appris ça il n'y a pas longtemps, justement c'est mon ami de Médecins Sans Frontières, c'est marrant je lui ai posé cette question il n'y a pas longtemps, parce que j'ai un ami qui free base et pour moi c'était du crack, mais j'étais pas persuadée, mais en fait il n'y en a pas, c'est juste un langage différent, voilà. Mais il n'y en a pas. C'est comme, une clope et une cigarette quoi. » [Clothilde, 23 ans, au chômage].

« La base c'est, enfin moi j'ai toujours entendu que la base c'était du crack. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« C'est la même chose pour moi, c'est une appellation quoi (...) Je dirais parce que le crack est vendu dans la rue et le free base c'est ce que les gens se font eux-mêmes. Pour moi c'est l'aspect que j'en ai. » [Henri, 32 ans, conducteur de train].

« Alors, je connais le crack, je connais le free base et pour moi la différence, elle est sociale. Elle est de construction sociale, elle n'est pas de nature de produit. C'est-à-dire que les gens un peu socialement intégrés vont baser de la coke pour la fumer et les SDF du 18ème sous traitement de substitution sont des crackers, voilà. C'est plus une construction sociale... » [Linette, 38 ans, au chômage].

« C'est vrai que les gens ont tendance à croire, à dire que c'est moins dangereux parce que c'est de la coke en fait. Peut être qu'au fond d'eux ils le savent, ou peut-être qu'ils ne veulent pas se l'avouer, mais ils essaient de se convaincre que c'est pas pareil pour avoir la conscience tranquille en fait. Et j'ai eu beaucoup de disputes avec des gens comme ça, des potes à moi qui veulent pas toucher à l'héro, qui me font : mais regarde, l'héro c'est pourri ! Et ils basent à bloc quoi ! Ils sont vraiment à fond dedans. Et moi je leur dis : franchement, je préfère me faire une session pendant mes vacances avec un peu de came, et arrêter, que être comme toi, toujours en train de chercher ta C. Ils se justifient, et donc c'est là dans les discussions qu'on en arrive à leur dire, parce que je suis pas toute seule à le dire dans le groupe hein, que la base, c'est du crack, et que le crack c'est aussi pourri que l'héro. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

Les dix personnes dont les citations précédent sont les seules parmi celles rencontrées qui sont certaines que le crack et le free base sont des produits identiques. Elles ont pour particularité d'être en moyenne plus âgée que le reste du groupe, et ne sont pas toutes susceptibles d'avoir été informées dans le cadre de contacts pris avec des acteurs de prévention dans des manifestations festives, ou d'avoir lu des documents de prévention édités par des auto-supports d'usagers de drogues. Preuve s'il en est que l'information circule cependant dans les groupes d'usagers. Pour autant, les plus jeunes, comme une partie des plus âgés, ont appris la similitude entre crack et free base auprès d'acteurs de prévention rencontrés en milieu festif. Parmi les quatre cinquièmes restants, toutes

ne rejettent pas fermement l'idée que les deux produits soient similaires. Certains en ont « entendu parler » et commencent à admettre l'idée.

« Je pense que ça doit être la même chose à peu près. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« Justement je me posais la question la dernière fois avec un copain. On en parlait quoi, et le fait que de fumer la cocaïne, ça revient au même que fumer du crack il me semble ... mais je ne sais pas au niveau de la pureté du produit peut être ? Je n'en sais rien. Mais bon moi, il me semble que ça doit être à peu près la même chose. Peut être que le produit à la base est plus pur que la coke ? Je ne sais pas, tu le sais toi ? » [Nathalie, 31 ans, animatrice]

« Le crack et le free base ? Oui je crois que c'est pas la même chose...mais je ne sais pas, j'ai jamais touché. Je crois que le crack c'est plus dangereux. » [Valérie, 32 ans, bénéficiaire du RMI].

« Chimiquement je pourrais pas trop développer... Chimiquement pas trop ; c'est plus...la forme qui change. Mais ouais il doit y avoir quand même des différences quoi... au niveau des quantités...des quantités de prise quoi. Aussi peut-être sous forme de dose. Le crack c'est vendu sous forme de doses individuelles. On en a pas trop en France quoi... Après bon, la coke purifiée, c'est une préparation que la personne fait chez elle pour purifier le produit réellement quoi. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Bon mais après chimiquement je pense qu'il ne doit pas y avoir de grosses différences. » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

Chez ceux qui commencent à accepter le caractère identique des deux produits, l'idée perdure qu'à défaut d'être un autre produit, le crack doit vraisemblablement se distinguer par une moindre qualité. Cependant, la distinction entre crack et free base ne semble pas forcément contribuer à dédramatiser l'usage de ce dernier, car personne n'est conduit à minimiser les effets négatifs du free base au prétexte que ce ne serait pas du crack. Le crack est seulement investi d'une image où tout est pire : mauvaise qualité, présence de résidus, addiction plus violente

« Donc, le free base, normalement, c'est la coke de riches, c'est toi qui prépare la chose, avec de la coke et de l'ammoniaque ou je ne sais plus quoi (...) C'est plus ou moins identique, mais il y en a un qui est un peu meilleur que l'autre. » [Paul, 27 ans, réalisateur multimédia].

« Le crack je n'ai jamais essayé, apparemment c'est presque la même chose sauf que c'est le produit à la base qui n'est pas pareil ; là on purifie de la coke, alors que le crack on le purifie ... je ne sais pas trop exactement, mais c'est plus du deuxième

choix. (...) le crack c'est plus de la merde, l'effet va être pareil et la dépendance beaucoup plus rapide d'après ce que j'ai déjà pu entendre.» [Max, 23 ans, au chômage].

« Encore une polémique ... et bien, je ne sais pas ! Je pense que oui et que non (...) Je ne sais pas : je ne connais pas de consommateur de crack ! Après ce que tu vois à la télé ou ce qui est dit, ça a l'air beaucoup plus ravageur quoi ! Beaucoup plus d'addiction. Ouais ça a l'air d'être différent, mais en même temps c'est des cousins je pense quoi ! » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

« La free base et le crack ? C'est pareil non ? (...) Le crack c'est peut-être plus ravageur au niveau physique... Je ne sais pas. Moi, quand je vais en Roumanie voir mes parents, on voit pas mal de gens qui sniffent de la colle ou des crackers, et niveau physique, c'est un truc de fou, ils ont quinze ans, ils n'ont plus de dents, quoi. Il y a pas mal de jeunes orphelins, à 18 ans, quand tu n'es pas adopté, ils sont abandonnés, ils sont à la rue, et tu les vois autour de la gare, ils ont tous disons entre quinze et 23 ans, et ils ont tous des têtes de 40 ans, quoi. C'est ravageur, quoi. C'est du crack qu'ils consomment.» [Lucas, 21 ans, inactif].

« Je connais peu ce qu'est le crack, je sais que c'est très dangereux parce que je sais que c'est des saloperies. Moi j'ai l'image du crack à travers ce qu'on en voit à la télé dans les documentaires, vraiment la drogue à pas cher, toute pourrie et je crois que c'est des produits très toxiques, je savais même pas qu'il y avait de la cocaïne dedans, je pensais que c'était plus du speed, des amphètes [amphétamines]. Je ne sais pas trop ce qu'il y a dedans, mais j'en ai jamais pris du crack.» [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« Le crack tu as pratiquement les mêmes effets mais en plus violents (...) que ce soit pour la montée ou pour la descente, c'est plus rapide ; je ne sais pas, il doit y avoir une petite différence chimique.» [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« C'est pareil, je crois. Je pense que c'est pareil, une base c'est plus clean, entre guillemets, parce que en sachant que c'est de la coke quoi, le crack c'est un résidu de je sais plus quoi et c'est encore plus virulent, tu deviens plus dépendant donc.» [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts]

« Le crack c'est un mélange de je sais plus quoi, de toutes les merdes qu'il puisse y avoir, de la cocaïne, héroïne et... enfin il y a de tout dans ce truc, je ne sais pas, je ne sais pas exactement parce que moi j'en ai jamais pris. C'est le mélange de tout et le free base c'est le fait de... c'est une façon de prendre quelque chose (...) On peut se prendre de la cocaïne en free base par exemple, mais le crack c'est du crack. On le prend en free base aussi mais c'est autre chose. Enfin moi j'ai eu un souci, par rapport au questionnaire qu'on avait fait dans le truc et il disait : est-ce que tu bases ou tu prends du crack ? Ouais, je me base mais avec de la bonne coke, c'est

pas... le free base pour moi, peut être je me trompe, c'est plus une prise, une façon de prendre.» [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« Oui, le crack c'est deux fois plus dégueulasse, c'est coupé. Le free base c'est bon, c'est fait avec du bicarbonate donc ça te tape moins le cœur, ça sent bon, ça sent pas l'essence. Et quand c'est coupé à l'ammoniaque déjà c'est un peu plus dangereux. Et puis le crack c'est quand même du résidu de base retravaillé, et encore retravaillé, sauf peut-être dans la première coupe, où le crack est bon, mais on le voit à Château Rouge hein, quand le crack est bon la rue elle pète un plomb.» [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« Le crack c'est pire mais tu les fumes tous les deux. » [Romain, 24 ans, au chômage].

« Le free base je sais comment c'est fait, mais après le crack non. Je ne sais pas si vraiment c'est la même chose.» [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Alors souvent j'ai entendu dire que mettre de l'ammoniaque dans la coke, c'était faire du crack et pourtant, il me semble vraiment que la free base, c'est-à-dire mettre de l'ammo ou du bicarbonate dans la coke et la chauffer, c'est différent. Alors voilà, pourquoi ? Parce que pour moi, le crack, ce qu'on dit, aux Etats-Unis, le crack c'est vachement moins cher, ça augmente vachement la dépendance. Ça pourrait s'apparenter à la free base mais (...) (Le crack, c'est) Moins cher et plus de déchets à l'intérieur.» [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

« C'est la même manière de le prendre, je pense, mais ce n'est pas le même produit, c'est-à-dire, le crack, je n'en ai jamais pris, donc je ne pourrais pas trop dire, mais je sais que c'est du résidu de je ne sais pas quoi, et ça, ça peut être encore beaucoup plus nocif au niveau de la santé, c'est pas très bon à prendre, donc, là ça veut dire, là quand la cocaïne était basée, obligatoirement le goût était, quand c'était de la bonne cocaïne en plus, tout ce qui était végétale ou ces choses là, c'était un truc très agréable à prendre ouais, et l'effet était très bon, ouais.» [Simon, 27 ans, commerçant].

Malgré cette distinction sémantique pour désigner un caillou de cocaïne, le crack (déjà vendu en caillou) ou le free base (préparé artisanalement en caillou) restent cependant proches dans l'esprit des consommateurs ; toutefois, le crack est plutôt conçu comme un produit « sale », comparativement au free base qui serait « propre ». Les usagers de cocaïne qui ont fréquenté le milieu techno (dans les espaces festifs duquel des organismes de prévention diffusent des informations précises sur les produits psychoactifs et leurs modes d'usage)

semblent mieux informés²², mais il existe cependant quelques amateurs du milieu techno qui croient à une différence entre ces deux produits tandis que quelques usagers de cocaïne qui ne rapportent qu'avoir fréquenté les boîtes de nuit, voire même aucun espace festif, peuvent cependant être au fait de leur caractère similaire. Quelques personnes aussi ont toujours consommé par voie nasale et n'ont même jamais entendu parler ou vu consommer du free base. La tendance implique donc effectivement que les amateurs de l'espace festif techno d'une part, et les consommateurs de cocaïne les plus âgés d'autre part, sont généralement mieux au courant des modes d'usage de la cocaïne mais il ne faut pas considérer pour autant que l'effort d'information n'est plus à faire dans le monde techno.

« Je ne sais pas ce que c'est le free base. Le crack c'est un dérivé de coke non ? »
[Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique, n'a jamais fréquenté l'espace festif techno].

« Le crack, je connais de nom, mais je ne sais pas ce que c'est et je ne sais pas comment on l'obtient et le free base je ne sais pas ce que c'est » [Lucien, 24 ans, au chômage, amateur de l'espace festif techno].

« {Comment est-ce que tu appelles le produit que tu prépares ? La cocaïne basée ?} La cocaïne basée ? Oh je ne sais pas, la coke basée. {Le crack tu en as déjà entendu parler ?} Ouais, j'en ai déjà entendu parler, voilà, mais je ne vois pas trop en quoi, le rapport.... Je ne vois pas trop, non, sérieux. Je ne connais pas bien non plus le crack, je veux dire, pour moi, voilà, quoi. » [Samuel, 21 ans, inactif, amateur de l'espace festif techno, a consommé pendant cinq mois du free base plusieurs fois par semaine].

22. Dans l'étude conduite auprès des jeunes consommateurs de cocaïne habitant les banlieues de région parisienne, l'auteur note aussi que les usagers les plus proches du milieu techno sont ceux qui ont la meilleure connaissance des produits, de leurs effets et de leurs risques. Coppel (A), Enquête exploratoire portant sur la consommation de stimulants auprès des jeunes habitants des cités de la région parisienne, Direction générale de la santé, Sida Paroles, 2006, p.65.

ANNEXE 3. LA CONDUITE ROUTIÈRE SOUS L'EFFET DE LA COCAÏNE

Il n'est pas rare que les personnes aient déjà conduit sous l'effet de la cocaïne ; ceci donne lieu à plusieurs explications, autres que celle de l'indifférence au risque. Cependant, le fait de courir un risque en conduisant sous l'effet de la cocaïne est ambivalent dans les discours, car les usagers, tout en reconnaissant que les troubles sensoriels modifient la capacité de conduite routière, estiment souvent que ce comportement est moins risqué qu'il n'y paraît, notamment vis-à-vis de l'usage d'autres produits psychoactifs au volant, comme l'alcool.

➔ **Le sentiment d'avoir pris ou non un risque : effet de la cocaïne et conduite routière ordinaire**

Les utilisateurs qui n'ont pas eu le sentiment de prendre un risque, s'estiment généralement bon conducteurs car respectant déjà en temps ordinaire le code de la route et ne prenant pas de risque dans leur façon de conduire (excès de vitesse, dépassement dangereux...). Ce sont plus souvent des personnes ayant un usage assez modéré de cocaïne, donc ils n'ont pas senti que les effets influaient sur leur conduite. Croisant ces deux facteurs, le risque routier n'est pas perçu comme identique entre un conducteur expérimenté ayant peu consommé et un conducteur novice ayant un peu abusé dans sa prise de cocaïne. En outre, une majorité des utilisateurs déclare conduire avec une plus grande prudence que d'ordinaire lorsqu'ils ont consommé des produits psychoactifs quels qu'ils soient (réduction de la vitesse, effort de concentration et d'attention plus important), d'où le sentiment de ne pas prendre un risque. Certains préfèrent éviter de conduire lorsqu'ils ont consommé des produits psychoactifs.

« {Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de conduire en ayant pris de la cocaïne ?} Bien sûr, ben oui, oui {Tu as eu l'impression de prendre un risque ?} Non, non pas du tout. Absolument pas. Je suis un très, très bon conducteur. » [Hector, 31 ans, administrateur de production].

« Alors je suis un conducteur hyper prudent (...) oui, quand il y a un panneau à 40 km/h, je roule à 40, voilà ; 50 c'est 50 etc... et quand j'ai pris de la cocaïne, je suis encore plus prudent, c'est-à-dire que le côté : je suis le roi du monde, je le mets pas de ce côté. Je peux me permettre ça parce que là je suis super en forme : non, au contraire, c'est l'inverse, c'est-à-dire que je suis en forme pour la prudence et je deviens encore plus prudent. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« Après bon un jeune conducteur qui prend beaucoup de cocaïne et qui conduit la première fois... c'est pas du tout pareil qu'un conducteur qui conduit depuis dix ans et qui a pris un trait de cocaïne... » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« {Et à ce moment là, est ce que tu n'avais pas l'impression de prendre un risque ?} Non, parce que au volant, franchement tu es bien, franchement si tu ne conduis pas comme un « guedin » (dingue). Quand je suis défoncé et que je conduis, je conduis super doucement, je ne roule pas vite quoi. D'habitude je roule assez vite, (...) c'est vrai que là tu prends un risque, parce que si tu es tout seul à la rigueur c'est pas grave, c'est pour ta pomme, tu te bouffes un mur ou n'importe quoi, tu n'avais qu'à pas faire de connerie, pas prendre de prod, donc ouais ça. Mais si tu es à plusieurs, c'est clair que, j'essaie d'éviter de conduire. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts].

« {Et tu avais l'impression de prendre un risque ?} Je me disais qu'il fallait que je sois plus vigilant, beaucoup plus concentré. Non, au contraire, je roulais peut être même plus lentement, je faisais attention. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« Ça m'arrivait de conduire en ayant bu quelques verres et je pense que, de la perception que j'en ai eue, ça me paraissait plus dangereux de conduire en ayant bu qu'en ayant pris de la cocaïne. Mais bon après le fait que ça désinhibe et que voilà il y a un sentiment d'être super à l'aise et tout je me dis que oui effectivement ça peut être dangereux. On a peut être pas conscience de tous les dangers mais après, ça ne m'a pas paru particulièrement dangereux. Disons que quand il m'arrive de conduire en étant droguée j'essaie d'être deux fois plus vigilante que quand je suis à jeun. » [Nathalie, 31 ans, animatrice].

Par contre, les utilisateurs qui estiment avoir pris un risque en ayant conduit sous l'effet de la cocaïne, le relie à leur façon de conduire en général ou à une prise de risque particulière ce jour là. Le sentiment de prendre un risque est parfois plus lié à la conduite routière elle-même (« engin de mort ») qu'à la prise de produits psychoactifs.

« {Tu as déjà conduit après avoir pris de la coke ?} Oui, même en même temps ! En en tapant ! {Ah ouais, et tu avais l'impression de prendre un risque ?} Et bien là oui, quand je me revois sur la nationale, comme ça, que mon pote me tient le truc et que je prends une trace au volant et que tu vois le virage arriver... (...) en fait tu n'es pas assez attentive au volant, tu es à fond dedans et c'est quand tu te fais peur une ou deux fois, du style, « putain la voiture là c'était juste... », que tu te dis que ça craint quoi. » [Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation].

« Impression de prendre un risque mais en même temps j'avais plus confiance en moi donc je me suis pas trop pris la tête non plus, quoi. Je savais que je prenais un

risque, je l'ai pris et j'ai assumé, quoi (...) {Tu ne vois pas un risque particulier par rapport à la conduite ?} Non, vu que je conduis vite, au retour c'est vrai que je conduis speed donc j'ai conscience de... » [Mathieu, 19 ans, inactif].

« {Tu as estimé que tu as pris un risque ou alors ?} Ouais, je prends un risque, comme j'estime que dès que je prends ma bagnole, je prends un risque. Pour moi, la voiture c'est un engin de mort, encore plus que la coke (s'esclaffe), alors ... ! {D'accord. Et sinon, en terme de conduite, ça influe sur ta conduite ou non ?} Sur ma conduite, non. Peut être que j'ai dû rouler un peu plus vite mais... » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

➔ **Une estimation ambivalente des effets de la cocaïne sur la conduite routière**

Généralement, qu'ils aient ou pas le sentiment de prendre un risque lorsqu'ils conduisent après avoir pris de la cocaïne, les utilisateurs, y compris des non conducteurs, s'accordent à dire que conduire sous l'effet de la cocaïne est une prise de risque car l'attention à la route est diminuée du fait de la stimulation mentale qui peut faire penser à tout autre chose. Ce risque de distraction peut aussi être lié à l'ambiance festive dans un véhicule lorsqu'on se rend ou que l'on revient d'une soirée. Mais les effets spécifiques de la cocaïne sur la conduite routière sont aussi perçus positivement. Son effet d'amplification de la faculté de concentration et de réaction est appréciée, notamment lorsque la sensation de fatigue de fin de soirée se fait sentir.

La plus grande confiance en soi induite par le produit est évoquée de façon ambivalente. Elle peut aider à éviter les erreurs de conduite que l'on peut faire quand on manque d'assurance. Mais elle peut aussi donner le sentiment de pouvoir maîtriser son véhicule quoi qu'il arrive. La sensation de lucidité peut réduire la sensation de prendre un risque, sans que cela conduise pour autant la personne à prendre plus de risques que d'ordinaire. Par contre, il est à noter qu'aucun utilisateur n'évoque un accident routier ou son évitement suite à une prise de cocaïne. Aussi, la perception du risque routier est plus une déduction de l'analyse des effets ordinaires du produit qu'élaborée à partir de l'expérience complète.

« {Est-ce que tu as l'impression que les effets de la cocaïne peuvent induire une baisse de la vigilance, une appréciation différente des perspectives et des reliefs ?} Bien sûr, bien sûr évidemment parce qu'on a tendance à mettre la radio plus fort, on a tendance à écouter ou se mettre à chanter en conduisant. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« {Est-ce que sur ce moment là tu as eu l'impression de prendre un risque ?} (...) prendre un risque, non, parce que vu que avec ça tu es confiant et tu as l'impression d'avoir vraiment toutes tes capacités... Par contre j'en ai pas pris non plus, c'est-à-dire que j'ai pas fait le fou sur la route non plus. » [Yannis, 28 ans, étudiant brevet technicien du son].

« {Et quand tu conduisais le scooter, est ce que tu n'avais pas l'impression de prendre un peu un risque en plus ?} Non parce que justement tu es beaucoup plus attentionné, tu es plus méticuleux, tu fais plus attention aux choses, non justement je pense que ta concentration se multiplie, ta vigilance se multiplie aussi. Tu es, tu agis beaucoup plus rapidement. (...) Voilà, tu as un meilleur temps de réaction, ça te permet d'être beaucoup plus ouvert d'esprit. Donc je pense que ça peut t'aider, mais après bien sûr ça peut être dangereux c'est comme tout. » [Justin, 28 ans, ouvrier soudeur].

« Le problème de la cc c'est qu'on se rend pas toujours compte de l'état dans lequel on est, et, je pense que oui, bien sûr c'est un risque, (...) quand on a pris du shit on va être tout mou, à 2 de tension, on va psychoter pour chaque panneau, quand on a pris de la cc on est les rois du monde, donc forcément, (...) parce qu'on a l'impression que tout ce qu'on dit c'est génial, donc je suppose qu'on a l'impression de conduire de manière géniale quoi, et comme on est speed, on accélère un peu plus (...) ouais, après, je l'ai fait tellement rarement que j'ai pas vraiment pu analyser le réel, la réelle prise de risque, (...) Ouais, je pense que je devais rouler un peu plus vite, mais quand je prends le volant en ayant pris quelque chose, j'essaie aussi de m'autogérer et de ne pas laisser la substance prendre le volant à ma place. » [Clotilde, 23 ans, au chômage].

➔ **La comparaison avec les effets de l'alcool perçus comme plus accidentogènes**

Le risque de conduire sous l'effet de la cocaïne est comparé à celui pris sous l'effet d'autres produits et notamment de l'alcool et du cannabis. En tant que stimulant et faible perturbatrice des perceptions à dose modérée, la cocaïne est perçue comme moins dangereuse et mieux gérable que les effets d'autres produits et en particulier de l'alcool, notamment parce que la vision est plus nette – le champ de vision n'est pas évoqué. Cependant, ce peut être justement la faiblesse des modifications perceptives qui empêche de se rendre compte de perturbations pouvant influencer sur la conduite. Contrairement à celle de la cocaïne, cette perception de l'alcool comme plus accidentogène repose pour cette dernière sur une expérience concrète de ses méfaits sur la conduite.

« {Et est ce que là tu te disais je prends un risque particulier ou est ce que tu te disais « je gère » ?} Non, moins qu'avec l'alcool. Parce que justement, ça permet d'être plus conscient. » [Pierre, 26 ans, dessinateur industriel].

« À petite dose, je pense pas que ça puisse gêner. Beaucoup moins que l'alcool et les autres produits en tout cas. » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« L'alcool peut nous amener parfois à faire des choses plus stupides que la cocaïne, quand même... l'alcool, je trouve que c'est quand même une drogue assez... assez violente... » [Colin, 19 ans, lycéen BEP paysagiste].

« {Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de conduire en ayant pris de la cocaïne ?} Je ne conduis pas. ça m'est arrivé à vélo {Et tu avais l'impression de prendre un risque ?} Des fois oui, mais c'était plus par rapport à l'alcool. » [Florent, 35 ans, commerçant].

« Faire le rapport entre conduire bourré et conduire sous coke... (...) même si c'est plus dangereux, quoi, mais, c'est plus facile de gérer, ça il n'y a pas de souci. » [Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Je préfère avec la cocaïne qu'avec l'alcool, clairement, une impression d'être plus maître de ton véhicule quoi, clairement, c'est pas parce que j'ai pris de la cocaïne que je vais rouler à 140/150 km/h, voilà quoi, c'est pas, et puis en plus le fait que j'en ai pas pris beaucoup généralement, je suis en capacité de... gérer mon comportement. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« J'aurais bien moins de difficulté à envisager de faire du vélo sous cocaïne que sous alcool. Pour l'avoir déjà fait, je vois bien le résultat, même sous cannabis... pour moi la cocaïne, encore une fois... alors, c'est peut-être ça le risque d'ailleurs... Pour moi, ça n'en comporte pas vraiment, ça ne modifie pas vraiment ton rapport... » [Linette, 38 ans, au chômage].

ANNEXE 4. LE PARTAGE DES PAILLES À SNIFFER ET LES FACTEURS EXPLICATIFS DE LA PRISE DE RISQUE DANS LE PARTAGE DES PAILLES

➔ La majorité ne partage pas les pailles à sniffer

La majeure partie se refuse à partager la moindre paille avec qui que ce soit. Les usagers de cocaïne prévoient généralement une paille alimentaire ou un bout de papier lorsqu'ils sortent dans un contexte où il est probable qu'ils sniffent. Est cité également l'outil « roule ta paille », conçu par l'association Le TIPI et diffusé en carnet par Médecins du Monde et d'autres associations.

« Le risque en fait c'est le partage de paille, ça c'est clair mais je suis au courant et informé en fait, pas comme tout le monde d'ailleurs ! (...) je prends toujours un vieux bout de papier, quitte à ce que ce soit un vieux bout de papier qui a traîné dans mon porte feuilles mais pas la paille de quelqu'un ! » [Mark, 30 ans, commercial].

« Chacun son billet. {Tu n'as jamais partagé des pailles ?} Non. Parce que j'ai pas envie. Peut-être que je connais les gens tu vois, mais bon, tu sais les prods ça peut te ruiner physiquement donc tu ne sais pas ce que tu peux avoir par la suite quoi. Donc en général, non, non. Les spliffs²³ à la rigueur, bon. » [Vladimir, 33 ans, agent d'entretien Espaces verts].

« C'est : chacun sa paille , tout le temps. Ça c'est quelque chose, c'est l'une des règles de base, c'est évident, c'est quelque chose qu'on m'a toujours appris et depuis très jeune (...) par rapport à l'hépatite notamment. » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« {Et au niveau du partage de paille ?} Archi contre, ouais. Archi contre, parce que si tu fais comme moi, que tu te la mets au fond du sinus et que le gars il saigne... y'a pas bon, (...) de toute façon c'est tous des trucs qu'il faut consommer perso, avec un matos perso. » [Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH].

« J'ai toujours mon petit carnet de pailles. » [Yannis, 28 ans, étudiant BP technicien du son].

23. " Spliff " = joint de cannabis

« Jamais je n'ai partagé ma paille, et pris la paille de quelqu'un d'autre, depuis le tout début (...), parce que je suis au courant des risques de transmission, d'infection, ou de maladies par le sang. (...) Mais ça c'est une question d'hygiène. » [Oscar, 44 ans, comédien].

« Quand on sniffe, je sais que les petites coupures avec les pailles ou quoi, ça peut ramener... Déjà j'ai jamais partagé ma paille et je ne le ferai jamais... Même si c'est des potes que je connais depuis longtemps ou quoi, on ne sait jamais... on n'est jamais à l'abri de quoi que ce soit, il y a toujours un risque... » [Colin 19 ans, lycéen BEP paysagiste].

« {Au niveau du partage des pailles à sniffer tu as quelle politique ?} Jamais. Jamais. Je coupe une feuille, mais je ne partage jamais. » [Wolfgang, 23 ans, au chômage].

« Je n'échange jamais ma paille, je suis même assez, je fais même de la prévention chaque fois là-dessus. Voilà, c'est toujours sur ce contexte de gérer son truc et de le faire bien, d'essayer de la faire bien. » [Joseph, 30 ans, assistant réalisateur].

« Quand je vois des personnes qui en prennent bien plus que moi, je suis toujours surprise que les gens n'aient pas ça en tête. {Toi, ça t'est déjà arrivé de prendre une paille...} Ah non ! Moi, je refuse. ça m'arrive quasi systématiquement qu'on me propose une paille et que je refuse. » [Linette, 38 ans, au chômage].

Dans notre échantillon, une minorité d'utilisateurs reconnaît être plus négligente par rapport à ces risques. Toutefois, de façon générale, le partage de paille n'est pas régulièrement pratiqué mais survient occasionnellement, voire rarement, et avec certaines personnes dont on est proche affectivement. Ainsi, pour de nombreuses personnes, le partage de la paille avec son/ sa conjoint/e est la seule exception à la règle : le fait de ne pas se protéger lors des rapports sexuels rendrait inutile cette précaution.

« La seule personne avec qui je me permets d'échanger ma paille, c'est la meuf avec qui je suis, avec qui je baise sans capote, avec qui je suis depuis 4 ans, c'est la seule personne. Parce que bon, du moment où on baise sans capote, ... forcément c'est pas la paille, dire « ah non, non... » c'est un peu con, quoi. Soit tu mets la capote, et tu ne partages pas la paille ; soit tu es un couple et dans ce cas là, le mélange du sang il y est à la base donc... » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« Moi je ne partage pas du tout. Quand je partage, c'est avec mon partenaire que je connais, on a fait les tests et tout, on est ensemble depuis trois ans déjà, donc on prend la même paille tous les deux, parce qu'on est sûr l'un de l'autre, mais sinon c'est toujours un bout de papier, pour mon entourage c'est pareil, quand ils commencent à prendre un billet, je leur dis « non, stop, prends un bout de papier ». ça, ça va, je connais la leçon ! » [Rebecca, 22 ans, étudiante licence de communication].

« Je partage jamais mes pailles. {Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de partager une paille ?} Rarement, et comme pour les rapports, avec ma copine seulement.» [Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux Arts].

« {Est-ce que tu penses qu'il y a des risques à partager les pailles ?} Ah oui. Ça je ne le fais jamais... Enfin j'essaie, je fais gaffe. (...) je suis un peu parano parce que même avec mes amis je ne partage pas, à part avec mon conjoint (...) forcément ça ne sert à rien si d'un côté je ne me protège pas et que d'un autre ... (...) c'est pas pour rien d'ailleurs que les centres de prévention donnent des kits tout fait. » [Céline, 23 ans, inactive].

« J'échange ma paille qu'avec deux personnes, et si je ne saigne pas du nez, mais si ça ne se fait pas, c'est bien, c'est mieux quand même.» [Miranda, 20 ans, au chômage].

➔ **Les pratiques profanes : dédramatiser le geste du partage sans en être forcément dupe**

Une minorité d'utilisateurs cite des pratiques de réduction des risques dont l'efficacité sanitaire est douteuse, voire nulle sans pour autant qu'ils en semblent vraiment dupes : sniffer par l'extrémité opposée de la paille déjà utilisée par l'autre, couper ou brûler l'extrémité déjà utilisée, essuyer rigoureusement la paille en métal. Ces pratiques ont pour vertu de rassurer l'utilisateur et de sécuriser la prise sur le plan psychologique, en contenant l'angoisse quant aux conséquences de la prise de risque. Elles témoignent également d'un besoin accru de diffusion d'informations de réduction des risques sur cette pratique.

« {Techniques ou critères pour réduire les risques ?} Et bien oui, utiliser ma paille ! {Tu as une paille ?} Ouais, une paille en or ! {Est-ce que ça t'arrive de la partager cette paille ?} Ouais, mais je la frotte et comme c'est du métal, je frotte ! » [Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI].

« Si vraiment le gars, il est en chien, je lui file ma paille et je lui dis de quel côté j'ai pris et qu'il prenne de l'autre côté au pire, quoi, je ne sais pas si ça change grand-chose, ça.» [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« Je veux dire, généralement chacun sa paille, ou alors ouais, on coupe un bout mais, c'est rare. Après, est-ce que c'est efficace sur la transmission... ? {Non} D'accord, et bien comme ça.» [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

« Nous ce qu'on fait c'est prendre une paille en plastique Mac Donald et à chaque prise on brûle le bout de la paille et comme ça tous les microbes sont éclatés, sont cramés, et on peut continuer à sniffer. Mais en général on est quand même tous des gens dans la trentaine, dont deux sont mariés avec des enfants, on fait vachement attention à ne pas s'échanger les pailles, mais combien je me suis échangé les pailles !... (...) Pour éviter ces risques il faut avoir sa propre paille et puis c'est tout. » [Louis, 37 ans, employé du secteur social].

« {Tu as déjà partagé une paille ?} En la retournant, tout le temps en la retournant, tu comprends ? {Ouais, c'est-à-dire que toi tu sniffais d'un côté et lui il la retournait} Ouais (...) Parce qu'on estimait que c'était plus propre, même si dans un sens, quand on y réfléchit, un caillou de coke qui touche du sang du côté de la paille où il y avait le nez de l'autre, il peut être contaminé aussi, mais c'est tellement infime... puis on a confiance en celui avec qui on... En tous cas, chaque fois que j'échange une paille, c'est tout le temps avec quelqu'un que je connais, que je connais bien. » [Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'arts plastiques].

➔ **Les facteurs explicatifs de la prise de risques dans le partage des pailles à sniffer**

Un facteur contextuel important de la prise de risque lié au partage de la paille à sniffer semble le déficit d'actions de réduction des risques dans les événements festifs, puisqu'une fois informés, les utilisateurs tendent à éviter autant que possible, voire à cesser tout partage de paille. Ce facteur est rarement explicitement évoqué mais sous jacent à la connaissance qu'ont les utilisateurs des risques liés à l'usage et au partage de matériel. Mark n'a eu connaissance des risques liés à la consommation par voie nasale qu'à partir du moment où il a fréquenté les espaces festifs illégaux (free-party, teknival) et il souligne que ce déficit d'information des utilisateurs sur les risques est lui-même lié à un tabou sur l'usage de substances illicites dans les espaces festifs légaux (boîtes, clubs, raves), qui gêne, voire interdit toute action de réduction des risques (Hoareau, 2006). Dans l'étude conduite auprès des jeunes consommateurs de cocaïne habitant les banlieues de région parisienne, l'auteur note aussi que les usagers les plus proches du milieu techno sont ceux qui ont la meilleure connaissance des risques associés aux substances psychoactives (Coppel, 2006).

« C'est vrai qu'à l'époque on n'avait pas les messages, on n'avait pas la bonne manière de faire pour n'importe qui voilà, quoi ! Que ce soit en boîte ou partout vraiment n'importe quoi ! Mais bon à l'époque, je ne traînais pas dans les milieux alternatifs où là les messages passent librement. Dans les boîtes, c'était complètement tabou ! Il y avait des files de filles et de mecs dans les chiottes qui attendaient que

ça se libère pour aller taper. Mais voilà, ça se cachait ! C'est stupide de ne pas donner un message comme celui-là en fait ! C'était super répandu voilà en fait ! Mais, c'était totalement tabou. Personne n'en parlait, et il n'y avait aucun message de prévention qui passait. Il n'y a qu'en free-party que j'ai découvert, que l'on m'a donné ces messages-là, pour la première fois ! {Donc ça c'était combien de temps après le début de tes consommations ?} Deux, trois ans, en fait ! Quand j'ai quitté les trucs officiels, les boîtes ! » [Mark, 30 ans, commercial].

D'autre part, l'information de réduction des risques n'est pas toujours directement diffusée par les associations, mais par des utilisateurs-relais qui les ont sollicités avant de propager leur nouveau point de vue dans leurs réseaux personnels. Killian a acquis cette information par des personnes issues de deux générations : les injecteurs des années 1980-1990 et les amateurs de techno des années 1990-2000.

« C'est quelque chose qu'on m'a tout de suite inculqué. (...) Les autres utilisateurs, même mes amis qui consommaient tout ça, c'est « chacun sa paille », tout le temps. (...) quand j'ai commencé les drogues dites légales, je ne sniffais pas, mais je voyais les gens autour de moi faire attention à ne pas laisser traîner les seringues, même si ils se les échangeaient entre eux parce qu'ils étaient d'une façon ou d'une autre séropo, en partie... je sais qu'ils ne faisaient pas tourner les pailles, quand il y avait d'autres gens qui sniffaient ou qui se shootaient, bon, le gars il venait avec son matos, eux ils avaient leur matos. (...) Et quand je suis arrivé en free-party, c'est quelque chose que j'ai beaucoup vu aussi, que j'ai retrouvé, donc du coup c'est devenu une habitude. » [Killian, 31 ans, éclairagiste].

« Je ne partage jamais ma paille {Tu as déjà partagé ta paille ?} Au début, je l'ai fait, au début je ne faisais pas trop attention (...), puis après je me suis renseigné sur le truc en teuf [free party] et tout, donc il y avait les stands de Médecins du monde qui nous informaient tout ça, et c'est là que j'ai pris conscience que... mais c'est vrai qu'au départ, je n'ai pas calculé. » [Thibault, 26 ans, chauffeur].

Le facteur explicatif le plus évoqué est constitué par les liens affectifs et le degré d'interconnaissance avec les personnes avec lesquelles est partagée la paille. Ainsi, le partage s'observe le plus souvent avec un-e conjoint-e ou un-e ami-e proche, moins souvent avec des personnes que l'on croise régulièrement dans un contexte d'usage et quasiment jamais avec des personnes rencontrées le jour même ou depuis peu. Avec les proches est en jeu la relation de confiance : refuser la paille d'un ami, c'est exprimer un doute quant à son hygiène de vie et à ses fréquentations et risquer de le blesser en sous-entendant par ce refus qu'il est malade, menaçant pour soi (Hoareau, 2006). Ce qui n'empêche pas les personnes d'être lucides sur le fait que ce n'est pas l'affection qu'elles leur portent ou ce qu'elles savent de leur vie qui permet d'affirmer qu'il n'y a pas de risque.

Le fait de connaître la personne et les risques qu'elle peut prendre dans sa vie influe sur l'estimation du risque à partager sa paille avec elle. Ainsi, le partage de paille dépend de ce que l'on sait et de ce que l'on imagine des prises de risques d'autrui en fonction de sa façon de consommer les produits, des personnes qu'il fréquente, de sa présentation de soi (vestimentaire, physique) et/ou de sa situation sociale et sanitaire. Ainsi, le partage ne se fait pas avec des personnes qui pratiquent l'injection et/ou qui sont dans des situations de grande précarité.

« Moi je la partage avec les gens que je connais. C'est-à-dire avec ma sœur, là, que vous avez vu en bas, enfin c'est pas vraiment ma sœur, c'est ma meilleure amie, mais je sais où elle met son nez... Et le reste, donc c'est bon !... Oui, ça m'est arrivé de temps en temps avec des potes, oui. Oui, je sais qu'il y a un risque, ça c'est clair, de passer des trucs. (...) je la passe pas à n'importe qui, je la prends pas de n'importe qui. Quelqu'un que je ne connais pas trop qui me la passe, je vais faire : non, c'est bon, j'en ai une dans mon sac. » [Naomi, 18 ans, lycéenne].

« Je pense que j'ai déjà pris un trait à une pote, qui venait d'en prendre un, avec le même billet. On est très proche et tout ça, mais après, je ne sais pas ce qu'elle fait dans sa vie intime, et elle, elle ne sait pas non plus, donc dans tous les cas, c'est un risque, dans ce sens-là, c'est un risque. Après, je sais que je n'ai jamais partagé aucune paille avec les gens de l'époque, qui étaient super trash, qui en shootaient et tout ça, là c'est sûr que non quoi. Mais, c'est un risque quand même. » [Sabine, 26 ans, employée du secteur social].

« C'était avec des potes que je connais quoi, c'était pas avec n'importe qui non plus. » [Pierre, 26 ans dessinateur industriel].

« C'était éviter juste d'être en contact avec quelqu'un qui pourrait avoir quelque chose, après quoi vraiment, on ne sait pas vraiment (...) ça dépend avec qui, après, mais... voilà (rit), des gens que je côtoie régulièrement mais dont je ne suis pas au courant forcément de toute leur vie, non je partage pas une paille avec eux, mais après mon pote avec qui on s'est mis à tokos, on s'en battait les couilles, on faisait tourner les pailles. » [Gaël, 24 ans, étudiant DESS management des organisations culturelles].

« {Est-ce que tu as déjà partagé une paille à sniffer avec d'autres consommateurs ?} Oui, ça m'est déjà arrivé (...) comme pour les rapports sexuels non protégés, c'est pas avec n'importe qui, donc tu diminue les risques, mais sinon, c'est « Inch Allah » quoi. (...) mais ça m'arrive rarement de partager ma paille, faut vraiment que ça soit dans des circonstances...ou il n'y a vraiment rien du tout. » [Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI].

Le second facteur explicatif le plus souvent évoqué découle de l'illégalité de la pratique et/ou de sa stigmatisation par autrui. Dans les événements festifs légaux, la nécessité de se cacher et de faire vite, pour éviter de se faire repérer, notamment par un agent de sécurité, contraint les usagers à consommer parfois dans des conditions d'hygiène qu'ils savent mauvaises, que ce soit le support utilisé pour faire les « traces », le papier utilisé pour la paille ou le partage de cette paille. Ainsi, des personnes qui, dans un lieu plus protégé, comme un domicile, éviteront de la partager, ont plus de difficulté à respecter cette précaution dans un espace-temps réduit.

En outre, la pratique du sniff dans un contexte festif dépend de l'opportunité d'achat et de prise du produit qui n'est pas toujours anticipée, recherchée, notamment si les personnes recourent occasionnellement au sniff pour consommer. Aussi, elles ne prévoient pas toujours d'avoir une paille ou du papier sur elles, ce qui augmente le risque de partager. À l'inverse, la présence d'un stand de réduction des risques mettant à disposition des « roule ta paille » présentés comme étant à usage unique (une fois, une personne) aide les personnes à éviter cette prise de risque.

« {Tu ne partages pas ?} Oh, ça peut arriver parce que parfois on n'a pas le choix (...) parce que je ne vais pas faire la difficile, dans des moments où il faut faire vite, et on ne va pas se faire chier à courir après un bout de papier. Mais de manière générale, c'est personnel ouais. » [Fanny, 32 ans, employée administrative].

« {Tu me disais que ça t'est déjà arrivé de partager ta paille avec d'autres usagers... Tu peux l'expliquer sachant que tu es au courant des risques... C'est dans la précipitation ?} Ouais dans la précipitation... Parce qu'on n'avait rien sur nous pour faire une paille... » [Jimmy, 31 ans, gérant de café].

« Souvent on va chercher des trucs à Médecins du monde, les pailles de Mac do sinon, ou les tickets de caisse qu'on a, on les fabrique nous même. » [Mathieu, 19 ans, inactif].

« {Ça ne t'est jamais arrivé de la partager ?} Ouais, ça arrive des fois, mais c'est vraiment les cas extrêmes (...) on est en chien dans une voiture « putain ! Y'a pas de papier ! Y'a pas de papier ! », voilà, quoi. » [Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment].

« C'est surtout avec des potes que je connais bien (...) on essaie de ne pas les partager, mais vraiment si on est en galère... Si vraiment on est dans un endroit où c'est difficile de trouver de quoi faire une paille, ouais, mais généralement avec les gens que je connais quoi (...) ça arrive de moins en moins, je veux dire que généralement chacun sa paille. » [Corentin, 29 ans, étudiant assistant social].

D'autres facteurs explicatifs peuvent aussi être mis en évidence. Une ambiance festive ainsi que la prise simultanée d'autres produits peuvent également diminuer la vigilance à l'égard des risques.

« Je ne partage pas mes pailles en général. (...) Je l'ai déjà fait. (...) Parce que voilà, tu es en fête, tu es en soirée, tu es sous coke, un peu sous ecsta, tu ne fais pas attention à ce que tu fais, tu as confiance en l'autre personne sans vraiment avoir confiance, tu te dis qu'il ne peut rien arriver parce que les drogues en général tu as l'impression d'être le plus fort du monde. Des raisons stupides en fait. Les drogues, parfois ça t'amène à réfléchir de façon un peu stupide, parfois. » [Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI].

« C'est un truc que moi je, que j'ai pu faire à un moment donné ça c'est sûr, étant donné dans l'état de fête, tout ça, mais c'est un truc, on a toujours fait attention à avoir vraiment son truc personnel, ou à prendre un papier vraiment propre, même pas un billet, ou quelque chose comme ça, mais pas tout le temps. Pas tout le temps, mais on essaie d'y penser et de faire attention là-dessus au moins. » [Simon, 27 ans, commerçant].

Le partage de paille est aussi lié à une attitude face aux risques sanitaires qui n'est pas propre aux utilisateurs de cocaïne ou de produits psychoactifs licites ou illicites, mais à l'ensemble des conduites humaines : celui d'une sorte d'externalisation du risque, autrement dit « ça n'arrive qu'aux autres ». Cette attitude est plus fréquente – mais pas systématique - chez les plus jeunes (20-25 ans) qui ont plus souvent un sentiment d'invulnérabilité face aux risques quels qu'ils soient.

« Il y en a toujours un ou deux qui sont plus attentifs à ce problème de maladie et tout ça, et donc, qui aiment bien faire leurs pailles. Mais la majorité des gens, à cet âge là, s'en foutent. Ils ne sont pas forcément connaisseurs, ils sont là « tiens on va essayer », l'habitué qui en prend souvent, va plus faire attention à ces petits détails. » [Max, 23 ans, au chômage].

ANNEXE 5. FICHES INDIVIDUELLES

Les employés

Sabine, 26 ans, employée du secteur social

Sabine est âgée de 26 ans, elle vit seule et n'a pas d'enfant. Elle est titulaire d'un bac + 3 spécialisé en promotion de la santé et exerce comme employée dans ce secteur.

Elle est âgée de 20 ans lorsqu'elle prend de la cocaïne pour la première fois, avec son petit ami, dans un squat. À cette époque, elle est consommatrice quotidienne de cannabis depuis l'âge de 16 ans et avait fréquenté depuis quelques mois des rave parties et des soirées en boîte de nuit au cours desquelles elle avait expérimenté l'ecstasy à plusieurs reprises.

Son nouveau petit ami lui fait découvrir le milieu de la rue. Il deale, et lui permet d'entrer dans une consommation pluri hebdomadaire de cocaïne, gratuitement. Au cours de l'année de ses 21 ans, Sabine est étudiante, travaille comme serveuse, et passe son temps libre en squat avec le groupe de son ami (elle partage ses nuits entre le squat et son domicile, les autres vivants au squat). Elle consomme environ quatre fois par semaine, essentiellement par voie nasale mais il lui arrive de consommer occasionnellement en free base, parce que son entourage consomme la cocaïne surtout de cette façon-là (ainsi qu'en injection, mais elle ne l'expérimente pas). Durant sa « période squat », elle a aussi expérimenté ponctuellement l'héroïne fumée, le rachacha, le LSD.

Après six mois de consommation pluri hebdomadaire de cocaïne, il survient une conjonction d'événements : elle se rend compte de sa perte de contrôle car elle ment quand on l'interroge sur ses consommations solitaires, elle s'inquiète du comportement violent de son ami et de l'arrivée des armes dans le groupe. Un épisode violent se déroule lié à une vengeance (revente de mauvais produit) au cours duquel plusieurs personnes se font frapper dont son ami. Des personnes de son entourage (des amis qu'elles connaissaient avant sa « période squat ») la sermonnent sur la tournure des événements et lui livrent leurs inquiétudes à son sujet. À partir de là, Sabine quitte ce petit ami et change complètement d'entourage personnel.

Depuis, elle entretient une consommation occasionnelle de cocaïne, toujours en groupe, lors de soirées privées, à quelques reprises dans l'année, par voie nasale. Elle ne connaît pas aujourd'hui de difficultés liées à sa pratique. Aujourd'hui, elle consomme toujours du cannabis (que de l'herbe, pas de résine), très peu de tabac, et jamais plus d'ecstasy ou d'autres produits hallucinogènes ou stimulants, en dehors de la cocaïne.

Fabienne, 28 ans, assistante d'éducation

Fabienne est âgée de 28 ans, elle vit seule et n'a pas d'enfant. Elle exerce la profession d'assistante d'éducation dans un internat et est titulaire d'une licence (elle ne précise pas la spécialité).

Elle a fait sa première prise de cocaïne il y a cinq ans, à l'âge de 23 ans, le soir de son anniversaire, en boîte de nuit. Avant cela, elle fréquentait les fêtes techno depuis l'âge de 17 ans et avait consommé occasionnellement de l'ecstasy entre 21 et 23 ans.

À partir de l'âge de 23 ans, la cocaïne est son produit principal en dehors de l'alcool, même si elle relate quelques soirées en manifestations festives au cours desquelles elle a pu reprendre occasionnellement de l'ecstasy, ou du LSD. Peu après sa première prise de cocaïne en boîte de nuit, Fabienne y trouve un emploi et en tient le vestiaire. Elle se met à consommer un peu de cocaïne le week-end pendant ses heures de travail, mais le but est « festif » et non pas d'être endurant pour le travail : elle fait « la fête en travaillant ». Elle estime que tout bascule huit mois plus tard quand elle décide de consommer un peu de cocaïne seule chez elle un après-midi dans la semaine. À partir de là, elle consomme une plus grande quantité et s'approvisionne régulièrement. Elle trouve son emploi actuel d'assistante d'éducation et prend un rythme régulier : elle travaille du lundi matin au mercredi matin, puis consomme de la cocaïne du mercredi soir au dimanche soir. L'année suivante, elle fait l'expérience du free base et passe une période où elle consomme pratiquement tous les jours, dont du free base quand elle se trouve avec des amis qui savent le préparer. L'été arrivant, elle deale elle-même de la cocaïne. Le produit envahit sa vie et les conflits avec son petit ami se cumulent. Au final, elle consomme plus qu'elle ne vend et se retrouve en dette vis-à-vis du dealer.

Paradoxalement, c'est son dealer qui va l'aider à s'en sortir. Il l'incite à prendre du recul sur ses consommations et à s'investir dans des activités culturelles. Elle cesse le free base grâce à une période transitoire de consommation d'ecstasy.

Depuis deux ans, elle ne consomme plus que tous les deux ou trois mois par voie nasale uniquement, sauf l'été où sa consommation augmente (au cours des deux derniers étés, elle a de nouveau consommé occasionnellement en free base, mais s'astreint à ne plus le faire elle-même en se posant une limite : « je n'ai plus d'ammoniaque chez moi »). Elle estime cependant avoir « un problème avec l'alcool » et fait attention à réduire ses consommations. Elle fume du cannabis occasionnellement seulement.

Nathalie, 31 ans, animatrice dans un centre social d'hébergement d'urgence

Nathalie est âgée de 31 ans, elle vit en couple et n'a pas d'enfant. Elle est animatrice dans un centre d'hébergement d'urgence et est titulaire d'un DESS de sociologie.

Nathalie débute les sorties en fête techno à l'âge de 17 ans et consomme de l'ecstasy et du LSD essentiellement à partir de cette date. Entre 20 et 21 ans, elle en consomme tous les week-ends, puis réduit l'usage du LSD car elle sentait des répercussions dans sa vie quotidienne. Elle continue cependant l'usage de l'ecstasy et consomme occasionnellement de l'héroïne vers 23-24 ans. Elle fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 24 ans, lors d'une soirée au cours de laquelle elle avait déjà pris de l'ecstasy.

À partir de là, elle prend occasionnellement de la cocaïne quand on lui en offre, en mélange avec de l'ecstasy ou de l'héroïne. À l'âge de 25 ans, elle part six mois en Guyane et l'isolement la conduit à ne consommer aucun produit durant cette période, ce qui lui permet de se rendre compte, par contraste, qu'elle est une polyconsommatrice avérée, bien qu'elle ne consomme qu'en contexte festif. Au retour de Guyane, elle reprend une consommation plus occasionnelle, tous les deux mois et fait ses études.

Au jour de l'entretien, son rythme de consommation s'est de nouveau élevé. Elle consomme toujours en groupe et en contexte festif, mais plus souvent : de la cocaïne deux fois par mois, ainsi que de l'ecstasy et de l'héroïne un peu moins souvent. Elle n'a jamais expérimenté le free base.

Fanny, 32 ans, employée administrative

Fanny est âgée de 32 ans, elle est célibataire et vit seule avec son enfant de 5 ans. Elle a un nouveau petit ami. Elle est titulaire d'une maîtrise en design industriel et est diplômée des Beaux-Arts. Elle est employée par une association et travaille dans une salle de concert.

Au cours de l'entretien, elle ne parle jamais de sorties en manifestations techno ni en boîtes de nuit, mais elle évoque plutôt les soirées étudiantes lorsqu'elle était aux Beaux-Arts puis les soirées entre amis depuis cette période. À l'âge de 20 ans, Fanny expérimente l'ecstasy, le LSD, les champignons mais elle n'en a jamais consommé régulièrement. Le cannabis aussi est utilisé de façon occasionnelle. Fanny a surtout un « problème avec l'alcool » (qu'elle a cessé de consommer depuis quelques mois au jour de l'entretien). Elle fait une psychanalyse depuis six ans pour régler son problème d'alcoolodépendance, problème qu'elle estime lié à la relation avec son père, alcoolodépendant lorsqu'elle était enfant. Fanny fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 22 ans, avec une prise en speed-ball (mélange de cocaïne et d'héroïne). Elle n'a pas vraiment de souvenir de cette première expérience, qui s'est déroulée avec un groupe qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter. Les réseaux dans lesquels elle évolue aux Beaux-Arts sont quant à eux constitués de gens qui ne consomment pas de cocaïne.

Elle refait deux à trois prises à l'âge de 25 ans, en travaillant, alors qu'elle exerce un emploi de serveuse. Elle achète de la cocaïne pour la première fois avec le père de son enfant, peu après la naissance de celui-ci, et en consomme de deux à quatre fois dans l'année entre 28 et 29 ans. Depuis deux ans, elle a

pris l'habitude d'en acheter régulièrement et d'en consommer deux fois par mois, lorsque son fils est chez son père pour le week-end. Elle explique cette consommation par l'accessibilité nouvelle du produit dans son entourage.

Aujourd'hui, elle a arrêté de boire de l'alcool (produit qui lui pose infiniment plus de souci que la cocaïne). Elle préfère consommer de la cocaïne en cours de journée plutôt que le soir, mais jamais pour travailler, toujours comme un loisir. Le fait que le produit n'altère pas excessivement le rapport au réel le lui permet. Elle estime cependant que cette fréquence est trop élevée pour son budget comme pour sa santé. Elle n'a jamais consommé de free base et n'en connaît pas le principe.

Thibault, 26 ans, chauffeur

Thibault est âgé de 26 ans, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un BEP et exerce la profession de chauffeur intérimaire.

Il commence à côtoyer l'espace festif techno et les free parties à l'âge de 18 ans, et consomme de l'ecstasy lorsqu'il sort dans ces manifestations. Il expérimente aussi les amphétamines, le LSD (qu'il ne consomme plus depuis un « mauvais trip » après plusieurs essais durant une période de trois mois). Sa première prise de cocaïne remonte à l'âge de 20 ans. Il expérimente le produit dans une soirée entre amis, ceux avec lesquels il a l'habitude de sortir en free parties (ce sont toujours les mêmes partenaires de consommation tout au long de sa vie).

Depuis, les contextes sont toujours identiques : en soirée techno, entre amis dans un domicile privé, ou exceptionnellement en semaine pour goûter d'une seule trace le produit qu'il achète pour le week-end. Thibault estime que sa consommation ne lui a jamais apporté d'effets négatifs et qu'il a toujours contrôlé son usage. Notamment, il insiste sur le fait qu'il a toujours très correctement assumé son travail et n'a jamais acheté plus de produit qu'il n'en avait les moyens. Il modère cependant ce jugement en disant qu'au cours des derniers mois il s'est senti plus nerveux. Sa consommation est allée en augmentant au fil du temps. Il a l'air d'estimer que l'augmentation actuelle (comme la fréquence occasionnelle au départ) est surtout liée à la disponibilité et l'accessibilité du produit. Il n'a jamais expérimenté le free base. Après sa première prise, il passe deux ans à consommer de la cocaïne occasionnellement, mais il prend souvent de l'ecstasy lors des soirées ; il y a douze mois au cours de ces deux ans durant lesquels il consomme chaque week-end. L'augmentation de l'accessibilité le conduit, lui et ses amis, à consommer en moyenne une fois par mois, puis deux fois par mois entre 24 et 25 ans.

Depuis six mois, il consomme de la cocaïne chaque semaine. Cette fréquence est seulement liée d'après lui à l'opportunité de trouver du produit et au rituel que lui et ses amis ont adopté de consommer de la cocaïne avant de se rendre en soirée, soirée techno ou soirée en ville.

Joseph, 30 ans, assistant réalisateur

Joseph est âgé de 30 ans, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un BEP et a longtemps exercé comme barman. Aujourd'hui, Joseph travaille dans une association qui s'occupe de la promotion des jeunes artistes et exerce comme assistant réalisateur, profession pour laquelle il est autodidacte.

À partir de l'âge de 17 ans, Joseph côtoie l'espace festif techno et les free parties et consomme de l'ecstasy lors de ses sorties. Il expérimente à l'époque d'autres produits (hallucinogènes, amphétamines) mais n'a pas l'occasion de goûter la cocaïne, produit perçu comme trop onéreux dans le milieu qu'il fréquente. Joseph part travailler en Angleterre, et c'est dans un club Electro qu'il goûte la cocaïne pour la première fois, qu'un ami lui offre.

Entre 20 et 24 ans, Joseph travaille comme barman au Royaume Uni et en Irlande et ne consomme que la cocaïne qu'on lui offre, c'est-à-dire deux à trois lignes au maximum par session, occasionnellement lors de fête. Il consomme par contre régulièrement de l'ecstasy quand il sort. À l'âge de 25 ans, Joseph commence à acheter de la cocaïne et en consomme en dehors du milieu festif : il en prend pour travailler (il exerce son métier de barman en nocturne), avant de travailler, en journée comme en soirée. Il débute cette année-là en achetant un gramme tous les deux à trois jours et termine cette même année à un gramme par jour. À cette époque, il a fait une prise unique de free base. Au bout d'une année, il a des problèmes financiers : il vit au jour le jour, ne dispose plus d'assez d'argent pour rentrer en France si il le désirait et finit par squatter à droite ou à gauche chez des amis, car il n'a plus assez d'argent pour se loger. Simultanément, ses amis consommateurs (il est en Irlande à ce moment là, sans famille autour de lui), qui restreignent leur usage au contexte festif, le mettent en garde contre sa fréquence d'usage et l'incitent à limiter ses prises au contexte festif. C'est une époque où il peine à continuer son métier de barman en nocturne, et se rend compte aussi de sa nervosité générée par le produit. Il se remet en question et décide de ne plus acheter de cocaïne, et de n'en consommer que le soir : plus jamais au cours de la journée, ni pour travailler. Il reprend rapidement pied car en arrêtant de consommer il retrouve une aisance financière, et a les idées plus claires pour amorcer un changement de vocation.

Après quelques temps à travailler comme magicien et vendeur dans un magasin spécialisé pour les magiciens professionnels, il entame une nouvelle carrière d'assistant réalisateur, qu'il continue aujourd'hui. Depuis quatre ans, Joseph ne consomme plus qu'une ou deux lignes une ou deux fois par semaine, dans le cadre de soirées conviviales avec des amis ou dans le contexte festif. Il continue cependant à consommer régulièrement de l'ecstasy lors de ses sorties. Aujourd'hui, il estime ne connaître plus aucun effet négatif lié à la cocaïne.

Killian, 31 ans, éclairagiste

Killian est âgé de 31 ans, il est célibataire et vit en colocation avec une amie. Il a un enfant de 8 ans qui vit avec sa mère et qu'il voit régulièrement depuis

quatre à cinq ans. Il n'a pas de diplôme et exerce comme éclairagiste intérimaire. Il dirige aussi bénévolement une compagnie de théâtre de rue.

Dès l'âge de 13 ans, il fréquente des « zonards » plus âgés et consomme régulièrement avec eux des benzodiazépines, dont du Rohypnol®. À l'âge de 16 ans, il échoue à son brevet et son père l'envoie faire un séjour en Algérie pour faire office de sevrage. À son retour, Il est pris en charge par un éducateur qui l'aide à trouver un emploi ; il se met en ménage et ne consomme pas d'autres drogues que l'alcool et le cannabis jusqu'à l'âge de 22 ans. À l'âge de 22 ans, il se sépare de sa compagne, démissionne de son travail et fait connaissance du milieu festif des free parties. Il débute une consommation de drogues de synthèse dont la cocaïne, qu'il n'apprécie pas vraiment au regard de ses produits préférés que sont le MDMA/ecstasy et les amphétamines.

Il consomme ainsi de la cocaïne occasionnellement de l'âge de 23 ans (le moment de sa première prise) à l'âge de 25 ans, parce que c'est festif et que « ça ne se refuse pas ». Il consomme beaucoup plus souvent des amphétamines et du MDMA. À l'âge de 25 ans, il commence une cohabitation de quelques mois avec un dealer de cocaïne. Cette période sera marquée par une consommation quotidienne, jamais solitaire, du fait d'une accessibilité totale au produit.

Il cesse cet usage quotidien sans aucune difficulté, en quittant cette colocation, parce qu'il consommait d'autres produits. À l'âge de 26 ans, il entame une nouvelle relation de couple et le couple s'aide mutuellement pour réduire ses consommations de drogues. Il reprend un travail régulier, ce qui le conduit à mieux contrôler la fréquence des prises et les quantités consommées.

Aujourd'hui, il consomme du MDMA ou des amphétamines le week-end et parfois ce dernier produit en petite quantité pour travailler sur une longue durée. Il ne prend de la cocaïne qu'occasionnellement en contexte festif, si on lui en offre. Un mois avant l'entretien, il a fait une première et unique expérience de free base qui ne lui a pas plu. Il estime parvenir désormais à « consommer intelligemment », a repris un travail et engagé une relation avec son fils qu'il n'avait pas assumé durant les trois premières années de celui-ci.

Henri, 32 ans, conducteur de train

Henri est âgé de 32 ans, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il exerce comme conducteur de train.

Il a fait sa première prise de cocaïne par voie nasale il y a douze ans. La cocaïne est le premier produit qu'il expérimente après l'alcool et le cannabis, lors de vacances en Espagne.

Durant les trois années qui suivent sa première prise de cocaïne, il n'aura pas l'occasion d'en reprendre. Il fait par contre l'expérience du LSD et de l'ecstasy. Entre 23 et 25 ans, il consomme occasionnellement un demi-gramme de cocaïne à l'occasion d'une soirée festive, c'est-à-dire une soirée en boîte de nuit ou une soirée entre amis. Il n'évoque jamais l'espace festif techno. Entre 25 et 27 ans, Henri a plus de facilité à trouver du produit et il est devenu célibataire après s'être

séparé de sa petite amie de l'époque. Il explique par ce double facteur l'augmentation de sa consommation, qui atteint une dizaine de sessions mensuelles, au cours desquelles il consomme un gramme à chaque session.

À l'âge de 27 ans, Henri connaît une période de cinq mois de consommation quotidienne à partir du moment où il côtoie un fournisseur. Durant cette période, il consomme aussi pour travailler (il travaille de nuit, ça l'aide aussi à tenir). Au terme des cinq mois, le banquier lui bloque sa carte bleue, ce qui le conduit à réfléchir à sa consommation et à se rendre compte de la place que la cocaïne a pris dans sa vie. Il rompt volontairement avec son ami dealer pour ne plus subir les conséquences négatives liées au caractère onéreux du produit.

Au cours des cinq dernières années, il a continué à prendre occasionnellement de la cocaïne, toujours lors d'occasions festives. La cocaïne restera toujours son produit principal si on excepte le cannabis qu'il fume quotidiennement. Toutes les prises de cocaïne sont accompagnées d'alcool et de cannabis, sauf à l'époque où il en consommait aussi au cours de la journée. Il n'a jamais consommé de free base.

Vladimir, 33 ans, agent d'entretien des espaces verts

Vladimir est âgé de 33 ans, il est célibataire et vit chez ses parents. Il n'a pas d'enfant. Il est agent d'entretien des espaces verts et est titulaire d'un baccalauréat professionnel spécialisé dans l'hôtellerie.

Lorsqu'il était enfant, son père alcoololo dépendant l'emmenait avec lui dans les bars au lieu de le conduire à l'école lorsqu'il l'avait à sa garde. Vladimir commence à boire de l'alcool à l'âge de 7 ans, et fume du cannabis dès l'âge de 10 ans. Adolescent, il côtoie l'espace festif techno et prend l'habitude de consommer quatre à cinq ecstasy à chaque soirée qu'il fréquente. Il fait sa première prise de cocaïne au cours d'une soirée entre amis à l'âge de 17 ans. Immédiatement, il en consomme quotidiennement.

Durant deux ans, il consomme dix grammes par semaine qu'il achète, plus ce qu'on lui offre en soirée le week-end. Il consomme aussi dans l'hôtel où il travaille. Au terme des deux ans, il se fait surprendre en train de consommer de la cocaïne sur son lieu de travail (il avait précédemment provoqué une bagarre avec un autre employé) et se fait licencier. Ses parents sont prévenus par le directeur de l'établissement et il est simultanément endetté (50 000 francs).

À partir de là, il déménage et revient vivre chez ses parents. Il cesse six mois l'usage de cocaïne, puis fait une expérience de free base à l'occasion d'une soirée, expérience qu'il ne veut pas rééditer. Depuis, il consomme de la cocaïne uniquement en soirée, ce qui peut être une à quatre fois dans le mois. À chaque soirée, il consomme quatre grammes à lui seul. Il estime « ne plus être un consommateur » de cocaïne. Parallèlement, il consomme aussi de l'ecstasy en soirée, et est alcoololo dépendant : il boit chaque jour un litre de vin et deux bières au retour du travail, auxquels il ajoute un verre de rhum et de la bière « de temps en temps » et d'autres alcools forts lors des soirées festives.

Louis, 37 ans, employé du secteur social

Louis est âgé de 37 ans, il vit seul et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un BEP vente et a longtemps exercé comme serveur. Depuis peu, il est employé comme animateur dans une structure de réduction des risques liés à la toxicomanie (son travail consiste essentiellement à assurer une distribution de seringues stériles, lui-même n'ayant jamais injecté au cours de sa vie). Enfant, il a été élevé par sa tante.

Louis est âgé de 18 ans lorsqu'il prend de la cocaïne pour la première fois, un dimanche en redescende d'ecstasy. Entre 18 et 22 ans, il ne consomme de la cocaïne que dans ce seul but. L'ecstasy est son produit principal, qu'il consomme chaque week-end à partir de 18 ans, puis il en vient à une consommation quotidienne de ce produit (il sort chaque soir, et consomme de l'ecstasy chaque soir à partir du jour où il sort avec une consommatrice quotidienne d'ecstasy).

Il consomme de la cocaïne « en after » (après une soirée festive) environ deux fois par mois à cette époque. À cette période, il alterne les périodes d'emploi, comme serveur, et de non activité. À l'âge de 23 ans, il sort avec une nouvelle petite amie, qui deale beaucoup de cocaïne, d'ecstasy (qu'il ne consomme plus) et de cannabis (revendu par kilogrammes). Il se met en ménage avec elle, fait ce commerce avec elle. Il cesse de travailler et devient dealer. La cocaïne est à disposition et il débute l'usage en free base. Il commence une consommation quotidienne de free base, qui débute à un gramme par jour et finit à six grammes par jour (jusqu'à cinquante cailloux quotidiens en fin de période). Il ne sort plus de chez lui, maigrit et est de mauvaise humeur ; même son entourage cocaïnomane lui fait des reproches sur l'ampleur de sa consommation. Lorsqu'il est âgé de 24 ans, son amie part un mois en voyage et revient avec un nouveau petit ami. Il quitte alors rapidement leur domicile en emportant la moitié du butin financier à disposition (plus de 100 000 francs) et va vivre chez des amis. Quelques semaines plus tard, l'ensemble de son réseau est démantelé par les forces de l'ordre et tous sont emprisonnés, sauf lui, qui a disparu peu avant.

Bien qu'ayant le fruit financier du deal de côté, il reprend son activité de serveur et reprend une consommation uniquement par voie nasale (il ne « basera » de nouveau qu'une seule fois, à l'occasion d'un voyage en Martinique). Après une petite période de flottement durant laquelle il reprend la consommation d'ecstasy et essaie de limiter sa consommation de cocaïne, il reprend rapidement une consommation de cocaïne quotidienne, mais seulement par voie nasale. Il consomme pour travailler, ou seul chez lui. Il débute aussi une période où la cocaïne est très liée à la sexualité. Sa consommation ne lui pose pas de problème de budget (il met environ 70 par jour dans la cocaïne) car il gagne bien sa vie, mais il décrit les conséquences néfastes de son usage essentiellement sur son réseau relationnel, sa santé et surtout son équilibre psychologique.

En comptant l'année de free base quotidien, cela fait donc 14 ans que Louis consomme quotidiennement de la cocaïne. On ne saisit pas bien pourquoi, il y

a peu, il passe de la profession de serveur à celle d'animateur dans le secteur de la toxicomanie. Quoiqu'il en soit, deux aspects nouveaux interviennent à partir de là : il ne gagne plus autant d'argent, et s'endette pour perdurer dans sa consommation, se prive de nourriture pour avoir de quoi payer son produit ; il essaie de s'arrêter régulièrement, mais lorsqu'il parvient à ne plus consommer pendant quelques jours, il en rachète pour le week-end et retombe dans la même logique de comportement. Louis semble « au bout du rouleau » et c'est vraisemblablement la question financière qui va devoir le conduire bientôt à trouver des solutions qu'il n'a pas encore mis en place à ce jour.

Les ouvriers

Joachim, 25 ans, ouvrier du bâtiment

Joachim est âgé de 25 ans, il est célibataire, il vit seul et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un baccalauréat et n'a pas achevé les études qu'il avait entreprises en IUT. Il est ouvrier du bâtiment intérimaire.

Il commence à côtoyer l'espace festif techno alors qu'il est au lycée et fait l'expérience de l'ecstasy lorsqu'il est en soirée (il est consommateur quotidien de cannabis). Il fréquente aussi assidûment les festivals qui sont l'occasion de ses consommations. Il fait l'expérience de la cocaïne pour la première fois au retour d'un teknival alors qu'il est âgé de 19 ans.

Durant une année, il consomme occasionnellement de la cocaïne si on lui en offre, quatre à cinq fois au cours de l'année. L'année suivante, alors qu'il est âgé de 20 ans, il commence à travailler comme ouvrier dans une usine de dépeçage de volailles et ses rentrées d'argent l'incitent à acheter de la cocaïne lorsqu'il sort en soirée. Il ne consomme jamais seul, toujours en contexte festif, soirées techno ou entre amis. À cette époque, il consomme environ une fois par mois, un gramme par soirée. C'est rare que l'usage de cocaïne ne soit pas accompagné d'ecstasy. À l'âge de 22 ans, il augmente sa fréquence d'usage jusqu'à en utiliser chaque week-end, puis se remet en question l'année suivante car il est irritable et dépense trop d'argent. À cette époque, il a fait une dizaine de sessions de free base mais n'a pas apprécié les effets, car il n'a pas retrouvé les effets d'augmentation de la sociabilité qu'il apprécie dans la cocaïne.

Depuis l'âge de 23 ans, il a réduit sa consommation qui se situe entre zéro et trois sessions par mois, et il estime ne plus connaître de désagréments liés à l'usage. À cette même période, il débute dans le métier d'ouvrier du bâtiment. Depuis, il essaie aussi de réduire ses consommations d'autres produits (ecstasy, LSD) et « progresse dans son travail ».

Xavier, 25 ans, ouvrier du bâtiment

Xavier est âgé de 25 ans, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un BEP et exerce la profession d'ouvrier du bâtiment intérimaire.

Il commence à côtoyer les free parties à l'âge de 17 ans, alors qu'il est déjà usager régulier de cannabis et d'alcool. Il s'initie à l'ecstasy dans ce contexte, puis aux champignons hallucinogènes lors d'un voyage en Hollande. À l'âge de 18 ans, il expérimente la cocaïne chez sa petite amie, avec un groupe d'amis de la jeune femme.

À partir de là, Xavier consomme occasionnellement du produit qu'on lui offre, car il trouve le rapport prix - effet désavantageux. À cette période, il a cessé d'être scolarisé et commence une vie bohème, dans laquelle il n'a pas de logement fixe mais est gracieusement hébergé par une amie à Paris lorsqu'il n'est pas chez sa petite amie bordelaise. Durant six mois, il fera deux à trois sessions de deux à trois lignes à chaque fois, mais il prend des drogues de synthèse tous les week-ends. C'est après la cocaïne qu'il expérimente le LSD et la kétamine en contexte festif techno, qui resteront ses produits privilégiés jusqu'à sa sédentarisation il y a trois ans. Entre 18 ans et demi et 19 ans, Xavier continue sa vie de « teuffeur chômeur sans domicile » mais côtoie un dealer de cocaïne qui facilite son accès au produit. Durant ces six mois, l'accessibilité de la cocaïne, plus que ses effets, fait qu'elle devient son produit principal, qu'il consomme plusieurs fois par semaine.

S'ensuit une période de deux années durant lesquelles il consomme moins de produit (il n'est plus tous les jours « défoncé » au moins à l'alcool) parce qu'il entreprend une activité d'ouvrier agricole saisonnière, qui le conduit avec un ami dans plusieurs endroits successifs en France. À cette période, il ne consomme plus tous les week-ends mais seulement occasionnellement (sauf l'alcool). Il dit aussi qu'il ne consomme jamais seul, mais que ce fait est surtout lié à la promiscuité. C'est à cette période qu'il expérimente le free base, dont les effets ne lui conviennent pas, mais qu'il consomme occasionnellement pour varier les plaisirs, avec des amis qui en ont l'habitude.

Xavier a une nouvelle petite amie au cours de cette période, et ils décident ensemble de se mettre en ménage lorsque Xavier atteint l'âge de 21 ans. Il entreprend une formation en alternance. Au début, ils ne connaissent personne dans leur nouveau lieu de vie, puis petit à petit ils font des rencontres « à force de traîner en ville ». À partir de là, ils ont accès ponctuellement à des amphétamines qu'ils consomment rarement mais indifféremment en semaine ou le week-end, car c'est toujours l'accessibilité qui détermine le moment des prises. À cette époque, il fait d'ailleurs l'expérience du crack acheté directement en caillou. Ils finissent par avoir accès à de la cocaïne et en consomment deux ou trois fois dans le mois. C'est une période où ils expérimentent l'héroïne également.

Depuis que Xavier est sédentarisé et vit avec son amie, il continue à consommer des hallucinogènes en contexte festif, et de la cocaïne. Il y a un an et demi, Xavier et son amie profitent des nouvelles rentrées d'argent liées à son embauche pour passer une période de deux mois à consommer de l'héroïne et de la cocaïne en speed-ball à plusieurs reprises. Depuis, il consomme de la

cocaïne occasionnellement, en fonction des opportunités, mais l'héroïne est devenu son produit principal (à une fréquence pluri hebdomadaire).

Justin, 28 ans, ouvrier soudeur

Justin est âgé de 28 ans, il est célibataire, il vit seul (il a une petite amie stable) et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un CAP et exerce la profession d'ouvrier soudeur.

Dans tout l'entretien, il ne parle jamais de sorties en manifestation techno ni en boîte de nuit, mais seulement de soirées entre amis. Il expérimente l'ecstasy à l'âge de 25 ans et les amphétamines l'année suivante mais il ne consomme plus ces produits aujourd'hui et restreint désormais ses usages à la cocaïne, au cannabis et à l'alcool. Il expérimente la cocaïne à l'âge de 26 ans : sa première prise se résume à une seule et petite ligne. Des amis passent chez lui un dimanche soir en revenant d'un festival. Au départ il ne veut pas goûter car il travaille le lendemain. Ils le persuadent en lui expliquant que les effets sont légers avec une petite quantité.

Au cours de cette année-là, il en consomme trois fois, à l'occasion d'anniversaire par exemple. Depuis un peu plus d'un an, Justin consomme tous les deux mois et se tient strictement à cette fréquence. En fait, il achète dix grammes et en revend six ou sept et passe le week-end à consommer sa part. Il estime que c'est l'opportunité de pouvoir se faire un peu d'argent par la revente qui explique qu'il consomme : il considère que si ses amis n'en consommaient pas, il n'en prendrait pas. Il est prudent en surveillant les quantités et les fréquences de ses prises et n'a jamais voulu consommer de free base.

Les autres professions

Les professions intermédiaires

Gilles, 26 ans, technicien de production pharmaceutique

Gilles est âgé de 26 ans, il est célibataire et vit en colocation avec deux amis. Il n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un BTS et exerce la profession de technicien de production pharmaceutique. Gilles raconte que son père est alcoolique dépendant et que celui-ci le battait pendant son enfance, notamment à chaque fois qu'il ramenait un mauvais carnet de notes.

Il n'évoque pas le milieu techno pour contextualiser ses consommations de drogues. Après le cannabis (qu'il fume quotidiennement aujourd'hui) et l'alcool (qu'il boit quotidiennement aussi aujourd'hui, au moins à l'apéritif), il consomme des champignons hallucinogènes qu'il a cueillis dans la nature avec des amis. À l'âge de 18 ans, il se rend en Hollande avec des amis dans le but d'y consommer des champignons et en profite pour expérimenter l'ecstasy. Jusqu'à l'âge de 25 ans, il semble que Gilles a des consommations régulières d'ecstasy

et d'hallucinogènes. Il y a seulement six mois, lorsqu'il avait 25 ans, que Gilles expérimente la cocaïne avant d'entrer dans un lieu de concert. Une fille qu'il essaie de séduire lui propose une trace.

Au cours des deux mois qui suivent, il consommera occasionnellement avec elle, notamment pour avoir des relations sexuelles. Il y a quatre mois, Gilles cesse de travailler car il est en arrêt maladie pour une hernie discale. Il part quinze jours en Allemagne, séjour au cours duquel il se retrouve avec une personne qui dispose de cocaïne. Il passe quinze jours à en consommer plusieurs fois chaque semaine. Il continue ce rythme à son retour. Depuis quatre mois, il alterne les périodes de consommation quotidienne qui dure quatre à cinq jours, suivie de période de sevrage d'une durée similaire, mais uniquement parce qu'il lui faut du temps pour retrouver du produit. Désormais, il en consomme seul, avec ses amis, mais de plus en plus souvent seul car même les usagers qui l'entourent lui reprochent de trop consommer. Il devient de plus en plus nerveux et irritable et a même détruit son ordinateur à coup de pioche dans un accès de fureur. Un de ses colocataires veut quitter l'appartement et lui a écrit une lettre pour lui dire qu'il prend trop de cocaïne.

Au moment de l'entretien, il vient de faire prolonger son arrêt maladie au prétexte de l'état de son dos, alors qu'en réalité sa demande de prolongation est liée au fait qu'il ne peut pas assumer son travail avec son rythme actuel de consommation et surtout que son travail ne l'intéresse plus. Il voudrait changer de voie professionnelle et se reconvertir dans l'humanitaire, se rendre utile dans les pays en voie de développement. En plus de la cocaïne, du cannabis et de l'alcool, il consomme quotidiennement du Red Bull® (boisson énergisante), souvent en grande quantité. Par contre, il n'a jamais consommé de free base.

Mark, 30 ans, commercial

Mark est âgé de 30 ans, il vit seul et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un Master 1 en Marketing et exerce la profession de commercial.

Il a 20 ans quand il prend de la cocaïne pour la première fois, dans une soirée privée au cours de laquelle il avait consommé d'autres produits (ecstasy, amphétamines). À partir de là, Mark consomme régulièrement en boîte de nuit environ une fois par mois. À l'âge de 21 ou 22 ans, il expérimente les free parties et consomme désormais dans ce contexte, au moins une fois par mois et souvent plus fréquemment. Les prises de cocaïne sont généralement associées à des prises de produits à durée de vie longue, comme l'ecstasy ou les amphétamines. À partir de sa rencontre avec le milieu alternatif, Mark expérimente l'ensemble des produits disponibles, notamment héroïne, LSD, champignons hallucinogènes, mais aussi des produits rares comme le 5-MeO-DMT, ou les méthamphétamines.

À l'âge de 26 ans, Mark se met en ménage avec une jeune femme avec laquelle il débute une consommation quotidienne de cocaïne, qui déborde d'ailleurs sur son activité professionnelle : il consomme au bureau « pour tenir »,

parce qu'il passe ses nuits à consommer avec son amie. Sa consommation est « continue » durant une année, puis il se sépare de cette jeune femme, car il ne supporte plus leur alcoolisme chronique (ils boivent simultanément aux prises de cocaïne), ni les relations centrées sur le produit qu'ils entretiennent tous deux. Ils se sont tous deux coupés de leur réseau relationnel et renfermés sur eux-mêmes. Il est parvenu malgré ses consommations à assurer dans son travail, même si ses collègues pouvaient s'inquiéter en pensant qu'il était malade ou fatigué. À cette période, il utilise indifféremment voie nasale et free base.

Après la rupture, Mark continue à consommer quotidiennement pendant quatre mois. Il vit une brève période de consommation seulement épisodique lorsqu'il se remet avec une petite amie, puis reprend une consommation hebdomadaire en free base seulement, généralement associé à de l'héroïne pour terminer les sessions. Il continue à assurer dans son travail car il s'interdit désormais de consommer sur place, mais les relations avec sa famille s'appauvrissent et son réseau relationnel ne se réduit plus qu'aux amis qui le fournissent en cocaïne et viennent passer chaque week-end chez lui.

Au jour de l'entretien, cela fait trois mois qu'il espace les prises de free base et ne consomme plus tous les week-ends, en faisant croire à ses partenaires de consommation qu'il est absent par exemple. Mark consomme quotidiennement du cannabis et de l'alcool et consomme régulièrement (pluri annuel) des hallucinogènes majeurs ou des amphétamines.

Les chefs d'entreprise

Simon, 27 ans, commerçant

Simon est âgé de 27 ans, il vit en concubinage et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un baccalauréat (il a effectué un BTS qui n'a pas été validé) et est commerçant spécialisé dans la vente de disques vinyls de musique Electro et de vêtements. Il a créé lui-même son entreprise. Parallèlement à son activité professionnelle, il est DJ et appartient à un collectif associatif qui organise des soirées Electro et produit des artistes (activité qu'il conduit depuis ses 21 ans, et qui a suffi à le faire vivre entre 21 et 23 ans).

Il a 18 ans lorsqu'il prend de la cocaïne pour la première fois sur un parking avant d'entrer en boîte de nuit. Il avait déjà consommé de l'ecstasy et du LSD en contexte festif (free party).

Entre 18 et 21 ans, il consomme occasionnellement de la cocaïne, environ une fois par mois. C'est une période où il consomme surtout de l'ecstasy lorsqu'il sort. Ses consommations augmentent ensuite à partir de l'âge de 21 ans : parce qu'il part du domicile parental et commence à vivre seul, et parce qu'il est très investi dans le milieu Electro (il fréquente des free parties, il est DJ, il organise des soirées légales avec son groupes d'amis). À cette époque, il consomme essentiellement du LSD (il n'en prend plus désormais) et consomme

de la cocaïne chaque week-end, par voie nasale, en contexte festif. Il fait l'expérience du free base, entre amis mais en lieu privé.

À l'âge de 23 ans, il débute une période de cinq mois d'usage pluri hebdomadaire de free base. Cela ne lui pose pas de problème d'argent, car l'organisation des soirées lui paye largement ses consommations. Cependant, il se rend compte du caractère « malsain » de l'usage, et décide de cesser le free base et de se remettre à l'usage par voie nasale en contexte festif. C'est aussi la période où il cesse de consommer du LSD (il ne consomme plus de cannabis aujourd'hui). Il estime qu'au-delà de l'expérience du free base, c'est surtout son insertion sociale et son investissement dans l'idée de créer une entreprise qui l'a conduit à mieux contrôler ses consommations. Progressivement, il réduit son usage et ses sorties.

Depuis trois ans, il ne consomme plus que de la cocaïne occasionnellement, en soirée si on lui en offre et ne cherche plus à s'en procurer. Il consomme vraisemblablement des drogues de synthèse de façon occasionnelle en soirée.

Florent, 35 ans, commerçant

Florent est âgé de 35 ans, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un DEUG et exerce la profession de disquaire. Il possède son commerce.

Il débute l'usage de l'alcool et du cannabis à l'adolescence (cannabis dont il a cessé l'usage il y a cinq ans), mais ne consomme de l'ecstasy qu'à partir de l'âge de 25 ans. Florent consomme de la cocaïne pour la première fois à l'âge de 27 ans, en petit comité lors d'un apéritif entre amis.

Durant l'année qui suit, Florent a peu l'occasion de se procurer du produit et ne consomme de la cocaïne qu'au maximum six fois dans l'année. À l'époque, il consomme aussi de l'ecstasy régulièrement, une fois par mois. À l'âge de 28 ans, Florent se sépare de sa petite amie de l'époque et intègre un nouveau réseau relationnel, qui pratique le clubbing et consomme régulièrement de la cocaïne. Entre 28 et 31 ans, il participe à ce réseau fêru de musiques électroniques, consomme de l'ecstasy une fois par semaine et de la cocaïne deux fois par mois. Il rencontre dans ce groupe sa compagne actuelle, consommatrice plus régulière et plus ancienne de substances psychoactives.

À l'âge de 32 ans, Florent rencontre d'autres personnes et s'intègre avec son amie dans un réseau relationnel avec qui il va pratiquer ce qu'il nomme le « hard clubbing », c'est-à-dire une pratique de la fête intensive, chaque semaine, sur la durée entière du week-end (du vendredi soir au dimanche soir sans interruption). Il côtoie également dans ce réseau des revendeurs de cocaïne. Au cours des trois dernières années, la cocaïne est devenue son produit principal. Il la consomme en moyenne chaque semaine (parfois il n'en prend pas pendant quinze jours, parfois deux à trois fois dans la semaine), toujours associée (comme par le passé) à de l'alcool. Il consomme également de l'ecstasy deux fois par mois, ainsi que de l'héroïne environ une fois par mois, mélangée à la cocaïne en speed-ball. Il estime avoir toujours contrôlé sa pratique, même s'il est excessif

au cours des sessions de longue durée. Il ne connaît pas de conséquences négatives majeures de l'usage, si ce n'est de la fatigue et un budget important consacré à ses sorties. Depuis huit ans, Florent a toujours consommé la cocaïne par voie nasale. Au cours de la dernière étape, Florent a fait deux fois l'expérience du free base, produit qu'il considère comme aussi dangereux que l'héroïne.

Les cadres d'entreprise

Jimmy, 31 ans, gérant de café

Jimmy est âgé de 31 ans, il vit en couple et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un bac professionnel et exerce la profession de gérant de commerce, un café.

À l'âge de 18 ans, il expérimente l'ecstasy, les amphétamines, le LSD, et la cocaïne dans le contexte de sorties en discothèques. Sa première prise de cocaïne se déroule d'ailleurs à l'intérieur d'une discothèque.

Entre 18 et 22 ans, il consomme des drogues à chaque sortie le week-end, vendredi soir et samedi soir, mais la part de la cocaïne dans les produits consommés reste faible (cinq à six fois dans l'année). Il la consomme en discothèque ou en soirée entre amis. À l'âge de 22 ans, Jimmy expérimente le free base. À partir de là, sa fréquence de sortie diminue et donc ses prises de drogues toutes substances confondues, mais la part de la cocaïne augmente puisqu'il estime dix sessions de cocaïne par an, par voie nasale si c'est pour aller en boîte de nuit, en free base lorsque c'est dans un lieu privé. Après trois années, Jimmy expérimente l'injection de cocaïne, et fait une session de plusieurs injections. C'est la seule expérience de l'injection qu'il fait dans sa vie. Pour lui, c'est un « aboutissement ». De ce fait, il cesse toute consommation de drogues sauf le cannabis pendant huit mois.

Au bout de huit mois, il reprend la consommation occasionnelle des produits. Depuis l'âge de 26 ans, jusqu'au jour de l'entretien, Jimmy ne fait plus qu'environ quatre sessions par an, dont la moitié au free base. La nouveauté est qu'il consomme le free base seul, et le cache d'ailleurs à sa compagne qui a cessé de prendre des produits psychoactifs depuis deux ans maintenant.

Pierre, 26 ans, dessinateur industriel

Pierre est âgé de 26 ans, il est célibataire, vit seul et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un BTS et exerce la profession de dessinateur industriel.

Il a 18 ans lorsqu'il prend de la cocaïne pour la première fois en free party. À l'époque, il était au lycée et sortait tous les week-ends. Peu avant, il avait fait l'expérience de l'ecstasy, ainsi que du LSD et des champignons hallucinogènes.

Chaque week-end lorsqu'il sortait, il consommait des produits psychoactifs, dont de la cocaïne qu'il prenait au maximum chaque week-end, généralement mélangée à d'autres produits. Après son baccalauréat, Pierre intègre un BTS.

Il continue à sortir en manifestation festive avec le même groupe d'amis, mais rencontre des consommateurs réguliers dans sa classe. Avec eux, il va commencer à prendre de la cocaïne au cours de la semaine, lors de soirées entre amis. Son rythme de consommation accélère pour atteindre un rythme équivalent à un jour sur deux de consommation. Cette période va durer une année. À cette époque, il lui arrive de consommer du free base à une dizaine de reprises.

À l'issue de cette période, plusieurs facteurs vont se cumuler qui vont amener Pierre à reprendre progressivement un usage occasionnel, de cocaïne mais aussi des autres produits. Il observe la déchéance physique chez d'autres consommateurs rencontrés en free party ; il en parle avec ses amis et tous décident ensemble de réduire le rythme pour ne pas atteindre l'état observé chez d'autres usagers ; il termine son BTS et cesse volontairement ses contacts avec les personnes avec lesquelles il consommait en cours de semaine. Hors de la fatigue et un manque de motivation liés à l'usage de l'ensemble des produits, il n'a jamais vécu de conséquences vraiment négatives de l'usage mais a été plutôt alerté par les effets observés chez les autres. À partir du moment où Pierre et ses amis (ceux avec qui ils fréquentaient les free parties) décident de moins consommer, il réduit progressivement sa fréquence de consommation en cessant d'abord de consommer de la cocaïne au cours de la semaine, puis ne consomme plus qu'un week-end sur deux, expérimente à plusieurs reprises de se rendre en manifestation festive, « juste pour le son », en se limitant à l'alcool et au cannabis. Aujourd'hui, il ne consomme plus de la cocaïne que deux fois par an et d'autres produits de façon tout aussi occasionnelle, en contexte festif seulement.

Hector, 31 ans, administrateur de production

Hector est âgé de 31 ans, il est célibataire, vit seul, et a un enfant âgé d'un an dont il s'occupe régulièrement. Il est titulaire d'un DEUG (il ne précise pas la spécialité) et exerce la profession d'administrateur de production depuis huit ans (spectacles, concerts).

Après une première expérience du cannabis à l'adolescence, Hector devient fumeur régulier à l'âge de 19 ans, ce qui le conduira à devenir fumeur quotidien de tabac à partir de 22 ans, puis il cesse totalement le cannabis à l'âge de 25 ans. À 25 ans justement, il commence à côtoyer le milieu Electro et expérimente plusieurs produits sans entrer dans un usage régulier : ecstasy (3 ou 4 fois dans la vie), LSD et champignons hallucinogènes (peu de prises également au total). C'est à cet âge qu'il expérimente la cocaïne dans un contexte dont il ne parvient plus à se souvenir.

Hector consomme le plus souvent un demi gramme à chaque soirée et se fait de « petites traces ». Il consomme généralement lors de concerts ou de spectacles, dans lesquels il peut se rendre pour son plaisir ou pour des raisons professionnelles. Entre 25 et 26 ans, ses consommations sont rares car il n'en achète jamais. Depuis l'âge de 28 ans, il en achète régulièrement, mais consomme au

plus six à sept fois par an. Il n'a jamais consommé de free base. Il dit que sa fréquence d'usage a tendance à diminuer car il sort moins (même si il continue à fréquenter ces manifestations dans le cadre de son travail) et a un enfant à s'occuper, ce qui réduit ses occasions festives. Par contre, il consomme occasionnellement de l'héroïne depuis peu : il en a pris quatre ou cinq fois dans sa vie, ainsi que quelques fois mélangée en speed-ball. Il ne fait jamais référence au versant alternatif du mouvement techno, et parle de l'électro comme concerts ou soirées en boîtes, ou du moins légalement organisées.

Les professions intellectuelles et artistiques

Paul, 27 ans, réalisateur multimédia

Paul est âgé de 27 ans, il vit en couple (dixit « en ce moment ») et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un diplôme des Beaux Arts (Bac + 3) et exerce la profession de réalisateur multimédia en libéral.

Paul est un collégien âgé de 15 ans lorsqu'il prend de la cocaïne pour la première fois à l'occasion d'une soirée de Nouvel An. À cette époque, il consomme régulièrement du cannabis et de l'alcool.

Entre 15 et 18 ans, c'est-à-dire à l'époque du lycée essentiellement, il reprend de la cocaïne lors de soirées entre amis, de deux à quatre fois par an (deux fois par an entre 15 et 16 ans, puis quatre fois par an au lycée).

Son baccalauréat en poche, il quitte le domicile parental et part en province pour suivre un cursus aux Beaux Arts. Il est alors âgé de 19 ans, et découvre simultanément les free parties. Il apprend à consommer la cocaïne en free base, et consomme tous les quinze jours ou trois semaines de cette façon, puis chaque semaine. Il augmente largement les quantités par session et ne consomme plus qu'en free base. À cette époque, il consomme aussi régulièrement d'autres produits, essentiellement en milieu festif : LSD, ecstasy, champignons hallucinogènes, etc. Il a le sentiment de perdre le contrôle de sa consommation et ne souhaite pas continuer après son diplôme de troisième année. Il décide de revenir à Paris vivre chez ses parents « pour calmer le jeu » et se détacher du free base.

Entre 24 et 25 ans, Paul vit chez ses parents, cherche du travail, se constitue un nouveau réseau d'amis et cesse complètement l'usage du free base. Cet arrêt le conduit à estimer qu'il a réussi à reprendre le contrôle de sa pratique : pourtant, il consomme de la cocaïne par voie nasale chaque semaine, et de l'ecstasy (avec alcool, cannabis) tous les trois à quatre jours. Il vendait d'ailleurs de l'ecstasy à ce moment là, qu'il achetait par centaine. Depuis l'âge de 26 ans, Paul a réussi à mettre en place son entreprise « free lance » et a pris un appartement. Ce sont les réseaux de consommateurs de cocaïne qui lui ont d'ailleurs permis de trouver les contrats qui ont lancé son activité.

Aujourd'hui, il consomme une fois par semaine avec son nouveau réseau d'amis, et occasionnellement chez lui, notamment par exemple pour terminer

un contrat dans les temps. Par contre, il a débuté une consommation d'héroïne régulière et s'est remis à consommer occasionnellement en free base, bien que la voie nasale reste sa voie d'administration la plus fréquente. Les prises de cocaïne par voie nasale sont généralement des speed ball (mélange héroïne et cocaïne) et les sessions de free base se terminent généralement par une prise d'héroïne (toujours par voie nasale, il n'a jamais injecté). Paul a commencé à prendre de l'héroïne pour calmer les effets négatifs de la cocaïne, mais paradoxalement il lui arrive maintenant de prendre de la cocaïne pour calmer son envie d'héroïne.

Eric, 36 ans, guide touristique et culturel

Eric est âgé de 36 ans, il vit en couple avec un homme et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un diplôme des Beaux Arts (Ecole du Louvre, Bac +5). Il exerce la profession de guide culturel et touristique spécialiste de l'Inde. Il exerce en libéral, c'est-à-dire qu'il dispose de quelques missions au cours de l'année qui lui sont payées de telle manière qu'il peut vivre aisément tout le reste du temps, au cours duquel il prépare ses missions suivantes.

Quand il était adolescent, Eric consommait régulièrement des médicaments détournés de leur usage accompagné d'alcool. Quand il arrive à Paris pour faire ses études, il découvre l'ecstasy en contexte festif techno, puis le LSD. Il expérimente à peu près à la même époque la cocaïne et l'héroïne, à l'âge de 22 ans.

Entre 22 et 26 ans, il est étudiant et mène une vie festive effrénée : Il sort tous les soirs en boîte de nuit Electro, sauf le mercredi seul jour durant lequel il se repose, et le vendredi et le samedi au cours desquels il sort en manifestation festive (il ne précise pas s'il s'agit de rave légale ou de free). Durant cette période, il consomme essentiellement de l'ecstasy, de l'héroïne et du LSD. Sa consommation de cocaïne reste occasionnelle et est essentiellement réservée aux « after », pour prolonger les soirées et gérer les descentes. Il en prend parfois en « before » si on lui en offre. Sa consommation d'héroïne est très régulière à l'époque et s'achève définitivement après sa seule expérience de l'injection (une seule injection dans sa vie, seulement d'héroïne, avec malaise et simili coma).

À l'âge de 27 ans, Eric a terminé ses études et se remet en question par rapport à son rythme festif. À partir de là, il débute un autre mode de vie : il passe ses hivers en Inde (où il ne consomme que cannabis et opium), et le reste du temps, il ne sort plus que le week-end. Ses consommations d'ecstasy et de LSD chutent du fait de la réduction des moments festifs, mais sa consommation de cocaïne augmente car il lui arrive régulièrement d'en consommer en cachette sur son lieu de travail (à cette époque, il alterne les petits jobs : loueurs de voitures, vendeurs de mobiles, livreur de pizza). Il met en place son activité de guide touristique en libéral, prend l'habitude de ne plus consommer de produit durant les voyages et se sèvre généralement au cours de la quinzaine qui précède le départ.

À l'âge de 35 ans, Eric vit une rupture sentimentale après douze ans de vie commune : c'est le point de départ d'une consommation quotidienne (un gramme par soir) qui va durer six mois. Au cours des six derniers mois, il alterne les phases de consommation quotidienne et les phases de sevrage, phases qui sont liées à la nécessité d'assumer au mieux ses obligations professionnelles. Il s'arrête aussi quand il commence à voir une influence de son usage sur son humeur. Il n'a jamais consommé de free base. Il est probable qu'il prenne encore parfois des médicaments détournés de son usage. Il ne consomme plus de LSD, ni *a priori* de cannabis. Il consomme aujourd'hui régulièrement de l'ecstasy, de l'alcool et de la cocaïne.

Oscar, 44 ans, comédien

Oscar est âgé de 44 ans, il vit en concubinage et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un baccalauréat. Il a été reçu à l'École normale (aujourd'hui IUFM), y a étudié une année, puis a décidé de s'orienter vers le métier de comédien. Il a aujourd'hui le statut d'intermittent du spectacle.

Sa première prise de cocaïne date de seulement deux ans. Auparavant, il n'a jamais consommé autre chose que de l'alcool et du cannabis. Il ne fume plus de cannabis depuis plusieurs années. Sa première prise se déroule avec des amis de son âge, à l'occasion d'un jeu de rôles (il est maître de jeu et écrit lui-même les scénarios). Sa première prise comme celles qui suivent au cours des six premiers mois sont spécifiques : pas d'alcool ni d'autres produits associés, une à deux lignes dans la soirée. Au bout de six mois, il commence à acheter lui-même pour partager les frais avec la personne qui amenait le produit : à partir de là, il consomme au même rythme (une fois par mois) mais les quantités passent de une à deux lignes par mois à un ou deux grammes par mois. Au cours de cette année là, Oscar commence à consommer seul en prenant une petite ligne le matin avec son café (il n'en reprend plus ensuite dans la journée). En dehors de ces consommations solitaires, il continue à conserver le produit en prévision des soirées dédiées aux jeux de rôles.

Depuis six mois, Oscar achète trois à quatre grammes par mois. Il continue à consommer au même rythme : lors des soirées avec les mêmes amis, ainsi que le matin régulièrement. Il estime prendre de la cocaïne environ trois semaines sur quatre dans un mois. Au jour de l'entretien, il voudrait réduire ses consommations, parce qu'il n'obtient plus aussi facilement les effets recherchés, et commence à avoir des premiers effets négatifs : ses collègues lui disent qu'il est plus susceptible et nerveux, sa concubine lui reproche de dépenser de l'argent. Il se demande aussi si la régularité presque quotidienne de ses prises désormais n'est pas liée à la difficulté qu'il ressent de devoir s'occuper de son père malade, à qui il rend visite régulièrement. Au cours des six derniers mois, il a fait une fois l'expérience de la cocaïne basée, mais l'effet est trop puissant et il ne compte pas renouveler l'expérience.

Les personnes à la recherche d'un emploi et les inactifs

Miranda, 20 ans, au chômage

Miranda est âgée de 20 ans, est célibataire et vit seule (elle a un petit ami). Elle n'a pas d'enfant. Elle est sans emploi depuis dix mois, et travaillait auparavant comme ouvrière dans une fabrique de bière. Ses revenus se composent des allocations chômage, de la revente de produits psychoactifs illicites et d'aide financière de ses parents, qui se sont séparés avant sa naissance. Son père est usager de drogues par voie injectable. Elle n'a entamé une relation suivie avec lui que lorsqu'elle a quitté le domicile maternel. Elle est titulaire d'un baccalauréat littéraire et d'un diplôme de langue anglaise équivalent au baccalauréat.

Miranda a fait sa première prise de cocaïne il y a trois ans en compagnie de son père. En effet, elle le surprend en train de se préparer une injection, et il lui propose de l'initier. Elle consomme avec lui par voie nasale. À cette époque, elle connaissait déjà l'usage de drogues de synthèse ou hallucinogène en contexte festif techno. Elle part ensuite vivre un an en Grande-Bretagne pour ses études, année durant laquelle elle fréquente régulièrement des événements festifs et consomme de la cocaïne occasionnellement.

À son retour en France à l'âge de 18 ans, elle débute l'usage du free base, et en consomme régulièrement depuis (environ deux à trois fois par mois). C'est le colocataire de son père qui l'a initié au free base. Elle a aussi expérimenté l'injection (une fois avec l'héroïne, une fois avec la cocaïne). Elle connaît les risques de dépendance aussi elle essaie de ne pas recommencer mais, comme elle le dit, l'idée d'une injection d'héroïne « la tarabuste grave ». Elle consomme actuellement de l'héroïne plusieurs fois par semaine, de la cocaïne deux ou trois fois par mois (le plus souvent avec une amie adepte du free base), mais elle parle aussi de prises régulières d'autres produits dont par exemple des semaines entières à prendre des amphétamines tous les jours. Elle ne perçoit pas de conséquence négative liée à son usage de cocaïne : c'est l'usage d'héroïne qui lui pose un problème car elle ressent l'installation de la dépendance, mais c'est surtout l'injection qu'elle perçoit comme problématique et pas, selon ses mots, « une petite trace » ou « un petit caillou ».

Clothilde, 23 ans, au chômage

Clothilde est âgée de 23 ans, elle est célibataire et vit seule. Elle vit cependant une relation de couple stable, qui dure depuis cinq ans. Elle n'a pas d'enfant. Elle est titulaire d'un BTS en animalerie, secteur dans lequel elle a travaillé. Au jour de l'entretien, elle bénéficie des allocations chômage.

Clothilde prend de la cocaïne pour la première fois à l'âge de 17 ans. C'est une période où elle est au lycée et fume du cannabis quotidiennement. Ses deux premières traces de cocaïne lui sont offertes par le dealer de cannabis au moment de l'achat, sans qu'il s'agisse d'une tentative de force de vente puisque le dealer ne vend pas de cocaïne.

Entre l'âge de 17 et de 18 ans, Clothilde consomme de la cocaïne rarement, lors de soirées, avec plusieurs mois d'intervalles entre chaque prise. Au fil du temps, les personnes de son cercle d'amis proches expérimentent le produit, et la cocaïne devient présente lors des soirées qu'ils font entre eux le week-end.

À partir de 18 ans, Clothilde participe aux achats comme le reste du groupe. Depuis, sa fréquence de consommation n'a pas changé. Elle consomme de la cocaïne uniquement dans un cadre festif, trois week-ends sur quatre. Clothilde explique l'augmentation de sa consommation par deux éléments, l'élément principal étant la diffusion de la pratique dans son entourage ; secondairement, le fait d'avoir plus de moyens favorise aussi des sessions de consommation plus importantes (deux à cinq « traits » la première année ; plutôt dix au cours d'une seconde étape, parfois plus). Elle n'en prend jamais seule, et si il lui reste du produit, elle le conserve jusqu'à une prochaine soirée. Les soirées se déroulent dans le cadre privé, ou en boîte de nuit ou concerts. Elle n'évoque le milieu techno que pour dire que certains amis y vont pour se fournir en cocaïne, mais elle ne semble pas fréquenter cet espace festif. Elle n'a jamais consommé de free base et estime avoir toujours gardé le contrôle de sa consommation, ni connu des conséquences négatives de l'usage.

Céline, 23 ans, inactive

Céline est âgée de 23 ans, elle vit en couple et n'a pas d'enfant. Elle est sans emploi et est titulaire d'une licence d'anthropologie. Elle n'évoque pas le fait de chercher un emploi, ni la source de ses revenus, mais on suppose que son compagnon pourvoit aux besoins du ménage, car elle n'a pas de souci financier.

Céline fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 18 ans, et ne s'en souvient pas vraiment. Elle se souvient seulement que c'est au cours de la période où elle a commencé une consommation d'amphétamines en milieu festif techno. C'est dans le même contexte qu'elle a fait l'expérience de la cocaïne. Cependant, elle ne se considère pas comme une « teuffeuse » et n'apprécie pas particulièrement la musique électronique.

Son usage n'a pas vraiment varié depuis qu'elle a été initiée. Elle consomme de la cocaïne en moyenne deux fois par mois, lors d'une soirée festive entre amis le week-end. Elle a fait une seule fois l'expérience du free base, dans un contexte exceptionnel avec d'autres personnes que celles avec lesquelles elle a l'habitude de consommer, a fumé une seule pipe et ne souhaite pas réitérer l'expérience. Elle a trouvé ça agréable mais ce ne sont pas les effets qu'elle recherche. La cocaïne par voie nasale lui permet de vivre des moments festifs intemporels tout en gardant le contrôle d'elle-même. D'ailleurs elle n'apprécie pas les hallucinogènes (elle ne fume plus de cannabis, et a fait une seule expérience de champignons hallucinogènes) et quand elle consomme de l'ecstasy, c'est rarement dans l'année et « en petite quantité ».

Mathilde, 26 ans, bénéficiaire du RMI (Revenu minimum d'insertion)

Mathilde est âgée de 26 ans, elle vit en couple et n'a pas d'enfant. Elle est titulaire d'un baccalauréat et a effectué quatre années d'études supérieures en école d'architecture. Cependant, elle n'est pas parvenue à obtenir son passage en cinquième et dernière année. Au moment de l'entretien, elle effectue un stage chez un décorateur.

Mathilde ne parle jamais d'espace festif techno aussi peut-on supposer que, lorsqu'elle évoque ses sorties festives, elle parle essentiellement de soirées privées ou de soirées en boîte de nuit, mais sans certitude. Quand Mathilde expérimente la cocaïne à l'âge de 22 ans, elle est déjà consommatrice hebdomadaire d'ecstasy, qui est resté son produit préféré et privilégié jusqu'à peu de temps en arrière (elle n'en consomme aujourd'hui plus que « rarement »).

Pendant deux ans, elle consomme de la cocaïne chaque week-end, généralement en contexte festif, avec de l'ecstasy, ou seule avec son petit ami, au retour d'une fête, en descente d'ecstasy. Il lui arrive à cette période de consommer deux ou trois « traits » seule au cours de la semaine, notamment pour supprimer la fatigue du week-end. Dans ce cas, les consommations s'effectuaient à l'école d'architecture. Durant la deuxième année, elle expérimente le free base, et consomme surtout la cocaïne en free base pendant quelques mois. Puis elle arrête définitivement ce mode de consommation. Agée de 24 ans, elle débute une période anarchique en terme de fréquence de consommation : d'une part, sa consommation de cocaïne augmente pour atteindre trois à quatre sessions au cours de la semaine avec son petit ami en plus des soirées festives ; d'autre part, cette fréquence augmentée est entrecoupée de période d'un ou deux mois où elle ne consomme plus qu'un week-end sur deux, seulement en milieu festif. Ces périodes correspondent en fait à des projets qu'elle doit rendre à l'école d'architecture et qui lui donnent plus de travail.

Depuis un an ou un peu moins, Mathilde consomme de la cocaïne plusieurs fois par semaine, le plus souvent avec son ami à leur domicile, prises qui sont régulièrement associées à de l'héroïne. Elle dit qu'il lui arrive régulièrement de prendre de l'héroïne avec la cocaïne, mais situe une période de consommation de speed ball systématique d'une durée de deux à trois mois, qui débute six à huit mois avant l'entretien.

Valérie, 31 ans, bénéficiaire du RMI (Revenu minimum d'insertion)

Valérie est âgée de 31 ans, elle vit seule et n'a pas d'enfant. Ses ressources sont essentiellement constituées par le RMI, mais elle fait également quelques « extras au noir » dans des bars pour compléter ses fins de mois. Elle est titulaire d'un bac +2, dont on ne connaît pas la spécialité.

Lorsque Valérie consomme de la cocaïne pour la première fois à l'âge de 19 ans, elle n'a jamais consommé d'autres produits en dehors de l'alcool et du cannabis. Elle se trouve à l'époque en vacances à Ibiza et passe dix jours à observer ses colocataires de vacances consommer de la cocaïne. Au bout de

dix jours, elle accepte finalement de se joindre à eux. Peu après cette première expérience, elle aura l'occasion d'expérimenter l'ecstasy/MDMA, qu'elle continuera à consommer régulièrement jusqu'à la période actuelle, mais moins souvent que la cocaïne.

Au retour d'Ibiza, lorsqu'elle rentre à Paris, elle vit une période un peu bohème jusqu'à l'âge de 22 ans, c'est-à-dire qu'elle ne travaille pas et fait la fête pratiquement tous les soirs. La cocaïne qu'elle consomme lui est toujours offerte à l'époque, mais elle a pourtant l'occasion d'en consommer plusieurs fois par semaine, « presque tous les soirs ».

À 22 ans, elle part en voyage et cesse sa consommation pendant quelques mois. Puis elle revient à Paris et tombe amoureuse d'un dealer. Pendant deux ans, son accès au produit est facile, gratuit, et elle a l'occasion de le consommer chaque week-end lors de soirées entre amis.

À 24 ans, Valérie part au Brésil quelques semaines, tombe amoureuse d'un « sportif » (qui ne consomme pas de drogues) et n'attend que deux semaines à son retour avant de repartir pour le rejoindre. Elle reste en couple avec lui entre 24 et 26 ans et durant cette période, elle n'a l'occasion de consommer qu'une seule fois de la cocaïne. À ce moment là, elle n'a plus le désir d'en consommer, d'autant qu'elle avait jusque là l'habitude de n'en prendre qu'avec d'autres consommateurs, or elle n'en a plus dans son entourage.

Après une rupture, Valérie revient à Paris et retrouve son ancien compagnon dealer. Le rythme qui prévalait deux ans auparavant reprend, mais s'accroît : en plus des fêtes chaque week-end (chaque soirée de week-end elle consomme un gramme ou plus de cocaïne, de l'alcool et du MDMA), elle consomme aussi de la cocaïne seule au cours de la semaine, environ un gramme étalé du lundi au vendredi (environ deux traits par jour). C'est la première période de sa vie durant laquelle elle consomme seule. Valérie n'a jamais consommé de free base.

Cette période s'achève alors que Valérie est âgée de 29 ans, lorsque son petit ami est arrêté pour deal puis incarcéré. Depuis, Valérie est revenue à un rythme de consommation différent : jamais en semaine, seulement le week-end ; entre deux et quatre week-ends par mois, en fonction de ses finances, mais elle ne s'endette jamais pour acheter du produit. Par contre, bien que son rythme se soit restreint, elle souffre de sa consommation car elle se rend compte qu'elle est dépressive et démotivée quand elle n'a pas de produit.

Linette, 38 ans, au chômage

Linette est âgée de 38 ans, elle est célibataire, sans enfant, et vit seule. Elle est titulaire d'un DEA en anthropologie sociale et culturelle et a exercé dans plusieurs secteurs d'activité au cours des dernières années (traduction, recherche, mais aussi dans des établissements festifs de nuit). Aujourd'hui sans emploi, elle bénéficie des allocations chômage.

Linette est âgée de 17 ans lorsqu'elle prend de la cocaïne pour la première fois, à l'occasion d'une soirée avec des gens plus âgés. Pourtant habituée des soirées dédiées à la consommation d'alcool et de cannabis, Linette fait un petit malaise. Un infirmier présent lui offre un rail de cocaïne pour la « remettre sur pied ».

Au cours des années qui suivent, Linette ne prend pas de cocaïne parce qu'elle n'a pas l'occasion d'en rencontrer. C'est une période où elle expérimente le LSD, et l'ecstasy qu'elle continue à consommer occasionnellement aujourd'hui. Lorsque la cocaïne apparaît dans les soirées, Linette ne refuse jamais d'en consommer parce qu'elle aime les effets. Elle n'en a jamais acheté, sauf à une seule occasion. Elle fume quotidiennement du cannabis et se restreint à l'usage régulier de ce seul produit. Ses prises de cocaïne ont l'occasion de survenir quelques fois par an, environ une fois par trimestre.

Depuis deux à trois ans, l'entourage de Linette dispose plus souvent de cocaïne lors des soirées. Sa fréquence de consommation a atteint deux à trois sessions mensuelles et Linette qui n'en achète toujours pas, se rend compte qu'elle a du mal à refuser les lignes qu'on lui propose. Elle n'a jamais perdu le contrôle et se méfie en se demandant si le fait de ne pas acheter et de ne consommer qu'en contexte festif suffisent désormais à ne pas se mettre en situation de devenir dépendante. Elle n'a jamais consommé de free base.

Mathieu, 19 ans, inactif

Mathieu est âgé de 19 ans, et vit à part égale chez sa mère et sa petite amie. Il n'a pas d'enfant. Sa compagne est âgée de dix années de plus que lui et est maman d'un petit garçon. Mathieu est titulaire d'un BEP d'électro-technique. Il a travaillé en entreprise puis s'est fait licencié volontairement car l'ambiance ne lui convenait pas. Depuis, il est inactif et ses ressources se composent essentiellement des revenus illicites que lui procure la revente de « matos de son » (vraisemblablement du matériel de sonorisation et des ordinateurs). Il occupe son temps à composer de la musique électronique. Mathieu projette de reprendre ses études à la rentrée, pour obtenir un bac professionnel.

En dehors de l'alcool et du cannabis, Mathieu fait une première prise de drogue originale. Il consomme en effet du « paradise », un mélange de MDMA et de mescaline qui avait été préparé artisanalement par son groupe d'amis. Mathieu côtoie un groupe de personnes plus âgées, avec qui il fait de la musique, groupe qui se rattache au courant transe de la techno. Ses amis plus âgés ont été ses initiateurs, et sa petite amie, plus âgée également, appartient à ce groupe. Mathieu expérimente la cocaïne peu après le paradise et l'ecstasy.

Depuis, ses consommations de cocaïne restent opportunistes c'est-à-dire qu'il n'en consomme que si on lui en offre. Il ne prend rarement plus que deux ou trois « traits » par soirée. Il estime que la cocaïne ne lui fait que peu d'effets et préfère les produits que sont la mescaline, le MDMA et les amphétamines. Mathieu n'a jamais consommé en free base, préparation qu'il n'a jamais

observée et dont il n'a jamais entendu parler. Depuis son initiation, ses consommations n'ont pas évolué ni en termes de quantités dans une session (deux à trois traits), ni en termes de fréquence (pluri annuelle, la dernière fois il y a plus de deux mois).

Lucas, 21 ans, inactif

Lucas est âgé de 21 ans, il vit seul et n'a pas d'enfant. Il n'a pas de diplôme et ne travaille plus depuis cinq mois. Auparavant, il enchaînait les « petits boulots » dans la restauration et a fait un stage dans un salon de coiffure, branche dans laquelle il souhaite s'orienter et reprendre un apprentissage (il avait arrêté ses études à l'âge de 18 ans, alors qu'il était apprenti en menuiserie). Ses parents l'entretiennent, c'est-à-dire qu'ils lui paient la location de son appartement, et lui envoie chaque mois de l'argent depuis la Roumanie, où ils vivent. Lucas a été adopté, ainsi qu'une de ses deux sœurs, au moment de la chute du régime communiste en Roumanie.

Lucas a 19 ans lorsqu'il prend de la cocaïne pour la première fois, lors d'une soirée entre amis. À cette époque, il a déjà testé l'ecstasy en boîte de nuit et commence à découvrir l'espace festif techno et le LSD. C'est d'ailleurs avec des amis issus de cet espace festif qu'il goûte la cocaïne pour la première fois. Cependant, il ne consomme que rarement des produits psychoactifs autres que le cannabis, environ tous les trois mois.

Six mois plus tard, une rupture amoureuse le marque profondément. Il avait quitté le domicile familial à l'âge de 18 ans et vivait avec son amie. À partir de la rupture, sa fréquence de sortie et donc de consommation augmente : il consomme de l'ecstasy, expérimente les champignons hallucinogènes et la kétamine, mais c'est surtout le LSD qui a sa préférence. En effet, depuis l'âge de 19 ans et demi (c'est toujours d'actualité aujourd'hui), Lucas absorbe deux à trois buvards de LSD chaque semaine. Il continue à prendre très rarement de la cocaïne, lorsqu'on lui offre. Il estime avoir consommé cinq à six grammes de cocaïne par an, en consommant entre un demi-gramme et un gramme par session.

L'histoire de Lucas et de la cocaïne connaît un brusque virage en janvier 2007, cinq mois avant l'entretien. Lucas a un ami avec qui il côtoie régulièrement le milieu techno. Cet ami, Wolfgang (dont l'entretien figure aussi dans le corpus), deale du cannabis et débute un deal de cocaïne. Il a donc à disposition des quantités importantes, qu'il se met à consommer en free base et à offrir à son entourage plutôt que de le vendre... Lucas côtoie régulièrement Wolfgang qui lui offre des rails de cocaïne. Un jour, il veut expérimenter le free base, et Wolfgang l'initie. À partir de ce jour, Lucas passera de nombreuses soirées, voire des journées, dans l'appartement de Wolfgang, à consommer du free base avec lui. Rapidement, il se rend compte que les soirées centrées sur le free base sont « malsaines » et les conduisent notamment à renoncer systématiquement à leurs sorties prévues en free party. Pendant deux à trois mois, il ne consomme

que du free base que Wolfgang lui offre, plusieurs fois par semaine. Il a du mal à quantifier les quantités consommées car il est habituellement sous LSD entre chaque session de free base.

Au bout de deux mois, il fait un malaise et perd connaissance. Il assimile cette expérience à une overdose dont il a eu la chance de se relever. Vingt minutes après cette expérience, il veut finir la pipe de free base qui l'a rendu malade. Wolfgang l'en empêche en lui disant qu'il peut venir la terminer le surlendemain s'il le désire. Après une journée de récupération et de repos, Lucas se rend compte que non seulement il a failli mourir mais qu'en plus il était prêt à recommencer dans la foulée. Depuis ce jour, deux mois avant l'entretien, il n'a plus consommé de cocaïne, et a la certitude qu'il ne consommera plus jamais de free base. Il continue par contre à prendre du LSD chaque semaine.

Samuel, 21 ans, inactif

Samuel est âgé de 21 ans, vit en colocation et n'a pas d'enfant. Il a une petite amie depuis quatre ans. Il est titulaire de deux diplômes professionnels (BEP vente – BEP garde forestier). Il est inactif, mais effectue trois à quatre journées d'interim par mois.

À l'âge de 16 ans, Samuel rencontre les free parties : il y expérimente l'ecstasy puis commence une consommation régulière de LSD, qui se limite aux contextes festifs hebdomadaires. À cette période, il fait une « petite dépression » et passe trois mois à consommer de l'héroïne plusieurs fois par semaine. Il ne reprendra ensuite de l'héroïne que lorsqu'il débutera une consommation régulière de free base, notamment pour atténuer les effets de la descente. Samuel est âgé de 17 ans lorsqu'il sniffe de la cocaïne pour la première fois dans une free party.

Il tombe rapidement « amoureux » du produit, et la cocaïne devient son produit privilégié. Il continue de consommer du LSD et des amphétamines en milieu festif, mais cesse plus ou moins l'usage de l'ecstasy. Il consomme de la cocaïne tous les week-ends en free party pendant six mois. Au bout de six mois, il commence à conserver un peu de produit pour la semaine. Au bout de deux semaines, il appelle un ami pour qu'il l'initie au free base et à sa préparation.

Dès la première prise de free base, Samuel en consomme avec ce même ami tous les trois à quatre jours chez lui en plus des consommations qui se déroulent en free party. Il tient neuf mois à ce rythme et connaît des conséquences négatives : problèmes financiers, rupture avec ses parents, arrêt de la scolarité. Il part vivre chez une amie et continue à consommer chez elle avec ses partenaires de free base. Il comprend qu'il ne maîtrise plus sa pratique, car il en observe les conséquences négatives (problèmes financiers, disputes avec ses partenaires de consommation). Il est notamment soutenu dans sa réflexion par sa colocataire (non consommatrice) et sa petite amie (consommatrice occasionnelle par voie nasale seulement).

Il décide de rentrer chez ses parents et se confie à eux : sa famille, à partir de ce moment là, va l'aider à se détacher du produit. Il continue de consommer

mais de façon plus sporadique, en réduisant sa fréquence d'usage : toutes les semaines le week-end d'abord, pour en arriver à sa fréquence actuelle, une fois par mois voire tous les deux mois. Il lui arrive de sortir occasionnellement en free party (et il est vraisemblable qu'il y consomme du LSD, mais il ne sort plus avec la même fréquence qu'auparavant). Par contre, il réserve toutes ses consommations de cocaïne à une soirée privée et intime avec sa petite amie. Il l'utilise toujours en free base.

Max, 23 ans, au chômage

Max est âgé de 23 ans, il est célibataire et vit chez son père. Il n'a pas d'enfant. Il n'a plus d'emploi depuis un an. Auparavant, il travaillait dans la restauration. Il est titulaire d'un diplôme universitaire (DUT) de technico-commercial. Ses revenus sont constitués d'allocation chômage et d'un peu de travail non déclaré.

À partir de l'âge de 16 ans, Max expérimente différents produits (ecstasy, amphétamines, champignons hallucinogènes). Il fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 17 ans. Sa consommation se déroule toujours en contexte festif, lors de soirées entre amis ou en boîtes de nuit dans lesquelles il se rend le week-end, en Belgique.

Sa consommation occasionnelle entre 16 et 18 ans fait place à une consommation plus régulière (environ deux fois par semaine) entre 18 et 19 ans. Il l'explique par son échec au baccalauréat et son amitié avec deux jeunes de son âge qui apprécient la cocaïne comme lui. Il consomme d'ailleurs toujours avec eux aujourd'hui. C'est l'époque où il expérimentera le free base à cinq ou six reprises. À cette période, il deale du cannabis aussi le budget nécessaire pour la consommation de cocaïne ne lui pose pas de problème. À l'âge de 19 ans, il se fait condamner pour deal de cannabis (il revendait de grosses quantités), ce qui stoppe net sa consommation régulière : il évite la prison (il prend du sursis lors du procès alors qu'il est âgé de 20 ans) en échange de repasser son baccalauréat et de reprendre ses études.

Aujourd'hui, il consomme du cannabis presque quotidiennement (il n'en vend plus) et de l'ecstasy ou des amphétamines chaque week-end en boîtes de nuit. Il ne consomme la cocaïne que de façon occasionnelle, si on lui en offre, sans jamais en acheter par lui-même. Il estime d'ailleurs après coup que son arrestation sans emprisonnement ferme était la meilleure chose qu'il pouvait lui arriver, car cela l'a conduit à sortir de son usage régulier de cocaïne et surtout à reprendre ses études.

Wolfgang, 23 ans, au chômage

Wolfgang est âgé de 23 ans, il est célibataire depuis six mois et n'a pas d'enfant. Il vit chez ses parents depuis peu, car il a été obligé de se séparer de son appartement pour des raisons financières. Il n'a pas de diplôme en dehors du brevet des collèges et ne travaille plus depuis six mois. Il bénéficie des alloca-

tions chômage. Wolfgang a grandi dans une cité périphérique, lieu où il vit aujourd'hui depuis qu'il est de retour chez ses parents.

Lorsque Wolfgang prend de la cocaïne pour la première fois à l'âge de 19 ans, il est un habitué de l'espace festif techno dans son versant alternatif (free party). En effet, il fréquente ce milieu depuis un an lorsqu'il rencontre la cocaïne, que lui proposent des amis issus du milieu techno, au cours d'une soirée privée. Il faut cependant remarquer que lorsque Wolfgang fait connaissance des free parties, il était déjà un consommateur régulier d'ecstasy (pluri hebdomadaire entre 18 et 19 ans) qu'il consommait dans son quartier, avec des voisins. La fréquentation des free parties est l'occasion pour lui de consommer surtout du LSD, plutôt que de l'ecstasy.

De 19 à 22 ans, Wolfgang consomme rarement de la cocaïne, car il estime que ce produit est trop cher pour l'effet qu'il procure. Il lui arrive d'en prendre occasionnellement, cinq à six fois par an au maximum, sachant que la première et la seconde prise sont espacées d'une année. S'il consommait chaque semaine du LSD entre 19 et 20 ans en free party (après sa période ecstasy), il cesse toute consommation de ce produit entre 21 et 22 ans, pour se limiter à l'usage quotidien du cannabis et à l'usage très exceptionnel de la cocaïne. Il cesse aussi le deal de cannabis, activité qu'il pratiquait depuis plusieurs années (entre 18 et 21 ans).

Tout bascule pour Wolfgang sept mois avant l'entretien. Wolfgang perd son emploi et sa petite amie, avec qui il vivait en couple depuis trois ans, le quitte. Il vit un choc émotionnel, et décide, pour se changer les idées, de partir quelques jours à Toulouse faire la connaissance d'une jeune femme qu'il a rencontrée via Internet. Il arrive chez elle et découvre une habituée du free base. Elle l'initie et tous deux passent le week-end à consommer. Au retour chez lui, il achète immédiatement de la cocaïne et la base lui-même. À partir de ce moment là, Wolfgang déclare qu'il ne pourra plus sniffer la cocaïne et qu'il la prépare en free base de façon systématique.

Au cours du mois de décembre, Wolfgang décide de reprendre son ancienne activité de dealer de cannabis, pour combler le manque de ressource qu'entraîne la perte de son emploi. Il achète régulièrement de la cocaïne qu'il base et consomme plusieurs fois par semaine des champignons hallucinogènes. Au début du mois de janvier, il rencontre un nouveau fournisseur de cannabis qui lui propose de revendre également de la cocaïne. Il appelle cet événement sa « mauvaise rencontre ». Pendant quatre mois, Wolfgang consomme la cocaïne qu'il doit vendre, pour atteindre une fréquence quotidienne qui le conduit à consommer tout ce qu'il doit vendre ou à l'offrir aux personnes de son entourage pour qu'elles consomment en sa compagnie (conférer entretien de Lucas). Un mois avant l'entretien, Wolfgang se retrouve un matin sans produit, et détenteur d'une dette de 4000 € envers son fournisseur. Il s'endette auprès d'amis pour rembourser celui-ci et quitte son appartement afin de récupérer la caution, pour terminer de rembourser sa dette.

Lucien, 24 ans, au chômage

Lucien est âgé de 24 ans, il vit seul et n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un bac professionnel. Il est actuellement au chômage et vit des ressources de son allocation chômage (il travaillait auparavant dans une usine de construction automobile).

Au moment de sa première prise de cocaïne, Lucien est âgé de 19 ans. À cette époque, il côtoyait déjà les free parties et consommait des drogues de synthèse. C'est en revenant d'une soirée techno qu'un ami lui fait goûter de la cocaïne, qu'ils partagent devant la télévision, pour faciliter la descente.

Durant une année, il consomme une fois par mois, toujours avec des amis, toujours dans un domicile privé. Il ne consomme pas et ne sort pas toutes les semaines, car il fait partie d'un club de football depuis dix ans, et joue souvent le dimanche, matchs auxquels il se rend en forme.

Au bout d'une année, Lucien est toujours au chômage car il a des difficultés à trouver un emploi dans la ville où il réside, alors que ses amis sont actifs et continuent leurs études. Sans leur dire, il débute une consommation solitaire et pluri hebdomadaire de cocaïne qui le conduit à se replier sur lui-même. Cependant, il reste tout de même en contact avec ses amis, qui bien qu'usagers de cocaïne eux-mêmes, ne se rendent pas compte de son usage devenu problématique au quotidien.

Au bout d'une année, Lucien se rend compte de tout ce qu'il a consommé et commence à « se poser des questions ». Il décide de déménager à Metz, qui est la grande ville la plus proche de chez lui et débute son travail en usine. Il profite de ce déménagement et de ce nouveau travail pour cesser complètement la consommation de cocaïne, et la cesse sans difficulté. Au bout de six mois, il a l'habitude de jouer le samedi soir au poker, et rencontre de nouveaux consommateurs de cocaïne par ce biais. Ils se réunissent après les parties et consomment ensemble. Depuis, Lucien consomme une fois par semaine, mais toujours en groupe. Il estime qu'il contrôle bien sa consommation, qui n'a pas d'effet négatif sur sa vie sociale, affective ou sa santé. Il a expérimenté une seule fois le free base.

Romain, 24 ans, au chômage

Romain est âgé de 24 ans, il est célibataire et vit en colocation. Il a une petite amie qui ne vit pas avec lui. Il n'a pas d'enfant. Il est au chômage depuis quelques mois et exerçait auparavant comme manutentionnaire. Depuis qu'il bénéficie des allocations chômage, il fait parfois des missions d'interim de quelques jours dans cette branche. Il est titulaire d'un bac STT.

Romain a 16 ans lorsqu'il consomme de la cocaïne pour la première fois. Au cours des six mois qui ont précédé cette première prise, il a fait l'expérience du LSD et de l'ecstasy.

Entre 16 et 19 ans, Romain consomme parfois de l'ecstasy lors de soirées entre amis, mais il fume surtout du cannabis. Il fait quelques expériences de

cocaïne, trois ou quatre prises au cours de ces trois années. Il explique essentiellement cette fréquence de consommation par son manque de connaissance des réseaux de distribution. À cette époque, Romain consommait deux à trois lignes de cocaïne à chaque session.

À l'âge de 19 ans, Romain redouble sa terminale, et déménage à Paris avec ses parents. Il se constitue un nouveau groupe d'amis et découvre les free parties. L'accessibilité des produits devient facile. Il débute une consommation hebdomadaire de LSD ou d'ecstasy lors des manifestations festives, et a l'habitude avec ses amis de prendre un peu de cocaïne le lendemain pour favoriser une descente agréable. Il lui est arrivé au cours de ces années de faire des soirées entre amis où la cocaïne est le produit principal, mais c'est rare. Il lui est aussi arrivé, mais très rarement, de prendre une ou deux lignes au lycée lorsqu'il redoublait sa terminale, puis avant de se rendre au travail lorsqu'il l'enchaînait avec une nuit blanche. Cependant, il souligne qu'il ne l'a plus jamais fait lors de son second emploi, celui pour lequel il touche aujourd'hui les allocations chômage. Au cours des cinq dernières années, la quantité de cocaïne consommée est plutôt de dix à quinze lignes à chaque fois. Romain n'a par contre jamais consommé de free base.

Eugène, 28 ans, bénéficiaire du RMI (Revenu minimum d'insertion)

Eugène est âgé de 28 ans, il vit en couple depuis deux mois avec une femme qui est maman d'un enfant. Lui-même n'a pas d'enfant. Il est titulaire d'un diplôme belge d'Arts plastiques équivalent à un BTS. Il ne travaille pas et bénéficie du RMI, mais il souhaite créer une entreprise dans le secteur du textile.

Eugène est âgé de 21 ans lorsqu'il expérimente la cocaïne pour la première fois le lendemain d'un jour de l'An. À cette époque, il est étudiant et a déjà expérimenté d'autres substances psychoactives, notamment les champignons hallucinogènes et l'ecstasy en contexte festif techno.

Durant cinq ans, Eugène consomme régulièrement de la cocaïne une ou plusieurs fois par mois, lors de fêtes du week-end. Il y a deux ans, Eugène commence une consommation de free base. Sa fréquence d'usage reste à peu près identique (de une à quatre sessions dans le mois environ), mais son usage se déroule plus souvent dans le cadre privé qu'en soirée à l'extérieur. Il estime ne jamais avoir perdu le contrôle de sa consommation, mais s'inquiète tout de même du « craving » (désir irrésistible de répéter les prises), qu'il ne ressentait pas lorsqu'il ne consommait que par voie nasale, et qui l'incite d'une part à effectuer certaines sessions dans lesquelles les quantités sont augmentées, et d'autre part à prendre de l'héroïne pour terminer les sessions en faisant passer l'envie du produit. En dehors de ce sentiment de « craving », il estime n'avoir connu aucune conséquence de son usage. Eugène boit peu d'alcool, consomme quotidiennement du cannabis et continue de consommer occasionnellement des stimulants et des hallucinogènes en contexte festif.

Mathis, 34 ans, bénéficiaire du RMI (Revenu minimum d'insertion)

Mathis est âgé de 34 ans, il est célibataire et n'a pas d'enfant. Il vit des ressources du RMI, et est titulaire d'un DEA (bac+5). Il est musicien, a joué régulièrement dans un groupe de reggae et a même enregistré des disques entre l'âge de 20 et 24 ans.

Mathis consomme de la cocaïne pour la première fois à l'âge de 20 ans lors d'une soirée d'anniversaire. À cette époque (c'était le cas il y a encore quelques mois), il était un gros consommateur de cannabis, surtout de l'herbe (parfois deux à trois grammes par jour).

Entre 20 et 24 ans, il consomme de la cocaïne occasionnellement, lorsqu'on lui en offre, tous les deux à trois mois. À l'âge de 24 ans, Mathis part vivre en Belgique, près de la Hollande. Peu inspiré par les effets de la cocaïne qu'il n'apprécie pas plus que ça, il ne cherche pas à en consommer, d'autant qu'il peut facilement se procurer de l'herbe en Hollande, son produit préféré.

À l'âge de 29 ans, il rentre en France pour terminer ses études, et faire son DEA. Dans le milieu étudiant parisien, il assiste à une soirée au cours de laquelle il y a de la cocaïne et une amie lui propose de se cotiser pour en acheter. C'est son premier achat. Depuis, il consomme avec ce groupe d'amis qu'il a connu durant ses études, une fois par mois. Il arrive exceptionnellement qu'il en prenne deux fois dans le mois. Mathis n'a jamais consommé de free base. Il estime n'avoir connu aucune conséquence négative de l'usage (ni conséquence positive d'ailleurs).

Doume, 47 ans, bénéficiaire de l'AAH (Allocation adulte handicapé)

Doume est âgé de 47 ans, il est marié et père de trois enfants (21, 17, 14 ans). Il est titulaire d'un CAP de peintre en bâtiment et a exercé cette profession jusqu'en 1993, il y a 14 ans. Ses ressources sont constituées d'une pension d'invalidité depuis 14 ans, date à laquelle il découvre son hépatite C, et est hospitalisé pour un sevrage de son alcool dépendance afin de prendre le traitement à l'Interféron®. Il débute à ce moment là une dépression, qui constitue la raison principale de sa pension d'invalidité. Entre 1982 et 1993, il est aussi consommateur occasionnel d'héroïne par voie injectable. Il n'a jamais plus injecté depuis cette date.

Entre 1988 et 1993, Doume fait une première expérience de la cocaïne (il a du mal à la situer sur le plan temporel). Puis, il n'en consomme plus. Il l'explique par l'absence d'opportunité mais aussi par le fait qu'il privilégiait l'héroïne.

En 1999, alors âgé de 39 ans, Doume découvre le monde techno et les free parties, dans lesquelles il sort depuis deux à six fois par an. Lorsqu'il sort, il consomme de la cocaïne et des amphétamines, ou de l'ecstasy et des amphétamines. Il évalue sa consommation de cocaïne à environ cinq grammes par an. Il maintient sa fréquence occasionnelle pour plusieurs raisons : d'abord, il consomme en cachette de sa femme, qui ne connaît que son usage actuel de

cannabis ; ensuite, il a besoin de trois semaines pour se remettre d'une soirée de fête ; enfin, il est très attentif au bien être de sa famille et veille à ne pas amputer le budget familial du fait de ses consommations. Depuis 1999, son usage de cocaïne ne s'est jamais modifié.

Les étudiants et les lycéens

Les étudiants en cycle supérieur

Rebecca, 22 ans, étudiante en licence de communication

Rebecca est âgée de 22 ans, elle est célibataire et vit chez sa mère. Elle n'a pas d'enfant. Elle a un petit ami stable depuis trois ans (Steven, dont l'entretien fait partie de notre corpus). Elle est étudiante en licence de communication.

Rebecca fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 17 ans, pour rester intéressée au groupe d'amis qu'elle fréquente. À cette époque, Rebecca fréquente les fêtes techno (free parties et teknivals qu'elle fréquente toujours aujourd'hui) et consomme de l'ecstasy systématiquement chaque week-end. De 17 à 19 ans, elle préfère l'ecstasy et ne consomme de la cocaïne que lorsqu'on lui offre une ligne.

À l'âge de 19 ans, Rebecca est inscrite en première année à la faculté de Droit et rencontre une personne qui vend de la cocaïne, ce qui fait qu'elle a un accès facile à ce produit. Sa mère part trois mois à l'étranger rendre visite à sa famille et laisse Rebecca seule à leur domicile. Elle consomme quotidiennement durant les trois mois au cours desquels sa mère est absente. Au début par petite quantité, puis rapidement les quantités augmentent et elle est contrainte d'acheter un gramme tous les deux jours. Elle consomme « tout le temps » : pour se réveiller, pour aller à la faculté, entre les cours, etc. Son attitude engendre des difficultés relationnelles importantes avec son petit ami de l'époque qui ne consomme pas et ne parvient pas à la canaliser.

Rebecca cesse brusquement sa consommation lorsque sa mère revient de voyage. Elle a dépensé tout l'argent dont elle disposait pour vivre au cours de ses trois mois, ainsi que de l'argent emprunté à sa sœur, et à ses tantes. C'est la première fois qu'elle se rend compte des effets négatifs du produit, elle se sent dépendante et n'a pas su maîtriser son budget. À partir de là, elle reprend une consommation occasionnelle de cocaïne durant trois ans, période durant laquelle elle ne consomme que rarement de l'ecstasy, et de la kétamine. Quelques mois plus tard, à l'âge de 20 ans, elle découvre l'héroïne qui devient tout de suite son produit privilégié. Elle veille cependant à espacer les prises. Rebecca conserve ce rythme entre 20 et 22 ans.

Au début de l'année 2007, elle aura cependant l'occasion d'acheter une quinzaine de grammes d'héroïne avec son petit ami Steven, qui la conduit à

passer ses examens, qui se déroulent en janvier, en état de manque. Très friande de ce produit, elle veille désormais à ne jamais acheter plus de deux grammes, et espace les achats. Deux mois avant l'entretien, Rebecca fait sa première expérience de free base. Dès après cette première expérience, elle rachète un gramme pour le baser et ne peut plus consommer par voie nasale. Durant un mois, elle consomme la cocaïne en free base avec un groupe d'amis qui débute l'usage pratiquement en même temps qu'elle, parfois plusieurs jours de suite et en moyenne plusieurs fois par semaine. Cette période dure un mois, et la conduit à s'endetter mais aussi à porter un regard critique sur les « soirées free base » : le fait d'être obnubilée par le produit, le fait que personne ne parle et ne fait qu'attendre sa pipe, tout en surveillant les quantités absorbées par les autres. Rebecca décide de mettre un coup d'arrêt à cette pratique rapidement, mais il se passe encore un mois le temps que son groupe adhère à sa façon de voir les choses. En effet, le « craving » (désir irrésistible pour le produit) est si fort qu'elle ne parvient pas à refuser. Pour elle, la dépendance au free base est bien plus forte que celle de l'héroïne consommée par voie nasale.

Depuis un mois, elle n'a consommé de la cocaïne qu'une seule fois, lors d'un concert, par voie nasale. Elle prétend n'avoir jamais injecté, mais son petit ami nous apprendra qu'ils ont déjà fait cette expérience ensemble, ponctuellement.

Sonia, 29 ans, étudiante en DESS d'ingénierie des politiques sociales

Sonia est âgée de 29 ans, elle est célibataire et vit seule. Elle n'a pas d'enfant. Elle est étudiante en DESS d'ingénierie des politiques sociales. Ses ressources proviennent d'une bourse d'étude et de l'aide de ses parents. Elle raconte qu'elle a grandi dans une cité populaire marquée par l'usage de drogues par voie injectable.

Elle expérimente l'ecstasy et les amphétamines le week-end en soirée festive entre 18 et 20 ans, et n'en consommera plus par la suite. Sonia a la fibre artistique et est musicienne. C'est à l'occasion d'un week-end à trois, à la fois festif et consacré à la création musicale, que Sonia découvre la cocaïne, il y sept ans. Elle en consomme durant deux à trois jours puis chaque week-end avec les mêmes personnes pendant un mois et demi.

Elle arrête tous les produits alors qu'elle part s'installer à Paris pour ses études et ne reprendra pas de cocaïne entre l'âge de 22 et 27 ans. Elle reprend seulement le cannabis vers 24 ans. Elle revient dans sa région d'origine à l'âge de 27 ans, et se trouve de nouveau confrontée à la cocaïne avec les membres d'une troupe de théâtre qu'elle intègre. Elle a essentiellement consommé par voie nasale mais a également consommé du free base occasionnellement lorsqu'elle était avec des personnes susceptibles de le préparer. Un an plus tard, alors qu'elle est âgée de 28 ans, le petit ami de Sonia débute un deal de cocaïne. À partir de là, elle consomme presque chaque jour : trois jours de prise, deux jours de repos, trois jours de prise, etc. Elle connaît des conséquences néga-

tives fortes, la violence de son petit ami qui consomme beaucoup plus qu'elle, et les problèmes inhérents au deal de cocaïne puisqu'elle vit avec son compagnon à cette époque (les gens qui téléphonent à quatre heures du matin, la crainte de la police, etc). Au cours de la dernière année, elle consomme quotidiennement. Les conséquences négatives la conduisent finalement à se séparer de son compagnon et Sonia a totalement arrêté la cocaïne depuis trois semaines au jour de l'entretien.

Steven, 21 ans, étudiant en licence de communication

Steven est âgé de 21 ans, il est célibataire et vit chez ses parents. Il n'a pas d'enfant. Il a une petite amie stable depuis trois ans (Rebecca, qui fait partie de notre corpus). Il est étudiant en licence de communication.

À partir de l'âge de 14 ans, Steven a l'occasion de consommer occasionnellement de l'héroïne par voie nasale. Gitan par son père, il semble qu'il évoluait à l'époque, du fait de ses origines selon lui, dans un milieu relationnel qui lui permette de faire cette expérience. À l'âge de 15 ans, il est recruté pour continuer ses études dans un centre de formation pour devenir footballeur professionnel. Quelques mois plus tard, des déchirures ligamentaires et de nombreuses entorses successives le conduisent à renoncer à ce brillant avenir qu'il a brièvement entrevu. Steven a complètement changé entre temps de réseau amical et l'héroïne n'est plus qu'un souvenir. C'est dans ce nouveau milieu que Steven fait l'expérience de la cocaïne pour la première fois lors d'une soirée privée, alors qu'il est âgé de 16 ans. C'est le même soir qu'il expérimente l'ecstasy. Jusqu'ici, Steven n'a jamais goûté ni tabac ni cannabis, deux produits qu'il ne consommera que très rarement par la suite, lors de soirées.

Steven débute une consommation régulière d'ecstasy, chaque week-end. Il fait connaissance du milieu techno et consomme aussi désormais lors de free parties. Ses consommations peuvent être massives, jusqu'à quinze cachets d'ecstasy lors d'une même soirée. Il débute aussi une consommation régulière de LSD et de cocaïne. Les relations de Steven avec son entourage sont compliquées, et il n'explique pas vraiment pourquoi il s'est senti trahi par ses amis. Il n'a vraisemblablement pas encore « avalé » son passage éclair dans le monde du football et estime que c'est l'époque où il fait sa crise d'adolescence. Lorsqu'il est en terminale, Steven en vient à consommer quotidiennement de la cocaïne, et va peu en classe. Il ne deale pas mais vend peu à peu toutes ses affaires, et gagne de l'argent en jouant aux cartes (contrée puis poker). Il injecte ponctuellement la cocaïne avant le baccalauréat, l'obtient malgré son désintérêt total pour ses études, et injecte une dizaine de fois au cours de l'été qui suit. Ses parents qui n'avaient pas perçu son attitude jusque là et commençaient à s'inquiéter de son comportement sont rassurés par l'obtention du baccalauréat.

À l'entrée en faculté, Steven a l'occasion d'expérimenter la cocaïne en free base, mais n'en consomme pas régulièrement car il ne sait pas encore comment la préparer. À cette époque, il continue la consommation habituelle de la cocaïne,

consomme de l'ecstasy en soirée, mais a cessé l'usage du LSD suite au choc ressenti après le décès d'une personne de son entourage. Alors Steven rencontre Rebecca, qui l'aide à cesser son usage d'ecstasy et à reprendre un usage seulement festif des autres produits lors de certaines périodes. Depuis, ils ont alterné les périodes d'usage récréatif centrées sur les études, et les périodes d'usage quotidien de cocaïne ou d'héroïne. Il leur arrive de ne pas consommer pendant plusieurs mois sauf en milieu festif, mais ils connaissent des périodes de plusieurs semaines de consommation de cocaïne ou d'héroïne. Peu à peu, l'héroïne prend le pas sur la cocaïne lors de ces périodes d'usage régulier, car ils préfèrent les effets sur leur humeur et dans leur vie de couple. Début 2007, Steven et sa petite amie reprennent une consommation régulière par voie nasale. Steven a appris à extraire la base de la cocaïne avec de l'ammoniaque et ils ont vécu plusieurs semaines à en consommer régulièrement, dans un groupe d'amis qui ont tous « plongé » quelques temps dans le produit. Les effets négatifs ressentis sur l'humeur, la dépendance et la situation financière les ont conduits à stopper cet usage depuis quelques semaines. L'usage d'héroïne les a également aidés à se sortir de cette nouvelle habitude dont ils ne veulent plus entendre parler.

Steven continue de consommer régulièrement de l'héroïne avec sa petite amie en alternant quelques jours de consommation continue et période de sevrage, et il n'a pris que deux fois de la cocaïne par voie nasale au cours des six dernières semaines. En plus de la dizaine d'injections de cocaïne qu'il a effectuée l'année de ses 18 ans, il a ponctuellement injecté avec sa petite amie, quelques mois auparavant.

Rémi, 22 ans, étudiant en BTS de commerce international

Rémi est âgé de 22 ans, il est célibataire et fréquente une petite amie depuis peu. Il vit chez ses parents et n'a pas d'enfant. Il termine actuellement sa seconde année de BTS en commerce international, et révise ses examens au moment de l'entretien. Il n'a pas d'autres ressources que celles données par ses parents.

Rémi compose de la musique électronique hardtek et fait partie d'un groupe de musiciens rock punk depuis qu'il a 17 ans. Il a fréquenté quelques manifestations festives techno entre 17 et 22 ans (une ou deux par an). Il fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 19 ans, et ne ressent aucun effet. Un an plus tard, il tente de nouveau l'expérience et ressent des effets positifs. Depuis, il a fait une vingtaine de sessions de cocaïne (une dizaine par an). Il consomme régulièrement de l'herbe, et quelques fois par an des amphétamines ou du MDMA, moins souvent que la cocaïne. Il a expérimenté une fois le LSD (une mauvaise expérience) et a apprécié quelques prises de champignons hallucinogènes. Les effets l'ont conduit à dédramatiser l'image de drogue dure de la cocaïne, mais il se méfie de la dépendance, qu'il a pu observer autour de lui ; c'est pourquoi il espace ces prises et n'a jamais goûté le free base. Rémi ne connaît pas d'effets négatifs de la cocaïne, ni même de mauvaises descentes. Il n'a jamais consommé seul, et son usage se limite aux contextes des soirées festives, moins d'une fois par mois.

Gaël, 24 ans, étudiant en DESS de management des organisations culturelles

Gaël est âgé de 24 ans, il est célibataire et vit seul. Il étudie actuellement en DESS de management des organisations culturelles. Ses ressources sont constituées par une bourse d'étude, l'aide de ses parents et les économies de petits boulots réalisés en été.

Gaël goûte la cocaïne pour la première fois à l'âge de 17 ans, peu après avoir expérimenté l'ecstasy. Il fréquente les free parties, mais consomme plutôt de la cocaïne lors de soirées entre amis, consacrée à faire de la musique (comme d'autres, il précise que les chefs d'œuvre réalisés sous cocaïne se révèlent à jeun tout à fait ordinaires). Même si le contexte d'usage le plus fréquent est celui de la création musicale, le but des prises n'est pas d'améliorer la création mais de faire la fête, et d'être stimulé, éveillé, désinhibé.

Une fois son baccalauréat en poche, Gaël intègre la faculté. À cette époque, l'un de ses amis deale de la cocaïne, ce qui lui permet d'en avoir facilement, à moindre frais (par le passé, il a aidé financièrement l'ami devenu dealer, qui le remercie aussi pour cette aide en lui donnant du produit gratuitement). Il consomme quotidiennement les quatre premiers mois, pour faire la fête mais aussi pour aller en cours. Il prend ensuite un rythme de consommation pluri hebdomadaire au cours de ses deux premières années de faculté, qu'il effectue en trois ans, car il redouble sa première année, selon lui à cause d'un excès d'épisodes festifs. À cette période, il expérimente ponctuellement d'autres produits : LSD, champignons hallucinogènes, kétamine notamment. Il trouve un travail dans un bar qu'il assumera simultanément à ses études, et consomme avec les autres barmen durant les heures de travail, pour rendre le boulot « festif » et faire passer le temps plus vite. De toute façon, à cette époque, toutes les occasions sont bonnes pour consommer (il raconte les journées passées au ski en consommant de la cocaïne).

Arrivé en licence, Gaël se lasse d'être souvent sous l'effet de la cocaïne, ne parvient plus à trouver un produit qu'il estime de qualité, et constate aussi avoir perdu le contact avec certains amis qui ne consommaient pas ou peu. Il décide de réduire ses fréquences de prise, ce qu'il fait sans peine. Cependant, pendant son année de licence, il continue à sortir en free parties et il prend régulièrement du LSD ou de la kétamine. Lorsqu'il rentre en maîtrise, il se trouve confronté à une charge de travail importante, et son partenaire de consommation le plus fréquent souhaite pour sa part cesser l'usage de cocaïne car il doit subir des contrôles professionnels. Depuis deux ans, Gaël consomme occasionnellement de la cocaïne (environ une fois par mois) notamment s'il est en mesure de se fournir un produit de qualité. Il fume *a priori* quotidiennement du cannabis.

Philippe, 24 ans, étudiant aux Beaux-Arts

Philippe est âgé de 24 ans, il est célibataire et est hébergé par des amis étudiants. Il n'a pas d'enfant. Il prépare un diplôme des Beaux Arts et exerce ponctuellement comme vidéaste en free lance.

Il fait sa première prise de cocaïne à l'âge de 16 ans, et ne consomme qu'un seul trait qu'on lui offre. Bien que fréquentant régulièrement les fêtes techno, il ne consomme aucun produit autre que l'alcool et le cannabis jusqu'à l'âge de 20 ans. Il reprend de la cocaïne pour la seconde fois à l'âge de 20 ans. À partir de là, il consomme une ligne chaque week-end, qui lui est offerte au cours de la soirée. À cette époque, il prend régulièrement de l'ecstasy au cours des soirées, et parfois du LSD.

À l'âge de 22 ans, il commence à utiliser de la cocaïne dans le but de travailler. Il en consomme alors le week-end, généralement associé à de l'alcool et du cannabis, ou en redescende d'ecstasy, ainsi que dans la semaine, pour mener à bien un projet d'étude ou de travail. Il se limite toujours à quatre lignes par session lorsqu'il travaille, petites lignes puisqu'il en fait vingt dans un gramme. Philippe estime que sa consommation a changé depuis quelques mois : il a décidé de ne plus consommer de cocaïne pour travailler, mais en utilise encore au cours de la soirée au moins deux fois par semaine. Il a largement augmenté les quantités consommées par session (entre un et deux grammes) et n'éprouve plus autant de plaisir à consommer de la cocaïne. Il a recommencé à prendre un peu d'ecstasy lors de ses sorties et se rend compte qu'il préfère les produits à durée de vie longue. Il a le sentiment de moins bien gérer ses consommations qu'auparavant, parce que les quantités consommées ont augmenté mais aussi parce qu'il ne parvient plus à refuser du produit offert. Il n'a jamais consommé de free base, car ce mode de consommation de la cocaïne lui fait peur.

Thomas, 24 ans, étudiant en licence d'Arts plastiques

Thomas est âgé de 24 ans, il est célibataire et est hébergé par des amis étudiants. Il n'a pas d'enfant. Il est étudiant en licence d'Arts plastiques et vit des économies de son travail d'animateur pendant les congés universitaires.

À 18 ans, lorsqu'il est au lycée, il commence à fréquenter régulièrement les festivals puis les free parties. C'est à cette période qu'il fait sa première prise de cocaïne par voie nasale, il y a six ans. Il n'a jamais consommé de free base. La cocaïne est le dernier produit qu'il expérimente, après l'ecstasy et les hallucinogènes majeurs.

De 18 à 20 ans, il consomme cinq à six fois par an deux ou trois traits de cocaïne, qu'on lui offre alors qu'il est sur le site d'une manifestation festive. À partir de l'âge de 20 ans, le début des études supérieures coïncide avec des week-ends en manifestations festives, mais aussi des fêtes au cours de la semaine dans le milieu étudiant. Une personne proche de Thomas consomme régulièrement de la cocaïne et en revend : l'accès devient plus facile. Thomas continue de consommer de l'ecstasy et des hallucinogènes majeurs lorsqu'il sort en manifestation festive, tandis que la cocaïne est plus facilement réservée aux soirées urbaines (avec de l'alcool dans des pubs) ou aux soirées privées (entre amis dans un appartement). Il n'a jamais consommé seul, et son usage se limite aux soirées festives. Au cours des quatre dernières années, il consomme de la cocaïne

deux fois par mois, lors de ces soirées conviviales. Il ne perçoit aucune conséquence négative liée à son usage.

Corentin, 29 ans, étudiant assistant social

Corentin est âgé de 29 ans, il vit seul (il a une petite amie) et n'a pas d'enfant. Il est étudiant en dernière année dans une école supérieure de travail social.

Il a fait sa première prise de cocaïne par voie nasale il y a onze ans. Il n'a jamais consommé de free base. Il découvre l'espace festif techno avec ses amis du lycée, et devient rapidement avec eux organisateurs de soirées. Entre son bac et son entrée à l'école de service social, il est inscrit à l'université mais consacre son temps à l'organisation des soirées festives.

Après sa première prise à l'âge de 18 ans, il consomme de la cocaïne de façon occasionnelle pendant deux années (cinq à six fois par an). À partir de l'âge de 20 ans, jusqu'à l'âge de 24 ans, il consomme tous produits toutes les fins de semaine (essentiellement LSD, ecstasy, champignons hallucinogènes) et la cocaïne trouve plus souvent sa place dans ces mélanges qu'auparavant (deux ou trois fois par mois) : d'une part, parce qu'un ami proche en revend aussi l'accès est facile et les prix peu élevés, et d'autre part, parce que Corentin a de l'argent facilement car lui-même deale du cannabis et un peu d'ecstasy.

À l'âge de 24 ans, il a le sentiment de perdre un peu le contrôle car ses semaines lui servent seulement à se reposer de ses week-ends. Il décide de faire un stage professionnel et passe le concours d'entrée à l'école de service social. À partir de là, il continue à consommer le week-end, mais ne deale plus. Il prend toujours des hallucinogènes majeurs et de l'ecstasy le week-end seulement, et de la cocaïne en moindre quantité.

Au cours des deux dernières années, il consomme de la cocaïne environ une fois par mois lors de soirées entre amis, et il sort également une ou deux fois par mois en manifestation festive, moment où il privilégie d'autres produits que la cocaïne.

Un étudiant en cycle professionnel

Yannis, 28 ans, étudiant technicien du son

Yannis est âgé de 28 ans, il est célibataire et n'a pas d'enfant. Il vit en colocation avec une amie. Il est étudiant depuis trois mois dans une école qui le prépare à un diplôme de technicien du son (en école privée, niveau BEP). Durant sa scolarité qui s'est achevée une dizaine d'années avant qu'il ne reprenne récemment ses études, il n'a obtenu aucun diplôme. Il est cependant titulaire du BAFA (brevet d'animation).

Lorsqu'il était collégien, Yannis consommait du cannabis et de l'alcool à un rythme rapidement devenu quotidien. À partir de la classe de 3e, il consomme surtout avec un bang. À l'âge de 18 ans, il commence à sortir en free party, où

il commence à consommer occasionnellement du LSD. L'année suivante, il expérimente d'autres substances, ecstasy, amphétamines..., et à l'âge de 20 ans, de la cocaïne.

Yannis débute une polyconsommation régulière qui devient quotidienne lorsqu'il emménage en colocation avec d'autres amateurs de l'espace festif alternatif. Il débute une période d'un an et demi qu'il qualifie de « Trainspotting » (en référence au film du même nom), enfermés dans leur appartement à consommer constamment. De 20 à 22 ans, Yannis consomme tous les produits de synthèse à disposition. Parmi ses consommations, il faut retenir un usage pluri hebdomadaire de cocaïne et un usage quotidien de quatre à cinq cachets d'ecstasy. Il consomme aussi quotidiennement de l'alcool. Il décrit des symptômes de dépendance psychologique à l'ecstasy, mais aussi de dépendance physique : il parle de dépression en cas d'absence du produit, mais aussi de sueurs, de tremblements, d'insomnie. À cette période, ses amis consommateurs abusifs, mais pas autant que lui, le rejettent pour son rapport au produit. Il ne les fréquente plus et a de gros problèmes dans son travail d'animateur (absentéisme). L'un de ses amis le soutient et l'incite à postuler pour trouver un travail à distance des sources d'approvisionnement.

Yannis obtient un contrat d'animateur d'un an dans un centre de vacances, période durant laquelle il consommera quotidiennement beaucoup d'alcool, de cannabis, mais seulement une session de cocaïne tous les quatre mois et pas d'autres drogues.

À l'issue de ce contrat, il rencontre une Italienne et part vivre chez elle à Naples. Peu de temps après son arrivée, il se rend compte qu'un dealer de cocaïne travaille au pied de son immeuble, et vend du produit à 15 le gramme. Après quelques prises occasionnelles, il débute une consommation quotidienne de cocaïne à plus d'un gramme par jour, période qui dure une année. Il ne travaille pas et cache sa consommation à son amie qui ne s'en aperçoit qu'au terme de cette période. Il fréquente à ce moment des squatters qui l'initie au free base, qu'il ne consomme qu'occasionnellement, quand il se trouve avec des gens qui ont l'habitude de consommer de cette façon, et fait une injection de cocaïne par intraveineuse, pour l'expérience. Son mode d'administration principal reste la voie nasale. Son amie essaie de le conduire à arrêter l'usage de cocaïne, et n'y parvenant pas, le contraint à partir.

Revenu en France, Yannis trouve alors des emplois de saisonniers en station de sport d'hiver, puis de jardinier. Il « calme » l'usage de cocaïne, qui est beaucoup plus chère qu'en Italie, le travail lui permettant de ne pas consommer au même rythme (on ne peut pas consommer et travailler estime t-il). De 24 à 26 ans, il travaille régulièrement et maintient une consommation de cocaïne festive, une fois par mois et lors de soirées.

À l'âge de 26 ans, Yannis tombe amoureux d'une jeune fille de 20 ans, en « lune de miel » dans sa découverte des produits psychoactifs et du milieu festif. Il intègre son groupe d'amis, et reprend une consommation quotidienne de tous

produits à disposition, bien que la gamme des produits consommés s'élargit au fil des mois : cocaïne pluri hebdomadaire (parce que c'est cher), le plus souvent par voie nasale, mais régulièrement par intraveineuse, Subutex® en intraveineuse, ecstasy en intraveineuse, héroïne par voie nasale seulement, et méthadone, amphétamines,.... Il dit que l'initiation à l'usage régulier en intraveineuse est celui d'un contexte de rue. Il a d'ailleurs entre temps emménagé dans un squat à Nice. Durant une année, il consomme quotidiennement.

À l'âge de 27 ans, en juillet 2007, Yannis fait une injection d'ecstasy, puis quelques heures plus tard, il injecte du Subutex® et consomme de la méthadone et de la morphine. Il fait un arrêt cardiaque sur une place de la ville. Les pompiers l'amènent aux urgences. Il s'échappe de l'hôpital peu après son réveil. Le choc le conduit à cesser brutalement ses consommations. Il sollicite l'aide d'anciens amis et vient à Marseille. Il y débute en septembre une formation de technicien du son. Il a fait un crédit pour la financer. Depuis, il a consommé de la cocaïne une seule fois, en milieu festif. Il consomme quotidiennement soit de l'alcool, soit du cannabis.

Les lycéens

Naomi, 18 ans, lycéenne, première littéraire

Naomi est âgée de 18 ans, elle est célibataire, sans enfant, et vit chez sa mère. Elle est lycéenne, étudie en classe de première littéraire et au moment de l'entretien, elle est entre les deux épreuves du bac de français.

Naomi ne précise pas à quel âge elle a fumé son premier joint, mais elle en fume déjà régulièrement lorsqu'elle consomme son premier ecstasy à l'âge de 13 ans. Son père avec qui elle ne vit pas (ses parents sont divorcés) est un « rasta ». Naomi, dès l'âge de 13 ans, consomme régulièrement de l'ecstasy avec des amis plus âgés, qui ont entre 17 et 20 ans. Les sorties étaient faciles pour elle car sa mère travaille de nuit, et elle était plutôt livrée à elle-même. C'est au cours de cette année, alors qu'elle est scolarisée en 5e, qu'elle découvre les fêtes techno et les free parties. Elle fait l'expérience des produits psychoactifs, amphétamines et surtout LSD, qui restera jusqu'à aujourd'hui son produit privilégié. C'est à l'âge de 14 ans lors d'une free party que Naomi consomme son premier trait de cocaïne. Elle ne se souvient pas vraiment de cet événement.

À partir de 14 ans, elle consomme tous les produits à disposition chaque week-end lorsqu'elle est dans une manifestation festive, sauf l'héroïne qu'elle ne connaîtra qu'un peu plus tard, à l'âge de 15-16 ans. De 14 à 16 ans, Naomi sort tous les week-ends et consomme chaque week-end. À partir de 14 ans, elle est suivie par un éducateur dans le cadre d'une prise en charge qui suit son renvoi du collège : elle se fait prendre en effet en flagrant délit alors qu'elle roule un joint dans la cours de récréation et se fait renvoyer de son établissement. Des élèves désireux de l'aider malgré elle profitent de cet événement

pour révéler à l'équipe enseignante sa fréquentation des free parties et sa consommation de produits stimulants et hallucinogènes. Elle sera suivie par cet éducateur jusqu'à l'âge de 17 ans. À 16 ans, Naomi redouble sa seconde et décide de « calmer » son usage de substances psychoactives (sauf cannabis) et de se recentrer sur ses études.

Entre 16 ans et demi et le jour de l'entretien, elle ne participe qu'à deux free parties, dont une au cours de laquelle elle n'a pas consommé de produit. Cependant, elle continue à consommer tous produits à disposition y compris l'héroïne, lors de soirées privées entre amis, surtout lors des vacances scolaires, et parfois le week-end, mais plus jamais au rythme qu'elle avait lors de ces deux premières années d'usage. Seize ans est aussi l'âge auquel elle fait sa première expérience de free base. Depuis, elle en consomme occasionnellement lorsque des amis lui en offre, car son entourage est composé de nombreuses personnes qui sont « tombées dedans » et en ont un usage abusif. Elle s'astreint à ne jamais en acheter encore aujourd'hui. Les seuls produits en effet pour lesquels elle délie sa bourse sont le cannabis, le LSD, et l'héroïne pour laquelle elle veille à espacer les prises.

Aujourd'hui, Naomi suit une scolarité avec de très bons résultats et les conflits avec sa mère se sont calmés car celle-ci observe que sa fille s'accroche à ses études. Si sa fréquence de consommation est environ toujours identique depuis qu'elle a commencé à pratiquer le free base, elle précise cependant que les quantités consommées en une seule session ont largement augmenté depuis qu'elle a adopté cette nouvelle voie d'administration.

Colin, 19 ans, lycéen, BEP Paysagiste

Colin est âgé de 19 ans, est célibataire, sans enfant, et vit chez sa mère. Après avoir cessé ses études durant une année, il a repris l'école en septembre 2006. Il est actuellement lycéen, en première année de BEP paysagiste. Pour l'instant, son seul diplôme est le brevet des collèges. Ses ressources sont constituées par l'argent donné par sa famille, ainsi que le fruit de quelques week-ends de travail non déclaré.

C'est le jour de son anniversaire, à l'âge de 17 ans, que Colin expérimente son premier ecstasy. Deux ou trois semaines plus tard, il recommence puis prend un rythme de consommation hebdomadaire. Il ne consomme qu'en fêtes techno, dans lesquelles il sort chaque semaine. Il en arrive rapidement à avaler dix cachets d'ecstasy à chaque soirée. Six mois après son expérience de l'ecstasy, il prend de la cocaïne pour la première fois. Il est âgé de 17 ans (et demi) et cette première expérience se déroule chez lui avec des amis. À partir de là, il n'en consomme plus pendant quelques mois.

À l'âge de 18 ans, il débute sa « période free party ». Il sort tous les week-ends, et chaque week-end est l'occasion de mélanges de produits dont la cocaïne. Il consomme environ un gramme et demi de cocaïne par week-end, sans compter les autres produits. C'est aussi la période où il va provisoirement cesser ses

études. Il ne consomme des drogues illicites (hors cannabis) qu'en contexte festif mais boit chaque jour (bières 8.6). C'est un « skater » (un adepte de la planche à roulettes, qui fait du skate un mode de vie). Dans cette période au cours de laquelle il ne travaille plus, il passe ses après-midis au skate-park à boire et à fumer. Lors des week-ends en contexte festif, il mélange tous les produits qui lui « tombent sous la main », mais estime ne pas être trop « tête brûlée », dans le sens où il sait s'arrêter s'il se sent mal. Cette période d'inactivité s'achève lorsqu'il trouve un emploi saisonnier. Son salaire de plus de mille euros est élevé pour lui car il n'a aucun frais en dehors de ses sorties. Tout son argent passe dans les sorties et les produits, et le budget disponible le conduit à augmenter les quantités de cocaïne consommées chaque week-end, soit environ trois à quatre grammes chaque week-end, sans compter les autres produits. C'est à cette époque qu'il expérimente le free base, qu'il ne consomme qu'occasionnellement et ne sait pas préparer.

Cette période s'achève à la rentrée 2006 lorsqu'il reprend ses études et ses consommations toutes substances confondues décroissent à compter de cette date : d'abord une fois par mois pour en arriver aux derniers mois, au cours desquels il a consommé deux fois en quatre mois. Il évoque plusieurs raisons pour justifier cette nouvelle maîtrise de ses consommations : d'abord il n'a plus les moyens financiers, ensuite il reprend ses études et veut les assumer, enfin il a observé les personnes qui deviennent dépendantes et veut éviter cette situation. Désormais, il consomme rarement, toujours en manifestations festives (il sort rarement), mais consomme à l'excès lors de ses sorties, c'est-à-dire autant qu'auparavant du point de vue des quantités, même si son rythme a nettement réduit.

Citation recommandée

REYNAUD-MAURUPT(C.), HOAREAU (E.), *Les carrières de consommation de cocaïne chez les usagers « cachés » - Dynamique de l'usage, conséquences de la pratique et stratégies de contrôle chez des consommateurs de cocaïne non connus du système de prise en charge social et sanitaire et des institutions répressives*, OFDT, 2011, Saint-Denis, 273 p.

N° ISBN : 978-2-11-128261-2

**Observatoire français
des drogues et des toxicomanies**

3, avenue du Stade de France
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex
Tel : 01 41 62 77 16
Fax : 01 41 62 77 00
Courriel : ofdt@ofdt.fr

Site Internet : www.ofdt.fr

Outre sa diffusion croissante, les enquêtes quantitatives récentes ont montré que l'usage de la cocaïne se développait dans des milieux sociaux de plus en plus diversifiés. Pourtant, seule une partie des usagers de ce produit est connue des institutions sociosanitaires ou répressives (le plus souvent des usagers d'héroïne de longue durée sous traitement de substitution qui utilisent occasionnellement ou régulièrement de la cocaïne, ainsi que des personnes le plus fréquemment caractérisées par des situations de grande précarité, usagers de crack notamment).

Dans ce contexte, l'OFDT a souhaité, à travers son dispositif TREND, être en mesure de mieux décrire les individus qui, ne fréquentant pas les structures d'accueil ou n'ayant pas rencontré de difficulté au plan judiciaire, restent largement méconnus, donc « cachés ».

Cette enquête qualitative, dont les données ont été recueillies en 2006-2007 dans huit agglomérations françaises, repose sur l'analyse de cinquante entretiens conduits avec des consommateurs appartenant à cette population « cachée ». À travers les discours des usagers rencontrés, qui se sont longuement confiés, des « carrières type » de consommation ont pu être reconstituées dans leurs différentes étapes (de l'expérimentation du produit aux phases éventuelles de consommation les plus compulsives). En parallèle, l'étude s'est penchée sur le point de vue de ces usagers : leurs perceptions des risques liés à leurs consommations, leurs stratégies pour contrôler et limiter leurs usages et leurs éventuels besoins et recours à des aides.

Loin des simplifications archétypales qui considèrent qu'il n'existe que deux profils majoritaires d'usagers de cocaïne (l'usager issu de l'élite sociale qui consomme par voie nasale dans des soirées branchées ou pour maximiser ses performances au travail versus l'usager en situation de précarité qui consomme par voie injectable ou fume du crack), cette étude dresse un portrait beaucoup plus complexe et nuancé de cette population largement polyconsommatrice.

www.ofdt.fr

